

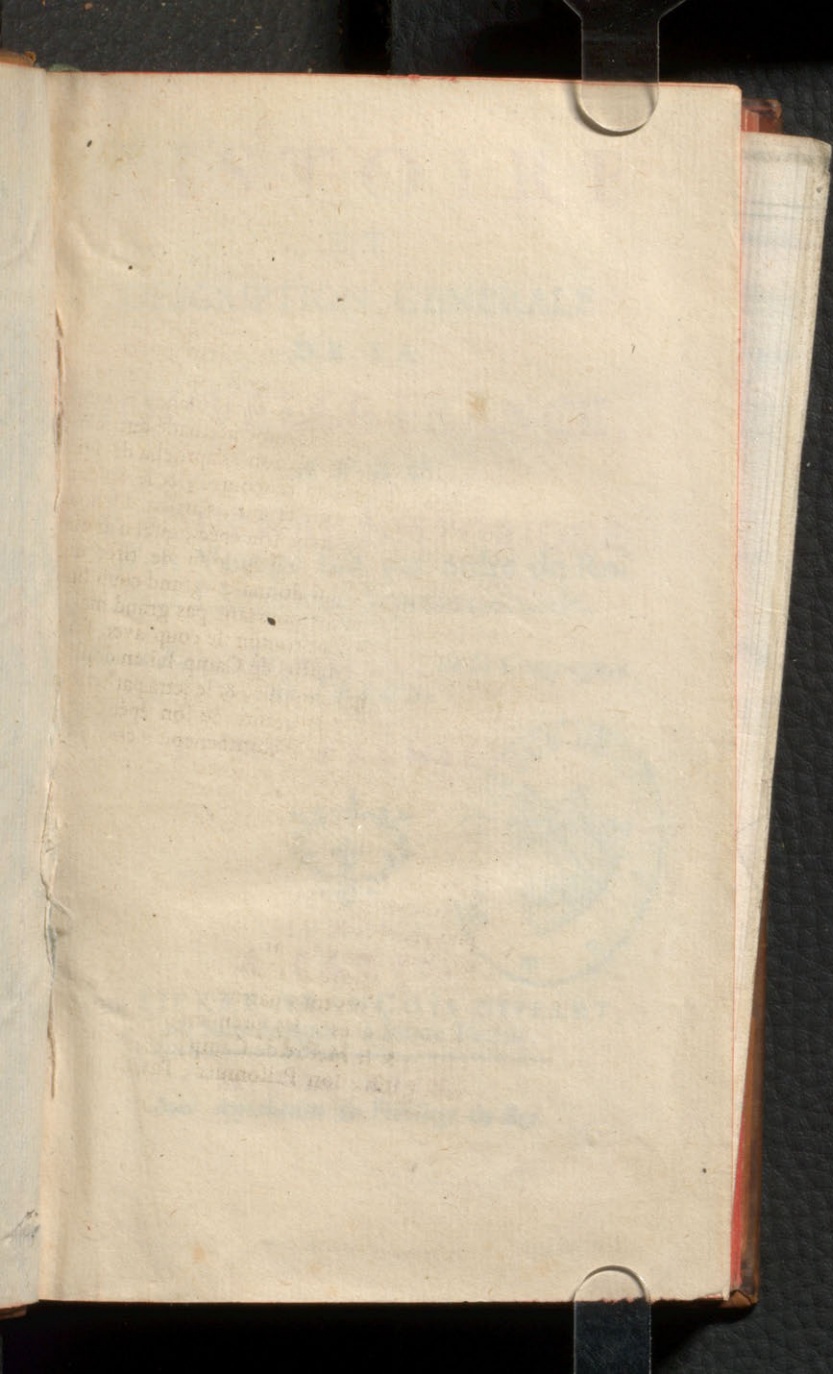






126 Charlevoix V.1.





H I

DES

NOU

LE JO

d'un  
dans

Par le P.

T

Cher PIE

ru

Av



# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

## NOUVELLE FRANCE,

AVEC

### LE JOURNAL HISTORIQUE

d'un Voyage fait par ordre du Roi  
dans l'Amérique Septentrionale.

Par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie  
de JESUS.

TOME PREMIER



A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART,  
rue Saint Jacques, à Sainte Therese.

---

M DCC XLIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE

PAR

LE JOURNAL HISTORIQUE

de la Ville de Québec par ordre de Sa

Majesté le Roy, par M. de la Compagnie



A PARIS

CHEZ M. DE LA COMPAGNIE

au Palais National, au Salon de la

M. BOGELIN

chez le Citoyen de la Ville de Québec



SO

MON

DE



TO

VISS

aux hon

deur je

sur l'E

MONS

Tom





A

SON ALTESSE

SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC

DE PENTHIEVRE.



MONSEIGNEUR,

*V*OTRE ALTESSE SERENISSIME a un droit héréditaire aux hommages de la Nouvelle France, dont je prends la liberté de lui consacrer l'Histoire : ils étoient dûs, MONSEIGNEUR, au Prince, qui  
Tome I. \*

## E P I T R E.

vous a donné le jour , par les bontés  
 & les marques d'estime , dont il a hon-  
 oré cette Colonie pendant tout le tems ,  
 qu'il a bien voulu se charger de la par-  
 tie du Ministère , dont elle dépend , &  
 qu'il lui a continuées jusqu'à sa mort.  
 Il sçavoit , & il ne le cachoit point ,  
 que par la valeur , la fidelité , l'esprit  
 & la politesse de ses Habitans , elle a  
 toujours fort bien soutenu son droit  
 d'aînesse ; & comblée de ses faveurs , à  
 qui , **MONSEIGNEUR** , doit-elle  
 en témoigner aujourd'hui sa reconnois-  
 sance par la plume de son Historien , &  
 protester de son parfait dévoûement ,  
 qu'à l'héritier des vertus , encore plus  
 que des titres de son illustre Protecteur ;  
 à celui , qui seul , en le faisant revivre  
 tout entier en sa personne , a pu nous  
 consoler de l'avoir perdu ?

Une si parfaite ressemblance avec un  
 Pere si accompli , n'a dû surprendre ,  
**MONSEIGNEUR** , que ceux , qui  
 n'ont pas été témoins de l'attention de  
 ce Prince à vous inspirer de bonne heu-  
 re tous ses sentimens , & de l'applica-  
 tion d'une Princesse , qui n'a voulu se  
 décharger sur personne de votre éduca-  
 tion , à développer & à cultiver les  
 grandes qualités , que l'un & l'autre  
 vous ont transmises avec le sang. De-



E P I T R E.

Ià en effet ce fonds de pieté & de religion, que vous avez si bien compris être le premier devoir & le principal relief d'un Prince Chrétien ; cette affabilité, cette inclination à faire du bien à tout le Monde, à répandre vos trésors avec une profusion, qui n'a point d'autres bornes, que le besoin des Indigens ; cet esprit d'équité, cet amour de l'ordre, cette vertu, dont M. le Comte de Toulouse étoit beaucoup plus jaloux, que de son rang & de toute sa grandeur ; cet attachement à la Personne du Roi, ce zèle si noble & si désintéressé pour son service, cette valeur réfléchie & de sang-froid dans le plus grand feu de la mêlée, dont vous venez de donner des preuves si éclatantes : en un mot tout ce qu'on admiroit dans le Prince, que nous avons tant regretté, ce qui l'avoit rendu les délices de tous les bons François, & ce qu'ils retrouvent en vous.

C'est le bonheur que j'ai eu, MONSEIGNEUR, de voir croître & se perfectionner en vous dès votre plus tendre enfance un si beau caractère, & l'accueil gracieux, dont vous avez toujours daigné favoriser mes assiduités, qui m'inspirent aujourd'hui la confiance de vous offrir ce que M. le Comte de Toulouse avoit bien voulu agréer

EPI T R E.

Pour lui-même , ce fruit de mes veilles  
& du voyage , que j'ai fait sous ses  
auspices. Pouvois-je d'ailleurs trouver  
une occasion plus favorable de publier  
le sincere & respectueux dévouement ,  
avec lequel je suis ,

MONSEIGNEUR,

DE V. A. SE' R É N I S S I M E ,

Le très-humble & très-  
obéissant serviteur ,

P. FR. X. DE CHARLEVOIX,  
D. L. C. D. J.

A Paris , ce 15 Octobre 1743.





## AVERTISSEMENT.

**V** O I C I le troisiéme Ouvrage ; que je presente au Public, pour m'acquitter de la promesse, que je lui ai faite, de lui donner un Corps d'Histoires du nouveau Monde, suivant le Projet, que j'en ai annoncé. On retrouvera ici ce Projet, qu'il faut encore moins perdre de vûë par rapport à la nouvelle France, que dans les autres Histoires, qui suivront, pour se regler dans le jugement, qu'on en portera. On doit surtout se souvenir que mon dessein est de rapporter sur chaque partie du nouveau Monde tout ce que je pourrai découvrir de curieux, d'utile, & d'interessant; par conséquent, de ne rien omettre de ce qu'on a pû voir avec plaisir dans les Histoires, dans les Relations & dans les Journaux, qui en ont traité, après en avoir démêlé le vrai d'avec le faux.

On m'objectera qu'une Histoire générale ne permet point de petits détails, & qu'on y regarde comme des minucies bien des choses, qu'on souffre volontiers dans une Relation. A cela je répons qu'il faut distinguer deux sortes d'Histoires générales. Celle d'un grand Empire, ou d'une République célèbre, veut

ij **AVERTISSEMENT.**

être écrite d'un style, qui se sente de la majesté du sujet; rien n'y doit entrer, qui détourne de l'attention, qu'on doit toute entiere aux grands événemens, qu'elle présente: mais il en est, qui n'offrent rien d'éclatant, & qui ne laissent pas de contenir une suite d'objets capables d'intéresser le Lecteur & de l'instruire. On voit avec plaisir les Batailles d'Alexandre de M. le Brun; en a-t'on moins à considérer les Paysages du Poussin? Un pinceau fort & hardi, conduit par une grande imagination, frappe dans les unes; une belle nature, des graces naïves, beaucoup de variété & de simplicité, une sage distribution, de l'harmonie entre les parties, l'assortiment & les proportions font le merite des autres. D'ailleurs ce ne sont pas toujours les grandes révolutions, & les événemens les plus surprenans, qui fournissent à l'Historien les réflexions les plus judicieuses & les caracteres les plus singuliers. La Comedie, qui prend toujours ses Sujets, & ordinairement ses Acteurs, dans la vie privée, n'est-elle point parvenue à une aussi grande perfection, n'a-t'elle pas été autant goûtée sous la plume de Moliere, que la Tragedie, qui n'admet que des actions & des Personnages héroïques, sous celles du grand Corneille & de Racine?

Il y a pour les Ouvrages de Litterature un goût de convenance, que tout le Monde n'apperçoit peut-être pas d'abord; mais auquel on revient tôt ou tard. La République des Lettres n'a peut-être jamais eu en même-tems un plus grand nombre de Censeurs, qu'elle en a aujourd'hui; mais comme plusieurs consultent moins les lumieres de leur esprit, que la pré-



*AVERTISSEMENT.* *iiij*

vention, ou quelqu'autre motif étranger, les Auteurs mêmes les plus dociles, & les moins prévenus en leur faveur, seroient solivent bien embarrassés, s'ils vouloient avoir égard à toutes les Critiques, qu'on fait de leurs Ouvrages. On me permettra de me citer ici pour exemple.

Lorsque l'Histoire de Saint-Domingue parut, un Censeur trouva tout le premier Tome inutile; d'autres auroient voulu que j'en eusse retranché tout ce qui regardoit les Flibustiers & les Boucaniers: mais que seroit-ce qu'une Histoire de l'Isle Espagnole, où l'on n'apprendroit, ni ce que c'est que cette Isle; ni comment elle a été découverte; ni les Etablissements, que les Espagnols y ont eus; ni les révolutions, qu'ils y ont essuyées; ni de quelle maniere cette premiere de leurs Colonies dans le nouveau Monde est devenuë la Mere de toutes les autres; ni ce qui l'a réduite au pitoyable état, où nous la voyons aujourd'hui; ni enfin par qui, & comment les François y ont fait le plus bel Etablissement, qu'ils ayent jamais eu dans l'Amérique? Si j'avois voulu écouter ces différentes Critiques, ne me trouverois-je pas dans le cas de cet homme de la Fable, à qui ses deux femmes arracherent tous les cheveux de la tête?

D'autre part, j'appris que quelques personnes me sçavoient mauvais gré d'avoir coupé trop court sur certains faits, où je m'étois borné à ce qui m'avoit paru appartenir à mon sujet: qu'ils auroient voulu, par exemple, que je n'eusse laissé perdre de vûë Fernand Corsez qu'après la conquête du Mexique; comme si la qualité de Sujet de l'Isle Espa-

iv AVERTISSEMENT.

gn le n'avoit donné droit, & mis même dans l'obligation de faire connoître toute la vie de ce Conquérant. Sur ce principe il auroit fallu suivre Almagre & Pizarre, Baldivia & tous les autres, qui avoient aussi été habitans de San-Domingo, dans toutes leurs expéditions, & l'Histoire de Saint-Domingue auroit été celle de presque tout l'Empire Espagnol dans le nouveau Monde.

J'ai eu à essayer le même confit de Critique au sujet de l'Histoire du Japon. D'abord l'Auteur de la Bibliotheque raisonnée, estimable par son érudition, s'imagina que j'avois voulu faire tomber l'Histoire de Kœmpfer. J'ai tout lieu de croire qu'un aussi habile Homme que lui n'avoit lû alors ni l'Ouvrage du Docteur Allemand, ni le mien, dont il auroit peut-être parlé autrement, s'il n'avoit pas été en mauvaise humeur. J'estime l'Ouvrage de Kœmpfer, & on ne scauroit me reprocher de ne lui avoir pas rendu justice; mais ses deux volumes ne contiennent que trois ou quatre faits historiques, qui ne sont même racontés, que sur des traditions; & je crois avoir démontré qu'ils sont presque tous défigurés dans les principales circonstances. Il ne faut que voir ce qui se passa en Formose au sujet de Pierre Nuits: Kœmpfer en a fait un Roman, où la vraisemblance n'est pas même gardée. Dans les Voyages au Nord, que j'ai suivis, c'est un événement curieux, bien circonstancié, qui se lie parfaitement bien avec l'Histoire, & où il n'y a rien que de croyable. A ces anecdotes près, qui ne sont touchés qu'en passant, tout le Livre du docteur Médecin ne contient que la description du Royaume



## AVERTISSEMENT. v

de Siam, les fastes abrégés de l'Empire du Japon, une notice fort ample de cet Empire, qui renferme le Gouvernement, la Police, la Religion, la Géographie, le Commerce des Hollandois, & les Journaux de deux Voyages, qu'il a faits de Nangazaqui à Jedo, à la suite du Président Hollandois; Journaux, qui font voir un Voyageur attentif à remarquer tout ce qui en vaut la peine & qui pouvoit entrer dans les Mémoires d'un Homme, qui ne voyageoit, que pour s'instruire. J'ai profité de tout cela pour donner au Public une Description exacte du Japon, & j'en ai fait honneur à Kœmpfer, aussi-bien que de tout ce qu'il a écrit, soit dans cet Ouvrage, soit dans ses *Amenitates exotica*, sur l'Histoire naturelle de ces Isles. Mais pour l'historique, je n'en ai profité en rien, & assurément j'aurois bien eu de la peine à en tirer une feuille d'impression, quand tout auroit été exact.

Quant à ceux, qui ont trouvé mon Livre préliminaire inutile & trop long, c'est qu'ils n'ont fait attention qu'à la moitié de mon titre, qui promet une Description & une Histoire générale. Or d'avoir réduit à moins d'un volume *in-12.* en y comprenant même ce que j'ai ajouté à la fin de l'Ouvrage, ce qui remplit les trois quarts des deux volumes *in-folio* de Kœmpfer; ce n'est assurément pas être trop diffus.

Il a paru à quelques-uns que j'avois donné trop d'étendue aux affaires de la Religion; d'autres au contraire, qui estiment avec raison cette partie de mon Ouvrage le plus précieux morceau de l'Histoire Ecclésiastique de ces

## V) AVERTISSEMENT.

derniers Siècles, n'ont pas approuvé les retranchemens, que j'y ai faits. J'avois cru devoir prendre un parti mitoyen entre ces deux extrémités, & je le prendrois encore, si j'avois à recommencer. Pour ceux, qui ont avancé que je n'avois traité l'Histoire Civile & Politique, que comme en passant & pour mettre une sorte de liaison entre les faits; il est évident qu'ils auroient parlé autrement, s'ils avoient lu mon Livre de suite, ou s'ils avoient seulement parcouru les trois extraits qu'on en a donnés dans nos Mémoires de Trévoux\*. En un mot, pour répondre à ces différentes Critiques, je n'ai qu'à renvoyer leurs Auteurs au Plan, que je me suis proposé, lorsque j'ai entrepris un Corps d'Histoires du nouveau Monde: ce Plan n'a point été désapprouvé, que je sçache; si je l'ai exactement suivi, je suis en règle; si je m'en suis écarté, ou si je m'en écarte dans la suite, on me fera plaisir de m'apprendre en quoi, & je me corrigerais.

Il reste encore après cela un vaste champ à la Critique dans la maniere d'écrire, dans les réflexions, dans les caracteres, dans l'ordre & la distribution des faits; & sur tout cela je ne serai point surpris qu'on me censure. Obligé depuis un grand nombre d'années d'employer une partie de mon tems à rendre compte au Public des Ecrits des autres, & usant, j'ose le dire, avec modération, avec impartialité, mais avec liberté, du droit, que me donne, ou plutôt de l'obligation, que m'impose l'emploi de Journaliste, je ne desire rien

\* Juin, Août & Octobre 1737.



AVERTISSEMENT. vij

tant que d'être traité de mes Confreres en Critique, comme je traite ceux, dont je dis mon sentiment: *Et resellere sine pertinaciâ, & reselli sine iracundiâ parati sumus.* (Ciceron 2. Tusc. n. 5.)

Il m'auroit été sans doute plus aisé & plus agréable de ne prendre, si j'ose ainsi m'exprimer, que la crème de l'Histoire du nouveau Monde. J'aurois été bien-tôt à la fin de ma carrière, & j'aurois eu apparemment plus de Lecteurs; mais ceux, qui en veulent être instruits à fond, seroient obligés d'avoir recours à une infinité d'autres Livres, qu'on n'a pas aisément à la main, dont quelques-uns sont très-rares, où les choses interessantes sont enoyées dans des détails & des récits fort ennuyeux, & où il n'est pas facile de démêler le vrai d'avec le faux; outre qu'il en est plusieurs, dont la lecture n'est pas sans danger du côté des mœurs & de la Religion.

Pour venir au sujet de l'Ouvrage, que je présente aujourd'hui au Public, j'en connois tous les desavantages. Il s'agit d'un Pays immense, & qui après plus de deux Siècles, qui se sont écoulés depuis que nous l'avons découvert, est encore moins peuplé, qu'il ne l'étoit alors, quoiqu'il y ait passé assez de François pour remplacer au triple les Sauvages, qu'on y trouva, & qu'on ne puisse pas leur reprocher de les avoir détruits. Cela n'annonce point une Histoire remplie de faits interessans; mais on la demandoit cette Histoire, & on avoit raison de la demander. C'est celle de toutes les Colonies Françoises du nouveau Monde, qui ont été honorées du titre de la nouvelle France, ou qui en ont fait partie; & elle nous

viii *AVERTISSEMENT.*

manquoit. D'ailleurs elle ne présente dans l'origine du principal de ces Etablifsemens que des objets capables de faire estimer notre Nation, la seule, qui ait eu le secret de gagner l'affection des Amériquains.

En effet, les Fondateurs de ces Colonies ont eu beaucoup plus à cœur, pour la plupart, d'établir la Foi parmi les Barbares, que de s'y enrichir: nos Rois n'ont rien tant recommandé à ceux, à qui ils y ont fait part de leur autorité, que de protéger la Religion, & ont presque toujours sacrifié leurs propres intérêts à cette vûë si digne des Fils aînés de l'Eglise. Le seul motif de procurer le Salut éternel de ces Peuples leur a même plus d'une fois fait rejeter la proposition de renoncer à un Pays, qui leur étoit à charge. Qui a donc arrêté le progrès de l'Evangile parmi ces Barbares, & d'où vient que la plus ancienne de nos Colonies, celle qui naturellement devoit se peupler davantage, est encore la moins puissante de toutes? C'est ce que la suite de cette Histoire dévoilera aux yeux de ceux, qui voudront bien se donner la peine de la lire avec attention.

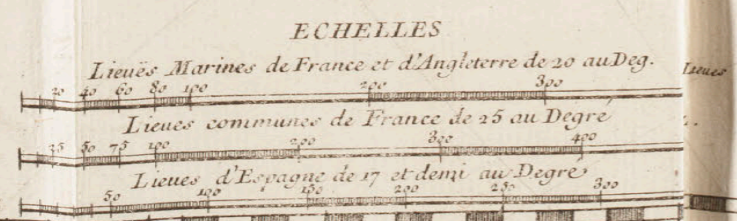


HISTOIRE





**CARTE DE**  
**L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE**  
 Pour servir à l'Histoire de la Nouvelle  
 France.  
 Dressée par N.B. Ing. du Roy, et Hydrog. de la Marine.  
 1743.



130 120 110 100 90 80 70 60 50 40  
 Longitude Occid. 90 du Meridien de 80 Paris 70 60 50





# HISTOIRE

ET

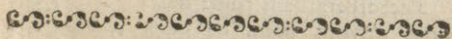
DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE ;

OU L'ON TROUVERA TOUT

ce qui regarde les Decouvertes &  
les Conquêtes des François dans  
l'Amerique Septentrionale.



LIVRE PREMIER.



N parle si diversément parmi nous des Etablissmens, que nous avons faits en divers teins dans l'Amerique Septentrionale, que j'ai cru faire plaisir au Public, & rendre même quelque service à ma Patrie, si aux observations, que j'ai faites en parcourant ces vastes Pays, où la France

Dessein de  
cet Ouvrage.

Tome I.

A



possède plus de terrain, qu'il n'y en a dans le Continent de l'Europe, je joignois une Histoire exacte & suivie de tout ce qui s'y est passé de mémorable depuis plus de deux siècles.

Mais ce motif n'est pas le seul, qui m'a engagé dans ce travail. Persuadé, que si je me dois à la République comme Citoyen, ma profession m'oblige aussi à servir l'Eglise, & à lui consacrer du moins une partie de mes veilles; je me suis encore déterminé à entreprendre cet Ouvrage, par le desir de faire connoître les miséricordes du Seigneur, & le triomphe de la Religion sur ce petit nombre d'Elus, prédestinés avant tous les siècles, parmi tant de Nations sauvages, qui jusqu'à l'entrée des François dans leur Pays, étoient demeurées ensevelies dans les plus épaisses ténèbres de l'Infidélité. Enfin j'ai aussi eu en vûe de tirer de l'oubli plusieurs personnes illustres, dont les noms meritoient bien de passer à la Postérité, & de faire comprendre que l'obscurité, où ils sont restés jusqu'à présent, ne vient point de la médiocrité de leur mérite.

J'accorderai sans peine aux Espagnols que nous n'avons point eu dans le Nouveau Monde de Voyageurs, de Conquerans, de Fondateurs de Colonies, qu'on puisse mettre en parallele avec ceux de leur Nation, qui ont paru avec le plus d'éclat sur le théâtre du Nouveau Monde, si avec leur mérite personnel on met dans la balance la grandeur de leurs conquêtes, & la richesse des Provinces, dont ils ont augmenté leur Monarchie. Mais si on les dépouille de tout ce qui leur est étranger, & de ce qu'ils doivent aux conjonctures favorables, où ils se sont trouvés; si l'on sçait dis-

vingt  
appart  
tus  
duite  
Navig  
consta  
ces &  
avec te  
boas,  
& des  
ne pot  
au Pul  
lui rap  
rien et  
fournir  
ces, sur  
& c'est  
le soin  
pable.  
On a  
une des  
bonne p  
trionale  
CHRIST  
les ont  
qu'ils n  
& de v  
prelque  
dont il  
tiroit  
suffire  
merce.

(4) T  
diffinam  
tatem s  
memori  
lra, &

tinguer dans ces Hommes célèbres ce qui leur appartient en propre, je veux dire, leurs vertus, leurs talens, leur valeur, leur bonne conduite, nous pourrons peut-être produire des Navigateurs aussi habiles, aussi hardis, aussi constants, que les Colombbs, les Americb Vespuces & les Magellans; & des Conquerans, qui avec toute la bravoure & l'intrepidité des Balboas, des Cortez, des Almagres, des Pizarres & des Valdivias, n'en ont point eu les vices. Je ne pousserai pas ce parallele plus loin: c'est au Public à juger du merite de ceux, dont on lui rapporte les actions; le devoir d'un Historien est de lui faire un récit fidele, & de lui fournir avec exactitude & sans préjugé les pieces, sur lesquelles il peut porter son jugement; & c'est ce que je vais tâcher de faire avec tout le soin & toute la sincerité, dont je suis capable.

On a toujours regardé en France comme une des visions de Guillaume Postel, qu'une bonne partie des Côtes de l'Amerique Septentrionale ait été fréquentée, même avant JESUS-CHRIST, par les Peuples des Gaules, qui ne les ont abandonnées, disoit-il, que parce qu'ils n'y trouverent que des terres incultes, & de vastes régions, sans aucune ville, & presque sans habitans; comme si la pêche, dont il assure au même endroit que les Gaulois tiroient un profit immense, n'auroit pas dû suffire pour les engager à continuer ce commerce. (a)

(a) Terra illa ob lucratissimam piscationis utilitatem summâ litterarum memoriâ à Gallis adiri solita, & ante mille sexcentos annos frequentari capitata est, sed eo quòd ubi bus inculta, & vastâ spreta est.



Découverte  
de Terre neu-  
ve.

Quelques Auteurs ont avancé qu'en 1477, Jean SCALVE, Polonois, reconnut l'*Estotiland*, & une partie des Terres de *Labrador* ou *Laborader*; mais outre que l'*Estotiland* est aujourd'hui regardé comme un pays fabuleux, & qui n'a jamais existé que dans l'imagination des deux freres Zani, nobles Venitiens, on ne sçait rien de particulier de l'expédition du Voyageur Polonois, qui n'a eu aucune suite, & qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans le monde. Il est plus certain que vers l'an 1497. un Venitien, nommé Jean GABOT, & ses trois fils (a), qui avoient armé aux frais, ou du moins sous l'autorité de Henry VII. Roy d'Angleterre, reconnurent l'Isle de *Terre-Neuve* & une partie du Continent voisin. On ajoute même qu'ils ramenerent à Londres quatre Sauvages de ces contrées; mais de bons Auteurs ont écrit qu'ils n'avoient débarqué en aucun endroit, ni de l'Isle, ni du Continent.

Il en est à peu près de même du voyage d'un Gentilhomme Portugais, nommé Gaspar de CORTREAL, qui en 1500. visita toute la Côte Orientale de Terre-neuve, & parcourut ensuite une bonne partie de celles de Labrador. A la vérité on ne sçauroit nier qu'il n'ait mis pied à terre en plusieurs endroits, & imposé des noms, dont quelques-uns subsistent encore; mais il n'y a nulle preuve que ce Navigateur ait fait aucun Etablissement. Les Portugais accoutumés à des climats plus doux, & bientôt après tout occupés à recueillir les trésors de l'Afrique, des Indes Orientales & du Bresil, mépriserent sans doute un Pays couvert de neiges plus de la moitié de l'an-

(a) Cabor, ou Gabaso.

née, où il n'y avoit que du poisson, dont on ne connoissoit point encore le prix, & dont les Habitans peu sociables, & mal aisés à dompter, n'avoient pour toute richesse, que les peaux, dont ils se couvroient.

Quoiqu'il en soit, dès l'année 1504. des Pêcheurs Basques, Normands & Bretons, faisoient la pêche de la Morue sur le Grand Banc de Terre-neuve, & le long de la Côte maritime du Canada; & je trouve dans de bons Mémoires qu'en 1506. un habitant de Houtfleur, appelé Jean DENYS, avoit tracé une carte du Golphe, qui porte aujourd'hui le nom de *Saint Laurent*. Vincent le Blanc raconte dans ses Voyages que vers le même tems un Capitaine Espagnol, nommé VELASCO, remonta deux cent lieues le Fleuve, qui se décharge dans le Golphe, & auquel on a donné le même nom; qu'il s'éleva ensuite le long de la terre de Labrador jusqu'à la riviere *Nevado*, découverte, dit-on, par Cortereal, & qu'on ne connoît plus presentement.

Mais les récits de cet Auteur sont si confus, si embarrassés, si dénués de dates, & de tout ce qui peut donner du jour à une Relation, que souvent on n'y trouve pas même de quoi appuyer une conjecture, qui ait de la vraisemblance. Il y a d'ailleurs mêlé des choses si évidemment fabuleuses, comme ce qu'il dit de la taille gigantesque des Naturels du Pays, qu'on est étonné de voir de pareils contes dans un Ouvrage, qui a d'ailleurs quelque réputation. Ce n'est pas assez pour un Voyageur d'être sincere: s'il juge à propos de suppléer par d'autres Mémoires à ce qu'il n'a point vû par lui-même, il ne sçauroit trop s'étudier à en faire le discernement.

1504-08.

Premieres navigations des François en Amerique.



1508.

En 1508. un Pilote de Dieppe, nommé Thomas AUBERT, amena en France des Sauvages de Canada; mais il paroît qu'on a avancé sans fondement que, ce Navigateur avoit fait la découverte de ce pays par l'ordre de Louis XII. Il passe pour constant dans notre Histoire, que nos Rois n'ont fait nulle attention à l'Amérique avant l'année 1523. Alors François I. voulant exciter l'émulation de ses Sujets par rapport à la Navigation, & le Commerce, comme il avoit déjà fait avec tant de succès pour les Sciences & les beaux Arts, donna ordre à Jean VERAZANI, qui étoit à son service, d'aller reconnoître les Nouvelles Terres, dont on commençoit à parler beaucoup en France. Sur quoi je ne puis me dispenser de faire en passant une remarque; c'est qu'il est bien glorieux à l'Italie, que les trois Puissances, qui partagent aujourd'hui presque toute l'Amérique, doivent leurs premières découvertes à des Italiens; à sçavoir, les Castillans à un Genois (a), les Anglois à des Venitiens (b), & les François à un Florentin (c); je joindrois à ces hommes illustres un autre Florentin (d), qui a rendu de grands services aux Castillans & aux Portugais dans le nouveau Monde, s'il devoit à son mérite, & non à une supercherie indigne d'un honnête-homme, la gloire qu'il a eue, de donner son nom à la plus grande des quatre parties du monde connu.

Premier voyage de Verazani.

Verazani fut donc envoyé en 1523. avec quatre vaisseaux, pour découvrir l'Amérique Septentrionale; mais nos Historiens n'ont point

1523.

(a) Christophe Colomb.

(c) Verazani.

(b) Jean Gabot &amp; ses fils.

(d) Americ Vespuce.

parlé de cette premiere expedition, & on l'ignoreroit encore aujourd'hui (a), si nous n'avions pas une Lettre de Verazani même, que Ramusio nous a conservée dans son grand Recueil. Elle est adressée à François I. & datée de Dieppe du huitième de Juillet de l'année 1524. L'Auteur y suppose que Sa Majesté étoit déjà instruite du succès & des particularités de son voyage; de sorte qu'il se contente de dire qu'il étoit parti de Dieppe avec quatre vaisseaux, qu'il avoit heureusement ramenés dans ce Port. Il en sortit au mois de Janvier 1524. avec deux bâtimens, la *Dauphine* & la *Normande*, pour aller en course contre les Espagnols.

Vers la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, il arma de nouveau la *Dauphine*, sur laquelle il embarqua cinquante hommes, avec des provisions pour huit mois, & se rendit d'abord à l'Isle de Madere. Il en partit le dix-septième de Janvier 1525. avec un petit vent d'Est, qui dura jusqu'au vingtième de Février, & lui fit faire, suivant son estime, cinq cent lieues au Couchant. Une tempête violente le mit ensuite à deux doigts du naufrage; mais le calme étant

1525.

Son Second voyage.

1525.

(a) L'Auteur moderne de l'*Ensayo Chronologico para la Historia de la Florida*, place ce premier voyage de Verazani, qu'il traite de Corsaire, en 1524. mais il se trompe. Il prétend aussi mal-à-propos qu'ayant été pris cette même année par des Biscayens, il fut mené prisonnier à Seville, & de-là

à Madrid, où il fut pendu. Il est d'ailleurs certain que Verazani fit plusieurs années la course contre les Espagnols, avec commission du Roi de France, qui étoit alors en guerre contre Charles - Quint. De quel droit, s'il avoit été pris, l'auroit-on traité en voleur, & non en prisonnier de guerre?



revenu, il continua sa route sans aucun accident, & se trouva vis-à-vis d'une terre basse. Il s'en approcha, mais ayant reconnu qu'elle étoit fort peuplée, il n'osa y débarquer avec si peu de monde. Il tourna au Sud, & fit cinquante lieuës, sans appercevoir aucun havre, où il pût mettre son navire en sûreté, ce qui l'obligea de rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux du côté du Nord, de sorte qu'il fut contraint de mouiller au large, & d'envoyer sa chaloupe pour examiner la Côte de plus près.

Son premier débarquement.

A l'arrivée de cette chaloupe, le rivage se trouva bordé de Sauvages, en qui l'on voyoit tout à la fois des effets de la surprise, de l'admiration, de la joye & de la crainte; mais il n'est pas aisé de juger sur la Lettre, que Verazani écrivit au Roi de France au retour de son voyage, par quelle hauteur il découvrit d'abord la terre, ni précisément jusqu'où il s'éleva au Nord. Lescarbot dit qu'il découvrit tout le pays, qui est entre les trente & les quarante degrés de latitude septentrionale, mais il ne cite point ses Auteurs. Verazani nous apprend seulement que de l'endroit, où il aperçut la terre pour la première fois, il la rangea à vûë pendant cinquante lieuës, allant toujours au Midi, ce qu'il n'auroit pû faire, vû le gisement de la Côte, si ce premier atterrage avoit été plus au Nord que les trente-trois degrés. Il dit même en termes formels, qu'après avoir navigué quelque tems, il se trouva par les trente-quatre degrés. De-là, ajoute-t'il, la Côte tourne à l'Orient. Quoiqu'il en soit, ayant repris sa route au Nord, & n'apercevant point de Port, parce qu'apparemment il

n'approchoit point assez de terre, pour distinguer les embouchures des rivieres, le besoin, où il étoit de faire de l'eau, l'obligea d'armer sa chaloupe, pour en chercher; mais les vagues se trouverent si grosses, que la chaloupe ne put jamais aborder.

Cependant les Sauvages invitoient par toutes sortes de démonstrations les François à s'approcher; & un jeune Matelot, qui sçavoit fort bien nager, se hazarda enfin à se jeter à l'eau, après s'être chargé de quelques présens pour ces Barbares. Il n'étoit plus qu'à une portée de mousquet de terre, & il n'avoit plus de l'eau, que jusqu'à la ceinture, lorsque la peur le prit; il jetta aux Sauvages tout ce qu'il avoit, & se remit à la nage, pour regagner sa chaloupe. Mais dans ce moment une vague, qui venoit du large, le jetta sur la côte avec tant de furie, qu'il resta étendu sur le rivage sans connoissance. Verazani dit qu'ayant perdu terre, & les forces lui manquant, il couroit risque de se noyer, lorsque des Sauvages coururent à son secours, & le porterent à terre.

Il paroît qu'il fut quelque tems entre leurs bras sans s'en appercevoir. Lorsqu'il eut repris ses sens, il fut saisi de frayeur, & se mit à crier de toute sa force. Les Sauvages, pour le rassurer, crièrent encore plus fort, ce qui produisit un effet tout contraire à celui qu'ils prétendoient. Ils le firent enfin asseoir au pied d'une colline, & lui tournerent le visage vers le Soleil; puis ayant allumé un grand feu auprès de lui, ils le dépouillerent tout nud. Il ne douta plus alors qu'ils n'eussent dessein de le brûler, & il s'imagina qu'ils alloient le sacrifier au Soleil. On eut la même pensée dans les

Avantate *fin*  
guliere d'un  
Matelot.



navire, d'où l'on voyoit tout ce manège; mais où l'on ne pouvoit que plaindre son sort.

Il commença néanmoins à mieux espérer, quand il vit que l'on faisoit sécher ses hardes, & qu'on ne l'aprochoit lui-même du feu, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour l'échauffer. Il trembloit à la vérité de tout son corps, mais c'étoit assurément plus de peur, que de froid. Les Sauvages de leur côté lui faisoient des caresses, qui ne le rassuroient qu'à demi: ils ne se lassoient point d'admirer la blancheur de sa peau; sa barbe, & le poil, qu'ils lui voyoient en plusieurs endroits du corps, où ils n'en ont pas eux-mêmes, les étonnoient encore davantage. A la fin ils lui rendirent ses habits, lui donnerent à manger; & comme il marquoit une grande impatience d'aller rejoindre ses Compagnons, ils le conduisirent jusqu'au bord de la Mer, le tinrent quelque tems embrassé, témoignant par-là d'une manière, qui n'avoit rien d'équivoque, le regret qu'ils avoient de le quitter. Ils s'éloignerent ensuite un peu pour le laisser en liberté; & quand ils le virent à la nage, ils monterent sur une éminence, d'où ils ne cessèrent point de le regarder, qu'il ne fût rentré dans le navire.

Le reste du détail de ce voyage n'a rien de fort intéressant, & n'est pas même trop intelligible. Nous connoissons beaucoup mieux les pays, que Verazani parcourut, qu'il ne les connoissoit lui-même, lorsqu'il rendit compte au Roi son Maître de cette seconde expédition; & les endroits, où il débarqua, ne portent plus aujourd'hui les noms, qu'il leur

avoit donnés. Il finit le Memoire, qu'il présenta à François I. en disant, qu'il s'étoit avancé jusques fort près d'une Isle, que les Bretons avoient découverte, & qui est située par les cinquante degrés d'élevation du Pole. S'il ne s'est point trompé dans son estime, il est hors de doute que l'Isle, dont il parle, est celle de Terre-neuve, où les Bretons faisoient la Pêche depuis long-tems: d'ailleurs il assure, qu'avant que d'arriver à cette Isle, il avoit côtoyé le Continent l'espace de sept cent lieues, ce qui est bien loin du compte de Lescarbot.

Peu de tems après son arrivée en France, il fit un nouvel armement à dessein d'établir une Colonie dans l'Amérique. Tout ce qu'on sçait de cette entreprise, c'est que s'étant embarqué, il n'a point paru depuis, & qu'on n'a jamais bien sçû ce qu'il étoit devenu: car je ne trouve aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié qu'ayant mis pied à terre dans un endroit, où il vouloit bâtir un Fort, les Sauvages se jetterent sur lui, le massacrerent avec tous ses gens, & le mangerent (a). Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le malheureux sort de Verazani fut causé que pendant plusieurs années, ni le Roi, ni la Nation ne songerent plus à l'Amérique.

Enfin dix ans après, Philippe CHABOT, Amiral de France, engagea le Roi à reprendre le dessein d'établir une Colonie Françoisé dans le Nouveau Monde, d'où les Espagnols tiroient tous les jours de si grandes richesses; & il lui présenta un Capitaine Maloin, nommé Jacques CARTIER, dont il connoissoit le mérite.

(a) Voyez les Fastes | couverte du nouveau Monde  
Chronologiques de la Déc- | de sous l'année 1525.

1525.

Verazani  
meurt dans  
un troisième  
voyage.

Premier  
voyage de Jac-  
ques Cartier.

1534.



1534.

& que ce Prince agréa. Cartier ayant reçu ses instructions, partit de Saint Malo le vingtième d'Avril 1534. avec deux Bâtimens de soixante tonneaux, & cent vingt-deux hommes d'équipage. Il prit sa route à l'Ouest, tirant un peu sur le Nord, & il eut les vents si favorables, que le dixième de Mai il aborda au Cap de *Bonne Visse* en l'Isle de Terre-neuve. Ce Cap est situé par les quarante-six degrés de latitude; Cartier y trouva la terre encore couverte de neiges, & le rivage bordé de glaces, desorte qu'il ne put, ou qu'il n'osa s'y arrêter. Il descendit six degrés au Sud-Sud-Est, & entra dans un Port, auquel il donna le nom de *Sainte-Catherine*.

De-là il remonta au Nord, & gagna des Isles, qu'il appelle dans ses Mémoires les *Isles aux Oiseaux*. Elles sont, dit-il, éloignées de Terre-neuve de quatorze lieuës, & il fut bien surpris d'y voir un Ours blanc de la grosseur d'une Vache, qui avoit fait ce trajet à la nage. Dès que cet animal eut aperçu les chaloupes, qui alloient à terre, il se jeta à la mer, & le lendemain Cartier l'ayant rencontré assez près de Terre-neuve, le tua & le prit. Il côtoya ensuite toute la partie du Nord de cette grande Isle, & il dit qu'on ne voit point ailleurs ni de meilleurs ports, ni de plus mauvais pays; que ce ne sont par-tout que des rochers affreux, que des terres steriles, couvertes d'un peu de mousse; point d'arbres, mais seulement quelques buissons à moitié deséchés; qu'il y trouva néanmoins des hommes bien faits, qui avoient les cheveux liés au-dessus de la tête, comme un paquet de foin, c'est son expression, avec quelques plumes d'oiseaux, entrelassées sans ordre,

ce qui faisoit un effet assez bizarre.

1554.

Après avoir fait presque tout le tour de Terre-neuve, sans pouvoir néanmoins encore s'assurer que ce fût une Isle, il prit sa route au Sud, traversa le Golphe, s'approcha du Continent, & entra dans une Baye fort profonde, où il souffrit beaucoup du chaud, ce qui la lui fit nommer la *Baye des Chaleurs*. Il fut charmé de la beauté du pays, & fort content des Sauvages, qu'il y rencontra, & avec lesquels il troqua quelques marchandises pour des Pelleteries. Cette Baye est la même, que l'on trouve marquée dans quelques cartes sous le nom de *Baye des Espagnols*; & une ancienne tradition porte que des Castillans y étoient entrés avant Cartier, & que n'y ayant aperçu aucune apparence de Mines, ils avoient prononcé plusieurs fois ces deux mots *Aca Nada*, que les Sauvages avoient répétés depuis ce tems-là aux François, ce qui avoit fait croire à ceux-ci que *Canada* étoit le nom du pays (a). Nous avons déjà vû que Vincent le Blanc a parlé d'un voyage des Espagnols en ces quartiers-là; le reste est fort incertain. Quoiqu'il en soit, la Baye des Chaleurs est un assez bon havre, & depuis la mi-Mai jusqu'à la fin de Juillet on y pêche une quantité prodigieuse de loupes marins.

Au sortir de cette Baye, Cartier visita une bonne partie des Côtes, qui environnent le Golphe, & prit possession du Pays au nom du Roi Très-Chrétien, comme avoit fait Verrazani dans tous les endroits, où il avoit

Il retourne  
en France.

(a) Quelques uns dé-  
rivent ce nom du mot Iro-  
quois *Kannata*, qui se pro-  
nonce Cannada, & signi-  
fie un amas de Cabannes.



1534.

débarqué. Il remit à la voile le quinzième d'Août, pour retourner en France, & il arriva heureusement à Saint Malo le cinquième de Septembre, plein d'esperance que les peuples, avec qui il avoit traité, s'appriivoiseroient sans peine, qu'on pourroit aisément les gagner à JESUS-CHRIST, & par ce moyen établir un commerce avantageux avec un grand nombre de Nations diverses.

Son second voyage.

1535.

Sur le rapport qu'il fit de son voyage, la Cour jugea qu'il seroit utile à la France d'avoir un Etablissement dans cette partie de l'Amérique; mais personne ne prit plus à cœur cette affaire que le Vice-Amiral Charles de MOUY, S<sup>r</sup>. de la MAILLERAYE. Ce Seigneur obtint pour Cartier une nouvelle commission plus ample que la première, & lui fit donner trois navires & de bons équipages. Cet armement fut prêt vers la mi-May, & Cartier, qui avoit beaucoup de religion, fit avertir tout son monde de se trouver le seizième, jour de la Pentecôte, dans l'Eglise Cathedrale, pour y faire leurs dévotions. Personne n'y manqua, & au sortir de l'Autel, le Capitaine suivi de toute sa troupe, entra dans le Chœur, où l'Evêque les attendoit, revêtu de ses habits Pontificaux, & leur donna sa bénédiction.

Le Mercredi dix-neuf ils s'embarquerent. Cartier montoit un navire de six vingt tonneaux, nommé la *grande Hermine*, & avoit avec lui plusieurs jeunes Gentilshommes, qui voulurent le suivre en qualité de Volontaires. Ils mirent à la voile par un très-beau tems, mais dès le lendemain le vent devint contraire, le Ciel se couvrit, & pendant plus d'un mois-toutre l'habileté des Pilotes fut presque

toujours à bout. Les trois navires, qui s'étoient d'abord perdus de vûë, essuyèrent chacun de leur côté les plus violentes tempêtes, & ne pouvant plus gouverner, se virent enfin forcés de s'abandonner au gré des vents & de la mer.

La grande Hermine fut portée au Nord de Terre-neuve, & le dix-neuf de Juillet Cartier fit voile pour le Golphe, où il avoit marqué le rendez-vous, en cas de séparation. Il y arriva le vingt-cinq, & le jour suivant ses deux autres bâtimens le rejoignirent. Le premier d'Août un gros tems le contraignit de se réfugier dans le Port de *Saint Nicolas*, situé à l'entrée du Fleuve du côté du Nord. Cartier y planta une Croix, où il mit les armes de France, & il y demeura jusqu'au sept.

Ce Port est presque le seul endroit du Canada, qui ait conservé le nom, que Cartier Description du Port de S. lui donna: la plupart des autres en ont changé Nicolas. depuis, ce qui a répandu beaucoup d'obscurité dans les Mémoires de ce Navigateur. Le Port de Saint Nicolas est par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes de latitude Nord: il est assez sûr, & on y mouille par quatre brasses d'eau; mais l'entrée en est difficile, parce qu'elle est embarrassée de récifs.

Le dixième les trois vaisseaux rentrèrent dans le Golphe, & en l'honneur du Saint, dont Origine du nom de Saint Laurent, que on célèbre la Fête en ce jour, Cartier donna portent le au Golphe le nom de Saint Laurent, ou plutôt Golphe & le il le donna à une Baye, qui est entre l'Isle Fleuve du Canada. d'Anticosty & la côte Septentrionale, d'où ce nom s'est étendu à tout le Golphe, dont cette Baye fait partie; & parce que le Fleuve, qu'on appelloit auparavant la *Rivière de Ca-*



1535.

*nada*, se décharge dans ce même Golphe; il a insensiblement pris le nom de *Fleuve de Saint Laurent*, qu'il porte aujourd'hui.

De l'Isle  
d'Anticosty &  
du Saguenay.

Le quinzième, Cartier s'approcha de l'Isle d'Anticosty, pour la mieux reconnoître, & à cause de la célébrité du jour, il la nomma l'Isle de l'Assomption (\*). Mais le nom d'Anticosty a prévalu dans l'usage ordinaire. Ensuite les trois navires remonterent le Fleuve, & le premier de Septembre ils entrèrent dans le Saguenay. Cartier ne fit que reconnoître l'embouchure de cette Riviere, & après avoir encore rangé la côte pendant quinze lieues, il mouilla auprès d'une Isle, qu'il nomma l'Isle aux Coudres, parce qu'il y trouva beaucoup de Coudriers. Ainsi ceux-là se sont trompés, qui ont cru que cette Isle avoit été formée par le grand tremblement de terre, dont je parlerai en son lieu, & qui à la vérité l'augmenta considérablement.

De l'Isle  
d'Orleans.

Cartier se voyant alors engagé bien avant dans un pays inconnu, se hâta de chercher un Port, où ses navires pussent être en sûreté pendant l'hyver. Huit lieues plus loin que l'Isle aux Coudres, il en trouva une beaucoup plus belle & plus grande, toute couverte de bois & de vignes: il l'appella l'Isle de Bacchus, mais ce nom a été changé en celui d'Isle d'Orleans. L'Auteur de la Relation de ce voyage, imprimée sous le nom de Cartier, prétend que le pays ne commence qu'en cet endroit à s'appeler *Canada*, mais il se

(\*) Des Sauvages appelloient *Natiscofec*. Le nom d'Anticosty paroît lui avoir été donné par des Anglois. Jean Alphonse s'est trompé en la nommant l'Isle de l'Ascension.

ttombe assurément ; car il est certain que dès les premiers tems les Sauvages donnoient ce nom à tout le pays , qui est le long du Fleuve des deux côtés , particulièrement depuis son embouchure jusqu'au Saguenay.

De l'Isle de Bacchus, Cartier se rendit dans une petite riviere , qui en est éloignée de dix lieues , & qui vient du Nord ; il la nomma *Riviere de sainte Croix*, parce qu'il y entra le quatorzième de Septembre : on l'appelle aujourd'hui communément la *Riviere de Jacques Cartier*. Le lendemain de son arrivée il y reçut la visite d'un Chef Sauvage nommé DONNACONA , que l'Auteur de la Relation de ce voyage qualifie Seigneur du Canada. Cartier traita avec ce Capitaine par le moyen de deux Sauvages , qu'il avoit menés en France l'année précédente , & qui sçavoient un peu de François. Ils avertirent Donnacona que les Etrangers vouloient aller à *Hochelaga* , ce qui parut l'inquiéter.

Hochelaga étoit une assez grosse Bourgade, située dans l'Isle, qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Montreal*. On en avoit beaucoup parlé à Cartier , & il ne vouloit pas retourner en France, sans la voir. Ce qui faisoit de la peine à Donnacona par rapport à ce voyage , c'est que les Habitans d'Hochelaga étoient d'une autre Nation que la sienne , & qu'il vouloit profiter seul des avantages , qu'il se promettoit de tirer du séjour des François dans son pays. Il fit donc représenter à Cartier, que le chemin, qui lui restoit à faire pour gagner cette Bourgade, étoit plus long qu'il ne pensoit , & qu'il y rencontreroit de grandes difficultés ; mais Cartier , qui pénétra sans



doute le motif, qui le faisoit parler, ne changea point de résolution. Il partit de Sainte Croix le dix-neuvième avec la grande Hermine seule, & deux chaloupes, laissant les deux navires dans la riviere, où la grande Hermine n'avoit pû entrer. (a)

Le vingt-neuf il fut arrêté au *Lac Saint Pierre*, que son navire ne put passer, parce qu'apparemment il n'avoit pas bien enfilé le canal. Le parti qu'il prit, fut d'armer ses deux chaloupes, & de s'y embarquer. Il arriva enfin à Hochelaga le deuxième d'Octobre accompagné de MM. de PONTBRIAND, de LA POMMERAYE & de GOYELLE, trois de ses Volontaires. La figure de cette Bourgade étoit ronde, & trois enceintes de palissades y renfermoient environ cinquante cabannes, longues de plus de cinquante pas chacune, larges de quatorze ou quinze, & faites en forme de tonnelles. On y entroit par une seule porte, au dessus de laquelle, aussi-bien que le long de la premiere enceinte, il regnoit une espece de galerie, où l'on montoit avec des écholles, & qui étoit abondamment pourvûe de pierres & de cailloux, pour la défense de la Place.

Réception  
qu'on y fait à  
Cartier.

Les Habitans de cette Bourgade parloient la Langue Huronne. Ils reçurent très-bien les François, ils leur donnerent des fêtes à leur maniere, & on se fit réciproquement des présens. L'étonnement de ces Sauvages fut extrême.

(a) Champlain prétend que cette riviere est celle de Saint Charles; mais il se trompe, puisque des bâtimens beaucoup plus grands, que la grande Hermine, entrent fort bien dans celle-ci, quand la marée est haute. C'est qu'il comptoit les dix lieues du bas de l'Isle.

me à la vûe des Européens ; leurs armes à feu , leurs trompettes , & leurs autres instrumens de guerre , leurs longues barbes , leur habillement furent long-tems le sujet de l'admiration & des entretiens de ces Barbares , qui ne se laissoient point de questionner leurs hôtes ; mais comme de part & d'autre on ne pouvoit se parler que par signes , les Nôtres ne donnerent & ne reçurent que bien peu de lumieres sur ce qu'on se demandoit mutuellement.

Un jour Cartier fut fort surpris de voir venir à lui le Chef de la Bourgade , qui lui montrant ses jambes & ses bras , lui fit entendre qu'il y souffroit quelque incommodité , & qu'il lui feroit plaisir de le guerir. L'action de cet Homme fut aussitôt imitée de tous ceux , qui étoient présens , & peu de tems après d'un plus grand nombre encore , qui accoururent de toutes parts , & parmi lesquels il y en avoit , qui paroissoient véritablement fort malades , & quelques-uns d'une extrême vieillesse. La simplicité de ce Peuple toucha le Capitaine , qui s'armant d'une foi vive , récita le plus dévotement qu'il put le commencement de l'Evangile de Saint Jean. Il fit ensuite le signe de la croix sur les malades , leur distribua des chapelets & des *Agnus Dei* ; & leur fit entendre que ces choses avoient une grande vertu pour guerir toutes sortes d'infirmités. Cela fait , il se mit en prieres , & conjura instamment le Seigneur de ne pas laisser plus long-tems ces pauvres Idolâtres dans les ténèbres de l'infidélité ; puis il récita à haute voix toute la Passion de JESUS-CHRIST. Cette lecture fut écoutée avec beaucoup d'attention & de respect de toute l'Assistance , & cette pieuse cérémonie



Il visita la Montagne, & lui donna le nom de *Mont-royal*.

fut terminée par une fanfare de trompettes, qui mit ces Sauvages hors d'eux-mêmes de joie & d'admiration.

Le même jour Cartier visita la Montagne, au pied de laquelle étoit la Bourgade, & lui donna le nom de *Mont-Royal*, qui est devenu celui de toute l'Isle (a). Il découvrit de-là une grande étendue de pays, dont la vûe le charma, & avec raison, car il en est peu au Monde de plus beau & de meilleur. Il comprit que difficilement il auroit pû trouver un lieu plus propre à faire un établissement solide, & l'esprit rempli de cette idée, il partit d'Hochelaga le cinquième d'Octobre, & arriva l'onzième à Sainte Croix.

Ses gens s'étoient fait autour de leurs barraques une maniere de retranchement, capable de les garantir au moins d'une surprise: précaution souvent nécessaire avec les Sauvages, & dont on ne doit jamais se repentir, lors même qu'on n'a pas eu occasion d'en reconnoître la nécessité. Il y auroit même eu ici de l'imprudence à ne pas prendre ces mesures, parce qu'il s'agissoit de passer l'hyver dans le voisinage d'une Bourgade fort peuplée, & où commandoit un Chef, dont on avoit plus d'une raison de se défier. Je trouve dans quelques Mémoires, & c'est une tradition constante en Canada, qu'un des trois navires fut brisé contre un rocher, qui est dans le Fleuve Saint Laurent, vis-à-vis de la riviere de Sainte Croix, & que la marée couvre entierement, lorsqu'elle est haute (b); mais la Relation,

(a) On l'appelle aujourd'hui *Mont-eal*. | présentement la Roche de Jacques Cartier.

(b) On l'appelle encore

Donc j'ai tiré ce récit, ne dit rien de cet accident.

1535.

Un plus grand malheur fit bien-tôt oublier celui-ci, & cela d'autant plus aisément, que ce bâtiment perdu, il auroit fallu l'abandonner, faute de Matelots pour le reconduire en France. Ce fut une espece de Scorbut, dont personne ne fut exempt, & qui auroit peut-être fait perir jusqu'au dernier des François, s'ils n'y eussent, quoiqu'un peu tard, trouvé un remede, qui opera sur le champ. C'étoit une prisanne faite avec la feuille & l'écorce de l'épinette blanche pilées ensemble. Cartier étoit lui-même attaqué du mal, quand les Sauvages lui enseignerent ce secret; il avoit déjà perdu vingt-cinq hommes, & à peine lui en restoit-il deux ou trois en état d'agir. Mais huit jours après qu'il eut commencé de faire usage de ce remede, tout le monde étoit sur pied. Quelques-uns même, dit-on, qui avoient eu le mal de Naples, & qui n'en étoient pas bien guéris, recouvrerent en peu de tems une parfaite santé. C'est ce même arbre, qui produit la Terebentine ou le Baume blanc du Canada.

Le scorbut fait perir une partie des François.

Cartier, dans le Mémoire qu'il présenta à François I. sur son second Voyage, n'attribuë point à la fréquentation avec les Sauvages, comme plusieurs des siens avoient fait d'abord, le mal, qui avoit été sur le point de le faire perir avec tout son monde, mais à la faiblesse de ses gens, & à la misere, où elle les avoit réduits. En effet les Sauvages du Canada n'ont jamais été Sujets au Scorbut. Aussi ce Capitaine, malgré ses pertes, & la rigueur du froid, dont il avoit eu d'autant plus à souffrir, qu'il avoit moins songé à se précaution-

Idée que Cartier donne au Roi du Canada.



1535.

ner contre un inconvénient, qu'il ne prévoyoit pas, ne craignit point d'assurer à Sa Majesté qu'on pouvoit tirer de grands avantages des pays, qu'il venoit de parcourir.

Il lui dit, que la plupart des Terres y étoient très-fertiles, que le climat y étoit sain, les habitans sociables, & fort aisés à tenir en respect; il lui parla sur tout des Pelleteries, comme d'un objet considérable. Mais sur quoi il insista davantage, c'est qu'il étoit bien digne d'un grand Prince comme lui, qui portoit la qualité de Roi Très-Chrétien, & de Fils aîné de l'Eglise, de procurer la connoissance de JESUS-CHRIST à tant de Nations infidèles, qui ne paroissent pas difficiles à convertir au Christianisme.

Son retour  
en France.

1536.

Quelques Auteurs ont prétendu néanmoins que Cartier, dégoûté du Canada, dissuada le Roi son Maître d'y penser davantage, & Champlain semble avoir été de ce sentiment. Mais cela ne s'accorde nullement avec la manière, dont Cartier lui-même s'exprime dans ses Mémoires, ni avec ce qu'on lit dans les autres Relations de ses Voyages. On ajoute qu'en partant de Sainte Croix pour retourner en France, ce qu'il fit, dès que la navigation du Fleuve fut libre, il avoit embarqué par surprise Donnacona, qu'il le présenta au Roi, & qu'il lui fit répéter devant ce Prince tout ce qu'il avoit dit lui-même de la bonté du Pays; mais ce fait n'est point certain.

Jugement  
sur ses Mé-  
moires.

Si les Mémoires de Cartier ont long-tems servi de guide à ceux, qui ont navigué après lui dans le Golphe & sur le Fleuve de Saint Laurent, il est certain qu'aujourd'hui ils ne sont presque pas intelligibles, parce qu'outre

que la plupart des noms, qu'il avoit donnés aux Isles, Rivieres, Caps, &c. ont été changés depuis, on ne trouve dans aucune des Langues du Canada les termes qu'il en cite; soit qu'il les ait lui-même estropiés, pour les avoir mal entendus, ou parce qu'ils ont vieilli avec le tems, comme il arrive à toutes les Langues vivantes: beaucoup moins cependant, à ce que qu'on m'a assuré sur les lieux, parmi les Sauvages, que parmi nous. Dans la verité, la plupart des noms, que les Voyageurs nous donnent comme des noms propres, quand ils ne sont pas tout-à-fait de leur invention, n'ont pour l'ordinaire d'autre fondement que des mots mal compris, ou entendus dans un sens tout different de celui, qui leur est propre.

Cependant Cartier eut beau vanter le Pays, qu'il avoit decouvert, le peu qu'il en rapporta, & le triste état; où ses gens y avoient été réduits par le froid & par le Scorbut, persuaderent à la plupart, qu'il ne seroit jamais d'aucune utilité à la France. On insista principalement sur ce qu'il n'y avoit vû aucune apparence de Mines; car alors, plus encore qu'aujourd'hui, une Terre étrangere, qui ne produisoit, ni or, ni argent, n'étoit comptée pour rien. Peut-être aussi Cartier décria-t-il sa Relation par les contes, dont il s'avisa de l'embellir; mais le moyen de revenir d'un pays inconnu, & de n'en rien raconter d'extraordinaire! Ce n'est pas, dit-on, la peine d'aller si loin, pour n'y voir que ce que l'on voit par-tout.

Véritablement la Relation d'un Voyageur est bien triste, quand il n'a point rapporté de quoi se dédommager par quelque avantage



1556.

solide, de ses fatigues, & des risques, qu'il a courus. S'il s'avise de faire une Relation de son voyage, il trouve tous ses Lecteurs en garde contre lui; pour peu qu'il dise des choses extraordinaires, il ne trouve aucune croyance. D'autre part, si une Relation est entierement dénuée de merveilleux, on ne la lit point, c'est-à-dire, qu'on exige d'un Voyageur qu'il nous amuse, même aux dépens de sa réputation: on veut le lire avec plaisir, & avoir le droit de se moquer de lui.

Remarques  
sur quelques  
endroits des  
Mémoires de  
Cartier.

Je ne sçai si Jacques Cartier fit toutes ces réflexions, en écrivant ses Mémoires, mais il y a mis du merveilleux, & de plus d'une sorte: tout n'en est pourtant pas tellement fabuleux, qu'on n'y entrevoye quelque chose de réel, que son ignorance, ou son peu d'attention ont défiguré; & tout ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, n'est pas toujours sans quelque fondement. C'est ce qui m'a fait juger qu'on me pardonneroit de m'y être un peu arrêté, pour avoir lieu d'examiner quelques points d'Histoire, qui ne sont pas tout-à-fait indignes de l'attention des personnes curieuses.

Notre Auteur nous assure donc qu'étant un jour à la chasse, il poursuivit une bête fauve à deux pieds, & qui couroit avec une vitesse extrême. Il aura vû sans doute à travers les brossailles un Sauvage couvert d'une peau, dont le poil étoit en dehors, & peut-être l'aura-t'il entendu contrefaisant le cri de quelque Animal pour l'attirer dans ses pièges, selon l'usage ordinaire de ces Peuples. Le Sauvage de son côté, qui pouvoit bien n'avoir jamais vû d'Européen, voyant un homme extraordinaire,

inaire , aura pris la fuite : Cartier qui igno-  
roit que ces Barbares ne le cèdent point en  
vitesse aux Daims mêmes & aux Cerfs, fort  
étonné de voir sa prétenduë Bête fauve courir  
aussi vite sur ses deux picds, que s'il en avoit  
eu quatre, se sera persuadé que c'étoit un Ani-  
mal d'une espece particuliere. Et c'est peut-être  
de la même source, que vient tout ce qu'on a  
débité des Faunes & des Satyres. Mais voici  
quelque chose de plus admirable.

Donnacona, si nous en croyons la Relation  
du Capitaine Maloin, lui raconta que dans  
un voyage, qu'il avoit fait dans un Pays fort  
éloigné du sien, il avoit vû des Hommes, qui  
ne mangeoient point, & n'avoient au corps  
aucune issuë pour les excréments, mais qui  
buvoient & urinoient : Que dans une autre  
Région il y en a qui n'ont qu'une jambe, une  
cuisse & un pied fort grand, deux mains au  
même bras, la taille extrêmement quarrée,  
la poitrine & la tête plattes, & une très-petite  
bouche : Que plus loin encore il avoit vû des  
Pigmées, & une Mer, dont l'eau est douce :  
enfin qu'en remontant le Saguenay, on arrive  
dans un Pays, où il y a des hommes habillés  
comme nous, lesquels demeurent dans des  
Villes, & ont beaucoup d'or, de rubis & de  
cuivre.

Il est certain que nos Missionnaires ont  
voyagé avec des Sauvages aussi loin qu'il est  
possible en remontant le Saguenay, & la plû-  
part des Rivieres, qui s'y déchargent; qu'ils  
n'y ont vû que des Pays affreux & impraticables  
pour tout autre que des Sauvages errans,  
dont plusieurs mêmes y périrent de faim & de  
misere : mais il est bon d'observer qu'un Sau-



1536.

vage, pour qui sept ou huit cent lieues de marche ne sont pas une grande affaire, peut bien, en prenant sa route par le Saguenay, tourner ensuite à l'Ouest, pénétrer jusqu'au Lac des Affiniboils, qui a, dit-on, six cent lieues de circuit, & de-là passer au nouveau Mexique, où les Espagnols commençoient en ce tems-là à s'établir.

Il est d'ailleurs assez singulier que le conte des Hommes, qui n'ont qu'une jambe, ait été renouvelé depuis peu par une jeune Esclave de la Nation des Eskimaux, qui fut prise en 1717. & menée chez M. de Courtemanche à la Côte de Labrador, où elle étoit encore en 1720. lorsque j'arrivai à Quebec. Cette Fille voyant un jour des Pêcheurs sur le bord de la Mer, demanda s'il n'y avoit parmi nous que des Hommes faits comme ceux-là? On fut surpris de sa demande, mais on le fut encore bien davantage, quand elle eut ajouté qu'elle avoit vû dans son Pays deux Hommes d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuses, qui rendoient leurs excréments par la bouche, & urinoient par-dessous l'épaule. Elle dit encore que parmi ses Compatriotes il y avoit une autre sorte d'Hommes, qui n'ont qu'une jambe, une cuisse, & un pied fort grand, deux mains au même bras, le corps large, la tête plate, de petits yeux, presque point de nez, & une très-petite bouche; qu'ils étoient toujours de mauvaise humeur; qu'ils pouvoient rester sous l'eau trois quarts d'heure de suite, & que les Eskimaux s'en servoient pour pêcher les débris des navires, qui faisoient naufrage à la Côte.

Enfin elle assûra qu'à l'extrémité septen-

tionna  
tout n  
nez la  
cette  
qu'elle  
reaux  
usage  
aux Est  
pour c  
en usa  
feroit  
mes n  
où les  
la jeun  
pas la f  
L'Aut  
ferée de  
parlé de  
commen  
grands  
même  
leurs :  
Homm  
tout il n  
peuvent  
autres  
piés, &  
froid,  
plupart  
L'Est  
font, d  
pas plus  
extrém  
font en  
Mond  
maux,

trionnale de Labrador, il y avoit un Peuple tout noir, qui avoit de grosses lèvres, un nez large, des cheveux droits & blancs; que cette Nation étoit très-mauvaise, & qu'encore qu'elle fût mal armée, n'ayant que des couteaux & des haches de pierre, sans aucun usage du fer, elle s'étoit renduë redoutable aux Eskimaux, & qu'elle se sert de raquettes pour courir sur la neige, ce qui n'est point en usage parmi ceux-ci. Il faut avouer que ce seroit une chose assez étrange que des Hommes noirs si près du Pole, & sous un climat, où les Ours mêmes sont blancs: cependant la jeune Esclave de M. de Courtemanche n'est pas la seule, qui ait avancé ce fait.

L'Auteur de la Relation du Groenland, inserée dans les voyages au Nord, après avoir parlé des Naturels du Pays, qu'il représente comme assez semblables aux Eskimaux, grands & maigres comme eux, vêtus de la même façon, ayant des canots comme les leurs: ajoute qu'on voit aussi parmi eux des Hommes noirs comme les Ethiopiens. Après tout il n'y a rien là d'impossible, des Nègres peuvent avoir été transportés par hasard, ou autrement dans le Groenland, s'y être multipliés, & leurs cheveux blancs être un effet du froid, qui en produit de semblables sur la plûpart des Animaux du Canada.

L'Esclave parla encore des Pygmées, qui font, dit-elle, une Nation particuliere, n'ont pas plus de trois pieds de haut, & sont d'une extrême grosseur. Leurs Femmes, ajouta-t'elle, sont encore plus petites, & il n'est point au Monde de Peuple plus malheureux: les Eskimaux, dont ils sont Esclaves, les traitent

1536.

Hommes  
noirs dans le  
Nord.

Des Pyg-

mées.



fort durement, & prétendent leur faire une grace fort signalée, quand ils leur donnent un peu d'eau douce à boire. La Relation, que j'ai déjà citée, dit la même chose, & assure qu'en bien des endroits de ce Pays-là on n'a point d'autre eau douce, que de la neige fondue: en quoi il n'y a rien que de fort croyable, le froid pouvant resserrer de telle sorte les veines de la terre, qu'il n'y ait point de passage pour les sources, qu'à une certaine profondeur.

Cette conjecture se confirme par ce que des Voyageurs ont éprouvé dans le Nord, où ils ont vu sur le rivage même de la Mer des glaces énormes d'une eau très-douce. On lit aussi dans quelques Mémoires que les Eskimaux sont accoutumés à boire de l'eau salée, & que souvent ils n'en ont point d'autre. Cette eau n'est pourtant pas celle de la Mer, mais de quelques Etangs saumâtres, tels qu'il s'en rencontre quelquefois assez avant dans les terres.

Nous apprenons encore par les Voyages au Nord, que des vaisseaux Danois, qui en 1605. s'élevèrent fort haut au-dessus de la Baye d'Hudson, y rencontrèrent de petits Hommes, qui avoient la tête quarrée, la couleur bazannée, les lèvres grosses & relevées, qui mangeoient la chair & le poisson tout cruds, qui ne purent jamais s'accoutumer, ni au pain, ni aux viandes cuites, encore moins au vin; qui avaloient l'huile de Baleine, comme nous ferions l'eau, & en mangeoient la chair par délices; qui se faisoient des chemises des intestins de Poissons, & des furtouts de cuirs de Chiens ou de Veaux

marins. L'Auteur ajoûte qu'on amena plusieurs de ces Pygmées en Dannemarc, qu'ils moururent tous de chagrin d'avoir quitté leur Pays, mais qu'il en restoit encore cinq, lorsqu'un Ambassadeur d'Espagne étant arrivé à Coppenhague, on lui donna le divertissement de voir ces petits Hommes naviguer sur la Mer avec leurs batteaux.

Ces batteaux avoient la figure d'une navette de Tisserand, & dix ou douze pieds de longueur. Ils étoient fabriqués de barbes de Baleines, de l'épaisseur d'un doigt, couverts par-dessus & par-dessous de peaux de Chiens ou de Veaux marins, cousûes avec des nerfs; deux autres peaux couvroient le dessus du batteau, de maniere qu'il n'y restoit qu'une ouverture au milieu, par laquelle le Batelier entroit, & qu'il refermoit comme une bourse autour de ses reins: qu'étant assis, & ainsi resserrés par le milieu du corps, ils ne recevoient pas une goutte d'eau dans leur batteau, quoique les vagues leur passassent par-dessus la tête, & qu'ils en fussent quelquefois environnés de toutes parts. La force de ces machines consiste dans les deux bouts, où les baleines sont bien liées ensemble par les extrémités; & le tout est si bien joint, si bien cousu, que ces petites voitures peuvent résister aux plus violens orages, & qu'au milieu même du naufrage leurs Conducteurs se rient de la tempête.

Il n'y a jamais qu'un Homme dans chacun de ces batteaux, & il y est assis, les jambes étenduës, les poignets des manches bien serrés, & la tête enveloppée d'une espece de capuce, qui tient au sur-tout, de sorte que



quoiqu'il arrive, l'eau n'y pénétre point. Ils tiennent des deux mains un aviron à deux palettes, long de cinq à six pieds, qui leur sert en même tems de rame, de gouvernail, & de balancier, ou de contrepoids. Les Pygmées de Coppenhague divertirent beaucoup l'Ambassadeur Espagnol; ils se croisoient, & faisoient toutes leurs autres évolutions avec tant d'adresse, qu'ils deméuroient toujours à la même distance les uns des autres, & ils passoient si rapidement, que les yeux en étoient éblouis. Ils jouèrent ensuite contre une chaloupe legere, où l'on avoit mis seize bons Rameurs, & en moins de rien ils la laisserent bien loin derriere eux. Les Eskimaux qui se servent des mêmes batteaux, ont encore d'autres Bâtimens plus grands, & à peu près de la même forme que nos chaloupes pontées; le gabari en est de bois, mais ils sont couverts des mêmes peaux que les autres; ils portent jusqu'à cent cinquante personnes, & vont également à la voile & à la rame.

Mais pour mettre fin à cette digression, qui n'est pourtant pas étrangere à mon sujet, ces Pygmées du Nord de l'Amerique me paroissent être de la même race que les Lapons & les Samojedes, & prouvent assez bien, ce me semble, un passage facile de l'Europe en Amerique par le Groenland. Pour ce qui est des Hommes monstrueux, dont l'Esclave de M. de Courtemanche & Donnacona ont parlé, & de l'Acephale, qu'on prétend qu'un Iroquois tua, il y a quelques années, étant à la chasse; il est naturel de croire qu'il y a en cela de l'exageration; mais il est plus aisé de nier les faits extraordinaires, que de les ex-

pliquier ; d'ailleurs est-il permis de rejeter tout ce dont on ne sçauroit rendre raison ? Qui peut s'assurer de connoître tous les caprices & tous les mysteres de la Nature ? On sçait combien l'imagination des Meres a de pouvoir sur le fruit qu'elles portent. L'experience, le témoignage même de l'Ecriture, en sont des preuves sans réplique : ajoutons à cela les figures bizarres, où certaines Nations trouvent une beauté, dont elles sont si jalouses, qu'on y met le corps des Enfans à la torture pour achever ce que l'imagination des Meres n'a pû finir, & l'on comprendra sans peine qu'il peut y avoir des Hommes assez differens des autres pour donner lieu à certaines gens, qui saisissent vivement les objets, & ne se donnent pas le tems d'examiner les choses, de faire des contes absurdes, qui ne sont pourtant pas sans quelque réalité. Je reviens à mon Histoire.

J'ai dit que Cartier avoit par son rapport prévenu, sans le vouloir, bien des gens contre le Canada ; mais quelques personnes de la Cour pensoient autrement que le Commun, & furent d'avis qu'on ne se rebutât point si-tôt d'une entreprise, dont le succès ne devoit pas dépendre d'une ou deux tentatives. Celui qui parut entrer davantage dans cette pensée, fut un Gentilhomme de Picardie, nommé François de la Roque, Seigneur de Roberval, fort accredité dans sa Province, & que François I. appelloit quelquefois le *Peut Roy du Vimeu*. Il demanda pour lui-même la Commission de poursuivre les découvertes, & il l'obtint : mais une simple Commission étoit trop peu de chose pour une personne de cette

1536.

M. de Roberval est nommé Vice-Roy du Canada.

1540.



1540.

considération, & le Roy par ses Lettres Patentes, qui sont inserées dans l'Etat ordinaire des Guerres en la Chambre des Comptes de Paris, dattées du 15. Janvier 1540. le déclare Seigneur de Norimbegue, son Vice-Roy & Lieutenant General en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-neuve, Belle-Isle, Carpon, Labrador, la Grande Baye & Baccalaos, & lui donne dans tous ces lieux les mêmes pouvoirs & la même autorité, qu'il y avoit lui-même.

1541.

Son premier voyage.

Ce n'étoit pas beaucoup dire, car tout étoit encore à faire pour assurer à la France la possession de tous ces lieux. M. de Roberval partit l'année suivante avec cinq vaisseaux, ayant sous lui Jacques Cartier en qualité de premier Pilote. Quelques Auteurs ont avancé que Cartier avoit eu bien de la peine à se déterminer à ce nouveau voyage, mais qu'on lui fit des offres si avantageuses, qu'elles le tentèrent. La navigation fut heureuse; M. de Roberval bâtit un Fort, les uns disent sur le Fléuve Saint Laurent, d'autres dans l'Isle de Cap-Breton, & y laissa Cartier en qualité de Commandant, avec une Garnison nombreuse, des provisions suffisantes, & un de ses vaisseaux; après quoi il retourna en France, pour y chercher de plus grands secours.

Son second voyage.

1542.

Il y a bien de l'apparence qu'il avoit mal choisi son poste, & peut-être aussi que le choix de ceux, qu'il y avoit laissés, ne fut pas fait avec assez de discernement; ce qui est certain, c'est que le froid & les autres incommodités du Pays rebuterent bien-tôt la Garnison du nouveau Fort; les Sauvages de leur côté prirent ombrage de ces Etrangers, &

commencerent à les molester, & tout cela joint ensemble, outre que M. de Roberval tarda peut-être un peu trop à revenir, obligea Cartier à s'embarquer avec tout son monde, pour retourner en France: mais ils rencontrèrent près de Terre-neuve le Vice-Roy, qui leur amenoit un grand convoi, & qui partie par ses bonnes manieres, partie en les menaçant de l'indignation du Roy, les obligea de le suivre.

Dès qu'il eut rétabli toutes choses dans son Fort, il y laissa encore Jacques Cartier, avec la meilleure partie de ses gens; puis il remonta le Fleuve Saint Laurent, entra même dans le Saguenay, & envoya un de ses Pilotes, nommé Alphonse, né en Portugal, selon les uns, & en Galice, selon les autres, chercher au-dessus de Terre-neuve un chemin aux Indes Orientales. Alphonse s'éleva jusqu'aux cinquante-deux degrés de Latitude, & n'alla pas plus loin. On ne dit point combien de tems il employa dans ce voyage, mais il y a bien de l'apparence qu'il ne trouva plus M. de Roberval en Canada, puisque ce fut à Jacques Cartier, qu'il rendit compte de ses découvertes.

Il paroît que M. de Roberval fit encore quelques autres voyages en Canada, mais de bons Mémoires assurent que la guerre déclarée entre François I. & l'Empereur Charles-Quint l'arrêta pendant quelques années en France, & qu'il se distingua même dans cette guerre, comme il avoit déjà fait en plusieurs autres occasions. Tous conviennent au moins qu'il fit un nouvel embarquement en 1549. avec son Frere, qui passoit pour un des plus

1542.

Son dernier voyage.

1549.



braves hommes de France, & que François I. avoit surnommé le *Gendarme d'Annibal*. Ils perirent dans ce voyage, avec tous ceux, qui les accompagnoient, & on n'a jamais bien sçu par quel accident ce malheur étoit arrivé. Avec eux tomberent toutes les esperances, qu'on avoit conçûes de faire un Etablissement en Amérique, personne n'osant se flatter d'être plus habile, ou plus heureux que ces deux braves Hommes.

Au reste, je ne vois pas à qui l'on puisse attribuer une Relation sans date & sans nom d'Auteur, qui se trouve dans le troisième Volume du Recueil de Ramusio & qui porte ce titre. *Discours d'un grand Capitaine de Mer, François, de Dieppe, sur les Navigations faites à la Terre-neuve des Indes Occidentales, appelée la NOUVELLE FRANCE, depuis les quarante jusqu'aux quarante-sept degrés, vers le Pole Arctique; & sur la Terre du Bresil, la Guinée, l'Isle de saint Laurent, & celle de Summatra, jusqu'où les navires & les caravelles François ont navigué.* Ramusio dans la Préface, qu'il a mise à la tête de ce Discours, distingue deux voyages de ce Capitaine; le premier en 1539. en Canada, en Afrique & au Bresil; le second aux Indes Orientales, mais sans marquer en quelle année. Ce Discours, ajoute-t'il, nous a paru véritablement très-beau, & digne d'être lu d'un chacun, & nous regrettons beaucoup de ne pas savoir le nom de son Auteur, parce que si nous le connoissons, nous n'aurions pu manquer à le nommer, sans faire injure à la mémoire d'un si brave Homme, & d'un Cavalier si accompli.

François I. ne parut donc plus s'intéresser à l'Amérique après la mort de MM. de Roberval. Sous le Règne suivant les voyages de quelques François au Brésil ayant donné en France une grande idée des richesses de ce Pays-là, l'Amiral de Coligni proposa au Roy Henry II. de les partager avec le Roi de Portugal. Son dessein fut approuvé, aussi-bien que le choix qu'il fit pour l'exécution, de Nicolas Durand de Villegagnon, Chevalier de Saint Jean de Jerusalem, & Vice-Amiral de Bretagne. C'étoit un homme de mérite, mais qui ayant eu le malheur de s'engager dans les nouvelles erreurs, n'eut point de honte de se prêter à un projet, dont le but étoit bien moins d'acquiescer à la France une partie du Brésil, que d'y assurer une ressource au Calvinisme, proscrit & persécuté par le Souverain. Heureusement pour la Religion, il ouvrit enfin les yeux, mais ne s'étant pas trouvé, après sa conversion, en état de soutenir son entreprise avec les seuls Catholiques, toute cette expédition s'en alla en fumée. Les Portugais allarmés de la préférence marquée des Brésiliens pour les François, profitèrent de la division, que le retour de Villegagnon à l'Eglise avoit causée parmi les siens; & pour se mettre une bonne fois l'esprit en repos de ce côté-là, ils égorgèrent, comme Corsaires & gens sans aveu, tous les François, qui étoient restés au Brésil après le départ du Vice-Amiral.

La France sous les Règnes de François II. & de Charles IX. ébranlée jusques dans ses fondemens par des guerres domestiques, sembla d'abord avoir entièrement perdu l'Amérique.

1555.

Expédition  
au Brésil, &  
ce qui la fait  
échouer.

L'Amiral de  
Coligni en-  
treprend d'é-  
tablir une Co-  
lonie en Flo-  
ride.



1562.

que de vûë. Toutefois au milieu de tant d'orages il y eut quelques jours de calme, & l'Amiral de Coligni en profita encore, pour essayer de faire ailleurs ce qu'il ne pouvoit plus esperer d'exécuter au Bresil. Il jeta les yeux sur cette partie de la Floride, que Verazani avoit découverte, & ce Pays lui sembla d'autant plus propre à recevoir une Colonie, telle qu'il la projettoit, qu'outre la bonté du Climat, & la fertilité de la terre, il se flattoit que les François n'y trouveroient personne, qui pût leur en disputer la possession, ni même les inquieter.

Etenduë de  
la Floride.

La Floride est toute cette partie du Continent de l'Amérique, qui est renfermée entre l'un & l'autre Mexique, la Nouvelle France, & la Caroline Septentrionale. Selon les Espagnols, elle comprend tout ce qui est à l'Est de la Province de Panuco; c'est-à-dire, qu'elle n'a point de bornes au Nord, à l'Orient & au Midi, & que tout ce que les François & les Anglois possèdent dans l'Amérique Septentrionale, est de la Floride, & a été envahi sur la Couronne d'Espagne. Un Auteur moderne (a) appuie cette prétention sur un fondement bien ruineux, puisqu'il l'établit sur les découvertes de Ponce de Leon, de Luc Vasquez d'Ayllon; & sur les expéditions de Pamphile de Narvaez & de Ferdinand de Soto. Or Ponce de Leon ne découvrit la Floride qu'en l'année 1512. & plusieurs années auparavant des François, des Anglois, & Cortereal Portugais avoient fait des découvertes dans l'Amérique Septentrionale: Pon-

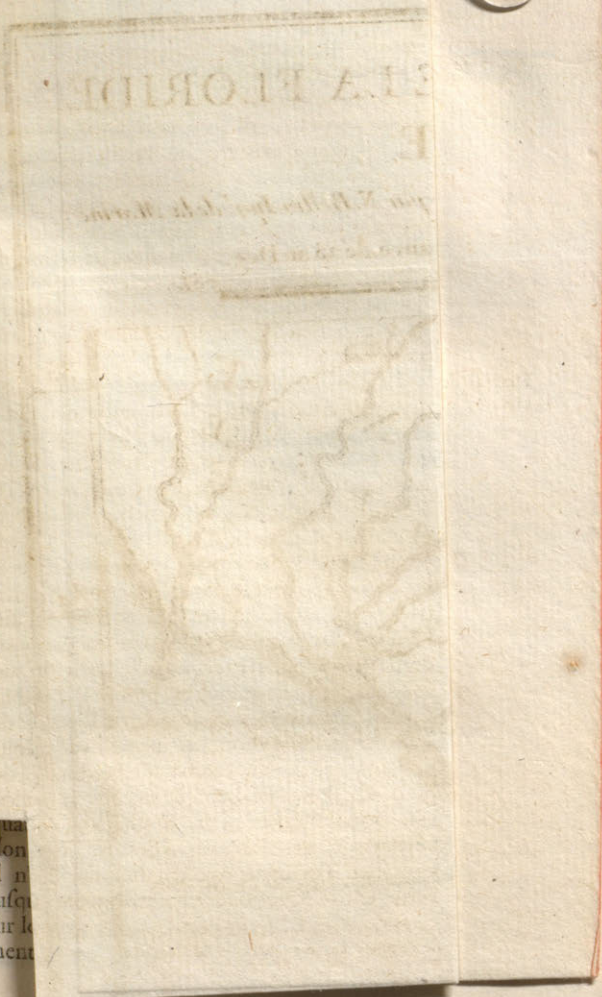
(a) D. André Gonzalez | *logico para la Historia de*  
de Barcia, *Ensayo Chrono-* | *la Florida.*

GENERALE  
milieu de tant  
rs de calme, & de  
ofira encore, pu  
ce qu'il ne pott  
u Bresil. Il jema  
Floride, que l'a  
& ce Pays lui ser  
cevoir une Colon  
qu'outre la bonn  
la terre, il se fer  
ouveroient pers  
la possession, ni m

cette partie du Con  
ui est renfermée en  
e, la Nouvelle Fr  
Septentrionale. Se  
mprend tout ce qui  
de Panuco; c'est-à-d  
nes au Nord, à l'Or  
ut ce que les Franço  
ans l'Amérique Sep  
loride, & a été en  
agne. Un Auteur m  
ette prétention sur  
ux, puisqu'il l'étai  
Ponce de Leon, &  
& sur les expéditi  
& de Ferdinand  
ne découvrit la l

& plusieurs an  
des Anglois,  
nt fait des dé  
entriennale: P  
o para la España  
lorida.

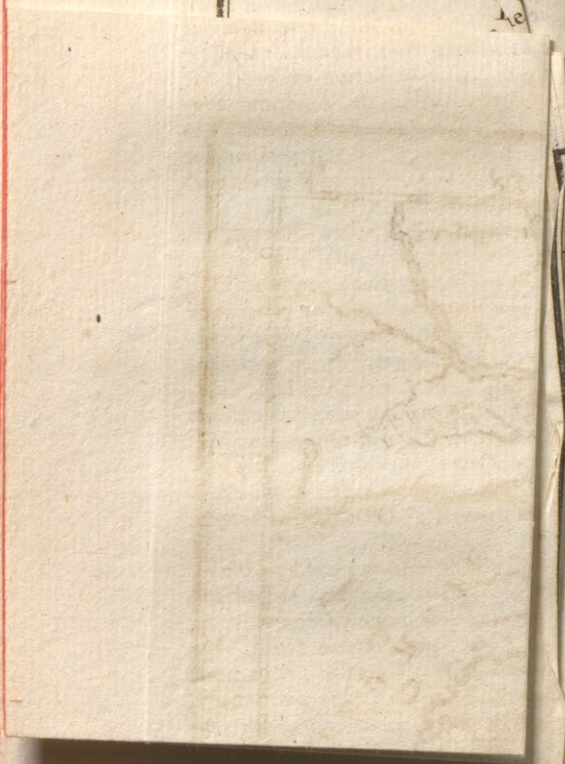
qua  
don  
il n  
jusq  
sur l  
ment





CARTE DE

*Suivant les p[ro]p[ri]e[tes]*



ces  
&  
ou-  
on-  
de

ce de  
blisse  
fois  
baig  
l'ann  
Peupl  
la Flo  
pour  
ridicu  
Ponc  
Mex  
les tr  
tentr  
y faif  
allian  
fix cen  
Luc  
les en  
d'hui  
ne fut  
suite c  
ques  
obtin  
vernes  
toute  
xiq  
vage  
perit  
bati  
En  
quat  
dont  
il n'  
jusq  
sur le  
men

ce de Leon non-seulement ne fit aucun Etablissement en Floride, mais toutes les deux fois qu'il y débarqua, il fut obligé de se rembarquer sur le champ, & les François dès l'année 1504. étoient en commerce avec les Peuples du Canada. Si donc le Canada est de la Floride, la France est la premiere en date pour la possession de la Floride, & il seroit ridicule que l'imposition de ce nom faite par Ponce de Leon à un Pays, situé sur le Golphe Mexique, donnât à sa Nation un droit sur les trois quarts-au moins de l'Amerique Septentrionale, à l'exclusion des François, qui y faisoient le commerce, & qui avoient fait alliance avec des Peuples éloignés de cinq ou six cent lieues de sa découverte.

Luc Vasquez d'Ayllon découvrit en 1520. les environs du Jourdain, qui font aujourd'hui partie de la Caroline; son expédition ne fut pas plus heureuse, & n'eut pas plus de suite que celle de Jean Ponce de Leon. Quelques années après Pamphile de Narvaez obtint de l'Empereur Charles-Quint le Gouvernement de la Floride: il parcourut presque toute la Côte Septentrionale du Golphe Mexique, eut plusieurs rencontres avec des Sauvages, qui lui tuèrent bien du monde, & il périt misérablement, sans avoir seulement bâti un Fort.

Enfin Ferdinand de Soto fit pendant trois ou quatre ans bien des courses dans la Floride, dont il avoit été fait Capitaine Général; mais il n'avança guères plus vers le Nord, que jusqu'à la hauteur de la Caroline, & mourut sur les bords du Micissipi, sans s'être seulement mis en devoir de se fixer en un seul en-



1562.

droit. Loüis de Moscoso son successeur, ramena bientôt après au Mexique les tristes débris de son armée, & dès-lors il ne resta pas un seul Espagnol dans la Floride, qui se trouva par conséquent à peu près dans le même état, où elle avoit été, avant que Ponce de Leon en fit la première découverte.

Elle y étoit encore vingt ans après, lorsque l'Amiral de Coligni forma le dessein d'y établir une Colonie toute composée de gens de sa Religion; dessein que, selon toutes les apparences, il ne découvrit pas au Roi Charles IX. à qui il ne fit envisager son projet, que comme une entreprise extrêmement avantageuse à la France. Ce Prince le laissa maître de tout, & lui permit d'user de toute l'étendue du pouvoir, que lui donnoit sa Charge. Il parut même dans la suite qu'il n'ignoroit point, & qu'il fut fort aisé de voir que M. de Coligni n'employoit à cette expédition que des Calvinistes, parce que c'étoit autant d'Ennemis, dont il purgeoit l'Etat.

Jean de Ribaut  
Chef de  
cette entre-  
prise.

La principale attention de l'Amiral fut à choisir un Chef, sur lequel il pût compter pour l'exécution de son projet, & ce choix tomba sur un ancien Officier de Marine, nommé Jean de Ribaut, natif de Dieppe, Homme d'expérience, & zélé Huguenot. Il partit de Dieppe même le dix-huitième de Février de l'année 1562. avec deux Bâtimens, de ceux, qu'on appelloit alors *Roberges*, & qui différoient peu des Caravelles Espagnoles: il avoit des Equipages choisis, & plusieurs Volontaires, parmi lesquels il y avoit quelques Gentilshommes.

Il prend pos-

La première Terre, qu'il reconnut, fut une

pointe assez basse, bien boisée, & située par les trente degrés Nord, à laquelle il donna le nom de *Cap François*; mais il ne s'y arrêta point, & ayant tourné à droite, il aperçut quelque tems après une Riviere, qu'il appella *la Riviere des Dauphins*, mais où il n'entra point. Pourfuiuant toujours la même route, il en découvrit une autre éloignée d'environ 15. lieuës de la premiere, & qui lui parut beaucoup plus grande; il y entra le premier de Mai, & la nomma *la Riviere de Mai*. Il y rencontra des Sauvages en grand nombre, & s'étant aperçu que son arrivée leur faisoit plaisir, il mit pied à terre, & commença par dresser sur une butte de sable une petite colonne de pierre, sur laquelle il fit graver les Armes de France. Il alla ensuite visiter le Chef des Sauvages; il lui fit quelques présens, & en reçut de lui.

Il avoit en tête *le Jourdain*, découvert par Luc Vasquez d'Ayllon, c'est pourquoi, après avoir pris possession du Pays au nom du Roy, & de l'Amiral de France, il se rembarqua, & continua sa route au Nord, rangeant la côte à la vûë. A quatorze lieuës de la Riviere de Mai, il en trouva une troisiëme, qu'il nomma *la Seine*. Il donna ensuite à toutes celles, qu'il aperçut dans l'espace de soixante lieuës, les noms des principales Rivieres de France, mais on reconnut dans la suite qu'il avoit pris plusieurs anses pour des embouchures de Riviere. Enfin il crut avoir rencontré le Jourdain, mais il se trompoit; le Jourdain lui restoit encore au Septentrion, & la Riviere où il entra, & où il mouïlla par dix brasses d'eau, a depuis été appelée par les Espagnols

Ses découvertes.



1562.

la Riviere de *sainte Croix*. Mais les Anglois qui ont bâti sur les bords la Ville de *saint Georges*, ou le *Nouveau Londres*, ont encore changé ce nom en celui d'*Ediscovv*, & elle est marquée dans quelques-unes de nos Cartes sous celui de Riviere des *Chouanons*.

M. de Ribaut, qui ne doutoit point que ce ne fût le Jourdain, donna le nom de *Port Royal* à l'endroit, où il avoit moüillé l'ancre; il y fit ensuite arborez les Armes de France, puis il traça dans une Isle un petit Fort, qui fut bientôt en état de loger tout le monde, & qu'il appella *Charles-Fort*. Il ne pouvoit guères le placer mieux; les Campagnes des environs sont belles, le Terrain fertile, la Riviere abondante en Poissons, les bois remplis de Gibier, les Lauriers & les Lentisques y répandent une odeur très-suave, & les Sauvages de ce Canton ne firent pas moins d'amitié aux François, que ne leur en avoient fait ceux de la Riviere de Mai. Cependant M. de Ribaut en ayant voulu engager quelques-uns à le suivre en France, persuadé qu'il ne pouvoit pas faire un présent plus agréable à l'Amiral, & à la Reine Mere du Roy, il ne put jamais en gagner un seul.

Description  
de la Floride  
Françoise.

Ce que nous avons dit des environs du *Port Royal*, convient assez à tout le Pays, qui a depuis porté le nom de *Floride Françoise*, & qui est situé entre les trente & les trente-cinq degrés de Latitude-Nord, depuis le Cap François jusqu'à *Charles-Fort*. Plusieurs Relations lui donnent même le nom de *Nouvelle France*. Le Terroir y est communément fertile, bien arrosé, coupé de plusieurs Rivieres, dont quelques-unes sont assez considérables, &

toutes fort poissonneuses. On a cru long-tems qu'il y avoit des mines d'or, d'argent & de cuivre, des perles & des pierres précieuses; mais à mesure qu'on a vû les choses de près, on a reconnu qu'à la verité il y a du cuivre en quelques endroits, & d'assez méchantes perles dans deux ou trois Rivieres; mais que le peu d'or & d'argent, qu'on avoit apperçû entre les mains des Sauvages, venoit des Espagnols, dont un assez grand nombre avoient fait naufrage à l'entrée du Canal de Bahame, & le long des Côtes voisines de la Floride.

Leurs navires presque toujours chargés des richesses de l'Amerique demeuroident souvent échoués sur des bancs de sable, dont tout ce parage est semé, & les Sauvages étoient fort attentifs à profiter de leur malheur; aussi a-t-on remarqué que les plus voisins de la Mer, étoient beaucoup mieux fournis, que les autres, de leurs déponilles. Ces Barbares ont la couleur plus foncée & plus tirant sur le rouge, que les Sauvages du Canada; ce qui est l'effet d'une huile, dont ils se frottent le corps, & dont on n'a jamais pû connoître la nature. La difference pour le reste entr'eux & les autres Peuples de l'Amerique Septentrionale n'est presque pas sensible. Ils se couvrent moins, parce qu'ils habitent un Pays plus chaud; ils sont plus dépendans de leurs Chefs, que les Relations Françoises nomment *Paraoustis* ou *Paracoustis*, & auxquels les Castillans donnent le titre général de *Caciques*. Mais quelque idée, que les Historiens Espagnols ayent voulu nous donner de la puissance, & des richesses de ces Caciques, elles se réduisent dans le fond à très-peu de chose.

D'où venoient les richesses des Floridiens.



1562.

Du caractère  
de ces Peu-  
ples.

Du reste les Floridiens sont bien faits, braves, fiers, assez traitables néanmoins, quand on sçait les prendre par la douceur & par la raison. Ils ne sont pas aussi cruels envers leurs Prisonniers, que les Canadois, & quoiqu'ils soient Anthropophages, comme ceux-ci, ils ne poussent pas l'inhumanité jusqu'à se faire un plaisir de voir souffrir un Malheureux, ni un art de le tourmenter. Ils se contentent de retenir dans l'esclavage les Femmes & les Enfants, qu'ils prennent en guerre; ils immolent les Hommes au Soleil, & ils se font un devoir de Religion de manger la chair de ces victimes.

Dans les marches & dans les combats les Paraoustis sont toujours à la tête de leurs troupes, tenant un cassète, ou une espee de masse d'arme d'une main, & de l'autre une flèche: le bagage est porté par des Hermaphrodites, dont il y a un grand nombre dans ce Pays, si on en croit un Auteur, qui a été long-tems dans les lieux (a). Ces Peuples sont aussi dans l'usage d'arracher la peau de la tête de leurs Ennemis après les avoir tués, & dans les réjouïssances, qui suivent la victoire, ce sont les vieilles Femmes, qui menent la bande, parées de ces chevelures. On les prendroit alors pour de vraies Megeres, ou des Furies. Les Paraoustis ne peuvent rien décider dans les occasions importantes, sans avoir assemblé le Conseil, où, avant que de parler d'affaires, ils commencent par avaler un grand coup d'Apalachine, puis ils en font distribuer à tous ceux, qui composent l'assemblée.

Le Soleil est en quelque façon l'unique Di-

(a) René de Laudonniere.

vinité des Floridiens, tous leurs Temples lui sont consacrés; mais le culte qu'ils lui rendent, varie suivant les Cantons. On prétend que les mœurs sont fort corrompues dans toute la Floride, & que le mal honteux, que les Isles de l'Amérique nous ont communiqué, y est très-commun. Il est certain du moins que plus on approche de la Floride, en venant du Canada, plus on trouve de défordres parmi les Sauvages, & que ce qu'on voit aujourd'hui de libertinage parmi les Iroquois, & les autres Peuples plus Septentrionaux encore, vient en bonne partie du commerce, qu'ils ont eu avec ceux de l'Occident & du Midi. La Polygamie n'est permise dans la Floride, qu'aux Paraouftis, lesquels ne donnent même le nom d'Epouse, qu'à une de leurs Femmes. Les autres sont de véritables Esclaves, & leurs Enfants n'ont aucun droit à la succession de leur Pere.

On rend de grands honneurs à ces Chefs pendant leur vie, & de plus grands encore après leur mort. Le lieu de leur sépulture est environné de flèches plantées en terre, & la coupe, où ils avoient accoutumé de boire, est placée sur la tombe. Tout le Village pleure & jeûne pendant trois jours; la Cabanne du défunt est brûlée, avec tout ce qui étoit à son usage particulier, comme si personne n'étoit digne de s'en servir après lui. Ensuite les Femmes se coupent les cheveux, & les sement sur le tombeau, où plusieurs vont tour à tour pendant six mois pleurer trois fois tous les jours. Les Paraouftis des Bourgades voisines viennent aussi rendre en cérémonie les derniers devoirs au défunt.

1562.

Leur Religion &amp; leurs mœurs.

Honneurs, qu'ils rendent à leurs Chefs.



1562.

Des Minif-  
tres de la Re-  
ligion.

On fait presque autant de façons à la mort des Ministres de la Religion, qui sont aussi les Médecins du Pays, & qui diffèrent peu des Jongleurs du Canada, si ce n'est qu'ils sont encore plus adonnés aux sortilèges : aussi ont-ils à faire à un Peuple plus superstitieux. Presque toute l'éducation, qu'on donne aux Enfants, consiste à les exercer à la course, sans aucune distinction de sexe, & il y a des prix proposés pour ceux qui y excellent. De-là vient que tous, Hommes & Femmes, sont d'une agilité merveilleuse. On les aperçoit plutôt au haut des plus grands arbres, qu'on ne les y a vû grimper. Ils ont encore une très-grande adresse à tirer de l'arc, & à lancer une espèce de javelot, dont ils se servent à la guerre avec succès. Enfin ils nagent avec une extrême vitesse, les Femmes même, quoique chargées de leurs Enfants, qu'elles portent entre leurs bras, passent de grandes Rivières à la nage.

Des Ani-  
maux.

Les Animaux à quatre pieds les plus communs dans cette partie de la Floride, sont deux espèces de Lions, le Cerf, le Chevreuil, le Bœuf, qui ne diffère en rien de ceux du Canada, le Leopard, le Daim, la Loure, le Castor, le Loup, le Lièvre, le Lapin, le Chat sauvage, & le Rat de bois ; mais tous ne se trouvent pas dans les mêmes Cantons. On y voit par-tout la plupart de nos Oiseaux de proie & de Rivières ; aussi-bien que les Perdrix, les Tourtes, les Ramiers, les Cigognes, les Poules d'Inde, les Grands Gosières, quantité de Perroquets, & divers petits Oiseaux. L'Oiseau-Mouche du Canada n'y paroît point en Été, mais il s'y retire pendant

Thyver, ce petit Animal ne pouvant souffrir apparemment ni le grand chaud, ni le moindre froid. Les Rivieres y sont remplies de Caïmans, les Campagnes & les Bois, de Serpens, sur-tout de ceux, qu'on appelle *Serpents à sonnettes*.

Les Forêts sont pleines de Pins, mais qui ne portent point de fruits, de Chênes, de Noyers, de Merisiers, de Mûriers, de Lentisques, de Lataniers, de Châtaigniers, de Cedres, de Cypres, de Lauriers, de Palmiers, & de Vignes. On y voit aussi des Melers, dont les fruits sont plus gros & meilleurs qu'en France, & des Pruniers, dont les prunes sont fort délicates: il se pourroit bien faire que ces prunes ne fussent autre chose que les *Piaximines*, dont j'ai parlé dans mon Journal. Mais l'arbre le plus estimé dans ce Pays est le *Sassafras*, que les Floridiens appellent *Palamé* ou *Pavama*.

Des Arbres.

Il ne vient jamais plus grand qu'un Pin médiocre, il ne jette point de branches, son tronc est tout uni, & sa tête touffuë, forme une espece de coupe. Ses feüilles sont à trois pointes, comme celles du Figuier, d'un verd obscur, & d'une bonne odeur, sur-tout quand elles sont sèches: lorsqu'elles ne sont que de naïtre elles ont la figure de celles du Poirier. Son écorce est polie, un peu rougeâtre, & a un petit goût d'anis. Son bois est leger, a le goût & l'odeur aromatique, approchant du fenouil. Sa racine est plus dure & plus pesante, & ne s'étend qu'en superficie. Cet arbre croît sur le bord de la Mer & sur les Montagnes, mais toujours dans un terrain, qui n'est ni trop sec, ni trop humide. Son bois est chaud

Du Sassafras.



au second degré, son écorce l'est presque au troisiéme. Lorsqu'il y a plusieurs de ces arbres en un même lieu, ils jettent une odeur, qui differe peu de celle de la Canelle.

Des Espagnols de San-Mattheo & de Saint Augustin, c'est-à-dire, de la Riviere Dauphine & de la Riviere de May, étant presque tous attaqués de fièvres causées par la mauvaise nourriture, & les eaux cruës & troubles qu'ils bûvoient, des François leur apprirent à user du Sassafras, comme ils l'avoient vû pratiquer aux Sauvages; ils en coupoient la racine en petits morceaux, qu'ils faisoient bouillir dans l'eau, ils bûvoient de cette eau à jeün & à leurs repas, & elle les guérit parfaitement. Ils en ont depuis fait bien d'autres expériences; & si on les en croit, il n'y a presque point de maladie, qui résiste à cette boisson: elle étoit leur remede & leur préservatif uniques & universels dans la Floride. Mais quand les vivres leur manquoient, ils n'en usoient point, parce qu'elle leur caufoit une faim plus insupportable encore, que quelque maladie que ce fût. On ajoûte que le Sassafras est un spécifique admirable contre les maux veneriens; mais il paroît que les Sauvages ont plus souvent recours à l'Esquine, non-seulement contre ce terrible mal, mais encore contre tous ceux, qui sont contagieux.

Dans plusieurs maladies on coupe en petits morceaux les racines, les petites branches & des feüilles du Sassafras, & on en fait une décoction en cette maniere. On en laisse tremper une once toute une nuit dans douze livres d'eau, puis on fait cuire tout cela à petit feu, jusqu'à ce que l'eau soit diminuée d'un tiers.

D  
Mais en  
ment c  
regit  
remco  
ble, q  
Malad  
d'ûter  
& c'est  
d'ûter  
ordina  
se pur  
Les  
pour é  
d'esto  
contre  
Franç  
après  
grande  
Sassafr  
dans u  
la Mer  
eau, &  
Parn  
marqua  
dont y  
on va  
randa  
manie  
des Po  
liés  
de pulp  
de hau  
déliée  
bollece  
pagnol  
& les F

Mais en cela il faut avoir égard au temperament du Malade, qui doit garder un grand regime pendant tout le tems, qu'il use de ce remede. On assure même qu'il est fort nuisible, quand la maladie est invétérée, ou le Malade trop foible. Quelques-uns, avant que d'user de ce remede, se font beaucoup purger, & c'est le plus sûr : mais d'autres se contentent d'user de cette décoction pour leur breuvage ordinaire, en y mêlant un peu de vin, & ne se purgent point auparavant.

Il est certain que le Sassafras a toujours passé pour être un excellent remede contre les maux d'estomac & de poitrine, & généralement contre tous ceux, qui proviennent du froid. François Ximenez dit que s'étant rencontré auprès de la Baye de Ponce de Leon dans une grande disette d'eau, il s'avisa de couper du Sassafras en petits morceaux, de le tremper dans une eau presque aussi salée que celle de la Mer ; qu'au bout de huit jours il but de cette eau, & la trouva fort douce.

Parmi les arbrisseaux de ce Pays le plus remarquable est la Cassine, ou Apalachine, dont j'ai parlé ailleurs ; & parmi les Simples, on vante sur-tout l'*Apoyomarsi*, ou *Patzi-siranda*, que François Ximenez décrit en cette maniere. Ses feiüilles sont semblables à celles des Poireaux, mais plus longues & plus déliées. Son tuyau est une espee de jonc, plein de pulpes, noüeux, & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur est petite & étroite, sa racine déliée, fort longue, semée de nœuds, ou bossettes, ronde & veluë. C'est ce que les Espagnols appellent *Chapelets de sainte Helene*, & les François, *Patenotes*, Ces boulettes cou-

Des Simples.



1562.

pées & exposées au Soleil, deviennent très-dures, noires au dehors, & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, approchant de *Galanga*. Elles sont sèches & chaudes au troisième degré & plus, un peu astringentes & résineuses; cependant elles ne se trouvent que dans les lieux humides & aquatiques.

Les Sauvages, après avoir broyé les feuilles de cette plante entre deux pierres, en tirent un suc, dont ils se frottent tout le corps, quand ils se sont baignés, persuadés qu'il fortifie la peau, & lui communique une odeur agréable. Les Espagnols ont aussi appris d'eux à réduire ce Simple en poudre, qu'ils prennent dans du vin, lorsqu'ils sont attaqués de la Pierre, & des maux de reins causés par quelque obstruction. Ils le broyent, & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre, pour arrêter le sang, pour fortifier l'estomac, & pour guérir les douleurs, qui surviennent à la matrice. Enfin on prétend que sur toute cette Côte de la Floride, on ramasse quelquefois de l'ambre gris.

Ribaut retourne en France.

M. de Ribaut fort satisfait de son établissement, ne pensa plus qu'à retourner en France, pour y chercher un nouveau renfort. Il donna pour Chef à sa nouvelle Colonie un de ses Capitaines, nommé ALBERT, & il lui laissa autant d'hommes, qu'il lui en falloit pour tenir les Sauvages en respect. Il lui donna des provisions en assez petite quantité; mais il lui promit de lui amener au plutôt un grand convoi de vivres & de munitions, après quoi il mit à la voile, & arriva à Dieppe le vingtième de Juillet. Le Commandant de son côté eut à peine achevé quelques ouvrages, qui lui res-

toient

toient à faire pour mettre la Place hors d'in-  
sulte, qu'il partit pour aller découvrir le Pays,  
suivant l'ordre, que lui en avoit donné son  
Général. Il visita plusieurs Paraoustis, qui lui  
firent beaucoup d'accueil, & l'un d'eux, nom-  
mé ANDUSTA, l'invita à une Fête assez sin-  
guliere, dont j'ai cru qu'on verroit ici la des-  
cription avec plaisir.

Elle se célébroit en l'honneur d'une Divinité,  
nommée TOYA. Les Loix du Pays ne permet-  
tent point aux Etrangers d'y paroître, & il fallut  
user de beaucoup de précautions pour la faire  
voir aux François, sans qu'ils fussent aperçus.  
Andusta les conduisit d'abord dans une grande  
Place de figure ronde, que les Femmes net-  
toyoient avec un grand soin; le lendemain au  
point du jour, quantité de Sauvages, peints de  
differentes couleurs, & ornés de plumages,  
sortirent de la Cabanne du Paraousti, qui  
donnoit sur la Place, autour de laquelle ils se  
rangerent en bon ordre. Trois *Iomas*, c'est  
ainsi qu'on appelle les Ministres de la Reli-  
gion, parurent ensuite bizarrement vêtus,  
ayant je ne sçai quel instrument à la main: ils  
s'avancerent au milieu de la Place, où après  
qu'ils eurent long-tems dansé en tournoyant,  
& en chantant sur un ton fort lugubre, l'As-  
semblée répondit sur le même ton.

Cela recommença jusqu'à trois fois, puis  
les uns & les autres prenant tout à coup leur  
effort, comme si quelque terreur panique les  
eût saisis, ils se mirent à courir de toutes leurs  
forces vers le Bois. Les Femmes vinrent alors  
prendre la place de leurs maris, & ne firent  
le reste du jour que se lamenter. De tems en  
tems néanmoins elles paroissoient entrer en

Fête singu-  
liere des Flo-  
ridiens.



§ 562.

fièvre, se jettoient sur leurs Filles, leur faisoient des incisions aux bras avec des écailles de Moules, remplissoient leurs mains du sang, qui sortoit des playes, & le jettoient en l'air en s'écriant par trois fois, *Hé Toya*. Andusta, qui tenoit compagnie aux François, qu'il avoit placés dans un petit réduit, où on ne les apercevoit point, souffroit beaucoup, quand il les voyoit rire, mais il ne leur en témoigna rien pour lors.

Les Hommes demeurèrent deux jours & deux nuits dans le Bois, & en étant revenus au lieu, d'où ils étoient partis, ils dansèrent de nouveau, & chanterent, mais sur un ton plus gai. Ils firent ensuite quantité de tours assez divertissans, & le tout se termina par un grand festin, où l'on mangea avec excès; aussi les Acteurs n'avoient rien pris depuis le commencement de la Fête. Un d'entr'eux raconta depuis aux François que pendant les deux jours, qu'ils avoient passé dans le Bois, les Ionas avoient évoqué le Dieu *Toya*, lequel s'étoit montré à eux; qu'ils lui avoient fait plusieurs questions, auxquelles il avoit répondu mais qu'ils n'osoient rien reveler de ce qu'ils avoient entendu, de peur de s'attirer l'indignation des Ionas.

Mauvaise  
conduite du  
Capitaine Al-  
bert.

Les courses, que faisoit le Capitaine Albert, pouvoient avoir leur utilité, mais il y avoit quelque chose de plus pressé à faire, à quoi il ne pensoit point. C'étoit d'ensemencer les Terres, pour avoir de quoi remplir ses magasins. L'Amiral de Coligni n'avoit rien tant recommandé, mais on ne pensoit qu'à chercher des Mines, & on ne pouvoit s'ôter de l'esprit qu'il y eût un seul Canton de l'Améri-

que, où il ne s'en trouvât point. Tant que durèrent les provisions, qu'on avoit apportées de France, & qu'on eut de la poudre & du plomb, on fit bonne chere; la Pêche fut aussi pendant quelque tems d'une grande ressource; mais tout cela manqua presque à la fois, parce que le Poisson ne donne dans ces Rivieres que dans certaines saisons.

On eut recours ensuite aux Naturels du Pays, qui firent de leur mieux, parce qu'on en usoit bien avec eux; mais cette source tarit aussi bientôt. Le superflu des Sauvages est bien peu de choses, surtout pour des gens, qui ne sont pas accoutumés à la sobriété de ces Peuples, encore moins à se passer comme eux de manger plusieurs jours de suite. Pour comble de malheur, après qu'on eut fait un assez grand amas de Maïz, qu'on avoit été obligé d'aller chercher fort loin, le feu prit au Fort qui fut consumé en peu d'heures avec les magasins. Cette perte fut néanmoins assez promptement réparée, mais un accident des plus tragiques mit la Colonie dans un désordre, qui en causa bientôt la ruine entiere.

Le Commandant de Charles-Fort étoit un Homme de main, & qui ne manquoit pas absolument de conduite, mais il étoit brutal jusqu'à la férocité, & ne sçavoit pas même garder les bienséances. Tant qu'il avoit été subalterne, ce défaut n'avoit presque point paru; l'autorité le mit dans tout son jour, on lui ôta le frein, qui le retenoit. Il punissoit les moindres fautes, & toujours avec excès. Il pendit lui-même un Soldat, qui n'avoit point mérité la mort, il en dégradâ un autre des armes avec aussi peu de justice,



1563.

puis il l'exila, & l'on crut que son dessein étoit de le laisser mourir de faim & de misere: il menaçoit sans cesse du dernier supplice, & quiconque avoit en le malheur de lui déplaire, n'étoit pas en sûreté de sa vie. Il tenoit d'ailleurs des discours, qui faisoient, disoit-on, dresser les cheveux à la tête.

Il est tué par  
ses Gens.

Enfin il lassa la patience des plus modérés, on conspira contre lui, & on s'en défit d'autant plus aisément, que quoiqu'il ne pût ignorer que tous le craignoient & le haïssoient, il ne se tenoit nullement sur ses gardes. Il fallut songer ensuite à lui donner un Successeur, & le choix que l'on fit, fut plus sage, qu'on ne devoit l'attendre de Gens, dont les mains fumoient encore du sang de leur Chef. Ils mirent à leur tête un fort honnête Homme, nommé Nicolas BARRE, lequel par son adresse & sa prudence rétablit en peu de tems la paix & le bon ordre dans la Colonie.

Extrémité,  
où la Colonie  
est réduite.

Cependant M. de Ribaut ne revenoit point, & l'on se voyoit à la veille d'éprouver toutes les horreurs de la famine: on étoit à la discrétion des Sauvages pour avoir des vivres, & le nouveau Commandant voyoit bien que cela ne pouvoit pas durer longtems, sans que l'on courût risque d'essuyer de la part de ces Barbares quelque chose de plus fâcheux encore que la disette. Plein de ces affligeantes pensées, il assembla son Conseil, y exposa l'extrémité, où l'on alloit être bientôt réduit, & ce qu'on avoit à craindre pour l'avenir. Sur cette représentation il n'y eut qu'une voix, tous conclurent que sans differer d'un seul jour, il falloit construire un Bâtiment, & sitôt qu'il seroit achevé, s'en servir pour re-

turner en France, si on n'en avoit pas reçu  
de secours.

1563.

Mais comment exécuter ce projet, sans Constructeurs, sans Voiles, sans Cordages, ni aucuns Agrez? la nécessité, quand elle est extrême, ôte la vûe des difficultés, & rend facile tout ce qui, hors de-là, paroîtroit impossible. Chacun mit la main à l'œuvre; des Gens, qui de leur vie n'avoient manié la hache, ni aucune sorte d'outils; se trouverent devenus Charpentiers & Forgerons. La mousse & une espee de filasse, qui croît sur les Arbres dans une grande partie de la Floride, servirent d'étoupes pour calfater le Bâtiment; chacun donna ses chemises & les draps de son lit pour faire des Voiles; on fit des Cordages avec les écorces des Arbres, & en peu de tems le Navire fut achevé & lancé à l'eau. Un peu de cette industrie & de cette ardeur, mieux appliquées, auroit fait trouver les moyens de subsister encore quelque tems; mais on étoit dégoûté de la Floride, & l'on auroit peut-être été fâché alors de recevoir le secours, après lequel on avoit tant soupiré. Il faut peu de chose au François pour réveiller ce fond d'affection, qu'il conserve pour sa Patrie, en quelque situation, qu'il se trouve.

Le Navire équipé, on ne différa pas d'un seul jour à s'embarquer; & avec la même confiance, qui avoit fait entreprendre la construction de ce Bâtiment sans Ouvriers & sans matériaux, on se livra sans réflexion à tous les dangers, qu'on ne pouvoit manquer de courir sur un Vaisseau construit & équipé de cette sorte, & manœuvré par des Soldats. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le seul

Tous s'embarquent pour retourner en France.



1563.

mal réel, qu'on vouloit éviter, fut le seul; contre lequel on ne songea point à se précautionner. Nos Aventuriers n'étoient pas encore bien loin en Mer, lorsqu'un calme opiniâtre les arrêta tout court, & leur fit consumer le peu, qu'ils avoient embarqué de provisions. Ils se virent enfin réduits à douze ou quinze grains de mil par jour pour chacun.

Ils mangent  
un d'entr'eux.

Cette modique ration ne dura pas même longtems, on eut recours aux souliers, & tout ce qu'il y avoit de cuir dans le Vaisseau, fut dévoré. L'eau douce manqua aussi tout-à-fait; quelques-uns voulurent boire de l'eau de la Mer, & en moururent. Outre cela le Bâtiment faisoit eau de toutes parts, & l'équipage exténué par la diette, n'étoit gueres en état de travailler à l'étrancher. Enfin ces Infortunés n'ayant plus absolument rien, qu'on pût boire & manger, & s'attendant à voir à tout moment leur Navire couler à fond, perdirent entièrement courage, & s'abandonnerent à leur triste sort.

Dans ce désespoir quelqu'un s'avisa de dire qu'un seul pouvoit sauver la vie à tous les autres aux dépens de la sienne, & une si étrange proposition, non-seulement ne fut pas rejetée avec horreur, mais fut extrêmement applaudie. On étoit presque convenu de tirer au sort pour sçavoir quelle seroit la victime, qu'on immoleroit au salut des autres, lorsqu'un Soldat nommé LACHAU, celui-là même, que le Capitaine Albert avoit exilé, après l'avoir dégradé des armes, déclara qu'il vouloit bien avancer sa mort, qu'il croyoit inévitable, pour reculer de quelques jours celle de ses Compagnons. Il fut pris au mot,

& on l'égorgea sur le champ, sans qu'il fit la moindre résistance. Il ne fut pas perdu une goutte de son sang, tous en burent avec avidité, le corps fut mis en pièces, & chacun en eut sa part.

Ce premier pas franchi, il y a bien de l'apparence que d'autres, de gré ou de force, eussent eu le sort de Lachau, si peu de tems après on n'eût pas aperçu la Terre, & presque aussitôt un Navire, qui s'approchoit. Nos Gens l'attendirent; c'étoit un Bâtiment Anglois, & il s'y rencontra un François du nombre de ceux, qui étoient partis de la Floride avec M. de Ribaut. Cet Homme leur apprit que la guerre civile, qui peu de tems après leur départ de France, s'y étoit rallumée plus vive qu'auparavant, étoit cause de l'abandon, où M. de Coligni les avoit laissés; mais que la paix n'avoit pas été plutôt conclue, que ce Seigneur s'étoit donné tous les mouvemens nécessaires pour secourir la Colonie, dont l'établissement lui tenoit toujours fort au cœur.

Ce fut en effet la première chose, dont l'Amiral parla au Roi, lorsqu'il lui fut permis de reparoître à la Cour, & Charles IX. lui accorda trois Navires bien équipés & bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler Charles-Fort. Il en confia le commandement à un Gentilhomme de mérite, nommé René de Laudonniere (a), bon Officier de Marine, & qui avoit même servi sur Terre avec distinction. D'ailleurs il connoissoit déjà la Floride, où il avoit accompagné M. de Ribaut deux ans auparavant. On lui donna des Ouvriers habiles dans tous les Arts, qui

Ce qu'ils devinrent.

Nouvel armement pour la Floride.

(a) Ou Landonniere.



1564.

peuvent être de quelque utilité dans une Colonie naissante. Quantité de jeunes Gens de Famille, & plusieurs Gentilshommes voulurent faire ce voyage à leurs dépens, & on y joignit des Détachemens de Soldats choisis dans de vieux Corps. L'Amiral eut soin surtout qu'il n'y eût aucun Catholique dans cet Armement. Le Roy fit compter cinquante mille écus à Laudonniere, & il y a bien de l'apparence que Jacques le Moine de Morgues, qui fut de cette expédition, se trompe, quand il fait monter ce present de Charles IX. à cent mille écus. Ce n'est pas le seul article de la Relation de ce Voyageur, où il n'est pas d'accord avec M. de Laudonniere.

Les François arrivent en Floride.

Les trois Navires firent voile du Havre-de-Grace le vingt-deux d'Avril 1564. les deux premiers ayant pour Pilotes deux Freres, Michel & Thomas le Vasseur, deux des plus habiles dans leur Art, qui fussent alors en France. Laudonniere prit sa route par les Canaries, côtoya la plupart des petites Antilles, & le vingt-deux de Juin il aborda en Floride: quelques jours après il jeta les Anchres à l'entrée de la Riviere des Dauphins, dans laquelle il entra avec sa Chaloupe, mais il en sortit d'abord au grand regret des Sauvages, qui firent tous leurs efforts pour le retenir. De-là il passa à la Riviere de May, & y trouva à son débarquement le Paraousti SATURIOVA, avec un grand nombre de ses Sujets.

Vénération des Sauvages pour les Armes de France.

La plupart le reconnurent, & tous, après lui avoir fait bien des amitiés, le conduisirent à l'endroit, où M. de Ribaut avoit arboré les Armes de France sur une Colonne de pierre. Ces Barbares s'étoient imaginé qu'il y

avoit quelque chose de mystereux dans ce Monument, & dans cette pensée ils y alloient faire des Offrandes, dont il étoit encore tout environné; ils lui rendirent même en présence des François des respects, qui avoient tout l'air d'un culte religieux. Il y a bien de l'apparence que Laudonniere fut alors instruit de l'abandon de Charles-Fort, puisqu'il s'arrêta dans la Riviere de May; car il paroît qu'il l'avoit ignoré à son départ de France.

Quoi qu'il en soit, le lendemain de son arrivée il rendit une visite à Saturiova, & lui <sup>Laudonniere</sup> fait reconnoître les environs de la Riviere de May. témoignage qu'il seroit bien aise de connoître le Pays, qu'arrosait la Riviere. Le Paraousti y consentit, à condition qu'il ne seroit pas longtemps dans ce voyage. Une Troupe de Sauvages accompagna même les François pendant quelque tems, marchant le long des deux bords du Fleuve, & répétant sans cesse le mot d'*Ami*. Laudonniere n'alla pas fort loin, & ayant fait dresser sa tente au pied d'une petite Colline, il ordonna au Sieur d'Ottigny, son Lieutenant, & au Chevalier d'Erlac (a), son Enseigne, de remonter la Riviere pendant quelques jours.

Ces deux Officiers rencontrèrent bientôt <sup>Beauté des</sup> Sauvages, qui ne dépendoient point de Pays-Saturiova, & qui, après s'être un peu remis de la frayeur, que leur avoit causée la premiere vûe des François, les menerent chez un vieux Paraousti, qu'ils disoient être âgé de deux-cent-cinquante ans, & Pere de six géné-

(a) Les Relations écri- | homme étoit Suisse, & il  
vent d'Arlach, c'est l'ef- | n'y a point de Maison de  
fet d'une mauvaise pro- | Suisse plus connue que  
nonciation. Ce Gentil- | celle d'Erlach.



1564.

rations, ce qui étoit bien peu pour un si grand âge. Cet Homme étoit en effet fort décrepite & aveugle, & n'avoit plus qu'une peau livide collée sur les os, mais celui, qu'on disoit être son Fils, paroissoit un Homme de soixante ans au plus.

D'Ottigny & d'Erlach ne poufferent pas plus avant leurs découvertes, & retournerent au lieu, où ils avoient laissé leur Commandant. Dès qu'ils l'eurent rejoint, ils monterent tous ensemble sur la Colline, au bas de laquelle M. de Laudonniere étoit campé, & ils découvrirent de-là un Pays fort agréable. La Riviere toujours d'une belle largeur, autant que la vûe pouvoit porter, arrosoit de grandes Plaines, qui avoient toutes les apparences d'être fertiles. Ces plaines étoient bordées de Forêts, dont les Arbres extrêmement hauts étoient entremêlés de Vignes, de Lauriers, & de Lentisques, dont l'odeur embaumoit l'Air: cette vûe charmante étoit terminée d'un côté par la Mer, & de l'autre par une chaîne de Montagnes, où les Sauvages firent lontems accroire aux François qu'il y avoit des Mines.

Les François  
se laissent per-  
suader qu'il y  
a des Mines  
dans la Flo-  
ride.

On se persuade aisément ce qu'on souhaite, & les moindres indices deviennent des assurances. Tous ceux, qui devoient composer la nouvelle Colonie, n'étoient venus en Floride, que pour y chercher de l'or & de l'argent, & tandis que l'esprit de libertinage & de fainéantise leur rendoit insupportable le travail de la culture d'une Terre, qui leur auroit bientôt rendu au centuple ce qu'ils auroient semé, ils comptoient pour rien les fatigues & les dangers, qu'il falloit dévorer pour aller chercher bien loin ce qu'ils n'étoient nullement as-

jurés de trouver. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux, c'est que par ce frivole appas ils se laisserent sottement engager dans une affaire, qui seule étoit capable d'étouffer la Colonie dans son berceau.

Laudonniere, de retour chez Saturiova, lui demanda d'où venoit un morceau d'Argent, dont ce Chef lui avoit fait present à son arrivée. Celui-ci, qui avoit ses desseins, & qui avoit déjà reconnu le foible des François, lui répondit qu'on le tiroit d'un Pays assez éloigné, & que le Paraousti, à qui ce Pays appartenoit, & qui se nommoit TIMAGOA, étoit son Ennemi mortel. Laudonniere donna dans le piège, que lui tendoit le rusé Paraousti, & lui dit que s'il vouloit faire la guerre à son Ennemi, il s'offroit de l'accompagner avec une partie de ses Gens. Saturiova le prit au mot, & l'assura de son côté qu'après la défaite de Timagoa, dont il ne doutoit point, s'il étoit secondé des François, il lui feroit trouver autant d'or & d'argent, qu'il en voudroit.

Malgré ces promesses réciproques, Lau-

Ils s'engagent mal à propos dans une guerre.

Ils continuent à découvrir le Pays.



1564.

fuire les François à passer quelques jours avec lui, mais M. de Laudonniere s'en excusa, & se rembarqua sur le champ.

Ils délibèrent sur le lieu d'un Etablissement.

Il tint ensuite conseil pour délibérer sur le parti, qu'il avoit à prendre; il commença par exposer les ordres précis, qu'il avoit de faire un Etablissement solide, & il ajouta qu'il n'étoit question que du choix d'un Emplacement. Il représenta ensuite que le Cap François lui paroissoit un Pays trop bas & trop mouillé; que Charles-Fort avoit été bâti dans un Port très-commode, mais qu'il n'en croyoit pas le Terrain aussi fertile, que celui de la Riviere de May; & que d'ailleurs, autant qu'il en pouvoit juger, cette Riviere étoit la route la plus facile & la plus courte, pour pénétrer jusqu'aux Mines, dont on leur avoit parlé. Dans les dispositions, où étoit tout le Monde, cette dernière raison étoit concluante, chacun fut de l'avis du Commandant. On revira de bord sur le champ, & le lendemain vingt-neuvième de Juin les trois Navires se trouverent de bon matin à l'embouchure de la Riviere de May.

Il bâtit le Fort de la Caroline. Erreur des Historiens & des Géographes sur ce sujet.

Le jour suivant le Fort fut dressé dans un lieu très-avantageux, environ à deux lieues de la Mer: on y travailla avec une diligence extrême, & il fut nommé *la Caroline*. (a) Ce nom a trompé bien des Auteurs, qui se sont persuadés que c'étoit là l'origine de celui, que porte aujourd'hui une des plus belles Colonies Angloises de l'Amérique. Quelques-uns

(a) Un Auteur Espagnol moderne confond la Caroline avec Charles-Fort, ou plutôt prétend que le Fort de Ribaut fut nommé *Caroline*, & celui de Laudonniere, Charles-Fort.

ont même cru que dès ce moment-là on avoit communément appellé *Caroline*, ce qu'auparavant on appelloit la *Floride Françoisé*, ce qui n'est pas vrai. La *Caroline* d'aujourd'hui doit même si peu son nom à Charles IX. Roi de France, qu'elle ne comprend pas tout ce que nous appellions la *Floride Françoisé*, ou la *Nouvelle France*, ainsi que je l'ai déjà remarqué, & que le Fort de la *Caroline* de *Laudonniere* est présentement de la *Floride Espagnole*, comme nous le verrons bien-tôt.

Cette Forteresse étoit de figure triangulaire: Description de la Caroline  
 le côté de l'Occident, qui étoit celui de la Terre, fut fermé d'une Tranchée, bordée d'un Parapet de gazon de la hauteur de neuf pieds: les deux autres avoient une Palissade gabionnée; & à l'angle, qui regardoit la Mer, il y avoit un Bastion, dans lequel étoit le magasin. Le tout étoit construit de fascines revêtues de gazon, le milieu étoit une Place de dix-huit pas en quarré, sur laquelle il y avoit vers le Nord une Maison assez haute, que les Vents abatirent bientôt; & vers le Midi, un Corps de Garde. Le Four fut placé hors de l'enceinte de la Citadelle, pour éviter les incendies, que les Vents, qui sont fréquents & impétueux sur ces Côtes, auroient rendu d'autant plus difficiles à arrêter, qu'on n'avoit pu couvrir les Barraques, où tout le Monde étoit logé, que de feüilles de Palmiers & de Lataniers.

M. de *Laudonniere*, dans les Relations, qu'il a écrites de ce qui s'est passé en *Floride* sous ses yeux, se louë fort de *Saturiova*, dont il assure que les Sujets l'aiderent beaucoup dans les travaux, qu'il fut obligé de faire. De *Morgues* au contraire nous représente ce *Paraousti*

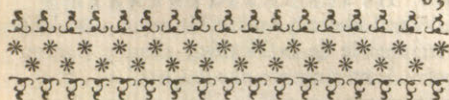


prenant de grands ombrages d'une Forteresse bâtie sur son Terrain, & fort choqué de la maniere haute & independante, dont le Commandant des François se comportoit à son égard. Il n'y a rien dans cette diversité de sentimens, qui doit nous étonner : ne voit-on pas tous les jours des Personnes, qui vivent ensemble, penser diversement sur le chapitre de ceux, avec qui ils ont à traiter ; les uns s'en défier, & les autres leur donner toute leur confiance ? Tout ce qu'on peut conclurre ici du récit de ces deux Historiens, c'est que le Chef des Sauvages gardoit avec celui des François des mesures, que ce dernier prenoit pour des marques d'une amitié sincere, & que ceux qui examinoient peut-être de plus près les choses, attribuoient à la crainte, ou à la politique.

Conduite  
des Sauvages  
à l'égard des  
François.

Ce qui paroît certain, c'est que les Sauvages ne discontinuoient point d'apporter à la Caroline des Farines de Maiz, des Viandes boucanées, d'une espece de Lezard, que ces Peuples mangent par délices ; des Racines, dont plusieurs étoient médicinales, & d'autres fort nourrissantes : quelquefois de l'Or, de l'Argent, des Perles, des Pierres précieuses ; & que M. de Laudonniere fut obligé d'ordonner à ses Gens, sous peine de mort, de porter dans le Magasin public tout ce qu'on recevroit des Naturels du Pays en Métaux, en Perles, & en Pierreries. Mais la source de tous ces Thrésors tarit bientôt.





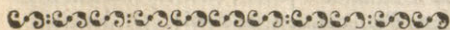
# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



LIVRE SECOND.



DES que la Forteresse fut achevée, M. de Laudonniere renvoya en France un de ses Vaisseaux, pour y demander du renfort, & fit travailler en diligence à deux grands Batteaux, dans le dessein de s'en servir, pour aller chercher des vivres dans les Rivieres voisines. Il reprit ensuite le dessein de faire remonter la Riviere de May par d'Ottigny, auquel il recommanda de pénétrer dans le Pays le plus avant qu'il pourroit, sur-tout de bien reconnoître celui, où commandoit Timagoa, & de ne rien négliger pour s'assurer de la vérité de tout ce que Saturiova lui avoit dit au sujet des Mines.

D'Ottigny s'acquitta exactement de sa Com-

Nouvelles  
découvertes.



mission : il entra dans le Timagoa, car dans cette partie de la Floride, chaque Canton porte le même nom que le Chef (a), & apparemment que c'est le Chef, qui prend celui de son petit Etat. Il n'y trouva ni or, ni argent, mais un de ses Soldats, qu'il avoit envoyé à la découverte, lui rapporta environ six livres d'argent, & de grandes esperances d'en tirer beaucoup davantage d'un Pays fort éloigné.

C'est ainsi que les Mines sembloient s'éloigner à mesure qu'on croyoit s'en approcher, semblables à ces prétendus Esprits folets, qui, après avoir bien fatigué ceux, qui courent pour les joindre, disparaissent au moment qu'on s' imagine les tenir. Cependant nos Aventuriers ne se rebutoient point, & se repaissoient toujours d'un chimerique espoir, qui les empêchoit de se procurer des avantages réels, plus précieux que les Mines, & qui leur auroient moins coûté. Ils s'aperçurent enfin, mais un peu trop tard, que les Sauvages ne cherchoient qu'à les amuser, pour les dépouiller peu à peu de leurs Marchandises. Ces Barbares n'étoient pas même d'accord entr'eux sur les lieux, où il falloit aller chercher ces Mines. Toutefois la plupart assûroient que dans les Montagnes d'Apalache il y avoit du fer jaune. On avoit dit la même chose aux Espagnols, & l'on prétend qu'en effet on y a trouvé du Cuivre; & même quelques grains d'Or parmi les sables qu'entraînent les Torrens, qui descendent de ces Montagnes.

Bizatte costume des Sauvages.

A l'occasion du Voyage, dont je viens de parler, il arriva une chose assez singuliere à

(a) Garcilasso de la Vega dit la même chose des Quartiers, où abotda Ferdinand de Soto.

Un des deux Freres le Vasseur. Comme il revenoit de Timagoa, il passa chez un Paraousti, qui étoit en guerre contre cette Nation, & qui lui demanda s'il avoit détruit ses Ennemis? Le Pilote répondit qu'il en avoit tué quelques-uns, & que si le Chef n'avoit pas été averti de sa marche, & ne s'étoit pas mis en sûreté dans les Bois, il n'en seroit pas échappé un seul. Il n'y avoit pas un mot de vrai dans ce qu'il disoit; mais il s'étoit imaginé que s'il avoit parlé autrement, ce Paraousti l'auroit pris pour un Allié de Timagoa, & lui auroit fait un mauvais parti. Le Paraousti lui demanda ensuite s'il avoit levé quelques chevelures? *Non*, repartit le Vasseur, *ce n'est pas la coutume parmi les François.*

Alors un des Gens du Paraousti prend une Flèche, qui étoit plantée en Terre, & en va frapper un de ses Camarades, qui étoit assis un peu plus loin, en criant *Hiou*, remet ensuite la Flèche où il l'a prise, la reprend un moment après, en perce de nouveau le même Sauvage, en réitérant le même cri. Aussi-tôt le Blessé s'étend à Terre tout de son long, paroît sans mouvement & sans vie, les jambes & le corps roides, & dans l'instant ses Freres, ses Sœurs, & sa Mere viennent pleurer sur lui. Pendant toute cette Comédie le Paraousti, & la plupart de ceux de sa suite beuvoient force Apalachine, sans se dire un seul mot, & sembloient même ne faire aucune attention à ce qui se passoit. Le Vasseur étonné de tout ce qu'il voyoit, s'aprocha du Chef, & lui demanda ce que tout cela signifioit, & celui-ci pour toute réponse répéta d'un ton assez languissant *Timagoa, Timagoa.*



Le Pilote s'adressa à un autre Sauvage pour être mieux instruit ; mais celui-ci, après lui avoir fait la même réponse, le pria de ne lui en pas demander davantage. On avoit cependant transporté ailleurs le Blessé, & le Vasseur fut curieux de voir ce qu'on en faisoit. Il le trouva environné d'une foule de Sauvages des deux Sexes, qui pleuroient, & il aperçut de jeunes Filles, qui faisoient chauffer une espece de mouffe, dont elles frottoient le corps du Malade. Enfin au bout de quelque tems il parut revivre, & dans le vrai il n'avoit pas eu beaucoup de mal. Le Paraousti dit alors au Pilote, que quand un Parti de Guerre revenoit sans rapporter des Chevelures, le plus cheri des Enfans du Chef devoit être ainsi frappé avec des armes pareilles à celles, dont l'Ennemi se servoit, afin de renouveler & de mieux imprimer la mémoire des maux, qu'on en avoit reçûs, & de s'animer de plus en plus à la vengeance.

Laudonniere refuse d'accompagner Saturiova à la Guerre.

Sur ces entrefaites Saturiova fit demander à Laudonniere, s'il se souvenoit de la parole, qu'il lui avoit donnée, d'être Ami de ses Amis, & Ennemi de ses Ennemis, & s'il étoit disposé à l'accompagner dans une expédition, où il venoit de s'engager avec ses Vassaux contre Timagoa ? Le Commandant lui fit réponse qu'il n'avoit pas oublié sa promesse, mais que sa présence étoit encore nécessaire dans son Fort ; d'ailleurs qu'il n'avoit pas assez de provisions pour un pareil voyage, & que s'il vouloit encore attendre deux Lunes, il marcheroit avec lui à la tête de ses Soldats. Ce délai n'accommodoit point le Paraousti, dont les Troupes étoient déjà assemblées ; il se दौरa

même que les François ne cherchoient à gagner du tems, que pour lui manquer impunément de parole, mais il n'en témoigna rien pour lors; il partit avec son Armée, qui étoit de cinq cens Hommes au plus, y compris les Troupes auxiliaires, ce qui ne donne pas une grande idée de ce prétendu Souverain, que quelques-unes de nos Relations appellent le *grand Roi Saturiova*.

Avant que de se mettre en campagne, il rangea tout son Monde en ordre de Bataille, & s'étant avancé au bord de la Riviere, il fit alte pour s'acquitter d'une Cérémonie, dont la Religion de ces Peuples ne leur permet pas de se dispenser. Il commença par s'asseoir à Terre, & ses Vassaux se placèrent autour de lui dans la même posture. Il demanda ensuite de l'eau, qu'on lui apporta dans un Vase, & à peine l'eut-il à la main, qu'il parut entrer dans des agitations assez semblables à celles, où les Poètes nous représentent les Pythonisses & les Sybilles. Les yeux lui rouloient dans la tête d'une manière affreuse, & il les tournoit sans cesse vers le Soleil, ce qui dura une demie heure avec une violence, qu'il n'est pas possible d'exprimer.

Devenu plus tranquille, il versa un peu d'eau sur la tête de chacun de ses Vassaux; puis saisi comme d'un mouvement de rage, il jeta le reste dans un feu, qu'on avoit allumé exprès, en criant de toute sa force, *Hé Timagoa*. Toute l'Armée répéta aussitôt le même cri, & à ce signal les Chefs se leverent, & tous s'embarquerent sur le champ. On expliqua dans la suite ce Cérémonial aux François: on leur dit que Saturiova, pendant tout le

Cérémonie  
pour se dispo-  
ser à marcher  
à la Guerre.



1564.

tems de son enthousiasme, n'avoit cessé de demander au Soleil la Victoire sur ses Ennemis, & que c'étoit la ferveur même de sa Priere, qui l'avoit mis dans l'état, où on l'avoit vû. Qu'en versant de l'eau sur la tête de ses Vassaux, il faisoit des Vœux pour obtenir qu'ils revinssent avec les Chevelures de ses Ennemis, & qu'en jettant le reste de l'Eau dans le Feu, il témoignoit le desir, qu'il avoit de répandre jusq'à la dernière goutte du sang de Timag'oa.

Victoire de  
Saturiova.

Les Guerriers arriverent en deux jours de navigation à dix lieues du Village, qu'ils vouloient attaquer. Là ils tinrent Conseil, & il fut resolu que la moitié de l'Armée continueroit le Voyage par Eau, que l'autre iroit par Terre, & que les deux Troupes entreroient au point du jour par deux endroits dans la Bourgade Ennemie; qu'on feroit main basse sur tous les Hommes, mais qu'on épargneroit les Femmes & les Enfans, pour en faire des Esclaves. Tout cela fut exécuté ponctuellement l'Ennemi fut surpris, & tout ce qui étoit capable de faire résistance, fut taillé en pièces; mais on ne fit que vingt-quatre Prisonniers. Les Vainqueurs craignant qu'on ne leur coupât la retraite, se donnerent à peine le loisir de lever les Chevelures des Morts, & de rendre graces au Soleil pour un si heureux succès. Ils regagnerent en diligence leurs Pirogues, & se rembarquerent, après avoir fait le partage des Captifs; car pour le butin, ces Peuples ne sont pas accoutumés à s'en charger, & il y a bien peu de choses à gagner avec des Gens, qui combattent tout nus, & qui ont toujours un grand soin de cacher leurs provisions.

Saturiova, qui avoit eu pour sa part treize Prisonniers, arriva chez lui le lendemain de l'action, & dès que les Chevelures, qu'il avoit apportées, parurent à sa porte, ornées de Lauriers, suivant la coûtume, toute la Bourgade fut en pleurs jusqu'au soir. Alors la Scene changea, & toute la nuit se passa en réjouïssances. Le jour suivant Laudonniere envoya complimenter le Paraoufti sur sa Victoire, & le fit prier de lui ceder deux de ses Prisonniers. Son dessein étoit de les renvoyer à Timagoa, afin de s'affectionner cette Nation : car, toutes réflexions faites, il avoit très-sagement jugé qu'il étoit de l'intérêt de la Colonie de bien vivre avec tous ces Peuples, & de les reconcilier même entr'eux, s'il étoit possible. Heureux, s'il s'en étoit toujours tenu à cette résolution.

La réponse de Saturiova fut un refus, accompagné de quelques reproches. Le Commandant crut qu'il y alloit de son honneur de ne pas mollir avec ces Barbares. Il partit sur le champ avec quarante Maîtres armés de toutes pièces, & alla chez le Paraoufti. Il entra seul dans sa Cabanne, après l'avoir fait environner par ses Soldats, s'assit à côté de lui sans le saluer, demeura quelque tems dans cette situation, sans lui dire un seul mot, puis demanda où étoient ses Prisonniers ? Saturiova surpris de se voir ainsi bravé jusques dans son Logis, demeura aussi quelque tems sans répondre ; puis il dit d'un ton assez fier, qu'à la vûe des François les Captifs effrayés s'en étoient enfuis dans le bois, & qu'il ne sçavoit où les aller chercher.

Laudonniere fit semblant de n'avoir pas

I 5 6 4.

Ce qui se  
& passe entre lui  
& Laudon-  
niere au sujet  
des Prison-  
niers.



1564.

entendu, & haussant la voix, il dit qu'il vouloit voir ces Prisonniers, & qu'on les fit venir à l'heure même. Alors Saturiova ordonna à un de ses Gens de les aller chercher, & un moment après ils parurent. Ces Infortunés comprirent d'abord à l'air du Chef des François, que son dessein n'étoit pas de leur faire du mal, & ils voulurent se jeter à ses pieds; mais il ne leur en donna pas le tems; il se leva, sortit de la Cabanne, & leur commanda de le suivre. Il les mena dans son Fort, où il les regala bien; puis les mit entre les mains de M. d'Erlach, & d'un des deux Vasseurs, qu'il chargea de les reconduire dans leur Pays. Il donna en même tems avis à Saturiova de ce qu'il venoit de faire, ajoutant qu'il en usoit ainsi pour rétablir la Paix entre lui & Timagoa. Les instructions de ces deux Envoyés portoient aussi de ne rien omettre pour s'assurer de la fidélité de Timagoa, d'aller ensuite trouver un grand Chef, nommé OUITINA, dont il paroît que Timagoa relevoit, & dont on lui avoit fort exagéré la puissance, de le saluer de sa part, & de faire alliance avec lui.

Tonnerre  
extraordinaire  
& ses effets.

Pendant Saturiova ne pouvoit digérer la maniere, dont il venoit d'être traité, mais il fut assez maître de lui pour dissimuler son ressentiment jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion favorable de se venger. Il fit même dire au Commandant de la Caroline, qu'il pouvoit négocier avec Timagoa, comme il le jugeroit à propos, & qu'il en passeroit par tout ce qu'il auroit réglé. Il affecta de lui donner plus de marques de confiance que jamais, & il lui fit plusieurs présens. Son dessein étoit d'écarter de lui toute défiance, afin de le sur-

prendre plus aisément ; mais un accident des plus étranges, que je ne rapporte même que sous la garantie de ceux, qui prétendent en avoir été témoins, fit juger au Paraousti que le plus sûr & le plus avantageux pour lui étoit de bien vivre avec les François.

Le vingt-unième d'Août il tonna d'une manière si surprenante à une demie lieuë de la Caroline, que non-seulement l'Air, mais les Campagnes mêmes parurent en feu. Ce premier orage fut suivi de plusieurs autres, qui se succederent de fort près pendant trois jours, & ce qu'il y eut de particulier, c'est que la Riviere en fut tellement embrasée, qu'on la voyoit bouillonner, & qu'une quantité prodigieuse de Poissons en moururent. Les Forêts prirent aussi feu en plusieurs endroits, & si subitement, que tous les Oiseaux n'eurent pas le tems de se sauver, & qu'il en périt un grand nombre.

Les François ne sçavoient que penser de ce qu'ils voyoient, quelques-uns s'imaginoient que les Sauvages, pour les contraindre de sortir de leur Pays, avoient mis le feu à leurs Campagnes & à leurs Forêts, afin de leur ôter toute ressource, & de les faire périr de faim, s'ils s'obstinoient à rester chez eux. Mais ces Barbares se mirent bien d'autres imaginations dans la tête, & Laudonniere qui s'en aperçut, n'eut garde de les désabuser. Ils ne douterent point que tout ce fracas ne fût un effet du Canon des François, & ils envoyerent prier le Commandant de le faire cesser au plutôt, afin d'arrêter l'embrasement général, dont ils se croyoient menacés.

Ceux qui vinrent lui faire cette priere,



1564.  
Comment  
Laudonniere  
en profita.

étoient Sujets d'un des Vassaux de Saturioya ; auquel Laudonniere avoit aussi demandé ses Prisonniers , & qui s'obstinoit à les refuser : ce Commandant répondit à ses Envoyés que les malheurs , dont ils craignoient les suites avec tant de fondement , étoient le juste châ-timent du mauvais procédé de leur Maître , & que son dessein étoit de l'aller brûler lui-même dans sa Cabanne , s'il persistoit dans son refus. Ce stratageme eut tout le succès , que Laudonniere s'en étoit promis : le Paraoufti , sans differer d'un moment , lui envoya ses Prisonniers , & peu de rems après le Feu s'éteignit. Les François l'avoient bien prévu , mais le Chef Sauvage étoit encore si effrayé , qu'il s'enfuit à vingt-cinq lieuës de-là , & fut deux mois sans reparoître. Cependant l'Air étoit si échauffé , & l'Eau de la Riviere si infectée de la prodigieuse quantité de Poissons morts , dont elle étoit couverte , que la plûpart de ceux qui en burent alors , tombèrent malades ; mais aucun François n'en mourut.

M. d'Erlach  
avec dix Fran-  
çois fait ga-  
gner une  
grande vic-  
toire à un  
Chef Sauvage.

Le dixième de Septembre M. d'Erlach & le Vasseur partirent avec un Sergent & dix Soldats , pour remener à Timagoa tous les Prisonniers , dont nous avons parlé. Après s'être acquitté de leur commission , ils allerent jusques chez Outina , qui demouroit à quatre-vingt-dix lieuës de la Caroline , & ils furent reçus de ce Paraoufti avec de grandes démonstrations de joye. Il se préparoit à marcher contre un de ses Ennemis , nommé POTANOU , & il engagea M. d'Erlach à l'accompagner dans cette expédition ; mais cet Officier ne se fit suivre , que de la moitié de son Escorte , & renvoya le reste au Fort avec le Vas-

leur.

leur. Il chargea celui-ci d'une Lettre pour le Commandant, à qui il demanda ses ordres, par rapport au séjour qu'il devoit faire auprès d'Outina.

Ce Paraoufti se mit peu de jours après en campagne avec peu de Monde, parce qu'il croyoit surprendre son Ennemi: mais il fut fort déconcerté de le voir venir à sa rencontre avec toutes ses Forces. D'Erlach le rassura, & ayant du premier coup de Fusil jetté par Terre Potanou lui-même, toute cette grande Armée perdit cœur & tourna le dos, quoiqu'un François eût aussi été tué d'une flèche à la première décharge. Il est vrai qu'il fût bien vengé; d'Erlach & Outina firent un grand carnage des Fuyards, & emmenerent quantité de Prisonniers. A peine étoient-ils de retour chez Outina, qu'un Bateau envoyé par Laudonniere vint chercher d'Erlach, auquel le Paraoufti fit de fort beaux présens; il en envoya aussi au Commandant des François, & parmi ceux-ci il y avoit des morceaux d'or & d'argent. Enfin il donna sa parole à d'Erlach que si les François avoient besoin de ses Sujets, ils en trouveroient toujours six cent disposés à les servir envers & contre tous.

Ce qui avoit obligé M. de Laudonniere à rappeler d'Erlach, c'est qu'il avoit été averti d'une intrigue, qui se tramoit sourdement contre lui. Les Volontaires, dont j'ai dit que plusieurs étoient Gentilshommes, trouvoient fort mauvais que le Commandant les employât aux mêmes travaux, que les plus vils Mancuvres, & tout le monde se plaignoit de ce qu'il n'avoit pas amené en Floride un seul Ministre, de sorte qu'il ne se faisoit aucun

Sédition à la  
Caroline.



1564

exercice public de Religion. Mais ce qui cau-  
soit surtout le mécontentement du grand nom-  
bre, c'est qu'on se voyoit à la veille de man-  
quer tout-à-fait de Vivres. A quoi il faut ajou-  
ter qu'un Aventurier avoit persuadé à la plu-  
part, qu'il avoit un secret pour trouver des  
Mines d'Or, & que le Commandant ne lui  
avoit pas voulu permettre d'en faire l'essay.

Cette conduite de Laudonniere, toute sage  
qu'elle étoit, avoit été regardée comme une  
vraye tyrannie : on disoit hautement que l'in-  
tention du Roy & de l'Amiral étoit qu'on ne  
négligeât rien pour découvrir tout ce que le  
Pays pouvoit renfermer de richesses, & on ne  
celloit de repeter que, ni M. de Coligni, ni  
Sa Majesté n'avoient pas prétendu envoyer  
tant d'honnêtes Gens en Amerique, pour y  
être traités en Esclaves, & pour y mourir de  
faim. Ces discours passerent bientôt des En-  
tretiens particuliers dans les Assemblées publi-  
ques, & des murmures on en vint jusques à  
conspirer contre la vie du Commandant, qui  
n'eut pas peu à faire pour se garantir des piè-  
ges, qu'on lui tendit à diverses reprises.

Sa fermeté en  
cette occasion.

Il jugea néanmoins que le plus mauvais  
parti, qu'il pût prendre dans une conjoncture  
si délicate, seroit de mollir. Il commença  
par faire justice d'un Fripon, qui abusoit de  
la confiance pour le trahir. Il renvoya ensuite  
en France ceux des Mutins, dont il croyoit  
avoir le plus à craindre, & il profita pour cela  
d'un Navire, qui étoit arrivé en Floride au  
mois de Septembre, & qui remit à la voile le  
dixième de Novembre. Il crut alors qu'il lui  
seroit plus aisé d'être le Maître, mais il se  
trompa : le feu de la sédition, non-seulement

ne s'éteignit point, mais fit au contraire d'autant plus de progrès, que le Commandant se persuada trop tôt que les Factieux n'avoient plus de Chefs. Il ne tarda pas à reconnoître son erreur, & il prit d'autres mesures pour faire avorter tous ces complots. Il choisit tous ceux, dont il jugeoit devoir se défier davantage, il les envoya sous la conduite d'un Gentilhomme, nommé la Roche-Ferriere, à Outina, avec ordre d'achever la découverte de ce Canton, & retint auprès de lui MM. d'Ottigny & d'Erlach, ses deux premiers Officiers, & qu'il sçavoit être très-affectionnés à sa personne.

1564.

Ces précautions étoient sagement prises, mais Laudonniere n'avoit pas connu tous les Mécontens. Peu de jours après le départ de la Roche-Ferriere, treize Matelots enleverent une des deux Barques, dont on se servoit pour aller chercher des Vivres, & disparurent. Deux Charpentiers, nouvellement arrivés de France, se saisirent de l'autre, & on n'a jamais pû sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Comme on ne pouvoit se passer de semblables Bâtimens, Laudonniere en fit construire deux autres, mais ils n'étoient pas encore achevés, lorsqu'une révolte déclarée priva encore le Commandant de cette ressource, & fit perdre à la Colonie la moitié de ses Habitans.

Plusieurs François disparoissent.

Un Genevois nommé ETIENNE, & deux François, qui avoient nom DES FOURNEAUX & LA CROIX, mirent en tête à quelques Volontaires, & à un grand nombre de Soldats, d'aller faire la course sur les Espagnols, en leur persuadant que la prise d'un Vaisseau de cette Nation, ou le pillage de la moindre

Les Mutins veulent aller en course.



1564.

Bicoque, suffisoient pour les enrichir à jamais. La partie fut bientôt liée, & le nombre de ces nouveaux Corsaires fut de soixante-six, parmi lesquels il y en eut quelques-uns, qui s'enrôlerent plutôt par la crainte des mauvais traitemens, dont les Séditieux les avoient menacés, que par le desir & l'esperance d'une meilleure fortune. Les préparatifs se firent avec beaucoup de secret; & un jour que le Commandant étoit au lit malade, cinq des plus déterminés entrèrent dans sa Chambre bien armés; quatre s'arrêtèrent à la porte, & un seul s'approchant de son lit, lui déclara qu'ils étoient résolus d'aller croiser le-long des Isles Espagnoles.

Il leur ré-  
pondit qu'avant  
de leur signer  
une Commis-  
sion.

Il leur répondit qu'avant que d'exécuter un pareil projet, il y avoit bien des réflexions à faire, & qu'ils ne pouvoient ignorer les défenses expresses, qu'il avoit du Roy & de la Reine Regente, de souffrir qu'aucun de ceux, qui étoient sous ses ordres, entreprit rien sur les Colonies Castillanes. Tout est considéré, Monsieur, répliqua le Séditieux, c'est un parti pris sans retour, & vous vous y opposeriez en vain. Des juremens exécrables suivirent cette insolente réplique, & les quatre autres s'étant avancés en jurant aussi, ils se mirent à sureter dans tous les coins & recoins de la Chambre, où ils ne laisserent rien, qui pût leur être de quelque utilité. Ils blessèrent même un Gentilhomme, qui étoit accouru au bruit, & qui se mettoit en devoir de réprimer ces violences.

Ils firent plus, ils se saisirent de la personne de leur Commandant, & le transporterent dans un Bâtiment, qui étoit à l'Ancre vis-à-

vis du Fo-  
quinze  
avoient  
surtout  
ils avoient  
échapa,  
dresseront  
loient, p  
rique, &  
qu'ils fo  
de la su  
maniere  
son pav  
TRENCH  
Ils avo  
reaux, &  
Décembr  
Nlle Espa  
alors com  
ques rui  
comprois  
qu'ils y a  
leur attac  
l'Eglise.  
viere de  
eux, cor  
qui ont  
Après d  
reaux se  
traverle  
large por  
bien de  
Mer, du  
dre nou  
Le pren  
étoit com

vis du Fort, où ils le garderent à vûë pendant quinze jours, avec un Valet, qu'ils lui avoient avoient laissé pour le servir. Ils en vouloient surtout à un Sergent, nommé LA CAILLE, & ils avoient résolu de s'en défaire; mais il leur échapa, & s'alla cacher dans le Bois. Enfin ils dressèrent une Commission, telle qu'ils la vouloient, pour aller croiser dans le Golphe Mexique, & ils la porterent au Commandant, qu'ils forcerent, le Poignard sur la gorge, de la signer. Ils contraignirent de la même maniere un des deux le Vasseur à leur livrer son pavillon, & un autre Pilote, appelé TRENCHANT, à les accompagner.

Ils avoient armé les deux nouveaux Bateaux, & ils mirent à la Voile le huitième de Décembre. Leur dessein étoit d'aller droit à l'Isle Espagnole, & de piller *Yaguana*, Villa alors considérable, dont on voit encore quelques ruines à deux lieuës de *Leogane*, & ils comptoient de prendre si bien leurs mesures, qu'ils y arriveroient la nuit de Noël pour faire leur attaque, tandis que tout le Monde seroit à l'Eglise. Mais ils étoient encore dans la Riviere de May, que la division se mit parmi eux, comme il arrive presque toujours à ceux, qui ont secoué le joug de l'autorité légitime. Après de grandes contestations, les deux Bateaux se séparèrent; l'un suivit la Côte, pour traverser à l'Isle de Cuba, l'autre tira droit au large pour ranger les Isles Lucayes, & il y a bien de l'apparence que ce dernier périt en Mer, du moins on n'en a jamais eu la moindre nouvelle.

Le premier, où étoit le Pilote Trenchant, & qui étoit commandé par un nommé D'ORANGER, Les autres font quelques prises.



1565.

rencontra au bout de quelques jours un Brigantin Espagnol, chargé de Vin & de Cassave, dont il se rendit maître, & dans lequel d'Oranger fit passer tous ceux, qui l'embarassoient dans son Batteau, avec une partie des Vivres. Ensuite nos Aventuriers gagnèrent la Côte Occidentale de l'Isle Espagnole, s'y rafraîchirent dans un Havre proche d'Yaguana, y radoubèrent leur prise, qui faisoit eau, & passerent à *Baracoa*, dans l'Isle de Cuba. Ils trouverent dans ce Port une Caravelle de cinquante à soixante Tonneaux, où il n'y avoit personne, s'en emparerent, & laisserent leur Batteau à la place. De-là ils rabbatirent sur l'Isle Espagnole, & enleverent près du Cap *Tiburon*, une Patache richement chargée, où étoit le Gouverneur de la Jamaïque, avec ses deux Fils, qui demeurèrent leurs Prisonniers.

Ce qui leur arrive à la Jamaïque.

Ils comptoient bien d'en tirer une bonne rançon, mais comme ils se furent approchés de la Jamaïque, le Gouverneur s'avisâ, pour se tirer de leurs mains, d'un stratagème, qui lui réussit. Il leur proposa d'envoyer à sa Femme un de ses Fils, avec une Lettre, qui lui apprendroit sa captivité, & rapporteroit la somme, dont il étoit convenu avec eux pour sa rançon. Ils donnerent dans un piège si grossier, & le Gouverneur ayant montré à d'Oranger une Lettre, qui ne contenoit que ce que je viens de dire, donna au Porteur des ordres secrets, dont l'exécution fut prompte. Quelques tems après, à la petite pointe du jour, nos Corsaires furent bien étonnés de se voir investis par trois Bâtimens bien armés, & où il y avoit beaucoup de Monde. La partie étoit trop inégale pour tenter un

DE  
tombar  
avec le  
se rena  
cinq Ha  
ble, &  
mais un  
doubla l  
pointe C  
toute la  
Alors  
doit, s  
lots, d  
barqués  
tems de  
hama da  
s'en app  
qu'ils re  
mais il n  
Ils man  
en aller  
pour en  
plus qu  
lorsque  
Savages  
lequel  
Peu  
l'Ancr  
étant  
voye  
Fort  
mais un  
venu f  
se lais  
aux pi  
miers  
guerre

combat : la Caravelle , où étoit d'Oranger avec le Gouverneur Castillan , fut obligée de se rendre ; le Brigantin , qui portoit vingt-cinq Hommes , eut le tems de couper son Câble , & de prendre le large ; il fut poursuivi , mais un peu tard , & il ne put être joint. Il doubla le Cap de Saint Antoine , qui est à la pointe Occidentale de Cuba ; puis il rangea toute la Côte Septentrionale de cette Isle.

Alors le Pilote Trenchant , qui le commandoit , s'étant concerté avec quelques Matelots , du nombre de ceux , qu'on avoit embarqués par force , aussi-bien que lui , prit le tems de la Nuit pour traverser au Canal de Bahama dans lequel il entra , avant que les autres s'en aperçussent. Ils furent bien étonnés , lorsqu'ils reconnoissent les Terres de la Floride , mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Ils manquoient de Vivres , & ne sçavoient où en aller chercher ; ce fut donc une nécessité pour eux de se laisser conduire , & ils n'étoient plus qu'à quelques lieues de la Riviere de May , lorsque M. de Laudonniere fut averti par des Sauvages , qu'il paroïssoit un Bâtiment , sur lequel il y avoit des François.

Peu de tems après le Brigantin mouilla l'Ancre à l'entrée du Fleuve , & la nouvelle en étant venue à la Caroline , le Gouverneur envoya ordre à Trenchant de s'approcher du Fort. Les Séditieux voulurent s'y opposer ; mais un Détachement de trente Soldats étant venu saisir les quatre plus Mutins , les autres se laisserent prendre , & on leur mit les fers aux pieds & aux mains. Le Procès des premiers étoit déjà instruit , & le Conseil de guerre les avoit condamnés à être pendus.



1565.

Dès que le Brigantin eut jetté l'Ancre devant le Fort, on fit débarquer tout le Monde, & M. de Laudonniere parut à la tête des Troupes, pour faire exécuter la Sentence portée contre les quatre Chefs de la révolte.

Punition des plus coupables.

de l'Europe  
de l'Europe  
de l'Europe

Ces Malheureux ne voyant plus d'esperance d'éviter le supplice, qu'ils avoient si bien mérité, se mirent à prier Dieu. Il y en eut pourtant un, qui se tournant vers les Soldats, leur tendit les bras en s'écriant, *Hé quoi, mes Camarades, souffrirez-vous que nous périssions de la sorte?* Le Commandant lui répondit, que les Soldats du Roy ne reconnoissoient point de rebelles pour leurs Compagnons. Il ne laissa pourtant pas de se faire un petit mouvement parmi les Troupes, & plusieurs demanderent que la peine des Criminels fut commuée. Laudonniere se fit beaucoup prier, avant que d'y consentir: enfin il accorda qu'ils fussent passés par les Armes, à condition néanmoins qu'après leur mort leurs cadavres seroient attachés à un gibet. L'exécution se fit sur le champ. Le Genevois Etienne, la Croix & des Fourneaux étoient du nombre de ces quatre; je n'ai point trouvé le nom du quatrième.

Nouvelles découvertes.

Tandis que la Floride Françoisse se dépeuploit ainsi, elle se découvroit de plus en plus. La Roche-Ferriere avoit pénétré jusqu'à des Nations voisines des Montagnes d'Apalache, avoit fait alliance avec plusieurs Paraoustis, & sans s'embarasser beaucoup d'Outina, à qui ces négociations ne faisoient point de plaisir, il étoit revenu à la Caroline avec de fort beaux présens pour M. de Laudonniere, de la part de ses nouveaux Alliés. Ce Comman-

tant conçu de grandes esperances de ces découvertes, d'autant plus que parmi les présents, qu'il venoit de recevoir, il y avoit des choses assez précieuses. C'étoit de petites Plaques d'Or & d'Argent, des morceaux prétendus des Mines, des Carquois bien travaillés, des Peaux fines, des Flèches armées d'Or, des Tapis d'un tissu de plumes d'Oiseaux, dont le travail étoit assez délicat, des Pierres bleuës & vertes figurées, des Haches faites de ces Pierres, & d'autres raretés dans le même goût. Un Soldat, nommé Pierre GAMBIE, étoit aussi allé avec la permission du Commandant, découvrir le Pays d'un autre côté, mais comme il s'en revenoit assez bien fourni de Marchandises, qu'il avoit troquées avec des curiosités d'Europe, il fut assassiné dans sa Piroque par deux Sauvages, qui s'étoient offerts à lui pour le conduire.

On apprit en même tems qu'assez loin de la Caroline vers le Sud, il y avoit deux Européens chez un Paraousti, appelé ONATHACA, & Laudonniere les lui envoya demander en payant leur rançon. Le Paraousti ne fit aucune difficulté de les lui remettre à cette condition, & ils furent amenés au Fort. C'étoit deux Espagnols, qu'on presenta au Commandant tout nus; ayant des cheveux, qui les couvroient assez bien jusqu'aux genoux. On commença par les habiller, on leur coupa ensuite les cheveux, qui étoient fort sales, & mal en ordre; un des deux avoit caché sous les siens un morceau d'Or, qui valoit environ vingt-cinq écus, & ni lui, ni son Compagnon ne voulurent pas souffrir qu'on jettât les cheveux, qu'on leur avoit coupés, ils les conservèrent

Aventure de  
deux Espa-  
gnols.



1565.

Diverses no-  
tices sur le Cap  
de la Floride.

précieusement, pour les envoyer à leurs Familles, comme un monument de la longue captivité, qu'ils avoient soufferte.

Ces deux Hommes raconterent qu'outre Onathaca, qui faisoit sa résidence sur la Côte Orientale de la presqu'Isle de la Floride, il y avoit à la Côte Occidentale un autre Cacique, nommé CALOS (a), lequel n'étoit pas moins puissant que le premier, & le surpassoit beaucoup en richesses. Aussi étoit-il à la source des Mines, d'où sortoient tout l'Or, l'Argent & les Pierrieres, qu'on avoit trouvés dans la Floride; la plupart des Vaisseaux, qui avoient fait naufrage en revenant de l'Amérique, ayant échoué près de son Canton. Les deux Espagnols assùrerent que ce Sauvage avoit creusé une fosse de six pieds de profondeur sur trois de large, qu'il avoit remplie de toutes sortes de richesses: qu'il y avoit actuellement dans sa Bourgade quatre ou cinq Femmes de condition avec leurs Enfants, qui avoient fait naufrage avec eux, il y avoit environ quinze ans: que ce Barbare avoit trouvé le moyen de persuader à ses Sujets que toutes ses richesses étoient le fruit du pouvoir, qu'il avoit de les faire produire à la Terre, & que tous les ans, au tems de la recolte, il sacrifioit un Homme, qui étoit ordinairement un de ceux, que quelque tempête avoit livrés entre ses mains.

Ils avertirent ensuite les François de ne se point fier aux Floridiens, que ces Sauvages n'étoient jamais plus à craindre, que quand

(a) Ces Calos ou Carlos sont Antropophages, & fort cruels, ils demeu-

rent dans une Baye, qui porte également leur nom & celui de Ponce de Leon.

Ils faisoient plus de caresses. Ils ajoutèrent qu'ils répondoient bien de se rendre Maîtres de tous les thrésors de Calos, si on vouloit leur donner cent Hommes bien armés. Un des deux dit encore qu'ayant souvent été envoyé par Onathaca, son Maître, à ce Cacique, il avoit découvert sur la route à peu près à moitié chemin, un grand Lac d'Eau douce, appelé *Serropé*, au milieu duquel il y avoit une Isle, dont les Habitans faisoient un très-grand commerce des Dattes de leurs Palmiers, & plus encore d'une certaine racine, dont on faisoit du Pain, & dont il ne sçavoit pas le nom.

Peu de tems après l'arrivée de ces Espagnols, Saturiova fit solliciter de nouveau M. de Laudonniere de se joindre à lui pour aller combattre Outina & Timagoa, ou dumoins de rappeler les François, qui étoient demeurés chez le premier, & dont la seule considération, disoit-il, l'empêchoit depuis quelque tems de porter ses Armes de ce côté-là. Plusieurs autres Paraoultis appuyerent sa demande; mais le Commandant jugea plus convenable à la situation, où il se trouvoit, de travailler à réconcilier ces Nations entr'elles, que de prendre parti pour les unes contre les autres. Il vint enfin à bout de leur faire conclure un Traité, dont il songea aussi-tôt à profiter pour se fortifier contre ceux, qui voudroient entreprendre quelque chose contre les interêts de sa Colonie.

Son premier soin ensuite, & c'étoit par où il auroit dû commencer en arrivant dans la Floride, fut de remplir ses Magasins, persuadé par une trop fâcheuse expérience, que le plus sûr moyen de prévenir les mutineries

Laudonniere  
fait la paix entre les Sauvages.

Il se précautionne & se fortifie.



1565.

parmi de nouveaux Colons, est de les entretenir toujours dans l'abondance, & de les occuper à des exercices, qui tournent à leur profit. Il fit en même tems ajouter de nouveaux Ouvrages à son Fort, & il le mit entièrement hors d'insulte de la part des Sauvages, les seuls Ennemis, contre lesquels il croyoit devoir se précautionner. Après quoi il envoya de nouveau le Sieur d'Ottigny, son Lieutenant, à la découverte du Pays.

Nouvelles découvertes.

Cet Officier pénétra jusqu'au bord d'un Lac, dont on ne voyoit point l'extrémité, même de la cime des plus grands Arbres, & que Lescarbot s'est imaginé avoir communication avec la Mer du Sud; erreur pardonnable dans un tems, où l'on ne connoissoit encore que les Côtes de l'Amerique Septentrionale. Le Lac, que découvrit d'Ottigny, est apparemment le même, que Ferdinand de Soto aperçut en approchant des Montagnes d'Apalache, & qui n'est pas encore aujourd'hui bien connu, non plus qu'un autre plus petit, qui se trouve, dit-on, entre ces Montagnes mêmes, assez loin au Nord-Est du premier, & où l'on prétend que le Sable est mêlé de quelques grains d'Argent: si cependant l'un & l'autre n'est point fabuleux. D'Ottigny en retournant à la Caroline, fit plusieurs détours dans un très-beau Pays, puis se rendit chez Outina, à qui son arrivée fit beaucoup de plaisir, & à qui il ne put se défendre de laisser quelques-uns de ceux, qui l'accompagnoient.

La guerre recommence entre les Sauvages.

Deux ans après, un de ces François, nommé GROUTAUT, arriva au Fort & fit à M. de Laudonniere, de la part d'un Paraousti voisin

d'Outina, une proposition fort spécieuse. Ce fut de rendre les François Maîtres des Montagnes d'Apalache, s'ils vouloient l'aider à en chasser un de ses Ennemis, qui en étoit en possession. Le Commandant eut bien voulu profiter de cette offre, car il avoit toujours dans l'esprit que ces Montagnes renfermoient des Mines; mais comme il ne lui restoit guères de Monde, que ce qu'il lui en falloit pour garder sa Place, il crut devoir attendre le secours, qu'on lui avoit fait esperer de France, avant que de répondre à ce Paraousti. Il ne songeoit donc plus à se mêler des affaires des Sauvages, lorsque des Envoyés d'Outina vinrent lui demander de la part de leur Maître douze ou quinze de ses Gens, pour les mener contre Potanou (a), avec qui il venoit de rompre de nouveau.

Il ne voulut rien décider sur cette demande, sans avoir consulté ses principaux Officiers, dont le plus grand nombre fut d'avis qu'il falloit contenter Outina. Ceux qui parloient de la sorte, s'appuyoient de l'exemple des Espagnols, qui n'avoient fait, disoient-ils, de si grandes conquêtes dans le nouveau Monde, qu'en affoiblissant les Naturels du Pays les uns par les autres. Ils ajoutèrent même qu'au lieu de douze Hommes, que demandoit Outina, il falloit lui en envoyer trente, afin qu'ils fussent en état de se soutenir par eux-mêmes au milieu des Sauvages; ajoutant qu'il ne falloit jamais compter sur l'amitié & la bonne foi de ces Barbares, lors même qu'on leur rendoit service, qu'autant

Laudonniere  
envoye du se-  
cours à Outi-  
na.

(a) Nous avons vu fait se souvenir qu'en Flo-  
que. Potanou avoit été tué | ride le nom du Chef est tou-  
dans un combat, mais il | jours celui de la Nation,



1565.

Victoire  
d'Outina par  
le moyen des  
Français.

qu'on étoit assez fort, pour ne rien craindre.

Laudonniere goûta cet avis, & d'Ortigny fut commandé avec trente Hommes, pour aller joindre Outina, lequel n'eut pas plutôt reçu ce renfort, qu'il se mit en campagne avec trois cent de ses Sujets. Après que cette petite Armée eut marché deux jours, Outina eut avis qu'il étoit découvert, ce qui l'inquieta beaucoup. Il consulta son Ionas, pour sçavoir s'il devoit aller plus loin, ou retourner sur ses pas. Le Jongleur après bien des grimaces & des contorsions, lui dit que Potanou l'attendoit avec deux mille Hommes, & des cordes pour le lier, lui & tous ses Gens; sur quoi il ne balança point à ordonner la retraite.

D'Ortigny au désespoir de manquer une si belle occasion de faire connoître aux Floridiens la différence, qu'il y a entr'eux & les Français, après avoir inutilement épuisé toute son éloquence pour faire reprendre cœur à ces Barbares, leur dit, que puisqu'ils l'abandonnoient ainsi dans une occasion, où il ne tenoit qu'à eux d'acquérir beaucoup de gloire, il alloit avec sa seule Troupe attaquer Potanou, & qu'il ne demandoit qu'un Guide pour le conduire à l'Ennemi. Ce discours produisit tout l'effet, que d'Ortigny en avoit espéré; Outina eut honte de sa lâcheté; on marcha à l'Ennemi, & on le rencontra précisément à l'endroit, & avec le même nombre de Troupes, que le Jongleur avoit marqué. On ne balança pourtant point à charger d'abord, & la Moulqueterie des Français fit une si terrible exécution sur les premiers rangs de Potanou, que toute son Armée se débanda en un instant. Outina,

malgré un succès si peu espéré, n'osa poursuivre les Fuyards, & d'Ottigny voyant qu'il n'y avoit, ni honneur, ni profit à esperer avec de tels Guerriers, laissa douze Hommes à son Allié, & regagna en diligence la Caroline.

Il trouva M. de Laudonniere dans un grand embarras: ce Commandant avoit compté de recevoir des secours de France au plus tard dans le mois d'Avril, & n'avoit de Provisions, que ce qu'il en falloit pour attendre ce terme. Pour surcroît de disgrâce les Sauvages commençoient à ne plus faire tant de cas des curiosités d'Europe, & vendoient fort cher tout ce qu'on étoit obligé d'acheter d'eux. Cependant le mois de May se passa, sans qu'il vint aucune nouvelle de France. Alors la famine fut extrême dans la Caroline, le Gland y étoit devenu la nourriture ordinaire, il manqua même bientôt, & l'on fut réduit à chercher dans la Terre des Racines, qui suffisoient à peine pour traîner une vie languissante. Il sembloit que tous les Elemens eussent conspiré contre ces infortunés Colons, le Poisson disparut de la Riviere, & le Gibier des Forêts & des Marais.

Les Sauvages, à qui l'on ne pouvoit cacher cette extrémité, & qui n'avoient guères eux-mêmes que le nécessaire, mirent à un prix exorbitant le peu, dont ils voulurent bien se priver, & quand ils n'eurent plus rien à vendre, ils s'éloignerent: On alla les chercher dans les Bois, on se mit à leur discrétion, & on en esluva plus d'une fois des rebuts & des insultes. Il arriva même qu'un Paraousti ayant sçu qu'un François avoit de l'Or, le fit assassiner, & enleva sa dépoüille. Laudonniere ne

Extrémité,  
où la famine  
réduit les  
François.



1565.

crut pas devoir laisser impuni cet attentat, & il envoya brûler le Village, où demouroit ce Barbare : celui-ci s'y étoit bien attendu, & on ne trouva que des Cabannes vuides, fort aisées à réparer.

Conseil violent donné à Laudonniere.

Dans le désespoir, où tant de malheurs mirent tout le monde, il fut proposé par quelqu'un d'aller se saisir d'Outina, pour le contraindre à donner des vivres. Le Commandant s'opposa autant qu'il le put, à une résolution, dont il prévoyoit les suites; mais des Gens, que la faim gourmanda, n'écoutent rien. Laudonniere voyant donc qu'une plus longue résistance ne serviroit qu'à compromettre son autorité; faisant d'ailleurs réflexion que ses meilleurs Soldats étoient tombés dans une langueur, qui les rendoit incapables du moindre service; que les maladies, causées par les mauvaises nourritures, augmentoient chaque jour, & que plusieurs en étoient déjà morts, se vit comme forcé de se charger lui-même de l'exécution d'un projet, qu'il détestoit, & dont il n'auguroit rien de bon.

Les suites qu'il eut.

Ses pressentimens se trouverent justes: Outina fut enlevé, mais on n'y gagna rien, toute sa Nation prit les armes, & on se vit au moment d'avoir sur les bras une guerre, qu'on n'étoit nullement en état de soutenir. Il fallut négocier, & rendre la liberté à Outina pour très-peu de chose, & l'on ne tarda point à ressentir les mauvais effets d'une démarche, sur l'injustice & le danger de laquelle le désespoir avoit fermé les yeux d'une multitude affamée. Laudonniere fut attaqué dans sa retraite, on lui tua deux Hommes, on lui en

blessa plus de vingt, & le peu de vivres, qu'on lui avoit donné pour la rançon d'Outina, fut repris. Le combat dura presque tout le jour, qui fut le vingt-septième de Juillet, & les Sauvages y firent paroître une conduite & une résolution, dont on ne les avoit pas encore cru capables. Dès qu'ils voyoient nos Mousquetaires prêts à tirer, ils se couchoient sur le ventre avec une promptitude sans pareille, & ils perdirent en effet peu de Monde. MM. d'Ottigny & d'Erlach firent dans cette rencontre des actions dignes d'une plus juste & d'une plus noble expédition, & sans eux Laudonnière, qui de son côté montra beaucoup d'intrepidité, eut eu bien de la peine à se tirer de ce mauvais pas.

Une assez bonne provision de Mil, qu'un des deux le Vasseur lui amena de la Riviere de Somme, peu de tems après son retour à la Caroline, le consola un peu de son malheur; mais comme il n'osoit pas se flatter de recevoir souvent de pareils secours, il resolut de profiter de celui-ci pour repasser en France. Il commençoit déjà à disposer toutes choses pour ce voyage, lorsque le troisième d'Août quatre Voiles parurent à la vûe de la Caroline. La joye fut grande à cette vûe, parce qu'on ne douta point que ces Bâtimens ne vinssent de France: mais on ne fut pas long-tems dans une si agréable erreur; c'étoient des Anglois, qui cherchoient à faire de l'eau, dont ils avoient un extrême besoin. Ils étoient commandés par un Officier, nommé Jean HAWKINS, fort honnête Homme, & qui bien loin d'abuser du triste état où il trouva les François, fit au contraire tout ce qu'il put

Les Anglois  
arrivent en  
Floride.



1565.

pour les soulager, surtout quand il eut reconnu qu'ils étoient Protestans.

Ce qui se passa  
entre eux &  
les François.

Il commença par envoyer demander au Commandant de la Caroline, la permission de faire de l'eau, & l'ayant obtenuë sans peine, il vint seul & sans armes lui rendre visite. Laudonniere le reçut, comme le demandoient de si bonnes manieres; il regala son Hôte de quelques Volailles, qu'il avoit réservées pour le plus pressant besoin: & Hawkins de son côté fournit le Pain & le Vin, dont aucun des nôtres, pas même le Commandant, n'avoit goûté depuis six ou sept mois. Cette bonne intelligence entre des Gens, qui parurent aux Sauvages être de la même Nation, rendirent ces Barbares plus humains, & soit crainte, soit intérêt, ils se rapprocherent, & apportèrent des vivres de toutes parts.

Laudonniere en avoit déjà acheté des Anglois, aussi-bien que des Munitions & des Hardes, & non-seulement Hawkins lui en avoit fait un bon prix, mais il y avoit ajouté quantité de presens. Il lui avoit offert de plus de le passer en France avec tout son Monde. Un peu de défiance peut-être, ou quelque autre raison, que je ne sçai point, l'empêcherent d'accepter cet offre, mais comme il étoit persuadé, que ni la Cour, ni M. l'Amiral, ne s'intéressoient plus guères à la Floride, il continua de travailler à mettre le Brigantin Espagnol, dont nous avons parlé, en état de tenir la Mer, résolu de s'embarquer au plutôt.

HAWKINS, à qui il ne dissimula point ce dessein, visita ce Bâtiment, & le trouva fort mauvais; il renouvela ses offres, & Laudonniere persistant dans son refus, il le pressa

D'acheter un de ses Vaisseaux. Le Commandant fit d'autant moins de difficulté d'y consentir, que la Garnison lui déclara nettement qu'elle ne vouloit pas différer davantage à sortir d'un Pays, où elle seroit toujours en danger de mourir de faim. Chose étonnante, que parmi tant de moyens de subsister, que la disette extrême des vivres avoit fait imaginer, il ne fût venu en pensée à personne de s'assurer de ne jamais retomber dans ce fâcheux état, en cultivant la Terre! Tant la fainéantise, quand elle est passée en habitude, est difficile à surmonter. D'ailleurs on avoit perdu toute espérance de découvrir des Mines dans la Floride, & on s'étoit dégoûté d'un Pays, où l'on ne pouvoit compter de vivre à son aise, qu'autant qu'on le feroit valoir par un pénible travail.

Pendant les Anglois mirent à la voile peu de jours après que leur Commandant eut livré un de ses Vaisseaux à M. de Laudonniere, & les François ne songerent plus qu'à se disposer à leur voyage. Tout fut en état le quinzième d'Août, & l'on n'attendoit plus que le vent pour appareiller; mais par malheur ce vent si désiré ne vint que le vingt-huit. On se hâta d'en profiter, & l'on étoit occupé à lever les Ancres, lorsqu'on découvrit plusieurs Voiles. Laudonniere envoya aussi-tôt une Barque pour les reconnoître; mais la Barque ayant abordé le Commandant, ne revint point, ce qui donna à penser à tout le Monde. Laudonniere rentra, sans différer, dans son Fort, & fit travailler avec une extrême diligence à se mettre en état de pouvoir s'y défendre, au moins quelque tems.



Ce n'étoit pas une chose aisée, car avant que d'évacuer cette Place, on en avoit ruiné presque toutes les défenses, dans la crainte que les Espagnols, ou les Anglois ne vinssent s'y établir, ou que les Sauvages mêmes ne s'y cantonnassent pour empêcher les François d'y rentrer. Le lendemain matin on aperçut à l'entrée de la Riviere sept Barques, toutes pleines de Gens armés, le Morion en tête, & l'Arquebuse en étar. Elles remonterent jusques vis-à-vis de la Caroline, voguant en ordre de Bataille, & quelque demande, que firent les Sentinelles, personne ne répondit. On leur tira quelques coups de fusils, mais elles étoient hors de portée; on alloit leur lâcher une volée de Canons, lorsque quelqu'un s'étant levé, cria que c'étoit M. de Ribaut.

Motifs de son voyage.

La surprise fut grande dans le Fort, & la joye mêlée de quelque crainte. Laudonniere croyoit n'avoir rien à se reprocher, mais il n'y a qu'au Tribunal de Dieu, que le témoignage de la conscience rassure parfaitement, & cette façon d'agir d'un Homme, avec qui il avoit toujours été en bonne intelligence, ne lui permettoit pas de douter qu'on ne l'eût desservi auprès de M. l'Amiral, ou du Roy même. Il apprit bien-tôt de la bouche de M. de Ribaut, que sa crainte étoit fondée; car l'ayant prié en particulier de s'expliquer avec lui sans déguisement, ce Général lui fit un grand détail de tout ce qui avoit été dit & mandé à la Cour à son désavantage.

Chefs d'accusation contre Laudonniere.

Les principaux griefs étoient, qu'il tranchoit tellement du Souverain, & gouvernoit d'une manière si tyrannique, qu'il n'y avoit plus per-

sonne en Floride, qui voulût y servir sous ses ordres; qu'il regardoit ce Pays, comme sa conquête & son domaine; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, si on vouloit le conserver au Roy; qu'il étoit même nécessaire pour cela d'avoir la force en main; & que le moins qu'il y avoit à craindre, si Sa Majesté différoit de prendre ces mesures, étoit que les François de la Floride, ne se fissent eux-mêmes justice, comme il étoit arrivé à Charles-Fort au sujet du Capitaine Albert, & ne cherchassent ensuite l'impunité de leur crime dans la révolte, en se donnant à quelqu'autre Puissance. Enfin que sa fidélité même étoit suspecte.

C'étoit en effet là les raisons, qui avoient engagé le Roy à faire armer sept Navires, & à en donner le commandement au Sieur de Ribaut. La réputation, où l'on avoit mis la Floride en France; le bruit d'un armement si considérable, & la confiance, que l'on avoit au Général, avoient causé un véritable empressement à y prendre parti, d'autant plus que la Paix laissoit sans employ un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers, qui furent charmés de trouver cette occasion de ne pas perdre le fruit de leurs services passés. On verra même dans la suite que l'Amiral de Coligny n'avoit pas eu cette fois-ci la même attention à exclure les Catholiques, que dans les autres Armemens, au moins parmi les Soldats & les Matelots.

Les commencemens de cette expédition Dangers, que ne furent pas heureux: la Flotte étant encourut la Flotte, core mouillée dans la Rade de Dieppe, essuya, avant que d'arriver en un coup de vent si furieux, qu'elle fut obli-Floride.



1565.

gée de faire vent arriere, & qu'elle courroit risque de périr, si elle n'eût rencontré le Port du Havre-de-Grace, pour s'y mettre à l'abri de la tempête. Elle en partit le quatorzième de Juin, & une seconde tourmente la contraignit de relâcher à Portsmouth. Elle fut ensuite plus de deux mois à gagner la Floride, & M. de Ribaut s'amusa encore plus de deux mois en differens endroits de la Côte, avant que d'entrer dans la Riviere de May. Peut-être vouloit-il s'assurer des Sauvages de ces Cantons, au cas qu'il trouvât de la résistance de la part du Commandant de la Caroline.

Laudonniere  
veut repasser  
en France.

Quoiqu'il en soit, dès qu'il se fut ouvert à celui-ci des soupçons de la Cour, il demeura convaincu par ses réponses, & par le témoignage des principaux Officiers, qu'on en avoit imposé au Roy & à M. l'Amiral. Il n'oublia rien ensuite pour engager Laudonniere à demeurer avec lui en Floride, jusqu'à lui offrir de lui laisser le commandement de la Caroline, & d'aller se placer ailleurs: mais il le trouva ferme dans la résolution de passer en France, pour s'y justifier, & il n'insista pas davantage; il lui rendit même une Lettre de M. de Coligni, par laquelle ce Seigneur, sans lui rien témoigner des accusations, qu'on avoit faites contre lui, l'invitoit à venir informer le Roy & son Conseil des moyens, qu'il jugeroit les plus propres pour établir solidement la nouvelle Colonie.

Réception,  
& propositions,  
que les  
Sauvages font  
à M. de Ri-  
baut.

Cependant au premier avis, qu'avoient eu les Sauvages de l'arrivée de la Flote Françoisé, ils s'étoient rendus en grand nombre à la Caroline. Quelques-uns ayant reconnu M. de

Ribaut à sa barbe, qu'il portoit toujours fort longue, lui témoignerent une grande joye de son retour, & lui firent quantité de présens, parmi lesquels il y avoit un très-gros morceau de Mine, qui se trouva d'un bon Or. Ils ajoutèrent que, s'il vouloit, ils le meneroient à des Montagnes, où il y avoit de ce métal en abondance. Le Général étoit bien résolu de s'assurer une bonne fois de la vérité, sur un point de cette importance, mais il eut bientôt d'autres occupations, que celle d'aller visiter les Montagnes d'Apalache. Il avoit fait sonder la Riviere, & il ne s'y étoit pas trouvé assez d'eau pour les quatre plus gros Navires, qu'il fut obligé de laisser dans la Rade, & il fallut se servir des Chaloupes pour en tirer les provisions, dont on avoit besoin dans la Caroline. Cela fait, il songea à réparer le Fort, & comme il mit presque tout son Monde en œuvre, les travaux avancerent beaucoup en peu de jours.

Ils n'étoient point encore achevés, lorsque le quatrième de Septembre, vers les quatre heures du soir, six Navires Espagnols vinrent mouïller dans la Rade, assez près des quatre Vaisseaux François, qui y étoient restés. Cette Escadre étoit commandée par D. Pedro MENENDEZ de Avilez, Chevalier de S. Jacques, Commandeur de Santa Cruz de la Carça : mais pour entendre ce que j'ai à dire dans la suite, il faut reprendre les choses de plus haut.

Cet Officier, que les Historiens de la Nation nous représentent comme un des plus grands Hommes, qu'elle ait eus dans le nouveau Monde, se trouvant à la Cour d'Espagne embarrassé dans des affaires fâcheuses, que ses En-

Une Escadre  
Espagnole ar-  
rive à la vûe  
de la Flote  
Françoise.

Quel étoit le  
Général.



1565.

nemis lui avoient suscitées, fut assez étonné de recevoir de la bouche même du Roy Philippe II. son Maître, un ordre de se transporter en Floride, d'en visiter exactement toutes les Côtes, & d'en dresser une Carte exacte, pour être mise entre les mains de tous les Pilotes, qui iroient désormais en Amerique, parce que les fréquens naufrages, qui se faisoient au Canal de Bahame, & sur les Côtes voisines, étoient uniquement causés par le peu de connoissance, qu'on avoit eu soin de prendre des atterages.

Occasion de son voyage.

Un commandement si imprévu fit reprendre cœur à Menendez, qui se croyoit disgracié; mais la Commission, que le Roy lui donnoit, lui parut trop limitée, & pour en étendre les bornes, il dit à Sa Majesté, qu'il ne connoissoit rien de plus important pour son service, que la conquête & l'établissement de la Floride; qu'il sçavoit que ces immenses Regions joiissoient d'un climat fort sain, & que les Terres en étoient extrêmement fertiles; mais que quand bien même il n'y auroit aucun avantage solide à tirer pour l'Etat de la possession de ce beau Pays, il étoit habité par des Peuples ensevelis dans les plus épaisses ténèbres de l'Infidélité; que Sa Majesté étoit obligée en conscience, comme légitime Souverain de toute la Floride, de leur procurer la connoissance du vrai Dieu, puisque c'étoit à cette condition que les Souverains Pontifes avoient donné à ses Ancêtres le Domaine du nouveau Monde. Pour moi, SIRE, ajouta-t'il, l'aveuglement de tant de milliers d'Idolâtres m'a touché à un point, que de tous les Emplois, dont Votre Majesté peut m'honorer,

rer, il n'y en a pas un seul, auquel je ne préférassé celui de conquérir & de peupler la Floride de véritables Chrétiens.

1565.

Le Roy loüa son zèle, & agréa ses offres; il fut réglé qu'il conduiroit cinq cent Hommes en Floride avec des vivres pour un an, le tout à ses frais, & sans que Sa Majesté, ni ses Successeurs fussent tenus à son égard à aucun dédommagement: que dans l'espace de trois ans il auroit conquis la Floride, & auroit fait une Carte exacte de toutes les Côtes: qu'outre les cinq-cent Hommes destinés à peupler la Floride, & parmi lesquels il y auroit cent Laboureurs, & quatre Prêtres Jésuites, il y porteroit des Chevaux & des Cavaliers, & de toutes les especes de gros & de menu Bétail; qu'il y établiroit une Audience Royale, dont il seroit Alguasil Mayor: qu'il formeroit deux ou trois Bourgades, chacune de cent Habitans, & qui seroient défendûes par de bons Forts: qu'il pourroit aller, quand il le jugeroit à propos, à l'Isle Espagnole, à Portoric, à Cuba, & venir même en Espagne, sans payer de droits, ni pour les vivres, ni pour les provisions, ni pour les marchandises, excepté l'or, l'argent, & les pierres précieuses: que pendant six ans il pourroit armer deux Galions de cinq à six cent Tonneaux, & deux Pataches de cent cinquante ou de deux-cent: que toutes les prises, qu'il seroit avec ces Bâtimens, seroient à lui: qu'il auroit le titre perpétuel & héréditaire d'Adelantade de la Floride, avec les mêmes prééminences & prérogatives, dont jouissent ceux de Castille, & deux mille Ducats d'honneur, à prendre sur le revenu de la Pro-

A quelles conditions il traite avec le Roy.



1565.

vince ; & que celui de ses Enfans ou de ses Gendres , qu'il nommeroit pour son Successeur , joiüiroit des mêmes privileges : qu'il auroit un cinquième de tout ce qui appartiendroit à Sa Majesté , des revenus , des Mines , de l'Or , de l'Argent , des Perles , & des fruits de la Terre dans toutes ses conquêtes. Enfin le vingt-deux de Mars de cette année le Roy lui fit délivrer des Provisions de Capitaine Général de l'Armement destiné pour la Floride.

On reçoit des nouvelles à Madrid du secours , qu'on préparoit en France pour la Floride ; résolutions , qu'on y prend à ce sujet.

Sur ces entrefaites on eut avis pour la première fois en Espagne que les Huguenots de France s'étoient établis depuis trois ans dans la Floride, qu'ils y avoient construit des Forts, & qu'on étoit sur le point de leur envoyer un grand secours d'Hommes, de Vivres, & de Munitions. L'Adelantade étoit allé faire un tour en Biscaye, & dans les Asturies, sa Patrie, afin d'engager ses Parens & ses Amis, à lui fournir l'Argent, & les Cautions nécessaires pour les frais de son Entreprise; il fut mandé à la Cour, & il s'y rendit en diligence, laissant le soin de ses affaires entre les mains d'Estevan de las ALAS, & après avoir nommé D. Pedro Menendez MARQUEZ, son neveu, Amiral de sa Flotte, avec ordre de faire voile incessamment pour les Canaries, & de l'y attendre.

Il apprit en arrivant à la Cour les nouvelles, qu'on venoit de recevoir de France, & le Roy lui dit, qu'ayant besoin de plus grandes forces, pour chasser les Hérétiques de la Floride, il n'étoit pas juste que cette augmentation de dépenses fut sur son compte: ainsi qu'il seroit expédier des ordres pour qu'il

trouvât prêts dans les Indes deux-cent Chevaux, quatre-cent Fantassins, & trois Navires de sa Flotte, dont la paye pour quatre mois, les Vivres, les Munitions, l'Artillerie, & toutes les choses nécessaires seroient fournies sur son Trésor. Menendez ayant alors représenté à Sa Majesté que ces nouvelles dispositions retarderoient beaucoup son arrivée en Floride, & que tandis qu'il seroit occupé à faire les préparatifs à l'Isle Espagnole & ailleurs, les Hérétiques de France auroient tout le tems de fortifier leur Place, de faire alliance avec les Floridiens, & de les discipliner : qu'il lui paroïssoit plus expédient au service de Sa Majesté qu'elle lui donnât deux Galeres & deux Galiottes de celles, qui étoient sous les ordres de Dom Alvarez Baçan : qu'avec ce renfort il partiroit au premier bon vent, & préviendroit le secours de France : qu'il entreroit dans le port le plus proche de celui, qu'occupoient les François, qu'il s'y fortifieroit, qu'il s'attacheroit les Caciques des environs, & que lorsqu'au Printems prochain sa Cavalerie arriveroit, il seroit en état de tenir la Campagne, & d'attaquer l'Ennemi avec avantage, ou de l'obliger à abandonner le Pays.

Son projet fut approuvé : mais comme les Turcs menaçoient alors l'Isle de Malte, le Roy Catholique ne jugea pas à propos d'affoiblir son Armée Navale, & ce Prince donna des ordres pour suppléer d'ailleurs à ce que demandoit le Capitaine Général. Ces ordres, quoique précis, ne furent pourtant exécutés en entier ; Menendez essaya même de la part des Officiers du Conseil des Indes, plusieurs

Départ de  
Menendez. E-  
tat de ses for-  
ces.



1565.

contretiens fâcheux, & ne put mettre à la voile que le vingt-neuf de Juin. Sa Flotte étoit composée du Galion le *S. Pelage*, du port de neuf-cent quatre-vingt seize Tonneaux, & de dix Navires, dont les Equipages montoient à neuf-cent quatre-vingt-quinze Hommes, y compris les Gens de guerre & les Mariniers, quatre Prêtres Seculiers, cent dix-sept, tant Officiers, qu'Ouvriers, & une très-nombreuse Artillerie, dont une partie étoit destinée pour les Forts, que l'on devoit construire en Floride. Tout cela étoit aux frais de l'Adelantade, à l'exception de deux-cent quatre-vingt-dix-neuf Soldats, de quatre-vingt-quinze Mariniers, & du Pilote en Chef. C'étoit aussi le Roy, qui avoit fretté le *Saint Pelage*.

Cette Flotte sortit du Port de Cadix le vingt-neuf de Juin, mais une grande tourmente l'obligea bientôt à y rentrer, ce qui affligea beaucoup le Capitaine Général, qui fondoit tout le succès de son entreprise dans la diligence; mais il en fut un peu consolé par un renfort d'Hommes, que ce retardement lui procura, de sorte qu'étant arrivé aux Canaries, son Armement se trouva composé de quinze-cent quatre Personnes, parmi lesquelles il y avoit plusieurs Gentilshommes des meilleures Maisons de Biscaye, de Galice & des Asturies. Deux jours après son départ de Cadix le Capitaine Luna y arriva avec quatre-vingt-dix Hommes, & s'embarqua sur une Caravelle, qu'on lui fournit toute équipée. D'autre part Dom Estevan de las Alas Lieutenant de Menendez fit aussi embarquer dans les Ports d'Avilez & de Gijon deux-cent cin-

quante-sept tant Marelots que Soldats sur trois Navires, sous les ordres de l'Amiral Dom Pedro Menéndez Marquez, lequel fut encore pourvû de la Charge de Thrésorier Général du Roy dans la Floride.

Enfin, comme on avoit donné à cette expédition tout l'air d'une guerre sainte, entreprise contre les Hérétiques, de concert avec le Roy de France, qui désavoüoit, disoit-on, l'Etablissement de ses Sujets de la Religion Pré-tendue Reformée dans la Floride, tant de Gens se présentèrent pour avoir part à cette espece de Croisade, que toutes les forces réunies du Capitaine Général, se trouverent monter à deux mille six-cent Hommes, parmi lesquels il y avoit douze Religieux de Saint François, onze Prêtres, & un Laïc, un Religieux de la Merci, cinq Ecclésiastiques, & huit Jesuites. De sorte qu'avec ce que Menéndez avoit reçu du Roy son Maître, en moins de quatorze mois, il se trouva avoir dépensé du sien un million de Ducats.

Il ne s'arrêta point aux Canaries; mais il s'étoit à peine remis en Mer, qu'une tempête dispersa sa Flotte. La Capitane & une Patache disparurent, une grande Chaloupe fut contrainte de rentrer dans le Port, parce qu'elle faisoit eau de toutes parts; les Navires, qui étoient sous les ordres d'Estevan de las Alas avoient pris une autre route, & il n'en demeura avec le Capitaine Général que cinq, qu'une seconde tourmente, qui survint le vintième de Juillet, obligea de jeter à la Mer une partie de leur charge. Le neuvième d'Août Menendez prit terre à l'Isle de Portoric, après avoir fait en passant de nouvelles



1565.

provisions à l'Isle Espagnole. Il y enrôla quarante-trois Hommes, & il y apprit que M. de Ribaut avoit pris les devants sur lui; mais qu'on avoit remarqué que ce Capitaine s'étoit amusé pendant plus de deux mois en differens endroits de la Côte de la Floride.

Il délibere  
sur ce qu'il  
doit faire.

Menendez se trouvoit alors réduit à la troisième partie de son Monde, & la plupart de ses Soldats étoient sans experience; mais comme tous les Officiers, qui l'accompagnoient, étoient Gens de résolution, il assembla le Conseil de Guerre, auquel il représenta que ce n'étoit ni l'interêt, ni l'ambition, qui l'avoient engagé dans cette Entreprise, mais le seul zèle de la gloire de Dieu; qu'il lui paroïssoit que le Tout-Puissant, en permettant, que de toute la Flotte, avec laquelle il étoit parti de Teneriffe, il ne lui restât que cinq Navires, vouloit que le succès d'une si glorieuse expédition ne pût être attribué qu'à la force invincible de son bras, & que son avis étoit, que sans délibérer davantage, on fit voile pour la Floride, où il esperoit surprendre les Hérétiques, avant que le secours, qu'ils attendoient, les eût joint; & remporter sur eux une victoire complete.

Il pria néanmoins le Conseil de lui dire ce qu'il pensoit de sa résolution. Le Mestre de Camp D. Pedro de VALDEZ, qui étoit son gendre, prit le premier la parole, & fut de son avis; la plupart des autres opinerent de même, mais quelques-uns, qui avoient à leur tête un Capitaine, nommé Jean de S. VINCENT, & qui méditoient de passer au Perou, ou à la Nouvelle Espagne, lui représenterent que de vouloir ainsi brusquer l'Entreprise avec si peu

de Monde, c'étoit se mettre en un péril évident de la faire échouer. A la fin cependant, comme ils virent que le plus grand nombre persiffoit dans l'avis contraire, ils firent au moins semblant de s'y rendre.

L'Adelantade au comble de sa joye se remit en Mer, & le vint-huit d'Août découvrit la Terre de la Floride. La difficulté étoit de sçavoir, si l'on étoit au Nord, ou au Sud des François, & dans cette incertitude, on ne fit autre chose pendant quatre jours, que de courir des bordées au large & à Terre. Le cinquième jour l'Adelantade apperçut quelques Sauvages à la Côte, & envoya son Mestre de Camp, avec vint Arquebusiers, pour prendre langue. Dès que ces Barbares virent approcher les Chaloupes, ils se mirent en devoir de s'opposer à leur débarquement, puis se retirèrent au petit pas, ayant toujours leurs Arcs bandés. Valdez n'osa les poursuivre, appréhendant quelque embuscade, mais comme il ne vouloit pas s'en retourner, sans avoir eu quelques nouvelles des François, il appella un de ses Gens, qui avoit mérité la mort, & qu'on avoit réservé dans le dessein de s'en servir dans de pareilles occasions, il lui ordonna de quitter ses Armes, il lui mit en main quelques Marchandises, lui dit de suivre les Sauvages, & lui promit sa grace, s'il pouvoit tirer de ces Barbares quelques lumieres sur ce qu'on vouloit sçavoir.

Le Soldat s'acquitta parfaitement de sa commission, & apprit que les François étoient à vingt lieuës de-là, en tirant au Nord. Il engagea même quelques Sauvages à le suivre jusqu'au lieu, où le Mestre de Camp s'étoit arrêté.

Il découvre  
la Floride.

Il apprend  
des nouvelles  
des François.



1565.

té, & ils en furent bien reçus. Ils lui demanderent où étoit le Général, & Valdez leur répondit qu'il étoit resté sur son bord; il les invita à l'y aller trouver, mais ils s'en excusèrent, ils ajoutèrent que s'il vouloit débarquer, & se reposer chez eux, il n'auroit pas lieu de s'en repentir. Sur cette réponse Valdez leur fit amitié, & se rembarqua. Le Capitaine Général sur son rapport ne balança point à mettre pied à terre, il prit cinquante Maîtres, & s'embarqua avec eux dans ses Chaloupes. Les Sauvages ne l'eurent pas plutôt aperçû, qui s'avançoit vers le rivage, qu'ils jetterent leurs armes, & s'approcherent en chantant, & levant les mains au Ciel. Menendez les caressa beaucoup, il leur distribua de petits présents, qu'ils reçurent avec reconnoissance, & leur fit donner à manger; mais il ne put rien tirer d'eux que ce qu'ils avoient déjà dit au Mestre de Camp.

Il donna à la Riviere des Dauphins le nom de *S. Augustin*.

Il retourna donc à son bord, remit à la voile, & après avoir fait environ huit lieues, il se trouva le 28 d'Août à l'embouchure de la Riviere des Dauphins. Elle lui parut fort belle, & il lui donna le nom de *Saint Augustin*, parce que ce jour-là on célébroit la Fête de ce Saint Docteur. Il ne s'y arrêta pourtant point, il continua sa route, & le lendemain il aperçut quatre Navires à l'Ancre, ce qui lui fit juger que les François avoient reçu le secours, qu'ils attendoient. Il assembla aussitôt son Conseil, qui fut d'avis de retourner à l'Isle Espagnole, & d'y attendre que toute la Flotte s'y fut réunie. Cette résolution le chagrina d'autant plus, qu'il avoit été découvert, qu'il ne faisoit point de vent, que ses Navires

Étoient en très-mauvais état, & qu'il avoit  
tout à craindre, s'il étoit poursuivi.

1565.

Il representa donc qu'il lui paroïssoit plus à propos de surprendre les quatre Vaisseaux François, qui étoient mouillés dans la Rade, où ils n'étoient apparemment restés, que parce qu'ils ne pouvoient pas entrer dans la Riviere, où le Fort étoit situé : que sans doute il y restoit peu de Mopde, parce que le Général, les croyant en pleine sûreté, n'y auroit laissé qu'une partie des Equipages : qu'après qu'il s'en seroit rendu le Maître, rien ne l'empêcheroit plus d'entrer dans la riviere de Saint Augustin, où il se fortifieroit, tandis que quelques-uns de ses Vaisseaux iroient à l'Isle Espagnole, pour y donner avis de sa situation à ceux de sa Flotte, qui s'y seroient rendus, & pour y prendre les vivres & les munitions, dont on auroit besoin : que quand toutes ses forces seroient réunies dans la Riviere de Saint Augustin, il pourroit attaquer les François par Mer & par Terre, & que ceux-ci, après la perte de leurs grands Vaisseaux, ne pourroient ni résister à de si puissans efforts, ni même retourner en France.

Il se résout  
à attaquer les  
Vaisseaux  
François.

Ces raisons parurent convainquantes à tout le Conseil, & on jugea le projet du Capitaine Général digne de son courage & de sa prudence ; on éventa sur l'heure toutes les voiles, & l'Escadre n'étoit plus qu'à trois lieues des Navires François, lorsqu'un calme profond suivi de pluyes & de tonnerre, empêcha les Espagnols d'avancer. Vers les neuf heures du soir le Ciel se découvrit, & le vent devint bon, mais l'Adelantade fit réflexion que, quelque diligence qu'il pût faire, il seroit

Ce qui se pass  
se entre eux &  
lui.



1565.

tout-à-fait nuit, lorsqu'il auroit joint les François, lesquels, s'ils se trouvoient trop foibles pour le combattre, se laisseroient peut-être accrocher pour brûler les Navires Espagnols, dussent-ils perdre les leurs, & se sauver à terre dans leurs Chaloupes. Il avoit remarqué d'ailleurs que tous les matins, & jusqu'à midi, la Mer étoit basse à la Côte, & à l'entrée des Rivieres, qui ont toutes des barres; & sur cette observation il forma le dessein de moiïiller les Ancres, le plus près qu'il seroit possible des Ennemis, puis de filer du cable, afin de se trouver au milieu d'eux à la pointe du jour, lorsqu'ils ne pourroient, ni manœuvrer, ni recevoir du secours de ceux de leurs Vaisseaux, qui étoient moiïillés vis-à-vis la Caroline.

Ce plan dressé, & les ordres donnés en conséquence, l'Adelantade vogue à petites voiles jusques vers les onze heures & demie; alors il jetta ses Ancres, & fila tous ses Cables, en sorte qu'il se trouva bientôt par le travers de la Capitane Françoisise. Nos Historiens disent qu'il demanda des nouvelles de M. de Ribaut, & de ses principaux Officiers, qu'il nomma tous: qu'il assura ensuite que son arrivée dans cette Rade ne devoit point inquiéter les François, & qu'il n'avoit pas même dessein de s'y arrêter; qu'en effet il appareilla à la pointe du jour, mais qu'au lieu de prendre le large, il arriva tout court sur les Navires François, qui n'eurent que le tems de couper leurs Cables, & de faire voile au plus vite.

Un Auteur Espagnol, (a) & le seul, que

(a) D. André Gonzalez *nologico para la Historia de Barcia*, *Ensayo Chronologico para la Historia de la Florida.*

Je sache, qui ait écrit le détail de cette Expédition, assure au contraire que les François voyant les Navires des Espagnols s'approcher dans l'obscurité de la nuit, firent un feu continu sur eux; mais sans aucun effet: que Menendez ne tira pas un seul coup, & fit mettre tous ses Gens ventre à terre: qu'au point du jour son Vaisseau se trouvant engagé entre les deux plus grands Navires ennemis, il fit sonner les Trompetes, comme pour saluer la Capitane François, qui lui rendit le salut: qu'ensuite il parut & demanda d'où étoient ces Navires, & ce qu'ils venoient faire dans la Floride? Qu'on lui répondit qu'ils étoient de France, & qu'ils étoient venus porter des munitions & des Hommes pour un Fort, que le Roy très-Chrétien avoit dans la Riviere de May, & pour quelques autres, qu'on avoit dessein de construire dans le Pays: que Menendez leur demanda, s'ils étoient Catholiques ou Lutheriens (a) qu'ils répondirent qu'ils étoient Lutheriens; qu'ils demanderent ensuite à celui, qui leur parloit, qui il étoit, & quel étoit son dessein; & qu'il leur dit: Je suis Pedro Menendez Général de cette Flotte du Roy Catholique Dom Philippe II. Je suis venu dans ce Pays, pour y faire pendre, ou égorger tous les Lutheriens, que j'y trouverai, ou que je rencontrerai en Mer, suivant les ordres, que j'ai reçus du Roy mon Maître; & ces ordres sont si précis, qu'il ne m'est pas permis de faire grace à l'qui que ce soit: je les exécuterai donc à la lettre, mais lorsque je me serai rendu Maître de vos Navires,

(a) Les Espagnols appelloient communément Luthériens tous les nouveaux Hérétiques.



1565. si j'y rencontre quelque Catholique, je le traiterai avec bonté : pour les Hérétiques, ils mourront tous.

Il attaque les Navires François, qui lui échappent, & se retire dans la Riviere de S. Augustin.

A ces mots, continuë l'Auteur Espagnol, l'Adelantade fut interrompu par des huées accompagnées d'injures atroces, & indécentes contre lui & contre le Roy Catholique. Outré de colere, il fit prendre sur l'heure les armes à ses Gens, acheva de filer ses Cables, & donna ordre d'aborder; mais les Cables s'étant embarrassés dans les Ancres, les François eurent le tems de prendre le large; les Espagnols les poursuivirent, & leur tirerent quelques volées de Canon, mais de trop loin pour les atteindre. Alors Menendez desespérant de les pouvoir joindre, se rapprocha vers les dix heures du matin de la Riviere de May, à dessein d'y entrer. Il changea bientôt de résolution; car ayant aperçu cinq Bâtimens à l'ancre, & deux Bataillons rangés en bon ordre sur la pointe de la barre, qui firent feu sur les Vaisseaux lorsqu'ils parurent, il comprit que s'il s'opiniâtroit à vouloir forcer le passage, les autres Vaisseaux François pourroient revenir sur lui, & le mettre entre deux feux. Ainsi il jugea plus à propos de reprendre la route de la Riviere de S. Augustin.

Conseil de guerre tenu à la Caroline, & son avis.

Les quatre Navires François, qui ne l'avoient point perdu de vûë, le voyant s'éloigner, revirerent aussitôt de bord, & retournerent à leur premier mouillage, les vents contraires ne leur ayant pas permis de s'approcher davantage de la Riviere de May. Dès qu'ils eurent mouillés les ancrs, COSSET, qui les commandoit, écrivit à M. de Ribaut, pour l'instruire de ce qui s'étoit passé, & sur cet avis ce Gé-

néral assembla le Conseil de guerre. Tous jugerent qu'il falloit travailler sans relâche à fortifier la Caroline, & envoyer par Terre un gros détachement dans la Riviere des Dauphins, pour tomber sur les Espagnols, avant qu'ils eussent le loisir de se retrancher.

M. de Ribaut, après avoir écouté tout le monde, tira de sa poche une Lettre, qu'il avoit reçûe de l'Amiral de Coligni peu de jours avant son départ de France, par laquelle ce Seigneur lui mandoit qu'un Officier Espagnol, nommé D. Pedro Menendez, se dispoisoit à aller attaquer *la Nouvelle France*, & lui recommandoit expressément de ne pas souffrir qu'il entreprît rien, qui pût préjudicier aux droits de Sa Majesté. Il n'y avoit rien en cela, qui dût obliger le Général de s'éloigner de l'avis, qu'on venoit de proposer d'une manière si unanime; il en conclut néanmoins qu'il devoit aller avec ses quatre plus grands Navires fonder sur trois de ceux d'Espagne, que Cosslet lui avoit mandé être restés au large, disant que quand il les auroit en sa puissance, il lui seroit facile de faire des autres ce qu'il voudroit.

M. de Laudonniere & un Capitaine, nommé la GRANGE, qui avoit beaucoup de part à la confiance de M. l'Amiral, refuterent sans peine ce raisonnement, & le premier ajoûta que cette Côte étoit sujette à des ouragans, qui duroient quelquefois plusieurs jours, & que si par malheur il en survenoit un, tandis que presque toutes les forces de la Colonie seroient en Mer, rien n'empêcheroit les Espagnols, qui étoient dans la Riviere des Dauphins, de venir s'emparer de la Caroline. Ils

1565.

M. de Ribaut en propose un autre.

Il s'entête, quoiqu'il soit seul de son avis.



1565.

eurent beau dire, Ribaut persista dans son dessein, quoique personne ne l'approuvât; il obligea même Laudonniere, à qui il avoit laissé le commandement de la Caroline, de lui donner toute sa Garnison, & presque tous ses vivres. La Grange ne vouloit pas s'embarquer, & fut deux jours à se rendre; à la fin il se laissa gagner.

Il s'embarque pour aller chercher les Espagnols.

Il ne resta dans le Fort avec M. de Laudonniere, qui étoit malade, que le Sieur du Lys Ingenieur, deux Gentilshommes, nommé la VIGNE, & S. CLER, & cinquante personnes, d'autres disent quatre-vingt-cinq, quelques autres en font même monter le nombre jusqu'à deux-cent quarante; mais tous conviennent qu'il n'y en avoit pas vingt en état de tirer un coup de Mousquet: les autres étoient des Soldats, qui avoient été blessés dans l'expédition contre Outina, de vieux Artisans, des Vivandiers, des Femmes & des Enfans. Ce fut le sixième de Septembre, que le Général s'embarqua pour aller chercher les Espagnols; mais les vents contraires l'arrêterent en Rade jusqu'au dix, qu'il mit à la voile.

Menendez prend possession de la Riviere de S. Augustin.

Le sept D. Pedro Menendez étoit entré dans la Riviere des Dauphins, à laquelle nous avons vû qu'il avoit donné le nom de Saint Augustin, & que je nommerai toujours ainsi dans la suite. Il fit aussi-tôt débarquer trente Hommes sous la conduite d'André Lopez PARRINO, & de Jean de Saint Vincent, tous deux Capitaines, à qui il donna ordre de choisir un lieu avantageux, & d'y faire quelques retranchemens, en attendant qu'on y pût construire un Fort. Le lendemain à midi il mit lui-même pied à terre, trouva à son débarque-

ment quantité de Sauvages, à qui il fit amitié, & qui lui confirmerent tout ce qu'il avoit appris de la situation de la Caroline. Le neuf il fit célébrer les divins mystères, & prit de nouveau possession du Pays avec toutes les formalités requises; & obligea ses Officiers de jurer qu'ils lui seroient fideles jusqu'à la fin de son Expédition.

Il alla ensuite visiter l'emplacement, que ses deux Capitaines avoient choisi; il l'approuva, puis il se rembarqua, & faisant réflexion qu'il étoit à craindre que, quand toutes ses Troupes seroient à terre, les François ne vinsent attaquer ses Vaisseaux, qui étoient mouillés à une lieuë & demie au large; il fit travailler en diligence à en tirer toutes les choses, dont il avoit besoin pour l'établissement, qu'il méditoit, & les Troupes, dont il vouloit se servir pour prendre la Caroline. Le jour suivant il eut avis que M. de Ribaut s'approchoit pour le combattre, sur quoi il donna ordre à celui, qui commandoit le *S. Pelage*, & à un autre Vaisseau, d'appareiller à minuit pour l'Isle Espagnole; il s'embarqua lui-même dans un grand Batteau, mit cent cinquante Soldats sur un Navire de cent Tonneaux, & avec ces deux Bâtimens il alla mouiller sur la Barre à deux brasses d'eau.

À la pointe du jour les Navires François partirent à l'endroit même, d'où les deux Espagnols étoient partis, & un moment après il y en eut un, qui s'avança vers la Barre avec trois Chaloupes. L'Adelantade comprit toute la grandeur du péril, où il se trouvoit, mais par bonheur pour lui il fallut que les François attendissent deux heures entieres le retour de

Les François sont surpris d'un furieux ouragan, lorsqu'ils se disposoient à attaquer les Espagnols.



la marée, pour entrer sur la Barre. Il faisoit un très-beau tems, & la Mer étoit fort belle, lorsque tout à coup il s'éleva un vent de Nord si violent, & la Mer devint si orageuse, que M. de Ribaut fut contraint de s'éloigner de la Côte, & d'abandonner sa proye, au moment que, selon toutes les apparences, elle ne pouvoit lui échaper.

Discours de Menendez à ses Officiers.

Menendez ne douta point que cet orage, qui le fauvoit, ne fût un effet des Prieres, qu'il avoit faites au fort du danger, dont il se voyoit si heureusement délivré, & ne songea plus qu'à profiter de l'éloignement des François. Il fit dire une Messe du Saint Esprit, au fortir de laquelle il assembla le Conseil de guerre. Il y déclara que s'il ne s'agissoit que du service du Roy, personne ne devoit être surpris qu'ils renonçassent à une entreprise, où il se rencontroit tant d'obstacles; mais que c'étoit la cause de Dieu, & qu'on ne pouvoit l'abandonner, sans encourir la malédiction du Tout-Puissant. » Nous sommes, ajouta-t'il, environnés d'Ennemis, les vivres commencent à nous manquer; mais c'est dans ces grandes extrémités, que paroît le véritable courage.

A ces mots l'Assemblée l'interrompit, en l'assurant qu'ils étoient tous disposés à le seconder de leur mieux: alors plein d'une nouvelle confiance, il reprit la parole, & dit que le Ciel se déclaroit si visiblement pour eux, que le succès de leur Expédition étoit sûr, s'ils ne se manquoient pas à eux-mêmes; qu'assurément l'Escadre Françoisise, qui trois jours auparavant fuyoit devant eux, n'avoit osé les venir attaquer, que parce qu'elle avoit renforcé ses équipages de tout ce qu'il y avoit

de meilleurs Hommes dans le Fort de la Caroline; que la tourmente, qui venoit de l'écartier, ne lui permettoit pas de se réfugier dans son Port, & que, selon toutes les apparences, elle n'y pourroit rentrer de plusieurs jours. » D'ailleurs ce sont des Hérétiques, & nous sçavons, avant que de partir d'Espagne, que leur Général Ribaut avoit défendu sous peine de la vie à tout Catholique de s'embarquer avec lui (a). Eux-mêmes nous ont déclaré qu'ils étoient tous Lutheriens. Nous sommes donc obligés de leur faire la guerre à toute outrage, non seulement parce que nous en avons des ordres exprès; mais encore parce qu'ils sont résolus de leur côté à ne nous faire aucun quartier, pour empêcher que nous ne plantions la Foy Catholique dans un Pays, où ils veulent faire regner leur abominable Secte. Ainsi nous devons également à Dieu & au Roy notre Maître, de périr plutôt, que de ne pas achever ce qu'avec le secours visible du Ciel, nous venons de commencer si heureusement.

Il leur expliqua ensuite son projet, qui consistoit à choisir cinq-cent Soldats, Arquebustiers & Picquiers, de leur faire prendre des vivres pour huit jours, de les diviser en dix Compagnies, chacune avec son Capitaine & son Drapeau, de les faire marcher vers la Caroline, & de les précéder lui-même de deux lieues, avec une Bouffole, un François, qui étoit tombé entre ses mains, & quelques Soldats armés de Haches, pour ouvrir un passage à travers le bois. Il ajouta que, s'il avoit le bonheur d'arriver, avant que d'avoir été

Son plan pour l'attaque de la Caroline.

(a) Nous verrons bientôt que cela n'étoit pas vrai,



1565.

découvert, il feroit sur le champ donner l'Escalade, qu'il porteroit pour cela des échelles, & qu'il comptoit qu'il ne lui en coûteroit pas cinquante Soldats pour se rendre Maître de la Place : que si par malheur il étoit aperçu, avant que de sortir du Bois, il s'y retrancheroit le plus près du Fort qu'il pourroit ; & que de-là il enverroit sommer le Commandant, avec offre de lui fournir un Bâtiment & des vivres, pour retourner en France ; que ce Commandant peut-être, le croyant plus fort, qu'il n'étoit, accepteroit ses offres, que du moins il n'oseroit le venir attaquer dans un lieu couvert, & qu'au printems prochain, après qu'il auroit reçu les secours, qu'il attendoit de l'Isle Espagnole, il seroit en état de réduire les François par la force.

Ce discours ne fut pas reçu avec un applaudissement universel. Il y eut même de grandes contestations parmi les Officiers ; mais le plus grand nombre s'étant déclaré pour le Capitaine Général, l'affaire fut résoluë. Menendez fit aussitôt tout préparer pour l'exécution. Il ordonna que le troisième jour tous assistassent à la Messe, avant que de se mettre en marche, que cependant le Mestre de Camp & le Sergent Major fissent le choix des cinq-cent Hommes, qui devoient composer le Détachement, & eussent soin de les fournir de tout ce qui seroit nécessaire ; & comme on travailloit à construire un Fort, qui est devenu une Ville célèbre, sous le nom de *S. Augustin*, il y établit pour Commandant D. Barthelemy MENENDEZ son Frere, & donna à son Amiral le commandement de l'Artillerie, qu'il y laissoit, outre celui des trois Bâtimens, qui lui restoient.

Tout étant ainsi réglé, le Conseil se sépara, & le bruit de ce qu'on y venoit de résoudre, s'étant répandu parmi les Troupes, y excita de grands murmures. Ce fut bien pis encore le lendemain : la sédition s'échauffa de telle sorte, que les Capitaines Jean de Saint Vincent, François RE'CALDE' & Diego de MAYA se crurent autorisés à prier l'Adelantade de se défiliter de son entreprise. Pour toute réponse, il invita à diner tous les Capitaines & plusieurs Gentilshommes, & après les avoir traités splendidement, il leur témoigna sa surprise de ce qu'on avoit revelé le secret du Conseil de guerre ; il ajouta qu'il seroit peut-être de son devoir de châtier les Auteurs d'une si grande infidélité, qu'il leur pardonnoit néanmoins ; mais qu'il étoit bien aisé qu'on sçût que désormais les plus legeres fautes seroient severement punies : que le découragement, qui paroïsoit dans les Soldats, venoit uniquement de leurs Officiers ; que tous néanmoins n'avoient pas perdu cœur, & qu'il voyoit avec plaisir le plus grand nombre se disposer de bonne grace à partir au premier signal, parce que leurs Capitaines leur en montroient l'exemple : cependant que chacun pouvoit encore lui faire ses représentations ; qu'il étoit prêt de changer d'avis, si on lui faisoit voir que c'étoit pour le mieux ; mais que la dernière résolution une fois prise, si quelqu'un étoit assez hardi pour parler, avant qu'il fût tems d'exécuter, il le casseroit sur le champ. Tous répondirent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été arrêté, & ceux-mêmes, qui persisteroient à désapprouver le parti, qu'on avoit pris, promirent de faire leur devoir.

1565

Mutineries  
parmi les  
Troupes ; ré-  
solution de  
Menendez.



1565.  
Conduite sé-  
ditiue d'un  
Capitaine.

Le jour du départ venu, on étoit sur le point de commencer la marche, lorsque Jean de S. Vincent déclara qu'il étoit incommodé, & qu'il ne partiroit point. Comme ses Amis vouloient lui persuader que cette conduite lui feroit tort; il leur répondit qu'il comptoit bien d'apprendre dans quelques jours que tout le Parti auroit été égorgé par les François, & qu'alors il étoit résolu de s'embarquer avec tous ceux, qui demeureroient à S. Augustin, & de prendre la route des Isles. Y a-t'il de la raison, ajouta-t'il, à s'aller faire assommer comme des Bêtes, en suivant un projet si mal concerté?

Départ de  
Menendez  
pour la Caro-  
line.

L'Adelantade ne fit pas semblant d'être instruit de ce discours, & s'alla mettre à la tête de son avant-garde avec Martin de OCHOA, accompagné de vingt Biscayens & Asturiens, à qui il avoit fait donner des Haches, pour frayer les routes; le reste de la Troupe suivit sous les ordres du Mestre de Camp & du Sergeant Major. Le quatrième jour de marche, ils arriverent à une demie-lieuë de la Caroline, & quoiqu'il fit un grand vent, & qu'il plût à verse, Menendez avança encore un quart de lieuë, & s'arrêta sur un terrain extrêmement marécageux, derriere une Piniere, qui le couvroit. Il retourna ensuite vers ses Gens, pour leur servir de guide, dans la crainte qu'ils ne s'égarassent.

Ce que l'Ar-  
mée eut à  
souffrir pen-  
dant la mar-  
che.

À dix heures du soir toute l'Armée se réunit, mais extrêmement fatiguée, & pénétrée de la pluye, qui n'avoit pas discontinué depuis son départ de S. Augustin: outre qu'elle avoit été obligée de passer dans des Marais, où elle avoit de l'eau jusqu'à la ceinture. La pluye re-

doubla alors avec tant de violence, qu'on eut bien de la peine à en garantir les armes, la poudre & les méches. Tant d'incommodités acheverent de faire perdre patience aux Soldats : on n'entendoit par tout que des malédictions, que l'on donnoit au Général, & Ferdinand PEREZ, Enseigne de la Compagnie de S. Vincent, osa bien dire tout haut, qu'il ne comprenoit pas comment tant de braves Gens se laissoient ainsi vendre par un Montagnard d'Asturie, qui ne sçavoit pas mieux faire la guerre sur Terre, qu'un Cheval; que pour lui, s'il en avoit été le Maître, il l'auroit traité, le jour qu'on partit de Saint Augustin pour ce maudit exploit, comme il l'alloit être dans peu par les mains des François.

L'Adelantade n'ignoroit rien de ce qui se disoit contre lui; mais il dissimula sagement, & ferme dans sa résolution, deux heures avant le jour il appella le Mestre de Camp & tous les Capitaines : il leur dit que toute la nuit il n'avoit cessé de consulter le Ciel, & de prier le Seigneur de lui inspirer ce qui convenoit à son service; qu'il étoit persuadé qu'ils en avoient fait autant, chacun en particulier; qu'il étoit enfin tems de se déterminer sur ce qu'il y avoit à faire dans la fâcheuse extrémité, où l'on se trouvoit, harrassés, sans forces, sans pain; sans munitions, & sans aucune ressource humaine.

Quelques-uns lui répondirent qu'il étoit inutile de perdre le tems à délibérer, qu'il falloit reprendre à l'heure même la route de Saint Augustin, que les Palmiers suppléeroient au pain, qui manquoit, qu'en différant davantage, on ne feroit que s'exposer à un péril

Menendez  
consulte ses  
Officiers.

Réponse de  
quelques-uns.



x 5 6 5.

évident de perir. Menendez convint que cet avis étoit sage, qu'il les prioit néanmoins de lui permettre de dire encore un mot, qu'ils feroient après cela les Maîtres de faire ce qu'ils voudroient; que si jusques-là il n'avoit suivi que ses propres idées, il ne vouloit plus déformais se regler que sur les conseils de ses Amis, & de ses Compagnons d'armes. Voyons donc, Monsieur, lui dit un d'entr'eux, ce que vous pensez, & nous vous exposerons ensuite nos raisons.

Il est d'avis d'attaquer la Caroline.

Je crois, mes Amis, reprit Menendez, que nous devons tenter l'Aventure, puisque nous voici à la porte de la Caroline. Si nous nous ne pouvons pas prendre la Place, nous n'avons pas du moins à craindre que nos Ennemis, qui, selon toutes les apparences, sont en petit nombre, s'engagent dans le Bois pour nous en chasser, & nous y aurons toujours une retraite sûre: peut-être même, quand ils nous verront en bataille disposés à les attaquer, se rendront-ils, sans attendre l'assaut, qu'ils ne sont point en état de soutenir. Sinon, rien ne nous empêchera de prendre alors le parti qu'on propose, & nous aurons dumoins la consolation d'avoir fait tout ce qui étoit possible.

Son avis est suivi. Il se dispose à l'attaquer.

Le Mestre de Camp, le Sergent Major, & la plûpart des Capitaines lui donnerent à peine le loisir d'achever son discours, & le conjurent de les mener à l'Ennemi. Quelques-uns voulurent d'abord s'y opposer; mais ils se laisserent bientôt gagner. L'Adelantade dans le transport de sa joye fit aussi-tôt mettre tout le monde à genoux pour implorer le secours du Dieu des Armées; puis il rangea les Compa-

gnies dans l'ordre, qu'elles devoient garder pour l'attaque. Il se mit lui-même à leur tête, avec son François fugitif, ou prisonnier, car les Historiens varient sur ce point; ce qui est certain, c'est que Menendez lui avoit fait lier les mains derrière le dos. Mais comme la nuit étoit fort obscure, & que le vent & la pluye ne diminuoient point, les plus avancés s'égarèrent, ce qui obligea l'Adelantade à faire halte, en attendant le jour dans un endroit, où il avoit de l'eau jusqu'aux genoux.

Cependant M. de Laudonniere également inquiet sur le sort de M. de Ribaut, à cause de l'ouragan, qu'il n'avoit malheureusement que trop bien prévu, & qui duroit encore, & parce que malgré les mouvemens, qu'il s'étoit donnés, pour mettre la Caroline hors d'insulte, il y restoit encore trois grandes brèches, ne croyoit pas l'Ennemi si près de lui. Il arriva même que le tems affreux, qu'il fit cette nuit-là, & qui avoit si fort découragé les Espagnols, fut ce qui contribua le plus au succès de leur Entrepris; car le sieur de la Vigne, qui étoit de garde, voyant ses Soldats tout trempés de la pluye, en eut compassion, & leur permit de s'aller reposer, avant que d'autres fussent venus pour les relever: la continuation du mauvais tems lui ayant ôté jusqu'à la pensée qu'il y eût rien à craindre de la part des Ennemis.

Menendez de son côté s'étoit remis en marche au point du jour, après avoir ordonné sous peine de la vie à tous les siens de le suivre. Il se trouva bientôt au pied d'une Colline, derrière laquelle le François, dont il étoit toujours accompagné, lui assura qu'étoit la Caroline, environ à trois portées d'Arquebuse,

Etat de la  
Place.

Elle est sur  
prise.



1565.

Il monta dessus, & ne vit que quelques maisons, qui lui cachoient la Place, il vouloit aller la reconnoître, mais le Mestre de Camp ne le voulut pas permettre, & y alla lui-même avec Ochoa. Ces deux Officiers examinerent la Place à leur aise, mais comme ils s'en retournoient pour rendre compte au Général de ce qu'ils avoient vû, ils prirent un chemin pour un autre, & un François, qui les découvrit; leur demanda *Qui vive*. Ochoa répondit *France*, & cet Homme persuadé que c'étoit des Gens de sa Nation, s'aprocha de lui.

Ochoa allant à sa rencontre, & le Soldat s'apercevant de son erreur, s'arrêta. Ochoa courut sur lui, & avec son épée, qu'il n'avoit pas eu l'attention, ou le loisir de tirer de son fourreau, il lui donna un grand coup sur la tête: il ne lui fit pourtant pas grand mal, parce que le Soldat rompit le coup avec son épée; mais le Mestre de Camp lui en donna un second, qui l'étourdit, & le jeta par terre: il lui mit ensuite la pointe de son épée sur la poitrine, parce qu'il commençoit à crier, & lui dit que s'il ne se taisoit, il étoit mort; puis il le lia & le mena à son Général, lequel au cri de cet Homme avoit cru que le Mestre de Camp étoit tué. Menendez se tournant alors vers son Sergent Major, François Recaldé, & André Lopez Patiño, qui se trouverent les plus proches de sa personne avec leurs Compagnies, leur dit: *Mes Amis, Dieu est pour nous, le Mestre de Camp est dans le Fort.*

A ces mots tous partirent, & coururent à toutes jambes: les premiers rencontrèrent Ochoa & le Mestre de Camp, lequel ne pouvant garder son Prisonnier, l'avoit tué, &

crioit

crioit de toutes ses forces, *Compagnons, suivez-moi, Dieu est pour nous.* Il s'avança ensuite vers le Fort, & ayant trouvé deux François en chemise, il en tua un, & Patiño l'autre. Dans ce moment un Soldat de la Garnison étant monté par hazard sur le rempart, aperçut les Espagnols, qui descendoient la Colline, dont j'ai parlé, & marchoient en ordre de bataille: il cria aux armes, & à ce cri M. de Laudonniere accourut avec les plus braves; mais il avoit eu à peine le tems de se reconnoître, que l'Ennemi entra par les trois brèches, & par le guichet, que quelqu'un avoit ouvert, pour sçavoir ce qui se passoit: & dans l'instant tout retentit des gémissemens des Femmes, des Enfans, & des Malades, qu'on égorgeoit.

Laudonniere vola à leur secours, mais il étoit trop tard: il vouloit se cantonner pour faire tête aux Assaillans, en attendant le secours, que pouvoient lui donner les trois Vaisseaux, qui étoient mouillés vis-à-vis du Fort; il se montra par tout, il combattit avec une valeur, que ses Ennemis mêmes admirent; mais les François, que Menendez avoit toujours eu à ses côtés, l'ayant fait connoître, le fort du combat tomba sur lui seul, & il vit bien qu'il ne devoit plus songer qu'à la retraite. Il la fit en combattant toujours, ce qui donna moyen au peu, qui restoit de François, de se sauver dans le Bois. Il y entra le dernier, précédé de sa Servante, qui étoit fort blessée, & du Sieur de Morgues.

Il n'y avoit pourtant encore dans la Place que les deux Compagnies, que commandoient le Sergent Major, & Diego de Maya, dont



1565.

les Enseignes furent arborées sur le rempart au même tems par Rodrigo Troché, & Pedro Valdez Herrera ; mais le bruit des Trompettes y fit bientôt accourir toute l'Armée, & l'Adelantade voyant que les François ne se défendoient plus, fit publier un ordre d'épargner les Femmes, & les Enfans au-dessous de quinze ans. L'Auteur Espagnol assure qu'on en sauva soixante & dix. Menendez posa ensuite des Sentinelles au Magasin, que son François lui montra, & qui étoit très-bien fourni de munitions & de marchandises de traite : après quoi il s'approcha de la Riviere, & fit inviter les Equipages des trois Navires, qui y étoient mouillés, à se rendre.

Ce qui se passa au sujet des trois Navires François mouillés devant la Caroline. Ils le refuserent, & il se mit en devoir de les couler à fond. Dès que sa batterie fut dressée, il envoya faire dans les formes une sommation aux Commandans, qui répondirent que si le Général vouloit traiter avec eux, ils lui enverroient une Chaloupe, pour leur amener quelqu'un de sa part. L'Adelantade leur envoya son Prisonnier, avec ordre de leur dire que des trois Navires, qui leur restoient, ils pourroient en choisir un, y embarquer des provisions pour tout ce qu'ils étoient de Monde, & pour ceux de la Garnison de la Caroline, auxquels il avoit sauvé la vie, qu'il leur donneroit un Passeport, pour aller par tout, où ils voudroient ; mais à condition qu'ils n'auroient ni Artillerie, ni autres munitions de guerre : qu'au reste, s'ils n'acceptoient point ce parti, il alloit les couler à fond, & ne feroit quartier à personne.

Son Envoyé ne tarda pas à revenir, & lui rapporta que le Commandant en Chef de ces

DE L  
trois Navires  
(l'autre)  
son Neveu  
voyoit pas  
soient la gr  
Commissio  
Roy Cathol  
il se défend  
peroit le fa  
Diego de l  
qui perca  
L'équipage  
posant au  
les Chaloup  
Navires, q  
cable, & al  
du Canon.

Les Mém  
choies aut  
de plus haut  
donner m  
tain. Ce Ce  
maniere, qu  
une douzain  
propofa de  
s'embarquer  
mais quelq  
cher les Sa  
en chemin a  
jusqu'au soir  
jusqu'à la ce  
ils perdirent  
riété, parce  
se mettre à  
voulurent b  
donner de le  
amener des

trois Navires étoit le Fils du Général Ribaut, ( d'autres Mémoires disent qu'il n'étoit que son Neveu ) & qu'il lui avoit répondu qu'il ne voyoit pas pourquoy les Espagnols lui faisoient la guerre, puisqu'il étoit muni d'une Commission du Roy son Maître, avec qui le Roy Catholique étoit en paix. Qu'au surplus, il se défendroit, si on l'attaquoit, & qu'il espéroit le faire avec succès. Sur cette réponse Diego de Maya fit tirer un coup de Canon, qui perça un des trois Navires à fleur d'eau. L'équipage n'y pouvant remédier, qu'en s'exposant au feu des Ennemis, s'embarqua dans les Chaloupes, & passa dans les deux autres Navires, qui couperent sur le champ leur cable, & allerent mouïller hors de la portée du Canon.

Les Mémoires des François rapportent les choses autrement, mais il en faut reprendre de plus haut le recit, qui étant de M. de Laudonniere même, paroît beaucoup plus certain. Ce Commandant s'étant sauvé de la maniere, que nous avons vû, trouva environ une douzaine de ses Gens dans le Bois. Il leur proposa de s'approcher de la Riviere, pour s'embarquer dans les Navires, dont j'ai parlé; mais quelques-uns aimerent mieux se réfugier chez les Sauvages, & le quitterent. Il se mit en chemin avec les autres, & ils marcherent jusqu'au soir, ayant presque toujours de l'eau jusqu'à la ceinture. Vers le coucher du Soleil ils perdirent terre, & furent contraints de s'arrêter, parce qu'ils étoient trop fatigués, pour se mettre à la nage. Deux des plus vigoureux voulurent bien néanmoins se risquer, pour donner de leurs nouvelles aux Navires, & en amener des Chaloupes.

Ce qui arrive  
à M. de Lau-  
donniere a-  
près la prise  
de son Fort.



1565.

En effet, le lendemain de grand matin les Chaloupes parurent. Il étoit tems qu'elles arrivaissent; M. de Laudonniere se mouroit, & la plupart des autres n'étoient guère en meilleur état; on les fit revenir avec de l'Eau-de-vie, dont on avoit eu la précaution de se fournir; & dès que le Commandant eut un peu repris ses forces, il voulut, avant que de s'embarquer, faire un tour dans le Bois, pour voir s'il n'y trouveroit pas quelques-uns de ses Gens, qui s'y fussent égarés. Ceux qui s'étoient d'abord séparés de lui, l'avoient presque tous rejoint, quantité d'autres s'étoient aussi rendus au bord de la Riviere par différentes routes, & il eut encore la consolation d'en sauver environ vingt.

Mauvaise  
conduite du  
jeune Ribaut.

Cependant des trois Navires François il n'étoit resté vis-à-vis du Fort, que le plus grand commandé par Jacques de Ribaut. Cet Officier avoit vû les Espagnols entrer dans la Caroline, sans tirer un seul coup de Canon sur eux, quoiqu'il fût à portée de les incommoder beaucoup, & qu'il eût sur son bord soixante Soldats & un très-bon équipage. Il est vrai que la Place avoit été prise si brutalement, que Ribaut n'avoit apparemment appris la nouvelle de l'attaque, qu'au moment que l'Ennemi étoit dedans, & qu'en tirant sur lui, il pouvoit craindre que ses coups ne portassent sur les François; mais il n'est pas aussi facile de l'exécuter sur la maniere, dont il se comporta avec M. de Laudonniere, après que celui-ci se fut embarqué sur son Vaisseau.

Il commença par lever les ancres, pour rejoindre les deux autres Navires, qui étoient mouillés assez proche de l'embouchure du

DE  
Furue. A  
cherche  
core la de  
lusion éto  
s'arrêter en  
lement Lau  
Navire. Pa  
de Pilore,  
Ribaut en  
aucun. Le  
timent, c  
point affe  
il fallut les  
Ribaut qu  
pour que les  
contre lui-m  
rouloit; ma  
que M. de L  
curiosité d'un  
voyer secre  
luiser, & le  
Fignere  
ban. Pour  
été fort cont  
coup de la f  
Canal de S  
prendre ter  
ta Anglere,  
en France,  
fut mal requ  
une preuve  
râchement d  
de concert  
exterminer  
l'Amiral d  
trouillé ave

Fleuve. Alors Laudonniere lui proposa d'aller chercher M. de Ribaut, dont on ignoroit encore la destinée; mais il déclara que sa résolution étoit prise de passer en France, sans s'arrêter en aucun endroit; ce qui choqua tellement Laudonniere, qu'il passa dans un autre Navire. Par malheur ce Bâtiment n'avoit point de Pilote, qui osât risquer de naviguer seul: Ribaut en avoit quatre, & ne voulut en ceder aucun. Le troisième Navire, & un autre Bâtiment, qui étoit resté à la Côte, n'avoient point assez de Matelots pour manœuvrer, & il fallut les abandonner: Laudonniere avertit Ribaut qu'il seroit bon d'y mettre le feu, de peur que les Espagnols ne s'en servissent, ou contre lui-même, ou contre l'Escadre, si elle paroïssoit; mais il n'en voulut rien faire, de sorte que M. de Laudonniere, qui jugeoit cette précaution d'une nécessité absoluë, fut obligé d'envoyer secrettement son Charpentier pour les briser, & les faire couler à fond.

J'ignore ce que devint ensuite le jeune Ribaut. Pour M. de Laudonniere, après avoir été fort contrarié des vents, & souffert beaucoup de la faim, il se trouva dégradé dans le Canal de Saint Georges, & fut contraint de prendre terre à Bristol. Il resta longtemps malade en Angleterre, & dès qu'il fut guéri, il passa en France, où les Espagnols prétendent qu'il fut mal reçu du Roy. Ce ne seroit pourtant pas une preuve de ce que les mêmes Espagnols tâcherent de persuader, que ce Prince étoit de concert avec le Roy son Beaufrere, pour exterminer les Huguenots de la Floride. Mais l'Amiral de Coligni étoit plus que jamais brouillé avec la Cour, & l'on y regardoit de

Laudonniere  
arrive en  
France.



Plusieurs  
Français sont  
pendus par les  
Espagnols.

mauvais ceil tous ceux, qui lui étoient attachés.

Malgré les diligences de M. de Laudonniere, tous les Français n'avoient pû, ou n'avoient pas voulu le suivre. Quelques-uns s'étoient retirés parmi les Sauvages, d'autres en petit nombre se rendirent aux Espagnols, qui les joignirent aux Prisonniers, qu'ils avoient faits à la prise de la Caroline. Les Historiens Français s'accordent tous à dire que les uns & les autres furent pendus à un Arbre, auquel on attachâ un Ecriteau avec cette inscription : CEUX-CI N'ONT PAS ETE' TRAITÉS DE LA SORTE EN QUALITE' DE FRANÇOIS, MAIS COMME HERETIQUES ET ENNEMIS DE DIEU. Ils ajoutent que dans la suite les Espagnols étant informés que plusieurs Français avoient été bien reçus des Sauvages, firent par tout de si grandes recherches, & intimidèrent de telle sorte les Barbares, que la plupart de ces pauvres Fugitifs furent obligés de se livrer eux-mêmes à leurs Ennemis, qui ne leur firent pas plus de grace, qu'à leurs Compagnons. D'autres au nombre de vingt, se voyant poursuivis par les Espagnols, prirent la fuite à travers les Bois, & furent tous tirés à coup de Fusil.

La Caroline  
est nommée  
*San Matheo.*

C'est ainsi que D. Pedro Menendez se rendit Maître de la Floride Française. Il donna sur le champ à la Caroline le nom de *San Matheo*, qu'elle porte encore aujourd'hui, parce qu'il y étoit entré, le jour qu'on célèbre la Fête de cet Apôtre. Il fit en même tems ôter les Armes de France, & celles de l'Amiral de Coligni, qui étoient sur la principale porte, & y mit celles d'Espagne. Le lendemain vingt-deux il

marqua un emplacement pour bâtir une Eglise; puis ayant fait la revüe de ses Troupes, il se trouva qu'il n'avoit pas quatre-cent Hommes effectifs, quoiqu'il n'en eût perdu que très-peu, & peut-être pas même un seul à la surprise de la Caroline. Mais pendant la marche plusieurs étoient retournés à Saint Augustin, parce qu'ils désespéroient du succès de l'entreprise: quelques-uns s'étoient égarés, & les autres étoient restés en arriere par lâcheté; ou par pure lassitude.

L'Adelantade nomma ensuite Gouverneur de San Matheo, Gonzalo de Villaroël, son Sergent Major, & lui laissa trois-cent Hommes de garnison. Il vouloit partir avec le reste dès le jour suivant, pour retourner à Saint Augustin; mais ses Officiers lui déclarerent qu'ils n'étoient pas en état de marcher, & il leur permit de se reposer autant de tems qu'ils voudroient. Il ajouta que pour lui il ne pouvoit pas differer son voyage, parce qu'il craignoit que M. de Ribaut ne se dédommageât de la perte de la Caroline, en lui enlevant Saint Augustin, & que si quelqu'un étoit d'assez bonne volonté pour le suivre, il lui en scauroit gré; mais qu'il ne vouloit gêner personne. Il y en eut trente-cinq, qui s'offrirent, & il partit le vingt-trois avec eux, & François de Castañeda son Capitaine des Gardes, ayant commandé à Medrano, à Patiño, & à Alvarado de le suivre le plutôt qu'il seroit possible; & aux autres Officiers de ne point s'éloigner du Fort sans son ordre.

L'Adelantade  
retourne à S.  
Augustin.

Comme les pluyes continuoient encore, & que tout le Pays étoit inondé, Il y est reçu  
en triomphe.



1565.

ge; mais la joye qu'il ressentoit du succès de son Entreprise, le soutenoit. Il arriva enfin à S. Augustin, où on l'avoit déjà pleuré comme mort, parce que les Deserteurs pour cacher la honte de leur fuite, avoient publié qu'il avoit péri avec toute son armée. Deux Soldats, qui avoient pris les devants, ayant assuré le contraire, & annoncé son prochain retour, on passa en un moment de la plus extrême conternation à l'excès de la joye; tout le Monde alla au-devant du Vainqueur des Hérétiques, avec la Croix, & le Clergé, en chantant le *Te Deum*, & il fut reçu comme en triomphe.

Incendie à Son premier soin fut ensuite d'envoyer des  
 San Matheo; vivres à San Matheo, qui en avoit un plus  
 le *S. Pelage* grand besoin encore, qu'il ne croyoit, parce  
 enlevé par les qu'un incendie, qu'on soupçonnoit n'être pas  
 François. l'effet d'un pur hazard, y avoit réduit presque  
 tous les Bâtimens en cendres. Il apprit même  
 peu de tems après que la Garnison de cette  
 Place s'étoit mutinée contre les Chefs. Ces  
 malheurs ne furent pas les seuls, qui tempe-  
 rerent la joye de l'Adelantade; il avoit em-  
 barqué dans le Galion le *S. Pelage* plusieurs  
 François, qui étoient tombés entre ses mains  
 à son arrivée dans la Floride, & ses ordres  
 étoient que de l'Isle Espagnole, où on devoit  
 les débarquer, on les envoyât à l'Inquisition  
 d'Espagne; mais à peine furent-ils en Mer,  
 qu'avec le secours de quelques autres Etran-  
 gers, & de quelques Matelots, qu'ils gagne-  
 rent, ils firent main-basse sur les Officiers,  
 s'assurèrent du reste de l'Equipage, & condui-  
 firent le Galion en Dannemarc.

Menendez  
 apprend de  
 mauvaises  
 nouvelles de  
 sa Flotte.

L'Escadre de M. de Ribaut, dont on n'a-  
 voit point encore de nouvelles, causoit aussi

quelque inquiétude au Général Espagnol, qui n'avoit plus de Vaisseau en état de lui résister, si elle venoit l'attaquer avant l'arrivée du reste de sa Flotte, qu'il attendoit avec impatience. Mais ses craintes & ses esperances s'évanouirent presqu'en même tems, & le triste sort de l'Escadre Françoisé lui fit supporter plus aisément la perte de son Galion, & la dissipation de sa Flotte, dont il fut bientôt informé.

La tourmente, qui avoit contraint M. de Ribaut de s'éloigner de la Riviere de Saint Augustin, au moment qu'il y tenoit les Espagnols hors d'état de lui résister, dura jusqu'au vingt-trois de Septembre, le jeta à plus de cinquante lieues de-là, du côté du Canal de Bahame, & brisa enfin tous les Vaisseaux sur des Rochers. Tous les Hommes se sauverent à la nage, excepté le Sieur de la Grange, qui se noya, mais tout ce qui étoit sur ces Bâtimens, fut perdu. La suite de cette malheureuse aventure est racontée si diversement par les François & les Espagnols, qu'il est absolument impossible de les concilier. Ce qu'un Ecrivain impartial doit à la fidélité de l'Histoire en ces occasions, où la vérité lui échape, malgré qu'il en ait, est de rapporter les deux Versions, qui se contredisent, d'ajouter les raisons & les autorités, sur quoi les uns & les autres se fondent, & d'en laisser le jugement au Public.

M. de Ribaut, disent les Historiens François, se trouvant dégradé sur une Côte, qu'il ne connoissoit point, sans armes, & sans provisions, voulut essayer de regagner la Riviere de May. Il est plus aisé de concevoir que de dire, combien de contretrens fâcheux

1565.

Naufrage de M. de Ribaut, contradictoire entre les Historiens à ce sujet.

Ce qui arrive aux François après leur naufrage selon nos Historiens.



de miseres, de fatigues, cette Troupe infortunée eut à essuyer, en marchant dans un Pays inconnu, inhabité, & souvent impraticable. Enfin ce Général ayant aperçu par hazard à la Côte une Chaloupe abandonnée, il y fit embarquer Michel le Vasseur, pour aller observer en quelle situation étoit la Caroline.

Le Vasseur s'approcha du Fort assez près pour y remarquer les Enseignes Espagnoles : son retour avec une si triste nouvelle consterna tout le Monde, & on fut assez lontems, sans pouvoir prendre aucune résolution : enfin M. de Ribaut se détermina à envoyer Nicolas Verdier, Capitaine d'un de ses Navires, & le Sergent la Caille, pour sçavoir du Commandant Espagnol quel traitement on pouvoit esperer de lui : ces deux Hommes étant arrivés au bord de la Riviere, vis-à-vis la Forteresse, firent un signal, qui ne fut pas plutôt aperçu, qu'on leur envoya une Chaloupe : on les mena ensuite au Commandant, à qui ils demanderent ce qu'étoient devenus M. de Laudonniere & sa Garnison ? Le Commandant leur répondit qu'après la prise de la Caroline on leur avoit donné un Navire bien équipé, sur lequel ils étoient repassés en France, & que si M. de Ribaut vouloit se mettre à sa discretion, il éprouveroit les mêmes effets de sa générosité.

Cette réponse, que les deux Envoyés crurent sincere, les rassura, & ils se hâterent d'en aller faire part à leur Général. Les avis furent néanmoins partagés entre les François, les uns soutenant qu'il falloit se défier de Gens, qu'on sçavoit avoir pour principe, que c'étoit faire une chose agréable à Dieu, que d'exterminer ceux,

qui ne professoient pas la Religion Romaine ; & les autres disant qu'une prompte mort étoit encore preferable à la triste situation, où ils se trouvoient. Ribaut pensoit comme ces derniers, & entraîna tout le Monde dans son sentiment. La Caille fut renvoyé à San Matheo, & ne demanda que ce que le Commandant de cette Place avoit offert lui-même, à sçavoir, que tous auroient la liberté de repasser en France, & qu'on leur fourniroit un Vaisseau avec tous ses agrez, & les provisions nécessaires. Le Commandant le promit de nouveau, & en jura l'exécution sur ce qu'il y a de plus sacré.

Après des assurances si formelles, il n'y eut personne parmi les François, qui fit aucune difficulté de se livrer entre les mains des Espagnols; ceux-ci leur envoyèrent des Chaloupes, mais à peine eurent-ils passé la Riviere, qu'ils comprirent qu'ils étoient trahis. A mesure qu'ils sortoient des Chaloupes, on les lia quatre à quatre : Messieurs de Ribaut & d'Ortigni furent menés seuls dans la Place du Fort, où ayant demandé à parler au Commandant, pour sçavoir de lui la raison d'un traitement si contraire à ce qu'on leur avoit promis, on leur répondit que le Commandant n'étoit pas visible.

Un moment après un simple Soldat vint trouver M. de Ribaut, & lui demanda s'il n'étoit point le Général des François ? Il répondit qu'il l'étoit. N'avez-vous pas toujours prétendu, repartit le Soldat, que ceux, qui étoient sous vos ordres, vous obéissent ponctuellement ? Sans doute, repliqua Ribaut, qui ne comprenoit pas bien où tendoit ce discours. Ne trouvez donc pas étrange, reprit le Soldat, que j'exécute aussi l'ordre que j'ai reçu



de mon Commandant ce, & en achevant ces mots, il lui enfonça un poignard dans le cœur. Un autre Soldat fit les mêmes questions, & le même traitement à d'Ottigni, qui prenoit le Ciel à témoin de la perfidie des Espagnols.

Cette premiere exécution fut un signal pour la Garnison, qui se jetta à l'instant sur les François, & tous furent égorgés en un moment. Suivant un Mémoire, qui ne paroît pas suspect en ce point, huit cent François périrent par les mains des Espagnols; mais il y a bien de l'apparence qu'il faut comprendre dans ce nombre tous ceux, qui avoient été tués à la prise de la Caroline. Il est certain d'ailleurs que Menendez reserva plusieurs Artisans, & autres Gens de travail pour les ouvrages, qu'il vouloit faire à San Matheo & à S. Augustin.

Quelques-uns ont écrit que M. de Ribaut fut écorché vif, & que sa peau fut envoyée en Espagne; mais je ne trouve point ce fait assez fondé en autorités. Une pièce assez curieuse, qui fut présentée l'année suivante au Roy Charles IX. sous le titre de *Supplique des Veuves & des Enfans de ceux, qui avoient été massacrés en Floride*, dit seulement qu'après qu'un Soldat eut frappé le Général par derriere, il tomba sans connoissance; qu'il fut achevé sur le champ, & qu'ensuite on lui coupa la barbe, que D. Pedro Menendez envoya à Seville, comme un trophée de sa victoire; que sa tête partagée en quatre fut exposée sur autant de picquets; que les cadavres de ceux, qui avoient été tués à la prise de la Caroline, furent apportés dans le lieu, où les derniers venoient d'être massacrés; qu'on

traita avec une indignité sans pareille les restes affreux de ces misérables, & qu'en suite on les brûla tous ensemble.

1565.

Le détail, que je viens de rapporter, d'après M. de Laudonniere, qui l'a ajoûté à sa Relation, est principalement fondé sur le recit d'un Matelot de M. de Ribaut, dont l'aventure a quelque chose de fort surprenant. Cet Homme avoit été lié comme les autres, & avoit reçu plusieurs coups de poignard, qui le firent tomber évanouï sous les quatre autres, avec lesquels il étoit attaché. On ne doutoit point qu'il ne fût mort, mais la nuit suivante il revint à lui, & se souvint qu'il avoit un couteau dans sa poche, il s'en servit pour couper ses liens, se leva, & gagna le Bois. Il banda ensuite ses playes le mieux qu'il put, & ne se croyant pas en sûreté si près des Espagnols, il s'éloigna, & marcha trois jours, se réglant sur le Soleil.

Aventure singuliere d'un Matelot.

Il arriva enfin dans un Village, dont le Chef voulut bien le recevoir : on le pansa, & on le traita bien : il guérit parfaitement, mais au bout de huit mois le Paraoustr lui déclara qu'il ne pouvoit plus le garder, & qu'il falloit qu'il s'allât rendre aux Espagnols, ou qu'il le leur livreroit. Etourdi de cette déclaration, & ne sçachant à quoi se résoudre, il prit enfin le parti de s'évader, & après avoir lontems erré à l'aventure, il se trouva à deux lieux de San Matheo. Alors il lui prit un redoublement de frayeur, qui le mit hors de lui-même ; & ne pouvant gagner sur soi de se remettre entre les mains de ses Bourreaux, il resolut de demeurer où il étoit, & de s'y laisser mourir de faim.



1565.

Il avoit déjà passé quatre ou cinq jours, sans rien prendre, & il n'avoit presque plus la figure d'Homme, lorsqu'il fut rencontré par un Chasseur Espagnol, lequel fut d'abord saisi d'horreur à la vûe de ce Malheureux, qui lui demandoit la vie à mains jointes. Il lui promit d'employer tout son crédit auprès du Gouverneur, pour lui obtenir sa grace, & il ne voulut pas même le conduire au Fort, qu'on ne la lui eût accordée. Le Matelot fut mis ensuite parmi les Esclaves, & demoura une année entière dans le Fort en cette qualité. Au bout de ce tems-là on l'envoya à la Havane, où on le joignit à un Gentilhomme François, nommé Pompierre, qui étoit prisonnier dans ce Port depuis la malheureuse équipée des Séditieux de la Caroline, où il avoit été engagé malgré lui. On les attacha ensemble avec une chaîne de fer, & on les vendit à des Portugais, qui alloient au Bresil. Par bonheur le Vaisseau, qui les portoit, fut pris par un Capitaine François, nommé Bontems, & ils recouvrèrent ainsi leur liberté, dans le tems qu'ils avoient tout lieu de croire que leur esclavage ne finiroit qu'avec leur vie.

J'ai dit que cette Relation est la source, où ont puisé tous ceux, qui ont écrit la tragique catastrophe des François dans la Floride; mais il y a une si grande diversité de circonstances dans le narré, qu'ils en font, qu'on a bien de la peine à y démêler l'exacte vérité. Cependant tous conviennent assez de ce qu'il y a de plus essentiel, & surtout de la parole donnée avec serment à M. de Ribaut, de lui fournir un Vaisseau pour repasser en France avec tout son Monde. M. de Thou ajoute que D. Pedro

Menendez ne se comporta, comme il fit à l'égard des François de la Floride, que par l'impression des principaux Ministres de la Cour de France, qui lui donnerent avis du départ de M. de Ribaut, afin qu'il les poursuivît & les combattît. L'Historien moderne de la Floride prouve assez bien la fausseté de cette prétention; mais si les François de la Floride n'ont point été défavoués par leur Souverain, si Messieurs de Ribaut & de Laudonniere ont eu des Commissions de ce Prince pour bâtir des Forts, & pour faire des Etablissemens dans cette partie de l'Amerique, où l'Espagne n'en avoit jamais eu aucun, comment justifier la maniere, dont ils furent traités en pleine paix, selon le recit même, qu'en a fait le Docteur SOLIS de LAS MERAS, dont la Sœur avoit épousé D. Pedro Menendez, & qui accompagna ce Général dans son Expédition? C'est sur le témoignage de ce Docteur, qui parle comme témoin oculaire, & qui a été copié par D. André Gonzalez de Barcia, que je vais rapporter la seconde version de la fin de cette Tragedie, dont on va voir la scène transportée de San Matheo à S. Augustin.

Tandis que D. Pedro Menendez s'occupoit à fortifier ce dernier Poste, dans la crainte que M. de Ribaut ne vînt l'y attaquer, quelques Sauvages lui donnerent avis qu'à quatre lieuës de-là il y avoit beaucoup de Chrétiens fort embarrassés à passer une Baye, qui n'étoit pourtant que l'embouchure assez étroite d'une petite Riviere. Sur cette nouvelle l'Adelantade prit avec lui quarante Soldats, pour reconnoître par lui-même de quelle Nation étoient ces Chrétiens; mais comme il

Version des  
Espagnols.



étoit parti fort tard , il étoit nuit lorsqu'il arriva au lieu , qui lui avoit été marqué , & il campa un peu en-deçà de la Riviere.

Le lendemain matin il posta son Détachement de maniere , qu'il ne pouvoit pas être aperçu ; il monta ensuite sur un Arbre , d'où il découvrit beaucoup de monde de l'autre côté de la Baye , & il remarqua même qu'ils avoient des Bannieres. Il descendit , & s'approcha , & au moment qu'il parut , un Gascon , de Saint Jean de Luz , passa la Riviere à la nage , & l'ayant abordé , lui dit que tous ceux , qu'il voyoit , étoient des François , qui avoient fait naufrage. Menendez lui demanda d'où ils venoient , & il répondit que c'étoit les Gens de M. de Ribaut , Capitaine Général de la Floride pour le Roy de France. L'Adelantade lui demanda s'ils étoient Catholiques , & il dit que

» non. » Vous pouvez apprendre à votre Général , reprit l'Adelantade , que je suis Pedro

» Menendez Vice-Roy & Capitaine Général de

» la Floride pour le Roy Catholique Philippe II.

» que je suis venu ici avec des Soldats , parce

» que j'ai sçu que vous y étiez.

Le François s'en retourna avec cette réponse , & revint peu de tems après demander au Général Espagnol un Sauf-Conduit pour son Commandant , & pour quatre Gentilshommes , qui souhaitoient de traiter avec lui , s'il vouloit bien leur envoyer un Batteau. Il venoit d'en arriver un de S. Augustin avec des vivres ; Menendez répondit qu'il vouloit bien l'accorder , & que le Commandant pouvoit venir sur sa parole : On lui envoya un Officier & quelques Soldats , qui furent assez bien reçus. L'Adelantade n'avoit près de sa per-

sonne que dix Hommes, le reste de son Détachement étoit un peu plus loin, derrière des Buissons, disposés de telle sorte, qu'ils paroissent être en beaucoup plus grand nombre, qu'ils n'étoient en effet. L'Officier en abordant ce Général, lui dit qu'ils avoient fait naufrage pendant la dernière tempête, qu'ils avoient perdu quatre Vaisseaux & toutes leurs Chaloupes, qu'il le prioit de leur prêter son Bateau pour passer une Baye, & un bras de Mer plus éloigné de quatre lieues, pour se rendre à un Fort, que le Roy leur Maître avoit à vingt-lieues de-là.

L'Adelantade lui demanda, s'ils étoient Catholiques ? & l'Officier répondit qu'ils étoient de la Religion Reformée : alors il lui dit : Monsieur, je me suis rendu Maître de votre Fort, & j'ai fait main basse sur la Garnison, mais j'ai épargné les Femmes & les Enfans au-dessous de quinze ans ; & afin que vous n'en doutiez point, parmi les Soldats, que j'ai ici avec moi, il y en a deux de votre Nation, à qui j'ai fait grace, parce qu'ils se sont déclarés Catholiques : reposez-vous, je vais vous faire apporter à manger, vous verrez vos deux Compatriotes, & quelque partie du butin, que mes Gens ont fait à la Caroline. Il les fit servir aussi-tôt, & alla lui-même prendre quelque chose avec ses Gens.

Au bout d'une heure il revint où étoient les François, & leur demanda s'ils étoient bien convaincus de ce qu'il leur avoit dit : L'Officier lui répondit qu'il n'en pouvoit plus donner, & qu'il le conjuroit de leur donner un Navire pour retourner en France. Je le ferai volontiers, repartit l'Adelantade, si vous



étiez Catholiques, & que j'eusse des Bâtimens,  
 dont je pusse me passer. Dumoins, reprit  
 l'Officier, permettez-nous, Monsieur, de  
 rester avec vous, jusqu'à ce qu'il se présente  
 une occasion pour nous embarquer; il n'y a  
 point de guerre entre nos deux Nations, &  
 nos Rois sont Freres & Amis. Il est vrai, re-  
 pliqua Menendez, que les François Catholi-  
 ques sont nos Alliés & nos Amis; mais il n'en  
 est pas de même des Hérétiques, à qui je fais  
 ici la guerre à toute outrance, & la ferai la  
 plus cruelle que je pourrai, (a) à tous ceux  
 de cette Secte, que je rencontrerai sur Mer &  
 sur Terre, & en cela je prétens servir les deux  
 Rois. Je suis venu en Floride pour y établir la  
 Foy Catholique & Romaine. Si vous voulez  
 vous abandonner à ma miséricorde, & me  
 livrer vos Armes & vos Enseignes, je ferai  
 de vous ce que Dieu m'inspirera; sinon,  
 prenez le parti, qu'il vous plaira, mais n'é-  
 perez de moi, ni amitié, ni trêve.

En achevant ces mots il les quitta, leur  
 disant qu'ils se consultaient. Le Gascon, dont  
 nous avons parlé, s'offrit alors pour aller ren-  
 dre compte à toute la Troupe de ce qu'il ve-  
 noit d'entendre; on le lui permit, & il revint  
 au bout de deux heures. Alors l'Officier, &  
 ceux, qui l'accompagnoient, allerent retrou-  
 ver l'Adelantade, & lui offrirent vingt mille  
 Ducats, s'il vouloit leur assurer la vie. Menen-  
 dez leur répondit, qu'encore qu'il ne fût qu'un  
 pauvre Soldat, il n'étoit point capable de se  
 conduire par des vûes d'intérêt; que s'il avoit

(a) Que tepia con ellos | crueldad. Ensayo Chro-  
 guerra à sangre, è fuego, | nologico, Pag. 86. col. 2.  
 Q' que es la haria con toda

à faire une grace, il la voudroit faire par pure générosité; & comme l'Officier insul toit, il lui protesta qu'on verroit plutôt le Ciel se joindre à la Terre, qu'on ne le verroit changer de résolution.

Sur cette réponse l'Officier & ses Gentilshommes repasserent la Baye, & revinrent au bout d'une demi-heure, comme ils l'avoient promis, avec les Enseignes, soixante & dix Arquebuses, vingt pistolets, quantité d'Epées & de Boucliers, quelques Casques & Cuirasses. L'Officier dit au Général Espagnol, en lui remettant le tout, qu'il s'abandonnoit à sa clemence. Alors Menendez commanda à son Amiral, Diego Florez de Valdez, de prendre toutes ces dépoüilles, & dans le même tems il fit embarquer vingt Soldats dans le Batteau, avec ordre de faire passer la Baye à tous les François, mais par petites troupes, & de ne leur faire aucune insulte. Il mena lui-même l'Officier, & ceux de sa compagnie à deux petites portées d'Arquebuses de la Riviere, où il leur fit lier les mains derriere le dos, disant qu'il se croyoit obligé de prendre cette précaution, parce qu'ils étoient en beaucoup plus grand nombre que ses Gens. Tous les autres, au nombre de deux-cent, furent pareillement liés, mais après qu'on leur eût donné à manger.

Cela fait, l'Adelantade leur demanda, s'il y avoit parmi eux quelques Catholiques; il s'en trouva huit, qui furent sur le champ embarqués dans le Batteau, pour être conduits à S. Augustin. Tous les autres déclarerent qu'ils étoient bons Chrétiens, & qu'ils suivoient la nouvelle Reforme: ils furent aussitôt partagés



en plusieurs bandes, chacune de dix. L'Adelantade les fit marcher séparément, & commanda à ceux, qui étoient chargés de les conduire, que quand ils seroient arrivés à un endroit, qu'il marqua, & où il avoit tracé sur le sable une ligne avec sa canne, il les égorgeassent tous, ce qui fut exécuté.

Le jour suivant Menendez retourna à S. Augustin, où les mêmes Sauvages, qui lui avoient donné le premier avis de l'arrivée des François, vinrent lui dire qu'il paroïssoit au même endroit une autre Troupe plus nombreuse que la première. Il ne douta point que ce ne fût M. de Ribaut avec le reste de son Armée, il prit avec lui cent cinquante Soldats, & il les alla ranger en bon ordre pendant la nuit sur le bord de la Riviere. Au point du jour il aperçut les François à quelque distance de l'autre bord, & sur le Rivage une espee de radeau, qu'ils avoient construit pour traverser la Baye. Eux de leur côté ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils sonnerent l'allarme, déployerent l'étendart Royal & deux Bannieres de campagne, firent jouer les Fifres & les Tambours, & se mirent en ordre de bataille.

A cette vûe l'Adelantade commanda à ses Soldats de s'asseoir, de déjeuner, & de ne donner aucune marque d'émotion. Pour lui, il se promena tranquillement sur le rivage avec son Amiral, & deux autres Officiers, comme s'il n'y eût en personne de l'autre côté. Alors les François firent cesser les Fifres & les Tambours, sonnerent d'une Trompette, & arborerent un Pavillon blanc en signe de paix. On fit la même chose du côté des Espagnols, & aussi-tôt un François s'avança sur le Radeau,

& demanda aux Espagnols qu'ils leur envoyassent quelqu'un. L'Adelantade fit répondre que puisqu'ils avoient un Radeau, c'étoit à eux à le venir trouver, s'ils avoient besoin de quelque chose : le François replica que le courant étoit trop fort, pour s'y exposer sur un Radeau ; mais que si on vouloit leur envoyer une Pirogue, qui étoit sur le rivage, quelqu'un d'eux iroit lui parler.

Menendez repartit qu'il se mît à la nage, & vint à lui sur sa parole ; un Matelot le fit, & l'Adelantade, sans le vouloir entendre, lui dit de prendre la Pirogue, & d'aller de sa part déclarer à son Commandant que s'il desiroit quelque chose, il envoyât le demander. Le Matelot revint peu de temps après avec un Gentilhomme, qui dit à Menendez qu'il étoit Sergent Major de M. de Ribaut, Vice-Roy & Capitaine Général de la Floride pour le Roy de France ; que la dernière tourmente avoit brisé ses Vaisseaux, qu'il avoit avec lui trois-cent cinquante François, avec lesquels il desiroit se rendre à une Forteresse, qu'il avoit à vingt lieuës de-là ; qu'il le prioit de lui prêter des Chaloupes pour passer cette Riviere, & une autre, éloignée de quatre lieuës de celle-ci, & qu'il souhaiteroit sçavoir à qui il avoit à faire.

L'Adelantade lui fit la même réponse, qu'il avoit faite aux premiers François, ajoutant qu'il avoit déjà puni de mort une autre Troupe échappée du même naufrage, parce qu'elle s'étoit mal comportée. Il le conduisit même, où étoient encore les cadavres de ces Malheureux, & lui ajouta qu'il n'avoit point de Chaloupes à leur prêter. L'Officier, sans faire paroître la moindre altération, lui de-



manda, s'il ne vouloit pas bien envoyer à son Général un de ses Gentilshommes, ou passer lui-même la Riviere pour lui déclarer ses intentions? Mon Frere, reprit l'Adelantade, portez ma réponse à votre Commandant, & dites-lui que, s'il veut me parler, il peut me venir trouver avec quatre ou six des siens, pour déliberer avec eux sur le parti, qui lui conviendra de prendre, & que je lui donne pour cela toute sûreté.

Le Gentilhomme partit avec cette réponse: il revint au bout d'une demie-heure, & assura l'Adelantade que M. de Ribaut étoit disposé à se rendre auprès de lui sur sa parole; qu'il le prioit de lui envoyer son Batteau. Menendez le refusa, & dit que le Général François pouvoit passer dans la Pirogue sans aucun risque. Ce fut donc une nécessité pour M. de Ribaut de s'embarquer dans la Pirogue avec huit Gentilshommes: il fut bien reçu de l'Adelantade, qui lui fit aussitôt servir la collation: il lui montra ensuite les corps morts de ses Gens: il lui repeta tout ce qu'il lui avoit fait dire de la prise de la Caroline, & s'apercevant qu'il ne le persuadoit pas, il fit venir deux François, qui avoient tout vû, & qui assurèrent à leur Général que la chose étoit vraie.

Alors M. de Ribaut dit au Général Espagnol que les événemens de la vie étoient si variés, que tout ce qui venoit d'arriver aux François, pourroit bien lui arriver un jour à lui-même: que leurs Rois étoient Freres & Amis; & qu'au nom de cette alliance il le conjuroit de lui fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en France; mais il n'en put tirer d'autre réponse, que celle, qui avoit été faite à la premiere

Troupe. Sur quoi il dit qu'il alloit délibérer avec son Conseil, parce qu'ayant avec lui beaucoup de Gentilshommes, il ne pouvoit rien résoudre sans leur participation. Menendez approuva cette conduite; Ribaut repassa la Riviere, & en moins de trois heures il fut de retour.

Il dit à l'Adelantade qu'une partie de ses Gens consentoient à se livrer à sa discretion, mais que ce n'étoit pas le plus grand nombre. Menendez répondit qu'ils étoient les Maîtres de faire ce qu'ils voudroient que la chose lui étoit indifferente. M. de Ribaut lui répliqua que ceux, qui se rendoient à lui, offroient plus de cent mille Ducats pour leur rançon, que les autres donneroient encore davantage, parceque quelques-uns d'entreux étoient fort riches, & qu'ils n'étoient pas même trop éloignés de rester dans le Pays, si on vouloit bien les y souffrir. J'aurois bien besoin de ce secours, » repartit Menendez, pour exécuter les ordres, » que j'ai reçus du Roy mon Maitre, qui font » de conquerir, & de peupler la Floride, & d'y » établir l'Evangile; il me fâche beaucoup de ne » pouvoir en profiter. »

Cette réponse fit juger à M. de Ribaut que le Général Espagnol se laisseroit à la fin tenter; il lui dit que s'il vouloit bien lui accorder jusqu'au lendemain, il iroit encore délibérer avec sa Troupe, & lui apporterait une dernière réponse. Il obtint ce qu'il demandoit, revint le jour suivant, & commença par présenter à l'Adelantade deux Etendarts, l'un du Roy de France, & l'autre de l'Amiral de Coligni: les Bannieres des Compagnies, une Epée, une Dague, un Casque d'or très-bien travaillé, un



Bouclier, un Pistolet, & un Cachet, que l'Amiral de Coligni lui avoit donné, pour sceller en son nom les Provisions, qu'il auroit à expédier. Il ajoûta que de trois-cent cinquante personnes, qui étoient avec lui, deux-cent s'étoient retirés pendant la nuit, & que les autres consentoient aussi-bien que lui, à se livrer entre ses mains, qu'il pouvoit envoyer son Batteau pour les passer.

L'Adelantade en donna sur le champ l'ordre à son Amiral, à qui il commanda de ne recevoir pas plus de dix François ensemble, & de les lier à mesure, qu'ils débarqueroient, comme on avoit fait la premiere fois. M. de Ribaut, & ceux, qui étoient avec lui, furent aussi liés : après quoi l'Adelantade leur demanda s'ils étoient Catholiques, ou Luthériens ? Ribaut répondit pour tous, qu'ils étoient de la nouvelle Reforme, & commença à réciter le Pseaume *Domine, memento mei*, &c (a)

» Puis il dit : Nous sommes sortis de la terre, &  
 » nous devons tous y retourner, vint ans plutôt,  
 » ou plus tard, c'est tout un, qu'on fasse de moi  
 » ce que l'on voudra. L'Adelantade donna aussitôt le signal pour les expédier, & il fut obéi. Il se trouva encore dans cette bande quatre Catholiques, auxquels on fit grace.

Menendez retourna ensuite à S. Augustin, où quelques-uns le taxerent de cruauté : les autres, non-seulement aprouverent sa conduite, mais ajoûterent que, quand bien même tous les François auroient été Catholiques, on eût dû les exterminer, par la raison, qu'y ayant peu de vivres à S. Augustin, tant de

(a) Il n'y a point de Pseaume, qui commence par ces mots.

Prisonniers y auroient bientôt mis la famine ; outre qu'étant en plus grand nombre que les Espagnols, ils auroient pu se rendre maîtres du Fort, & massacrer la Garnison en représailles de ce qui avoit été fait à la Caroline.

Environ trois semaines après cette expédition, l'Adelantade fut averti par des Sauvages, qu'à huit journées de S. Augustin vers le Sud, à la Côte de Cañaverel, qui borde le Canal de Bahame, il y avoit encore des François, qui bâtissoient un Fort, & construisoient un Navire. Il ne douta point que ce ne fussent les deux-cent Hommes, qui avoient quitté M. de Ribaut, & dépêcha sur le champ un Courier au Gouverneur de San Matheo, avec ordre de lui envoyer cent cinquante Hommes. Ce Détachement arriva à S. Augustin le vingt-trois d'Octobre, sous la conduite d'André Lopez Patiño, & de Jean Velez de Medrano : Menendez le renforça d'un pareil nombre de Soldats de sa Garnison, & partit le vingt-six avec cette Troupe, marchant à pied, & faisant suivre les armes, & les vivres sur deux Bateaux, qui mouilloient tous les soirs vis-à-vis de son camp.

Le premier de Novembre il découvrit les François, qui fort surpris de voir arriver les Espagnols, se sauverent sur une Montagne. Menendez leur envoya dire qu'ils pouvoient venir sans crainte, & que non-seulement il leur donnoit sûreté pour la vie, mais qu'il les traiteroit même comme ses propres Soldats. La plupart se fierent à sa parole, & il la leur tint exactement ; il s'en servit même dans la suite de ses Expéditions, & il en gagna plusieurs à la Religion Catholique ; mais leur



1565.

Commandant, & une vingtaine d'autres répondirent à son Envoyé qu'ils aimeroient mieux être mangés par les Sauvages, que de se livrer entre les mains. Il méprisa leur petit nombre, & il les laissa en repos. Il fit mettre le feu au Fort & au Vaisseau, qui étoient déjà bien avancés, & il s'en retourna à S. Augustin, fort content de s'être défait de tant de François, qui auroient pu lui faire un mauvais parti, si M. de Ribaut eût voulu suivre le Conseil de M. de Laudonniere; ou si la tempête, qui fit périr les Navires, eût seulement commencé deux heures plus tard.

Il est assez inutile que j'ajoute ici mes réflexions sur la différence & les contradictions, qui se rencontrent dans les deux Relations; que je viens de rapporter: mes Lecteurs les feront aussibien que moi; mais je ne puis me dispenser de reconnoître beaucoup plus de vraisemblance dans la dernière, que dans la première, & j'avoué que j'aurois bien de la peine à taxer un Homme d'honneur d'une perfidie aussi noire, que l'auroit été celle du Gouverneur de San Matheo, sur la foi d'un seul Homme, qui dans les circonstances, où il se trouvoit, aigri par une longue & dure captivité, animé par la haine, que sa Religion lui inspiroit contre les Catholiques, n'auroit pas même dû être admis en Justice à accuser un Particulier; & il est assez surprenant qu'on n'ait pas même songé alors à révoquer en doute un fait de cette nature, & qui n'étoit appuyé que sur un témoignage si justement suspect.

Indifférence  
de la Cour sur  
ce qui étoit ar-  
rivé en Flori-  
de.

Après tout, le fait, tel que les Espagnols mêmes le rapportent, étoit plus que suffisant pour exciter en France l'indignation publique:

aussi ne fut-elle pas bornée à ceux, que l'intérêt de la Religion devoit rendre plus sensibles au traitement fait à leurs Confreres de la Floride. Néanmoins la haine, que la Cour portoit aux Huguenots, & surtout à l'Amiral de Coligni leur Chef, lequel avoit presque toujours les armes à la main contre son Roy, & contre la religion de ses Peres, contribua beaucoup à l'indifférence, qui succéda bientôt à ces premiers mouvemens, inspirés par la nature & par l'amour de la Patrie. Ainsi par un effet bien triste des malheureuses conjonctures, où se trouvoit le Royaume, les Sujets du Roy, qui venoient de périr en Amerique par la main des Espagnols, furent bien moins regardés comme tels par la plupart de ceux, qui gouvernoient alors, que comme les Créatures du plus mortel Ennemi, qu'eussent alors la Religion & le Prince. Outre que la situation de Charles IX. ne lui permettoit pas de se boiiller avec le Roy Catholique. L'honneur du nom François n'auroit donc point été vengé, si un Particulier n'eût entrepris de le faire à ses frais, & à ses risques.

Ce zélé Citoyen fut le Chevalier Domini-  
 que de GOURGUES, Gentilhomme Gascon, né  
 au Mont de Marfan, dans la Comté de Com-  
 minges, d'une Famille distinguée de tout  
 tems par un attachement inviolable à l'an-  
 cienne Religion: lui-même ne s'en éloigna ja-  
 mais, quoique le dernier Historien Espagnol  
 de la Floride l'ait accusé d'avoir été *Hérétique*  
*furieux.* (a) Il y avoit alors peu d'Officiers  
 Subalternes en France, & peut-être dans toute  
 l'Europe, qui se fût acquis une reputation plus

Qui étoit le  
 Chevalier de  
 Gourgues; ses  
 premieres  
 aventures.

1567.

(a) Hérège terrible.



1567.

brillante à la guerre, & qui eût efluyé plus de revers de la Fortune. Il avoit servi fort jeune en Italie, & un jour, qu'il commandoit un Détachement de trente Hommes près de Siene en Toscane, il soutint assez longtemps tous les efforts d'une partie de l'Armée Espagnole: à la fin, tous les Gens ayant été tués autour de lui, il fut pris, envoyé aux Galeres, & mis à la chaîne en qualité de Forçat; l'acharnement, avec lequel les Espagnols faisoient alors la guerre à la France, leur faisant oublier leur ancienne générosité au point de violer ainsi les Loix de la guerre, & de punir d'un honteux esclavage des Actions, que dans le fond du cœur ils ne pouvoient manquer d'admirer.

La Galere, sur laquelle le Chevalier de Gourgues ramoit, fut prise par les Turcs sur les Côtes de Sicile, conduite à Rhodes, & de-là à Constantinople: mais ayant été remise en Mer, elle fut reprise par les Galeres de Malthe, & M. de Gourgues recouvra ainsi sa liberté. De retour chez lui, il se mit en tête de voyager sur Mer; il passa d'abord en Afrique, puis au Bresil, & de-là à la Mer du Sud, dit Lescarbot; mais cet Auteur a pris sans doute la Mer du Sud pour la Mer des Indes, puisqu'il est certain que dans le XVI. siècle aucun François n'avoit encore été sur la Mer du Sud.

Il se dispose  
à chasser les  
Espagnols de  
la Floride.

On ne dit point combien de tems le Chevalier de Gourgues employa dans ces voyages, ni ce qu'il y fit; mais il est certain qu'il ne faisoit que d'arriver en France, avec la réputation d'être un des plus habiles, & des plus hardis Navigateurs de son siècle, lorsqu'on y apprit la prise de la Caroline par les Espagnols, & le massacre des François. Il en

fut vivement touché, & pour l'honneur de la France, & pour l'intérêt qu'il estimoit qu'on devoit prendre à la conservation d'un si beau Pays; d'ailleurs il brûloit du désir de venger ses propres injures. Tant de motifs pressans lui firent former le dessein de châtier les Usurpateurs de la Floride, ou de mourir à la peine.

Pour se mettre en état d'exécuter un dessein si hardi, & qui paroissoit au-dessus du pouvoir d'un Particulier, il vendit tout son bien, fit de gros emprunts, & arma deux Roberges; & une Patache en forme de Fregate du Levant. Ces trois Bâtimens pouvoient aller à la rame pendant le calme, & tiroient fort peu d'eau, en sorte qu'il leur étoit facile d'entrer dans la plûpart des Rivieres de la Floride. Quatre-vingt Matelots choisis formerent leurs équipages; mais ils portoient cent cinquante Soldats & Volontaires, dont cent étoient Arbalétriers, & la plûpart Gentilshommes. L'armement se fit à Bordeaux, d'où l'Escadre étant partie le second jour du mois d'Août de l'année 1567. fut arrêtée huit jours de suite à Royan par les vents contraires, puis obligée par une violente tempête de se jeter dans la Charente, où elle resta jusqu'au vingt deux.

Elle avoit des provisions pour un an, & le Chevalier de Gourgues s'étoit muni d'une Commission de M. de MONTLUC, Lieutenant pour le Roy en Guyenne; mais elle n'étoit point pour la Floride; elle lui donnoit seulement pouvoir d'aller sur la Côte de Benin en Afrique, & d'y enlever des Negres; car il ne s'étoit encore expliqué à personne sur le sujet de son Entreprise. A peine étoit-il en pleine



1567.

Mer, qu'il fut surpris d'une seconde tempête, qui fit disparoître un de ses Navires. Il avoit pourvû à cet accident, & avoit donné à tous ses Pilotes le rendez-vous à l'embouchure de *Rio del Oro* sur la Côte d'Afrique, & son Navire l'y rejoignit en effet. De-là il rangea la Côte jusqu'au Cap Blanc, où trois petits Princes Negres vinrent l'attaquer à l'instigation des Portugais; il les battit par deux fois, puis continua à faire la même route jusqu'au Cap Verd, d'où il tourna tout court vers l'Amérique.

Il arrive à La premiere Terre, où il aborda, fut la l'Isle de Cuba. *Dominique*, une des petites Anrilles; il alla ensuite à *Portorico*, puis à *la Mona*, dont le Cacique lui donna quantité de rafraîchissements. Après quoi voulant gagner le Continent de la Floride, une nouvelle tempête le contraignit d'entrer dans le Port *S. Nicolas*, à la Côte Occidentale de l'Isle Espagnole: il y radouba un de ses Vaisseaux, que la tourmente avoit beaucoup endommagé, avec perte d'une bonne partie de sa provision de Biscuit. Pour comble de disgrâce les Espagnols ne voulurent jamais lui vendre des Farines, & il ne faisoit que de sortir du Port de *S. Nicolas*, qu'un ouragan furieux, qui le portoit à la Côte, le mit en un danger éminent de périr. Enfin il gagna avec bien de la peine le Cap de *S. Antoine*, qui fait la pointe Occidentale de Cuba.

Ce fut là qu'ayant assemblé tous ses Gens, il commença par leur peindre avec les couleurs les plus vives les cruautés, que les Espagnols avoient exercées contre les François dans la Floride. Voilà, ajouta-il, mes Camarades, le

crime de nos Ennemis. Et quel seroit le nôtre, cc 1567.  
 si nous differions plus lontems à venger l'af-  
 front, qui a été fait à la Nation Françoisse ?  
 C'est ce qui m'a engagé à vendre tout mon  
 bien ; c'est ce qui m'a ouvert la bourse de mes  
 Amis ; j'ai compté sur vous, je vous ai cru as-  
 sez jaloux de la gloire de votre Patrie, pour  
 lui sacrifier jusqu'à votre vie en une occasion  
 de cette importance ; me suis-je trompé ? Pesez  
 vous donner l'exemple, être par tout à  
 votre tête, prendre pour moi les plus grands  
 perils ; refuserez-vous de me suivre ?

Le commencement de ce discours causa Il arrive en  
 quelque étonnement dans l'esprit de plusieurs ; Floride.  
 mais à la fin les Gens de guerre s'étant déclarés  
 avec des grands cris de joye, tous proteste-  
 rent qu'ils étoient prêts d'aller où on voudroit  
 les mener. De Gourgues eût bien voulu pro-  
 fiter de cette ardeur, & mettre sur le champ  
 à la voile, mais il crut devoir attendre la plei-  
 ne Lune pour passer le Canal de Bahame. Il le  
 passa enfin, & découvrit bientôt les Terres  
 de la Floride. Les Espagnols étoient si éloi-  
 gnés de croire qu'on songeât en France à re-  
 conquérir ce Pays, qu'ayant aperçû les trois  
 Navires, ils ne firent aucun doute qu'ils ne fus-  
 sent de leur Nation, & les saluerent, comme  
 tels, de deux coups de Canon, quand ils les  
 virent passer devant la Riviere de May. Le  
 Chevalier de Gourgues leur répondit coup  
 pour coup, passa outre, en tirant un peu au  
 large, & la nuit suivante entra dans la Riviere  
 de Seine, (a) éloignée de quinze lieues de  
 celle de May.

(a) Une Relation manuscrite de cette expédition, qui se garde à la Bibliothèque du Roy,



1567.

En quelle  
disposition il  
trouve les Sau-  
vages.

Il y trouva quantité de Sauvages, qui se prenant pour un Espagnol, se dispofoient à s'opposer à son débarquement; mais il leur envoya son Trompète, qui avoit servi en Floride sous M. de Laudonniere, & sçavoit assez bien la Langue du Pays. Cet Homme reconnut Saturiova, qui se rencontra par hazard avec le Paraoufti du Lieu, & lui adressant la parole, il lui dit, que les François venoient renouveler l'alliance, qu'ils avoient eüe avec lui les années précédentes; & la maniere, dont fut reçu son compliment, lui donna lieu de juger que ces Peuples n'étoient pas contens des Espagnols.

Le lendemain Saturiova suivi d'un grand nombre de Sauvages s'approcha du Lieu, où les François avoient débarqué, & fit prier leur Général de le venir trouver. M. de Gourgues y alla avec son Interprète, lequel avoit à peine commencé de parler, que le Paraoufti l'interrompant, témoigna au Général avec beaucoup de vivacité, qu'il étoit fort résolu de ne plus souffrir sur ses Terres les Espagnols, dont il prétendoit avoir de grands sujets de plainte. Il ajouta qu'il ne doutoit point que les François ne se joignissent à lui, pour venger leurs injures communes, & que de son côté il ne manqueroit à rien de ce qui pouvoit assurer sa vengeance.

Ligue conclüe entr'eux & les François.

De Gourgues répondit, qu'il n'étoit pas venu à ce dessein; mais uniquement pour renouïer les alliances des François avec les Floridiens, & après avoir reconnu leurs dispo-

nomme cette Riviere *Tacatacourou*, & dit que le Roy des Habitans de ce

Canton, portoit aussi le même nom.

tions à l'égard des Espagnols, s'en retourner en France, pour en amener de plus grandes forces; Cependant, ajouta-t'il, puis-que je vous vois dans la résolution de me seconder, & dans l'impatience de vous défaire de si fa- cheux voisins, je change d'avis & je me détermine dans ce moment à attaquer les Espagnols avec cette poignée de Soldats, que j'ai sur mes Vaisseaux, persuadé que vous vous joindrez tous à moi, & que je puis me promettre tout de votre fidélité, & de votre valeur.

1567.

Saturiova fut charmé de ce discours, & la ligue fut bientôt conclüe. On se fit des présens de part & d'autre; mais le Paraousti en fit un au Chevalier de Gourgues, qui lui fut bien agréable: il lui remit un jeune Homme, nommé Pierre de BRAY, qu'il avoit gardé chez lui, malgré tout ce que les Espagnols avoient pu faire pour l'obliger à le leur livrer, & qu'il avoit toujours traité comme son Fils. Les jours suivans tous les Paraoustis, Vassaux ou Alliés de Saturiova, s'assemblerent pour délibérer de la maniere, dont on attaqueroit les Espagnols, & il fut réglé qu'un Gentilhomme de Comminge, nommé d'ESTAMPES, & un Neveu de Saturiova, qui avoit nom OLOCOTORA, iroient avec Pierre de Bray reconnoître l'état, où se trouvoit San Matheo.

Mais le Général, avant que de confier M. d'Estampes à ces Barbares, voulut avoir des Dispositions pour l'atta-  
 ôtages, & Saturiova lui donna un de ses Fils, & celle de ses Femmes, qu'il aimoit le plus. Les Envoyés revinrent au bout de trois jours, ils rapportèrent que l'Ennemi n'étoit nullement sur ses gardes; mais que San Matheo, & deux autres petits Forts, qu'on y avoit ajoutés de



1567.

chaque côté de la riviere, étoient en fort bon état; de Bray assura en même tems que la Garnison de ces trois Forts étoit de quatre cent Hommes. Ce raport fit juger à M. de Gourgues, qu'il ne devoit compter pour le succès de son expédition, que sur la surprise & le secret, & ayant marqué le rendez-vous général de toutes les Troupes à la Riviere de Somme (a), elles s'y trouverent au jour prescrit.

Les Sauvages, après avoir bu, selon la coutume, leur Apalachine, firent serment, à leur maniere, de ne point abandonner les François, & on se mit aussi-tôt en marche. On y souffrit beaucoup, parceque c'étoit la saison des pluyes, & quoi qu'on n'eût fait le premier jour que deux lieuës, les François se trouverent extrêmement fatigués. Il y avoit encore deux lieuës à faire, pour arriver au premier des deux Forts, qui couvroient San Matheo, & le Chevalier de Gourgues n'avoit rien pris de tout le jour; cependant comme tout dépendoit de la diligence, il prit avec lui un Guide & dix Arquebusiers, & partit pour aller reconnoître le Fort, qu'il étoit résolu d'attaquer le lendemain; mais une petite Riviere, qu'il falloit passer, se trouva tellement gonflée par les pluyes, & par la marée, qui montoit encore, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin.

On marche  
au premier  
Fort.

Il s'en retourna donc au Camp fort triste; mais un Sauvage lui ayant promis de le conduire par un chemin plus aisé, il se remit sur le champ en marche avec tous les François, & donna ordre aux Sauvages de prendre par les Bois, & de se trouver au point du jour au pas-

(a) Le Manuscrit déjà cité la nomme *Sarabe*.

sage de la Riviere. Cet ordre fut ponctuellement exécuté ; mais la Riviere ne se trouva encore guécable en aucun endroit , & il survint une pluye si abondante , qu'on eut bien de la peine à en garantir les Armes. Le tems s'éclaircit enfin , & M. de Gourgues , à la faveur d'un petit Bois , découvrit le Fort tout à son aise. Il observa que tout le Monde y étoit en mouvement , & il ne douta point qu'il n'eût été découvert ; mais il se trompoit , il sçut depuis que c'étoit une Fontaine , qu'on raccommoitoit.

Vers les dix heures , la Marée étant toute basse , on passa la Riviere , non sans beaucoup de difficulté ; car outre qu'on y avoit de l'eau jusqu'à la ceinture , le fond en étoit semé de grandes Huitres tranchantes , qui coupoient les souliers , & bleffoient même les pieds des Soldats ; pour ce qui est des Sauvages , qui étoient nus pieds , il sçavoient le moyen de les éviter ; d'ailleurs il y en avoit fort peu à ce passage , la plupart ayant traversé la Riviere à son embouchure dans des Pirogues.

Jusques-là les Espagnols ne sçavoient pas qu'il y eût des François dans la Floride , & rien ne fit mieux sentir au Chevalier de Gourgues combien les Naturels du Pays haïssent leurs nouveaux Voisins , que le secret qu'ils garderent en cette occasion. Enfin toutes les Troupes étant au-delà de la Riviere , & pleines d'ardeur d'en venir aux mains , le Général ne crut pas devoir perdre un tems si précieux à haranguer ses Soldats ; il se contenta de leur représenter en deux mots la justice de leur cause , que Dieu ne manqueroit pas de favoriser , & il fit sonner la charge. Il avoit divisé sa



1567.

petite Troupe en deux bandes; il en donna une à commander au Sieur de CAsENOVE, son Lieutenant, il se mit à la tête de l'autre, & s'avança lentement en ordre de bataille.

*Sa prise; belle action d'un Sauvage.* Du moment qu'il eut passé le Bois, qui le couvroit, on tira sur lui deux Coulevrines, que M. de Laudonniere avoit laissées dans la Caroline. Les premiers coups furent tirés de trop loin; mais on alloit recharger, & les premiers rangs commençoient à se débander, lorsque le brave Olocotora, qui ne quittoit point le Général, se glissa, sans être aperçu, jusqu'au pied de la Plateforme, où les deux Coulevrines étoient dressées, sauta dessus, & passa une Picque, dont il s'étoit armé, au travers du corps du Canonier. La hardiesse de ce Sauvage fit croire aux Espagnols qu'il n'étoit pas seul, ou plutôt leur ôta le jugement. L'épouvante les saisit, ils sortirent du Fort & se mirent à courir confusément du côté, où étoit Casenove, qui en avertit son Général par de grands cris. De Gourgues y courut, mit les Ennemis entre lui & son Lieutenant, & tomba si brusquement sur eux, que de soixante qu'ils étoient, il n'en resta, après le premier choc, que quelques-uns, qui furent pris, & réservés à une mort moins glorieuse.

*Le second Fort est abandonné à l'approche des Sauvages.* Cependent le Canon du second Fort tiroit sans cesse, & incommodoit les nôtres. Pour faire cesser ce feu, le Général fit placer sur le bord du Fleuve les deux Coulevrines (a), & deux autres pièces d'Artillerie, qu'on avoit

(a) La Relation manuscrite, qui se garde dans la Famille de MM. de Gourgues, ne parle que d'une Coulevrine aux Armes de France, avec le nom d'Henry II. & de trois pièces de Canon.

trouvées dans le premier Fort, & cela eut son effet. Il passa ensuite avec quatre-vingt Hommes dans une Barque, qu'il avoit fait venir à ce dessein, & il avoit promis aux Sauvages de la leur renvoyer, dès qu'il seroit débarqué; mais ils n'eurent point la patience de l'attendre, ils se jetterent à la nage, en poussant des cris affreux: les Espagnols en furent effrayés, & ne se crurent pas en sûreté derrière leurs retranchemens; ils se sauverent dans le Bois, où M. de Gourgues, qui s'y étoit mis en embuscade, les envelopa, & les tailla en pièces. De soixante qu'ils étoient, il n'en épargna que quinze, qu'il retint Prisonniers. Il entra ensuite dans le Fort, où il ne rencontra personne; il le fit démolir, & emporter les vivres & les munitions dans le premier, dont il fit sa Place d'Armes. Tout ceci se passa la veille de *Quasimodo*.

La Caroline avoit encore plus de deux-cent Hommes de Garnison, mais la consternation y étoit grande; le Chevalier de Gourgues avoit parmi ses Prisonniers un vieux Sergent de bande, il tira de lui par menaces l'état & le plan de la Place; l'ayant examiné avec soin, il comprit que le moyen le plus sûr de s'en rendre le Maître, étoit l'escalade, & il la résolut. Il employa le Dimanche & le Lundi à faire ses préparatifs, & il lui vint pendant cet intervalle un si grand nombre de Sauvages, que comme ils remplissoient tous les environs de la Caroline, il ne fut jamais possible aux Espagnols d'en sortir, pour reconnoître les forces des Assaillans. Il y en eut pourtant un, qui s'avisa de se déguiser en Sauvage, mais Olocorora l'ayant découvert, l'amena au Général.

Préparatifs  
pour la prise  
de la Caroline.



1567.

Cet Homme assûra qu'il étoit de la Garnison du second Fort, & dit qu'il s'étoit travesti de la sorte, pour se sauver plus aisément, n'espérant point de quartier de la part des Sauvages, s'il tomboit entre leurs mains; que son dessein étoit de se jeter entre les bras des François, & qu'il croyoit sa vie en sûreté, puisqu'il étoit Prisonnier d'une Nation renommée par toute la Terre pour son humanité. Par malheur pour lui, le Sergent, dont nous avons parlé, le trahit, sans le vouloir, ayant déclaré qu'il étoit de la Garnison de San Matheo, sur quoi il fut mis parmi ceux, qu'on reservoit au supplice. On apprit de cet Espion, que ce qui avoit fait perdre courage à la Garnison de San Matheo, c'est qu'on n'y doutoit point que les François ne fussent au moins deux mille; & le Général ne crut pas devoir donner à l'Ennemi le tems de se désabuser, ni de revenir de sa frayeur.

On marche vers la Place. Il disposa donc tout en diligence pour commencer l'attaque dès le lendemain Mardi, à la pointe du jour. Il envoya le Sieur de MESMES, son Enseigne, avec vingt Arquebusiers, pour garder l'embouchure du Fleuve: il fit partir les Sauvages, pour s'aller mettre en embuscade dans le Bois des deux côtés de la Riviere; enfin il marcha lui-même avant l'Aurore, menant avec lui le Sergent & l'Espion, pour lui servir de guides. Olocotora étoit avec lui, & ce Sauvage s'étoit mis dans la tête qu'il ne reviendroit point de cette Expédition: son pressentiment étoit apparemment fondé sur un songe. Il s'en ouvrit au  
 » Chevalier. Je sçai, lui dit-il, mon Capitaine,  
 » que je serai tué à l'attaque du Fort; je ne veux

pourtant pas te quitter, je compte ma vie pour rien, j'aurai au moins la consolation de mourir en brave. Mais je te prie de donner à ma Femme ce qui doit me revenir du butin, afin qu'elle le mette avec mon corps dans le tombeau, & que j'en sois mieux reçu dans le Pays des Ames.

1567.

M. de Gourgues lui répondit qu'il esperoit bien le rendre sain & sauf à sa Famille, mais que vis ou mort, son souvenir lui seroit toujours bien cher, & qu'il reconnoitroit par toutes sortes de moyens ce qu'il devoit à sa valeur, & à son zèle. On marchoit à découvert le long du Fleuve; mais comme on se vit fort incommodé du feu de deux Coulevrines, placées sur une espee de Boulevard, qui commandoit le rivage, on se mit à couvert derrière la Colline, au pied de laquelle nous avons vû qu'étoit situé le Fort. Le Général eut ainsi la commodité de bien examiner la Place, & avec le secours de ses deux Prisonniers, il en reconnut parfaitement le fort & le foible. Enfin il comprit que c'étoit par la Colline, qu'il falloit l'attaquer, ainsi que les Espagnols l'avoient fait deux ans auparavant.

Il étoit un peu tard, quand tout le Monde eut occupé son poste, & le Chevalier vouloit remettre l'affaire au jour suivant; mais les Assiégés ayant fait une sortie au nombre de quatre-vingt Archebusiers, ils hâterent leur perte. Casenove fut détaché contr'eux avec vingt Maîtres pour les attirer, tandis que le Général leur couperoit la retraite, & fondroit ensuite sur eux, avec des forces superieures. Les Espagnols avançant toujours, furent bien étonnés de se trouver entre deux feux; ils se

Prise de San Matheo.



1567.

battirent pourtant fort bien, & se firent tous tuer jusqu'au dernier. La Garnison témoin de cette défaite, perdit cœur absolument, & tous, sans écouter le commandement, s'enfuirent dans le Bois, où les Sauvages, qui les attendoient, ne firent quartier à personne. Quelques-uns avoient tourné par un autre côté, mais ils rencontrèrent M. de Gourgues, qui en coucha par terre d'abord la plus grande partie, & qui eut bien de la peine à arracher les autres des mains des Sauvages, pour les faire passer en celles des Bourreaux.

Butin, qu'on y fit.

San Matheo n'ayant plus de défenseurs, le Général y entra avec toutes ses Troupes, qui y firent un butin considérable. Il s'y trouva cinq doubles Coulevrines, quatre moyennes, & quelques petites pieces de Canons de Fer & de Fonte : dix-huit Caques de poudre, & une très-grande quantité d'Armes de toutes les sortes, qui furent transportés dans la Barque, dont on s'étoit servi pour le passage des Troupes. La poudre fut néanmoins perduë par un de ces accidens, qu'il est difficile de parer. Un Sauvage faisant cuire du Poisson assez loin du Magasin, laissa tomber du feu sur une trainée de poudre, qui n'avoit point été aperçue, & par le moyen de laquelle les Espagnols prétendoient faire sauter les François en l'air, supposé qu'ils forçassent la brèche. Par bonheur personne n'étoit à portée d'en être incommodé, quoique le Magasin eût sauté.

Les Prisonniers sont pendus; Ecriteau mis au lieu de leur supplice.

Le Général donna à ses Gens & aux Sauvages tout le loisir de piller, & il fit encore de grandes largesses à ceux-ci, qui parurent beaucoup plus charmés de ses manieres, que

de ses liberalités. Il fit venir ensuite tous les Prisonniers au même lieu, où les François avoient été massacrés, & où Menendez avoit fait graver sur une pierre, ces mots : *Je ne fais ceci comme à des François, mais comme à des Luthériens.* Il leur reprocha leur cruauté, leur perfidie, leur serment violé (a), puis il les fit tous pendre à un Arbre, & à la place de l'ancienne Inscription, il fit mettre celle-ci sur une planche de Sapin : *JE NE FAIS CE CI COMME A ESPAGNOLS, NI COMME A MARANES; MAIS COMME A TRAITRES, VOLEURS, ET MEURTRIERS.*

1567.

Quelques Historiens ont paru approuver cette action, comme juste & legitime, & elle pouvoit avoir véritablement quelque apparence de justice, surtout en supposant, ce dont on ne doutoit point, le serment violé par les Espagnols. Mais outre que dans le vrai les represailles sont rarement exemptes d'injustices, par la raison qu'elles tombent plus souvent sur les Innocens, que sur les Coupables; je ne crains point de dire que l'Expédition du Chevalier de Gourgues, jusques-là si glorieuse pour lui, & si honorable pour la Nation, auroit été infiniment plus relevée par une conduite, où la modération, & la générosité Françoisé eût fait un beau contraste avec l'inhumanité des Espagnols, qu'en la terminant avec la même fureur, qu'il détestoit en eux. N'est-il pas honteux pour des Chrétiens de n'avoir pas pensé, comme fit autrefois un Prince Idolâtre (b)

Réflexion  
sur cette conduite.

(a) Il faut se souvenir de la Relation du Mator, dont on ne revoquoit point en doute la fidélité.

(b) Après la défaite de Mardonius, un des



1567.

La Floride  
est évacuée par  
les François.

dans une occasion toute semblable ?

Au reste, les applaudissemens, que reçut par tout ce Gentilhomme, & qu'il n'étoit pas possible de refuser à une action, qu'on peut compter parmi les plus mémorables, qui se soient jamais faites en ce genre, furent tout le fruit, qui lui resta de sa victoire. Il n'avoit pas assez de Monde pour se soutenir dans la Floride contre les Espagnols de S. Augustin; il ne devoit pas s'attendre à recevoir, au moins de quelques années, des secours de France, & il comprenoit assez que l'amitié intéressée des Sauvages ne dureroit qu'autant qu'il seroit en état de leur faire du bien, & de les garantir de la vengeance d'une Nation, contre laquelle ils venoient de se déclarer si hautement. Il y a cependant assez d'apparence qu'il ignoroit que les Espagnols fussent si près de lui; & je trouve que nos Historiens de ce tems-là supposent que la Riviere des Dauphins ne fut habitée sous le nom de S. Augustin, que quelques années après.

Mais le Chevalier de Gourgues n'avoit plus de provisions, que ce qu'il lui en falloit pour retourner en France, & ce fut uniquement cette dernière considération, qui lui fit prendre le parti de raser les trois Forts, qu'il venoit de conquérir. Il envoya par Mer

Généraux de Xercès, quelques-uns ayant proposé à Pausanias, Roy de Sparte, de traiter le cadavre de ce Satrape, comme Xercès avoit traité celui de Leonide, tué à la journée des Termopyles, que ce Prin-

ce avoit fait pendre à un Gibet. Vous connoissez bien peu la gloire, répondit Pausanias, si vous croyez que je doive en acquérir beaucoup en imitant des Barbares.

dans ses Vaisseaux , qu'il avoit laissés dans la Seine , toute l'Artillerie de ces trois Places , & il s'y rendit par Terre avec tout son Monde , après avoir pris congé des Sauvages , qui paroissoient le voir partir avec regret , & qu'il tâcha de consoler en leur faisant esperer son retour. Tous ceux , qu'il rencontra sur sa route lui donnerent les plus grandes marques d'estime & d'amitié ; plusieurs Paraoustis , parmi lesquels Saturiova fut celui , qui se distingua le plus , lui jurerent un attachement éternel , & le brave Olocotora , dont les pressentimens ne s'étoient pas trouvés justes , ne le quitta point , tandis qu'il fut en Floride , & fondit en larmes en lui disant le dernier adieu.

1567.

Le troisième de May les trois Navires mirent à la voile , & le sixième de Juin , jour de la Pentecôte , le Chevalier de Gourgues mouilla dans le Port de la Rochelle , après avoir essuyé de rudes tempêtes , & souffert beaucoup de la faim , parceque les vivres avoient été gâtés. Il perdit même sa Patache , où il y avoit huit Hommes ; & un autre de ses Navires , qui s'étoit séparé de lui à la hauteur de la Vermude , n'arriva qu'un mois après. Son expédition ne lui avoit coûté que quelques Soldats , & cinq Gentilshommes , qu'il regretta beaucoup. L'un étoit de Saintonge , & se nommoit PONS , les quatre autres étoient Gascons , & avoient nom Antony de LIMOSNI , BIERRE , CARREAU , & GACHIE ; mais il s'en fallut peu que lui-même ne trouvât dans le Port quelque chose de plus fâcheux , que le naufrage , qu'il venoit d'éviter.

Le Chevalier  
de Gourgues  
arrive en  
France.

On ne conçoit pas comment le bruit de



1567.

Il court ris-  
que d'être en-  
levé par les  
Espagnols.

son Entreprise, dont il croyoit apporter la première nouvelle en France, avoit déjà pu parvenir à la Cour d'Espagne : cependant à peine étoit-il parti de la Rochelle, pour aller à Bourdeaux, qu'on vit entrer dans la Rade, qu'il venoit de quitter, dix-neuf Pataches Espagnoles, avec un autre Bâtiment de deux-cent Tonneaux, à dessein de l'enlever, & il en fut même poursuivi jusqu'à Blaye. Il ne resta guère plus de tems à Bourdeaux, qu'il n'avoit fait à la Rochelle. Il se rendit d'abord auprès de M. de Montluc, sous lequel il avoit servi en Toscane, & qui lui donna de grandes louanges. Ce Général lui conseilla d'aller à la Cour, mais il y fut mal reçu. On l'avertit même sous main de disparaître, s'il ne vouloit pas être sacrifié au ressentiment du Roy Catholique, qui demandoit avec hauteur sa tête, qui l'avoit mise à prix, & qu'on ménageoit alors beaucoup, parcequ'on en attendoit du secours contre les Rebelles.

Il est obligé de  
disparaître.

En effet la Reine Mere, & la Faction des Princes Lorrains se déclarerent contre lui, & l'on proposa de lui faire son procès, pour avoir entrepris son Expédition sans ordre. Il fut lontems caché à Rouën chez le Président de Marigny, & comme il s'en falloit beaucoup qu'il eût rapporté de la Floride de quoi acquitter les dettes, qu'il avoit contractées pour se mettre en état d'en chasser les Espagnols, il eût eu bien de la peine à trouver de quoi subsister, sans les secours, que lui donnerent ce Magistrat, & quelques-uns de ses anciens Amis. La Reine Elizabeth, qui renoit alors en Angleterre, lui envoya peu de tems après faire des propositions très-

avantageuses, s'il vouloit entrer à son service ; mais le Roy son Maître, qui dans le fond avoit été charmé de son action, lui ayant publiquement rendu ses bonnes grâces, il remercia cette Princesse.

Enfin D. ANTOINE lui offrit le Commandement de la Flotte, qu'il armoit pour soutenir son droit à la Couronne de Portugal, dont le Roy Philippe II. s'étoit emparé : il embrassa avec joye une si belle occasion de faire encore une fois la guerre aux Espagnols ; mais étant parti pour se rendre auprès du Prince Portugais, il tomba malade à Tours, & y mourut, universellement regretté, & avec la reputation d'un des plus braves & des plus habiles Capitaines de son siècle, aussi capable de commander une Flotte, qu'une Armée de Terre. Digne sans doute des plus grands éloges, si le ressentiment de ses injures particulieres ne fût entré pour rien dans la plus brillante action de sa vie, & si elle n'eût point eu d'autre motif, que son zèle pour l'honneur du nom François.

1567.

Sa mort.







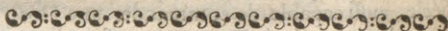
# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



*LIVRE TROISIE' ME.*



UOIQUE par l'évacuation de la Floride, après l'heureuse expédition de M. de Gourgues, la France eût paru renoncer à tout Etablissement dans le Continent de l'Amerique, les Normands, les Basques & les Bretons continuoient toujours à faire la Pêche des Baleines & des Moruës sur le grand Banc, & le long des Côtes de Terre-neuve, dans tout le Golphe S. Laurent, & dans le grand Fleuve, qui s'y décharge. Quelques-uns même lierent insensiblement commerce avec les Naturels du Pays, & la traite des Pelleteries commença bientôt à devenir un objet, que l'amour de la nouveauté, & la facilité, avec laquelle se faisoit ce trafic,

furent préférer à la Pêche, & qui métamorphofa plusieurs de nos Marelots en Marchands.

1598.

Enfin en 1598. la France, après cinquante ans de troubles domestiques, ayant recouvré sa première tranquillité, par la valeur, l'activité, & la clémence de Henry le Grand, & se trouvant en état de tout entreprendre sous le plus habile de ses Rois, le goût des Colonies revint aux François, & le Marquis de la Roche, Gentilhomme Breton, obtint de Sa Majesté la même Commission, & les mêmes pouvoirs, qu'avoit eus M. de Roberval sous François I. & qu'Henry III. lui avoit déjà accordés à lui-même, mais dont il ne s'étoit pas trouvé en situation de faire usage. Ses Lettres Patentes, qui sont dattées du douzième de Janvier 1598. (a) portent, que conformément à la volonté du feu Roy Henry II. S. M. l'a créé son Lieutenant Général au Pays de Canada, Hochelaga, Terres Neuves, Labrador, Riviere de la grand-Baye (b), Norimbegue, & Terres adjacentes, aux conditions, qui suivent.

Tentatives  
du Marquis  
de la Roche  
sur le Canada.

Qu'il aura particulièrement en vuë d'établir la Foy Catholique; que son autorité s'étendra sur tous les Gens de guerre, tant de Mer,

Sa Commis-  
sion.

(a) M. de la Roche y est nommé Troisième de Mesgouet, Chevalier de l'Ordre, Conseiller d'Etat, Capitaine de cinquante Hommes d'Armes des Ordonnances de Sa Majesté, Marquis de Cotemmeal, Baron de Las, Vicomte de Carentan & de S. Lo

en Normandie, Vicomte de Trevalet, Sieur de la Roche, Gommard, & Quermoulec, de Gornal, Bonteguigno, & Lisquit.

(b) C'est ainsi qu'on appelloit communément alors le Fleuve de S. Laurent.



que de Terre : Qu'il choisira les Capitaines ,  
 Maîtres de Navires & Pilotes ; qu'il pourra  
 les commander en tout ce qu'il jugera à pro-  
 pos , sans que , sous aucun prétexte , ils puis-  
 sent refuser de lui obéir : Qu'il pourra dispo-  
 ser des Navires & des Equipages , qu'il trou-  
 vera dans les Ports de France en état de met-  
 tre en Mer , lever autant de Troupes , qu'il  
 voudra , faire la guerre , bâtir des Forts &  
 des Villes , leur donner des Loix , en punir  
 les Violateurs , ou leur faire grace ; concéder  
 aux Gentilshommes des Terres en Fiefs ,  
 Seigneuries , Châtellenies , Comtés , Vicom-  
 tés , Baronnies , & autres dignités relevantes  
 du Roy , selon qu'il le croira convenable au  
 bien du Service , & aux autres de moindre  
 condition , à telle charge & redevance an-  
 nuelle , qu'il lui plaira leur imposer ; mais  
 dont ils seront exempts les six premières an-  
 nées , & plus , s'il l'estime nécessaire : Qu'au  
 retour de son expédition , il pourra repar-  
 tir entre ceux , qui auront fait le voyage  
 avec lui , le tiers de tous les gains & profits  
 mobiliers , en retenir un autre pour lui , &  
 employer le troisième aux frais de la guerre ,  
 Fortifications , & autres dépenses communes :  
 Que tous les Gentilshommes , Marchands , &  
 autres , qui voudront l'accompagner à leurs  
 frais , ou autrement , le pourront en toute  
 liberté , mais qu'il ne leur sera pas permis  
 de faire le commerce , sans sa permission , &  
 cela sous peine de confiscation de leurs Na-  
 vires , marchandises , & autres effets : Qu'en  
 cas de maladie ou de mort , il pourra par  
 Testament , ou autrement , nommer un ou  
 deux Lieutenans , pour tenir sa place : Qu'il  
 aura

aura la liberté de faire dans tout le Royaume la levée des Ouvriers, & autres Gens nécessaires pour le succès de son entreprise : En un mot, qu'il jouïra des mêmes pouvoirs, privileges, puissance, & autorités, dont le Sieur de Roberval avoit été gratifié par le Roy François I.

Le Marquis de la Roche revêtu d'une Commission, qui le mettoit en état de tout entreprendre, voulut aller reconnoître lui-même le Pays : il arma un Vaisseau sur lequel il s'embarqua la même année avec un habile Pilote Normand, nommé **CHEDOTEL**. La premiere Terre, qu'il aborda fut *l'Isle de Sable*, éloignée d'environ vingt-cinq lieuës au Sud-Est de l'Isle Royale, & où l'on assure que dès l'année 1508. le Baron de **LERX** avoit voulu établir une Colonie. Il avoit bien mal choisi : à peine l'Isle de Sable produit-elle quelques herbes & quelques broussailles, & jamais Terre ne fut moins propre pour être la demeure des Hommes, outre qu'elle est très-petite, & n'a point de Port. Cette Isle est par les quarante-quatre degrés douze minutes Nord. La variation observée y est de treize degrés Nord-Est. Elle est fort étroite, & a la figure d'un Arc. On trouve dans son milieu un Lac d'environ cinq lieuës de circuit, & l'Isle en a environ dix. Ses deux extrémités sont des écueils de bancs de sable, dont l'un court Nord-Est-Quart-d'Est, & l'autre Sud-Est. Elle est à trente-cinq lieuës Nord & Sud de Camceaux, & a des Montagnes de sable, qu'on découvre de sept ou huit lieuës. M. de la Roche y débarqua quarante Misérables, qu'il avoit tirés des prisons de France, & qui s'y trouverent bientôt

1598.

Son entreprise échouée.  
Description de l'Isle de Sable.



1598.

plus mal à leur aise, que dans leurs cachots mêmes.

Il alla ensuite reconnoître les Côtes du Continent le plus proche, qui sont celles de l'Acadie, & après y avoir pris toutes les connoissances, dont il crut avoir besoin, il appareilla pour retourner en France. Son dessein étoit de repasser par l'Isle de Sable, pour y embarquer ceux, qu'il y avoit laissés; mais les vents contraires ne lui permirent pas d'y aborder. Divers contretems l'arrêterent en France les années suivantes, & l'empêcherent de suivre son entreprise. Il fut plus d'un an prisonnier du Duc de Mercœur, qui étoit encore le Maître en Bretagne; & des Personnes puissantes, à qui son zèle pour la Religion Catholique, ne plaisoit pas, trouverent moyen d'arrêter les effets de la bonne volonté du Roy à son égard. De sorte que, comme il avoit fait de grandes avances, qui ne lui avoient rien produit, il ne se trouva plus en état de les continuer, & l'on assure qu'il en mourut de chagrin.

La faute, qu'il fit, fut de n'avoir pas commencé un Etablissement à l'Acadie, où une seule pêche sédentaire, qui ne lui auroit pas coûté beaucoup, lui auroit produit des retours assurés & présents. Les quarante Malheureux, qu'il avoit laissés dans l'Isle de Sable, y rencontrèrent sur le bord de la Mer quelques débris de Vaisseaux, dont ils fabriquerent des Barraques, pour se mettre à couvert des injures du tems; c'étoit des débris de Navires Espagnols, qui étoient partis pour faire un Etablissement à l'Isle Royale (\*). De ces mêmes Navires il étoit sorti quelques Moutons

(\* ) Nommée alors l'Isle de Cap Breton.

& quelques Bœufs, qui avoient multiplié dans l'Isle, & ce fut pendant quelque tems une ressource pour ces pauvres Exilés : le Poisson fut ensuite leur unique nourriture, & quand leurs habits furent usés, ils s'en firent des peaux de Loups marins. Enfin au bout de sept ans, le Roy ayant ouï parler de leur aventure, obligea le Pilote Chedotel à les aller chercher, mais il n'en trouva plus que douze, le reste étant mort de misere. Sa Majesté voulut voir ceux, qui étoient revenus, dans le même équipage, où Chedotel les avoit trouvés, couverts de Peaux de Loups marins, les cheveux, & la barbe d'une longueur, & dans un désordre, qui les rendoit assez semblables aux prétendus Dieux des Fleuves, & défigurés à faire horreur. Ce Prince leur fit donner à chacun cinquante écus, & les renvoya chez eux déchargés de toutes poursuites de la Justice.

Voyages de  
M. Chauvin.

1600-02.

Le mauvais succès de la tentative du Marquis de la Roche, n'empêcha point qu'après sa mort on ne sollicitât vivement la Commission, qu'il avoit eue du Roy. Le Sieur de PONTGRAVE habile Navigateur, & un des principaux Négocians de S. Malo, avoit fait plusieurs voyages à Tadoussac, & avoit compris que la traite des Pelleteries, si elle étoit dans une seule main, pourroit être le fond d'un grand commerce : il proposa à M. CHAUVIN, Capitaine de Vaisseaux, d'en demander au Roy le Privilege exclusif, avec toutes les prérogatives attachées à la Commission de M. de la Roche. M. Chauvin goûta cet avis, fit agir les Amis, qu'il avoit en Cour, & obtint ce qu'il demandoit. Il équipa aussitôt



1600-02.

quelques Bâtimens de fort peu de port, & les conduisit lui-même à Tadoussac.

Faites, qu'il fit.

Pontgravé, qui étoit de ce voyage, vouloit monter jusqu'aux Trois Rivieres, parce que ce lieu, qu'il avoit visité avec soin, lui paroissoit plus propre qu'aucun autre, à un Etablissement; mais le dessein de M. Chauvin n'étoit pas d'en faire aucun, encore moins de remplir l'article de sa Commission, qui regardoit la Religion Catholique, parce qu'il étoit Calviniste; il ne vouloit que troquer des Marchandises contre des Pelleteries, dont il eut bientôt rempli ses Navires. Il laissa néanmoins à Tadoussac quelques-uns de ses Gens, qui y auroient péri de faim, ou de maladie pendant l'hyver, si les Sauvages n'en avoient eu compassion. L'année suivante il retourna de bonne heure à sa traite, & ce second voyage ne lui produisit pas moins que le premier; il se préparoit à un troisième, lorsque la mort mit fin à ses projets.

Entreprise du  
Commandeur  
de Chatte.

1603.

Le Commandeur de CHATTE, Gouverneur de Dieppe, lui succéda, forma une Compagnie de Marchands de Rouen, avec lesquels plusieurs Personnes de condition entrerent en société, & fit un Armement, dont il confia la conduite à Pontgravé, à qui le Roy avoit donné des Lettres Patentes, pour continuer les découvertes dans le Fleuve du Canada, & pour y faire des Etablissmens. Dans le même tems Samuël de CHAMPLAIN, Gentilhomme Saintongeois, Capitaine de Vaisseaux, & en réputation d'Officier brave, habile & expérimenté, arriva des Indes Occidentales, où il avoit passé deux ans & demi. Le Commandeur de Chatte lui proposa de faire le voyage de

Canada, & il y consentit avec l'agrément du Roy. 1603.

Il partit avec Pontgravé en 1603. Ils s'arrê-  
 terent peu à Tadoussac; où ils laisserent leurs  
 Vaisseaux, & s'étant mis dans un Batteau léger  
 avec cinq Matelots, ils remonterent le Fleuve  
 jusqu'au Sault S. Louis, c'est-à-dire, jusqu'où  
 Jacques Cartier étoit allé; mais il paroît que  
 la Bourgade d'Hochelega ne subsistoit plus  
 dès-lors, ou étoit réduite à très-peu de chose,  
 puisq'ue M. de Champlain, dont les Mémoi-  
 res sont extrêmement détaillés, n'en dit pas  
 un seul mot. A leur retour en France, ils trou-  
 verent le Commandeur de Chatte mort, & sa  
 Commission donnée à Pierre du Guast, Sieur  
 de MONTS, Saintongeois, Gentilhomme Or-  
 dinaire de la Chambre, & Gouverneur de  
 Pons, lequel avoit encore obtenu le com-  
 merce exclusif des Pelleteries, depuis les qua-  
 rante degrés de Latitude - Nord, jusqu'aux  
 cinquante-quatre, le droit de concéder des  
 Terres jusqu'aux quarante-six, & des Lettres  
 Patentes de Vice-Amiral, & de Lieutenant  
 Général dans toute cette étendue de Pays.

Premier  
 voyage de  
 Champlain.

M. de Monts étoit Calviniste, & le Roy M. de Monts  
 lui avoit permis l'exercice de sa Religion en Acadie.  
 Amerique, pour lui & pour les siens, ainsi  
 qu'il se pratiquoit dans le Royaume. De son  
 côté il s'étoit engagé à peupler le Pays, & à  
 y établir la Religion Catholique parmi les  
 Sauvages. C'étoit d'ailleurs un fort honnête  
 Homme, dont les vûes étoient droites, qui  
 avoit du zele pour l'Etat, & toute la capacité  
 nécessaire pour réussir dans l'entreprise, dont  
 il s'étoit chargé; mais il fut malheureux, &  
 presque toujours mal servi. Son Privilege ex-



1604.

clufif pour le commerce des Pelleteries lui fufcita des Envieux, qui vinrent à bout de le ruiner. Il avoit confervé la Compagnie formée par fon Prédéceffeur, & il l'augmenta même de plufieurs Négocians des principaux Ports de France, furtout de celui de la Rochelle. Tant de forces réunies le mirent en état de faire un Armement plus confiderable, que n'en avoit fait aucun de ceux, à qui il fuccédoit, & ce fut en partie à Dieppe, & en partie au Havre-de-Grace, qu'il le fit.

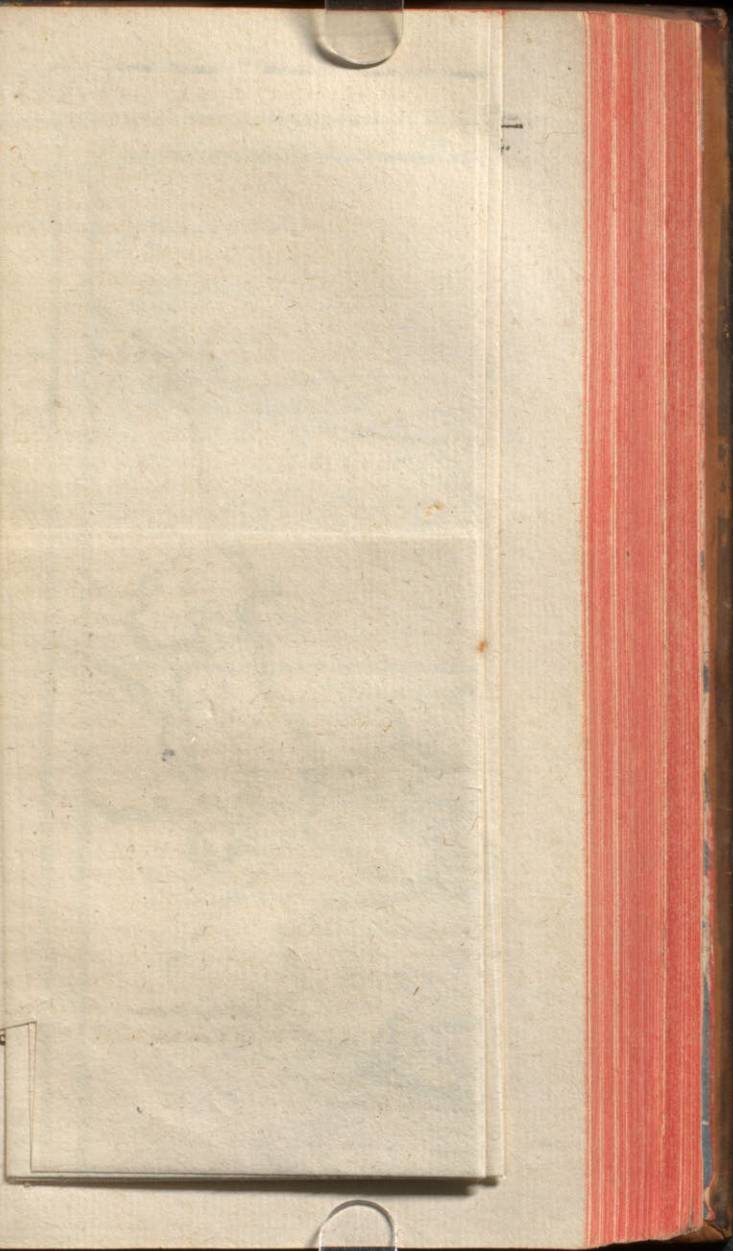
Il étoit compofé de quatre Vailfeaux, dont l'un étoit deftiné à faire la traite des Pelleteries à Tadouffac. Pontgravé eut ordre de conduire le fecond à Camceaux, de courir de-là tout le Canal, que forment l'Ifle Royale, & l'Ifle de S. Jean, pour écarter ceux, qui voudroient faire le commerce avec les Sauvages, au préjudice des droits de M. de Monts, lequel conduifit les deux autres Navires en Acadie. Il étoit accompagné de plufieurs Volontaires, du Sieur de Champlain, & d'un autre Gentilhomme, nommé Jean de Biencourt, Sieur de POUTRINCOURT, qu'il fit dans la fuite fon Lieutenant. Mais avant que d'entamer le recit de ce qui fe passa dans le cours de cette Expédition, j'ai cru qu'il étoit à propos de donner une idée juftte de l'Acadie, dont j'aurai fi souvent occafion de parler dans la fuite de cet Ouvrage, & que l'on a souvent confondué avec les Provinces voisines.

Description  
de ce Pays.

L'Acadie, felon tous les Auteurs, qui fe font exprimés exactement, eft une Peninfule de forme triangulaire, qui borne l'Amerique au Sud-Eft. Jean de Laët le dit expreffément au Chapitre quatrième de fa Description de

LI  
es lui  
ou de  
guie le  
inguen  
rincip  
e la h  
nimen  
derab  
à cou  
pe, d  
t.  
ur, d  
s Jell  
e de co  
rir de  
ryak,  
qui ve  
uvage  
s, leu  
cadi  
aires,  
milhe  
Sieur  
ure le  
r le re  
tre Em  
e d'ou  
si fi h  
e de  
nfac  
cu  
en  
men  
ffém  
pian

11-100





111  
Thede Ou  
à les Ge  
entep  
qui don  
plus ére  
terme de  
calle, q  
estle  
meur  
de delc  
es prop  
Cite Or  
Celi-  
sur e O  
quelle  
Lortena  
mire,  
de S. Je  
mans  
par la  
Nrière  
Vni d  
confém  
Cap de  
mules  
Lofe,  
quarier  
reunim  
  
1) Ca  
mily,  
qui ...  
espo re  
L'arce  
L'arce  
(1)  
p. 111

I  
tu  
la  
la

l'Inde Occidentale (a). Tous les Historiens, & les Geographes parlent de même, si on en excepte Messieurs de Champlain & Denys, qui donnent à l'Acadie des bornes beaucoup plus étroites. Le premier, au Chapitre huitième de ses Voyages, ne donne le nom d'Acadie, qu'à la Côte Méridionale de la presqu'Isle (b), & M. Denys, qui a lontems demeuré dans ce Pays-là, qui nous en a donné une description très-exacte, qui en a possédé en propre, & gouverné au nom du Roy la Côte Orientale, est du même sentiment.

Celui-ci divise en quatre Provinces toute la partie Orientale & Méridionale du Canada, laquelle avoit de son tems quatre Propriétaires, Lieutenans Généraux pour le Roy. La première, depuis Pentagoët, jusqu'à la Riviere de S. Jean, il la nomme *la Province des Etechemins*, & c'est ce qu'on appelloit auparavant *la Norimbeque*: la seconde, depuis la Riviere de S. Jean, jusqu'au *Cap de Sable*, il lui donne le nom de *Baye Françoisé*: la troisième, selon lui, est l'Acadie, depuis le *Cap de Sable* jusqu'à *Camceaux*, & c'est ce que les Anglois ont d'abord nommé *Nouvelle Écosse*, à l'occasion, que je dirai bientôt. La quatrième, qui étoit son Domaine & son Gouvernement, depuis *Camceaux* jusqu'au *Cap*

(a) *Cadia, pars Continentis, triangularis est forma... qui duo sinus exiguo terra spatio disjuncti, hanc Provinciam penè Insulam efficiunt.*

(b) Le sieur du Pont, avec la Commission du

„ Sieur de Monts va à  
 „ Camceaux, & le long de  
 „ la Côte du Cap Breton.  
 „ Le Sieur de Monts  
 „ prend sa route plus à  
 „ val, vers les Côtes de  
 „ l'Acadie. “



*des Rovers* : Il l'appelle *la Baye de S. Laurent* ; d'autres l'ont nommée *Gaspésie*.

Ne diroit-on pas même qu'on a eu en vûe cette façon de penser de nos deux plus anciens Auteurs sur l'Acadie , lorsqu'on a déclaré dans le traité d'Utrecht , que le Roy Très-Chrétien cedit à la Reine d'Angleterre , & à ses Successeurs , à perpétuité , *l'Acadie , ou Nouvelle Ecosse , conformément à ses anciennes limites , comme aussi la Ville de Port Royal , ou Annapolis Royale , avec sa Banlieue* ? car puisque ce Traité ajoute le Port Royal à l'Acadie , ou Nouvelle Ecosse , il s'ensuit , ce semble , qu'il ne comprenoit pas toute la presqu'Isle , sous le nom d'Acadie propre , ou de Nouvelle Ecosse.

Je sçai que dans plusieurs Traités , qui se sont faits entre les deux Couronnes , on trouve le nom de Nouvelle Ecosse attribué , tantôt à la Peninsule exclusivement à la Côte Méridionale du Canada , & tantôt à cette Côte exclusivement à la Peninsule ; mais on ne prouvera par aucun Mémoire , qui puisse faire foi , que l'une & l'autre l'ayent porté en même tems. Outre que ces changemens de noms sont modernes , & qu'il s'agit entre les Anglois & nous des anciennes limites de l'Acadie , ou Nouvelle Ecosse.

Il est si vrai qu'en Angleterre même , le nom de Nouvelle Ecosse se donnoit uniquement à la presqu'Isle , que Guillaume Alexandre , Comte de Sterlin , ayant été graifié par le Roy Jacques I. de tout ce qui avoit été enlevé à la France dans cette partie du Canada , sous le regne de ce Prince , il sépara cette concession en deux Provinces , nomma la Peninsule *Nou-*

*v*elle *Ecosse*, & donna au reste le nom de *Nouvelle Alexandrie*. C'est ce qu'on peut voir dans *Laët*, qui rapporte l'Acte de Donation au même endroit, que j'ai déjà cité. Plusieurs années après, *Charles II.* ayant ordonné, en vertu du *Traité de Breda*, la restitution de l'*Acadie* aux *François*, le *Chevalier Temple* prétendit être en droit de garder *Pentagoët*, disant que ce poste n'étoit point compris dans l'*Acadie*, mais dans la *Nouvelle Ecosse*; on lui fit pourtant voir que sa prétention étoit sans fondement.

Après cette courte digression, qui ne doit point être regardée comme étrangere à mon *Histoire*, puisqu'il s'agit de regler un point important de *Géographie*, qui concerne directement le sujet, que j'y traite, je vais dire deux mots de ces *Provinces Méridionales de la Nouvelle France*, qui furent alors découvertes par *MM. de Monts & de Champlain*. Il n'y en a peut-être pas au *Monde*, où l'on rencontre de plus beaux Ports, ni qui puisse fournir plus abondamment toutes les commodités de la vie. Le climat y est assez doux & fort sain, & l'on n'y a encore trouvé que des *Terres d'une fécondité surprenante*. On a vû auprès de la *Haive* un seul grain de *Froment*, qui avoit produit cent cinquante épis fort longs, & tellement chargés, qu'il avoit fallu y mettre un cercle de fer, pour les soutenir. Le *Sieur Denys*, qui rapporte ce fait, dont il avoit été témoin, ajoute qu'au même endroit il vit un champ de *Bled*, où les *Grains*, qui avoient le moins produit, portoient huit tiges toutes fournies d'épis, dont le moindre avoit un demi-pied de long. Enfin on ne voit nulle



part de plus belles Forêts, ni dont les Bois soient plus propres à la construction, & à la mûture.

Il y a en quelques endroits des mines de Cuivre, & en d'autres, du Charbon de terre: on assure même qu'à trois-quarts de lieuës au large de l'Isle *Menane*, qui sert de reconnoissement aux Vaisseaux pour entrer dans la Riviere *S. Jean*, il y a un Rocher presque toujours couvert par la Mer, lequel est de Lapis lazuli. On ajoute que le Commandeur de *Razilli* en avoit détaché un morceau, qu'il envoya en France, & le Sieur *Denys*, qui l'avoit vû, dit qu'il fut estimé dix écus l'once. Les Poissons, qu'on pêche plus communément sur ces Côtes, sont la Moruë, le Saulmon, le Maquereau, le Haranc, la Sardine, l'Alose, la Truitte, le Gatte, le Gasparot, le Bar, l'Esturgeon, la Goberge; tous Poissons, qui se peuvent saler & transporter. Le Loup marin, la Vache marine, & la Balcine y sont en très-grande quantité. On assure que dans le seul Port de *Moucouadi* on pourroit pêcher en une seule saison assez de Baleines, pour la Cargaison de plusieurs Navires. D'ailleurs les Rivieres sont remplies de Poissons d'eau douce, & leurs bords, d'un Gibier infini.

La situation de l'Acadie est admirable pour le commerce, c'est la tête de l'Amérique Septentrionale, & l'entrepôt le plus proche, le plus sûr, & le plus commode pour le commerce des Indes Occidentales. Son étendue est de deux-cent cinquante lieuës de circuit, entre les quarante-trois & les quarante-six degrés de Latitude-Nord; les courants n'y sont point fâcheux, & l'on y navigue de tous vents.

On peut voir le détail & la preuve de tout ceci dans l'excellent Ouvrage de M. Denys, qui n'a rien écrit, que ce qu'il a vû par lui-même, & qui étoit connoisseur. Outre que tous ceux, qui ont fait quelque séjour dans le Pays, ont parlé le même langage. Je reviens à M. de Monts.

1604.

Il étoit parti du Havre-de-Grace le septième de Mars 1604. & le sixième de May il entra dans un Port de l'Acadie, où il rencontra un Navire, qui y faisoit la traire, malgré les défenses. Il le confisqua en vertu de son Privilège exclusif, & le Port fut nommé *le Port Rossignol*, du nom du Capitaine, à qui appartenoit le Navire confisqué; comme si M. de Monts eût voulu dédommager cet Homme de la perte, qu'il lui faisoit souffrir, en immortalisant son nom. Au sortir de ce Port, il entra dans un autre, qui fut appelé *le Port au Mouton*, parce qu'un Mouton s'y noya. Il y débarqua tout son monde, & y passa plus d'un mois, tandis que M. de Champlain visitoit toute la Côte dans une Chaloupe, pour chercher un endroit propre à l'Etablissement, qu'on avoit projeté.

Il auroit bien pû s'épargner la peine d'aller si loin, & même de venir jusques-là; car il se trouvoit entre Camceaux & la Haive, qui sont sans contredits, les deux meilleurs Ports de l'Acadie, & les mieux situés pour le commerce; mais il ne daigna pas même s'y arrêter. Il n'entra ni dans le Port Royal, ni dans la Baye Françoisé, ni dans la Riviere S. Jean, & il poussa vingt lieues plus loin, jusqu'à une petite Isle, où M. de Monts étant arrivé peu de tems après lui, résolut de s'établir. Il lui

Etablissement  
à Saint  
Croix.



1605.

donna le nom d'*Ile de Sainte Croix*, & comme elle n'a qu'une demie-lieuë de circuit, elle fut bientôt toute défrichée. On s'y logea assez bien, & on y fema du Bled, qui rapporta extraordinairement.

Incommo-  
dités de ce  
Port.

On ne tarda pourtant pas à reconnoître qu'on avoit fait un mauvais choix. L'hyver venu, on se trouva sans eau douce, & sans bois, & comme on fut bientôt réduit aux chairs salées, & que plusieurs, pour s'épargner la peine d'aller chercher de l'eau dans le Continent, s'aviserent de boire de la neige fondue; le Scorbut se mit dans la nouvelle Colonie, & y fit de grands ravages. Aussi, dès que la Navigation fut libre, M. de Monts n'eut rien de plus pressé, que de chercher un endroit plus avantageux. Il prit sa route au Sud, rangea la Côte, qui court Est & Ouest l'espace de 80. lieuës, depuis la Riviere de *S. Jean*, jusqu'au *Kinibequi*; puis Nord & Sud, jusqu'à une pointe, que Champlain, qui pendant l'hyver s'étoit occupé à visiter le Pays, avoit nommé *Mallebarre*, parce que sa Barque y avoit couru risque d'échoïer. Il en avoit même pris possession au nom du Roy, aussi bien que du *Cap Blanc*, ou *Cap Codd*, qui est au-delà; ce qui n'a point empêché les Anglois de s'y établir peu de tems après.

M. de Monts  
transporte sa  
Colonie au  
Port Royal.

Environ à moitié chemin de Sainte-Croix à la Riviere de *Kuinebeki*, on trouve celle de *Pentagoët*, qui traverse par le milieu ce qu'on appelloit *la Norimbegue*, dont on a fait si longtemps une belle & puissante Province, & où il n'y a jamais eu que quelques Villages d'*Etechemins* assez peu peuplés. Enfin M. de Monts n'ayant pu, dans une si longue course,

se déterminer à aucun endroit, pour s'y fixer, retourna à Sainte Croix, où Pontgravé le vint bientôt joindre, en arrivant de France. Ils trouverent cette habitation en fort mauvais état; & M. de Monts, convaincu qu'il falloit la placer ailleurs, résolut de retourner en Acadie. Il s'embarqua donc avec Pontgravé, & chemin faisant, il entra dans le Port Royal. Il le trouva tellement à son gré, qu'il prit sur le champ la résolution d'y transporter sa Colonie, chargea Pontgravé de ce soin, & le déclara son Lieutenant.

Le Port Royal, qui doit son nom à M. de Monts, n'a qu'un défaut, qui est la difficulté d'y entrer & d'en sortir; à quoi on peut ajouter l'incommodité des broüillars, qui y sont fréquens. Il n'y peut entrer qu'un Vaisseau à la fois, & il faut qu'il y entre la poupe la première, & avec des précautions infinies: ce qui vient de la force des Courants & de la Marée. A cela près, la nature n'a presque rien épargné pour en faire un des plus beaux Ports du Monde. Il a deux lieues de long sur une grande lieue de large; une petite Isle, qu'on a nommé *l'Isle aux Chevres*, est presque au milieu du Bassin, & les Vaisseaux peuvent en approcher de fort près. On n'y trouve nulle part moins de quatre à cinq brasses d'eau, & l'entrée en a dix-huit. Le fonds est partout très-bon, & les Navires peuvent y être à l'abry de tous les vents. A l'extrémité du Port il y a une pointe, qui avance entre deux Rivieres, où il y a assez d'eau pour les Chaloupes. Le Climat y est tempéré, l'hyver moins rude, qu'en beaucoup d'autres endroits de la Côte; la chasse abondante, le Pays charmant, de

Description  
de ce Port.



1605.

vastes Prairies, environnées de grandes Forêts, & par tout des Terres fertiles.

De la Baye  
Françoise, &  
de la Riviere  
de S. Jean.

Du Port Royal à la Riviere de S. Jean, la traverse est de deux lieues, & c'est la largeur de la Baye Françoise, qui en a autant de profondeur. On prétend que dans la plûpart des Bayes, qui sont de ce côté-là, il y a des Mines de Cuivre. L'entrée de la Riviere de S. Jean, est encore plus difficile, que celle du Port Royal. Il faut prendre sur la droite, sans trop approcher des Terres. A une petite portée de Canon, il y a un rapide, sur lequel les Chaloupes & les Barques mêmes peuvent passer, quand la Marée est haute. A la chute de ce rapide, il y a une fosse d'environ quatre cent pas de circuit, dans laquelle on voyoit autrefois un grand Arbre debout, qui sembloit flotter, & ne quittoit jamais sa place, malgré la violence du courant.

l'Arbre singu-  
lier.

Il paroïssoit de la grosseur d'une barrique, mais il étoit quelquefois tout couvert par la Mer pendant plusieurs jours. Il sembloit aussi tourner comme sur un pivot, car on ne le voyoit pas toujours d'un même côté. Les Sauvages lui rendoient une sorte de culte, en y attachant des Peaux de Castors, ou d'autres Animaux; & quand ils étoient en route, & qu'ils ne l'appercevoient point, ils auguroient mal de leur voyage. On prétend que M. de la Tour, dont nous parlerons dans la suite, y fit un jour attacher un cable, & que dix Rammeurs, qu'il avoit mis dans une Chaloupe, ne purent jamais venir à bout de le tirer, quoiqu'ils fussent favorisés du courant. Pour revenir à la Riviere de S. Jean, c'est une des plus grandes de la Nouvelle France. Ses bords sont

couverts de très-beaux Chênes, de plusieurs autres sortes d'Arbres, dont le bois est d'une bonne qualité; & surtout de Noyers, dont le fruit est de figure triangulaire, & difficile à ouvrir; mais quand il est présenté au feu, il s'ouvre de lui-même, & il a un très-bon goût. On y trouve aussi des Vignes, dont le raisin est fort gros, la peau épaisse & dure, & le goût délicieux.

Le Sieur de Pontgravé ne pensoit pas tout-à-fait du Port Royal, comme M. de Monts; les avantages, que l'on y rencontroit, le touchèrent moins, que les inconvéniens, dont j'ai parlé, ne le rebuterent; mais M. de Poutrin-court n'en porta pas le même jugement, & comme en s'associant avec M. de Monts, il avoit formé le dessein de s'établir en Amérique avec sa Famille, il lui demanda ce Port, & n'eut aucune peine à l'obtenir. Cette Concession, faite en vertu du pouvoir, que M. de Monts avoit reçu du Roy, fut encore confirmée par des Lettres Patentes de Sa Majesté; mais ce Gentilhomme plus occupé de la traite avec les Sauvages, que de la culture des Terres, n'eut pas autant de soin de donner de la solidité à son nouvel Etablissement, qu'il avoit montré d'ardeur, pour acquérir un si beau Domaine, & nous l'en verrons bientôt chassé par les Anglois, contre lesquels il auroit pu se défendre, s'il avoit pu seulement leur opposer trente Hommes bien retranchés.

L'automne approchant, M. de Monts passa en France, & à son arrivée à la Cour, il trouva les choses bien changées à son égard. Les Pêcheurs de tous les Ports du Royaume

1605.  
Le Port Royal  
concedé à M.  
de Poutrin-  
court.

M. de Monts  
perd son Pri-  
vilege exclu-  
sif.



1605.

avoient représenté au Roy que, sous prétexte de les empêcher de traiter avec les Sauvages, on les privoit des choses les plus nécessaires pour leur Pêche, & qu'ils seroient contraints d'y renoncer, si l'on ne faisoit cesser ces vexations. Ils furent écoutés, le Conseil comprit le tort, que feroit au Commerce l'interruption de la Pêche, qui dès lors en faisoit une des plus considerables branches, & le Privilege exclusif de M. de Monts, qui devoit encore durer deux ans, fut revoque. Il ne perdit pourtant pas courage, il fit un nouveau Traité avec M. de Poutrincourt, qui l'avoit suivi en France, & lui fit armer à la Rochelle un Vaisseau, qui mit à la voile le treizième de May 1606.

Extrémité,  
où la Colonie  
est réduite.

1606.

Le voyage fut long, ce qui donna lieu aux Habitans du Port Royal de croire qu'on les abandonnoit. Pontgravé fit bien tout ce qu'il put, pour les rassurer; mais à la fin, comme on manquoit absolument de tout, il fut contraint de s'embarquer avec tout son Monde, & de reprendre la route de France: il ne laissa dans le Fort que deux Hommes, qui voulurent bien demeurer seuls à la merci des Sauvages, pour garder les effets, qu'on ne pouvoit pas transporter. Il étoit encore presque à la vûe de la Baye Françoisé, lorsqu'il apprit par une Barque l'arrivée de M. de Poutrincourt à *Camceaux*. Sur cette nouvelle il rebroussa chemin, & rentra dans le Port Royal, où Poutrincourt s'étoit déjà rendu, sans qu'ils se fussent rencontrés. C'est que pour aller de Port Royal à *Camceaux*, on passe entre le Continent & l'*Isle Longue*; au lieu que pour aller de *Camceaux* au Port Royal, il faut pren-

de la pleine Mer , à cause des courants.

M. de Poutrincourt ayant ramené l'abondance dans son Habitation , il ne songea plus qu'à se fortifier , & Pontgravé s'y livra tout entier. C'étoit un Homme sage , habile , infatigable , & d'une grande expérience. Il avoit le secret de tenir ses Gens toujours occupés , ce qui contribuoit à les garantir des maladies , qui avoient désolé l'Etablissement de SainteCroix. M. de Champlain voulut aussi poursuivre ses découvertes , mais comme la saison étoit déjà trop avancée , il ne put aller que dix ou douze lieues au-delà de Malebarre , & son voyage fut assez inutile. La culture des Terres eut plus de succès : le Froment , & les autres Grains , qu'on avoit sémés , fructifierent au-delà de ce qu'on en avoit espéré ; les autres travaux se faisoient avec joie , parce que les vivres ne manquoient point , & que la fertilité du Pays sembloit répondre que la source de cette abondance ne tariroit jamais. Les maladies , dont on avoit retranché la cause , diminueoient. Enfin les Sauvages commençoient à s'appriivoiser.

Un Avocat de Paris , nommé Marc LESCARBOT , Homme d'esprit , & fort attaché à M. de Poutrincourt , avoit eu la curiosité , peu ordinaire aux Personnes de sa Profession , de voir le Nouveau Monde , & servit beaucoup à mettre , & à maintenir les choses dans cet heureux état. Il animoit les uns , il picquoit les autres d'honneur , il se faisoit aimer de tous , & ne s'épargnoit lui-même en rien. Il inventoit tous les jours quelque chose de nouveau pour l'utilité publique , & jamais on ne comprit mieux de quelle ressource peut être dans un nouvel Etablissement , un esprit cul-

1606.

Elle est secouruë à propos.



1606.

tivé par l'étude, que le zèle de l'Etat engagé à se servir de ses connoissances & de ses réflexions. C'est à cet Avocat, que nous sommes redevables des meilleurs Mémoires, que nous ayons de ce qui s'est passé sous ses yeux, & d'une Histoire de la Floride Françoisé. On y voit un Auteur exact, & judicieux, un Homme, qui a des vûes, & qui eût été aussi capable d'établir une Colonie, que d'en écrire l'Histoire.

Fautes &  
malheurs de  
M. de Monts.

Tandis que le Port Royal donnoit de si belles esperances, les Ennemis de M. de Monts achevoient de le perdre en France. Ils parvinrent enfin à lui faire ôter sa Commission, & il ne put même obtenir d'autre dédommagement pour les avances, qu'il avoit faites, qu'une somme de 6000 liv. à prendre sur les Vaisseaux, qui iroient faire le commerce des Pelleteries. On lui fit beaucoup valoir cette gratification, qui dans le fond n'étoit rien, puisque les frais, qu'il auroit fallu faire pour lever cet argent, eussent excédé la somme; outre que la chose étoit impraticable, vû la nature de ce Commerce; les lieux où il se faisoit, & le peu de recours, qu'il devoit s'attendre d'avoir contre ses Débiteurs. Au reste, ce Gentilhomme avoit fait à peu près les mêmes fautes, que ses Prédécesseurs; avec une dépense de quatre ou cinq mille livres, dit M. de Champlain, il auroit fait reconnoître un Poste avantageux, pour y jeter les fondemens de la Colonie, & rien dans la suite ne l'eût empêché de se maintenir, & de s'agrandir, sans être obligé d'avoir recours à un Privilège odieux, qu'il ne devoit pas se flatter de conserver longtemps.

Il semble que l'endroit, où il devoit s'arrêter, étoit Camceaux. C'est la tête de l'Acadie, & le lieu le plus propre pour recevoir dans toutes les saisons des secours de France. Camceaux est un Havre, qui a environ trois lieues de profondeur, composé de plusieurs Isles, dont la plus grande, & qui est au milieu des autres, a près de quatre lieues de circuit. Le terrain en est fertile, bien arrosé & bien boisé. Elle forme deux anses, où le mouillage est sûr, & dans le Continent, qui en est fort proche, il y a une Riviere, qu'on appelle *la Riviere aux Saulmons*, où l'on pêche une quantité prodigieuse de ces Poissons. M. de Monts manqua encore d'une précaution nécessaire; ce fut d'avoir de quoi semer en arrivant, & quelques Bestiaux, qui auroient aisément multiplié dans un Pays extrêmement gras. De cette sorte le succès de son Entreprise n'auroit pas dépendu des Navires de France, dont il devoit prévoir les retardemens, & il auroit pu établir une Pêche sédentaire, qui seule auroit suffi pour l'enrichir. Mais l'avidité de tout avoir, fait souvent tout perdre.

L'année suivante il eut le crédit de se faire rétablir pour un an dans son Privilege; mais ce fut à condition, qu'il feroit un Etablissement dans le Fleuve S. Laurent. Sa Compagnie ne l'avoit pas abandonné dans sa disgrâce; mais il paroît qu'elle n'avoit en vuë que le commerce des Pelleteries, & cet objet lui fit prendre le change, & abandonner l'Acadie. Ses Associés équipèrent deux Navires à Honfleur, & les confierent à MM. de Champlain & de Pontgravé, qui furent chargés d'aller faire la traite à *Tadoussac*, tandis que M.

1606.

Description  
du Port de  
Camceaux.M. de Monts  
se relève un  
peu.

1607.



1607.

de Monts solliciteroit une prorogation de son Privilège. Il n'y réussit point, ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'envoyer encore au printemps de 1608. des Vaisseaux dans le Fleuve S. Laurent.

Fondation  
de Quebec.

1608.

Sa Compagnie se multiplioit à mesure que le commerce des Pelleteries devenoit plus considérable; les Maloins surtout y étoient entrés en grand nombre, & avoient augmenté ses fonds; mais il s'aperçut bientôt que son nom nuisoit à ses Associés, & il se retira. En effet, dès que la Compagnie ne l'eut plus à sa tête, le Privilège lui fut rendu; mais ces Marchands n'avoient point d'autre objet, que de remplir leurs coffres: ainsi ils ne faisoient rien pour la Colonie, qui dépérissoit en Acadie, & ne s'établissoit point ailleurs. Cependant cette même année 1608. M. de Champlain, qui s'embarassoit peu du commerce, & qui pensoit en Citoyen, après avoir mûrement examiné en quel lieu on pourroit fixer l'Etablissement, que la Cour vouloit qu'on fit sur le Fleuve, s'arrêta à Quebec (a). Il y arriva le troisiéme de Juillet, il y construisit quelques Barraques pour lui & pour les siens, & commença d'y défricher des Terres, qui se trouverent bonnes.

Le Roy veut  
qu'on envoie  
des Jésuites en  
Acadie.

Dès l'année précédente, le Roy ayant confirmé la concession, que M. de Monts avoit faite du Port Royal à M. de Pourtincourt, avertit ce Gentilhomme, qu'il étoit tems de travailler à la conversion des Sauvages, & que son intention étoit, qu'il y menât des Jésuites. Sa Majesté donna en même tems or-

(a) Voyez la situation de | ce nom dans les Fastes Chrono-  
Quebec, & l'étimologie de | nologiques, année 1608.

dre au P. Cotton, son Confesseur, de choisir des Missionnaires pour l'Acadie, & ce Pere donna avis à ses Supérieurs de la volonté du Roy. Plusieurs Sujets se présenterent, mais on n'en accepta que deux, qui furent le Pere Pierre Biart, qui professoit la Théologie à Lyon, & le P. Enemond Masse, Compagnon du P. Cotton. Ils furent bientôt prêts à partir; mais ils ne furent pas lontems à s'appercevoir qu'on ne les vouloit point en Amerique.

M. de Pourtincourt étoit un fort honnête Homme, & sincèrement attaché à la Religion Catholique; mais les calomnies des Prétendus Reformés contre les Jesuites avoient fait impression sur son esprit, & il étoit bien resolu de ne les point mener au Port Royal. Il n'en témoigna pourtant rien au Roy, & ce Prince ayant donné ses ordres, ne douta point qu'ils ne s'exécutassent au plutôt. Les Jesuites le crurent aussi, & le P. Biart se rendit au commencement de l'année à Bourdeaux, où on l'avoit assuré que l'Embarquement se devoit faire. Il fut bien surpris de n'y voir aucuns préparatifs, & il attendit en vain une année entiere. Le Roy en fut informé, & fit de grands reproches à M. de Pourtincourt, lequel engagea sa parole à Sa Majesté, qu'il ne différerait pas davantage à obéir à ses ordres. Il se disposa en effet à partir; mais comme il ne parloit point d'embarquer les Missionnaires, le P. Cotton lui rendit une visite, pour l'y engager par amitié. Pourtincourt lui dit qu'il le prioit de vouloir bien différer jusqu'à l'année suivante, parce que le Port Royal n'étoit nullement en état de recevoir ces Peres.

Une raison si frivole fut reçue du P. Cotton



1608.

comme une défaite ; mais il ne jugea pas à propos d'insister , ni de porter ses plaintes au Roy. Ainsi M. de Poutrincourt partit pour l'Acadie , & à peine y fut-il arrivé , que voulant faire entendre à la Cour que le Ministère des Jesuites n'étoit pas nécessaire pour la conversion des Infidèles , il envoya au Roy une liste de vingt-cinq Sauvages , qu'on avoit baptisés à la hâte. Le Navire , qui l'avoit porté en Amerique , ramena en France M. de Biencourt , son Fils , lequel n'y devoit rester qu'autant de tems , qu'il en falloit pour embarquer des vivres & des marchandises ; car l'attrait du commerce des Pelleteries y avoit fait presque cesser la culture des Terres , & la disette s'y faisoit déjà sentir.

1610.

Le P. Cotton se flattoit que Biencourt dégageroit la parole de son Pere , & ne partiroit pas sans les Missionnaires ; mais Henry le Grand n'étoit plus , & il parut que Biencourt se croyoit , par la mort de ce Prince , quitte de tout engagement. Le P. Cotton s'en plaignit ; la Marquise de Guercheville , qui s'étoit déclarée la Protectrice des Missions de l'Amerique , l'apuya , & parla plus haut. Cela eut son effet ; M. de Biencourt offrit d'embarquer les deux Jesuites , & même de les défrayer ; mais cette dernière offre ne fut pas acceptée. La Reine Mere fit donner à ces Religieux 500. écus ; Madame de Verneuil fit leur Chapelle , Madame de Sourdis leur fournit le linge , Madame de Guercheville se chargea du reste , & s'en acquitta avec un zèle , que le P. Cotton eut bien de la peine à moderer. Ces PP. se rendirent à Dieppe , où on leur avoit mandé , qu'on n'attendoit plus qu'eux , pour mettre à

la voile ; mais à leur arrivée dans ce Port , deux Huguenots , Associés de M. de Biencourt , refusèrent de leur donner passage. Ils le firent sçavoir à la Cour , qui envoya sur le champ ordre à M. de SIGOGNE , Gouverneur de Dieppe , de déclarer à ces Marchands la volonté de la Reine Regente. Ils s'en moquerent , & ces deux PP. voyant que M. de Sigogne ne le faisoit point obéir , se retirèrent à leur College de la Ville d'Eu.

Madame de Guercheville piquée de cette conduite , s'avisa de faire à la Cour une quête , du produit de laquelle les deux Calvinistes furent remboursés & remerciés. Elle voulut ensuite traiter avec M. de Biencourt , mais ne trouvant pas ses sûretés avec lui , elle acheta de M. de Monts , tous les droits , qu'il avoit obtenus du feu Roy , & qu'elle se promettoit de faire revivre ; après quoi elle fit avec M. de Biencourt un Traité de Societé , par lequel la subsistance des Missionnaires devoit être prise sur le produit de la Pêche , & du Commerce des Pellereries. L'Auteur (a) de la vie du P. Cotton prétend que ce S. Homme laissa un peu trop en cette occasion Madame de Guercheville , suivre les mouvemens de sa générosité ; mais M. de Champlain , qui avoit alors plus de part que personne aux affaires de l'Acadie , n'est pas de même avis ; car après avoir justifié cette Dame au sujet de son Traité , qu'il explique fort au long , il ajoute : C'est ce Contrat d'association , qui a fait tant semer de bruits , de plaintes & de crieries contre les PP. Jesuites , qui en cela & en toutes autres choses se sont équitablement gouvernés

(a) Le P. d'Orleans,



» selon Dieu & la raison , à la honte & confu-  
 » sion de leurs Envieux & Médifans.

Deux Jésuites  
 arrivent au  
 Port Royal.

1611.

Enfin les deux Missionnaires partirent avec M. de Biencourt , & prirent terre au Port Royal le 12. de Juin 1611. Les conversions précoces cessèrent à leur arrivée , & ils eurent bientôt à essuyer tous les effets de la mauvaise humeur de ceux , qui s'étoient opposés à leur venuë. Ils ne firent pas semblant d'y être sensibles , & ne parurent occupés , que de leurs fonctions ; ils regagnerent même par leurs bonnes manieres ceux , en qui les préjugés n'avoient pas altéré la droiture de cœur. M. de Poutrincourt en usa toujours honnêtement avec eux. Ce Gentilhomme avoit de la Religion , & on ne peut lire , sans être édifié , la Lettre (a) , qu'il écrivit en 1608. au Pape Paul V. pour lui marquer le zèle sincere , qui l'engageoit à s'exiler avec sa Famille , dans un Pays étranger , afin de procurer aux Infidèles la connoissance de JESUS-CHRIST , & pour lui demander la Bénédiction Apostolique. Mais quand la prévention est fortifiée par des vûes d'intérêt , elle fait des impressions , qui ne s'effacent presque-jamais , & engage dans des démarches , dont on ne prévoit pas les suites. Les Calvinistes de France ne cessoient de publier que les Jésuites n'alloient dans le Nouveau Monde , que pour y dominer , & pour s'y enrichir ; & ils avoient persuadé des Catholiques mêmes , qui craignoient de trouver dans ces Religieux de redoutables Concurrents. Ainsi il n'y eut jamais entre M. de Poutrincourt & les Missionnaires cette bonne intelligence ,

(a) On la trouve dans Lescarbort , qui en a été le Secrétaire.

DE LA N. FRANCE. LIV. III. 193  
qui eût infiniment contribué à avancer l'œuvre de Dieu, & qui n'auroit pas été peu utile à l'Etablissement solide du Port Royal.

1611.

Le P. Biart nous a donné une Relation de son voyage, & de ce qui s'est passé sous ses yeux en Acadie, à laquelle je crois qu'on peut ajouter plus de foy, qu'aux Mémoires, dont s'est servi Jean de Laët, pour décrier les Jésuites; quand même ces Mémoires ne seroient pas démentis par M. de Champlain, qui a été présent à tout. Ce Missionnaire parlant des Naturels du Pays, qu'on appelloit alors *Souriquois*, & que nous avons depuis appelé *Micmaks*, nous les représente comme des Hommes bien faits, & d'une taille avantageuse. Lescarbot dit la même chose; cependant ils sont communément plus petits, que la plupart des autres Sauvages du Canada; mais il n'en est point de plus braves dans tout ce Continent. Ils ont fait lontems une cruelle guerre aux Esquimaux, & pour les aller attaquer jusques dans leurs Cavernes, & sur leurs Rochers, ils ne craignoient point de faire trente à quarante lieues en Mer, dans leurs Canots d'écorce. Nous les verrons dans la suite de cette Histoire, unis avec leurs Voisins, sous le nom de *Nations Abenaquises*. se joindre aux François dans l'Isle de Terre-neuve, & dans la Nouvelle Angleterre, & prendre sur les Anglois de l'Amérique un ascendant; qu'ils conservent encore, quoique réduits à un petit nombre de Guerriers.

Des Sauvages  
de l'Acadie.

Non-seulement ils n'ont jamais été Anthropophages, mais on leur a toujours remarqué beaucoup de douceur & de docilité; aussi n'ont-ils pas eu beaucoup de peine à s'accou-



tumer à nos manières ; ce qui leur est commun avec les autres Peuples de cette Côte Méridionale du Canada. La Polygamie étoit permise parmi les *Acadiens* ; mais il n'y avoit guère que les *Sagamos* , c'est ainsi qu'on nommoit leurs Chefs, qui usassent de cette liberté. La Dignité de *Sagamo* étoit élective, & le choix tomboit ordinairement sur celui, qui se trouvoit à la tête d'une plus nombreuse Famille. Toute la jeunesse étoit sous les ordres de ce Chef, & tous, avant que d'être mariés, ne pouvoient travailler que pour lui. Ceux mêmes, qui l'étoient, & qui avoient beaucoup d'Enfans, lui payoient une espèce de tribut, qui se levoit à la rigueur. Chaque Bourgade avoit son *Sagamo*, indépendant des autres ; mais tous entretenoient entr'eux une espèce de correspondance, qui unissoit étroitement toute la Nation entr'elle. Ils employoient une bonne partie de la belle saison à se visiter, & à tenir des Conseils, où l'on traitoit des affaires générales. S'il s'élevoit quelque différent entre les Familles, ou entre les Particuliers, c'étoit au Chef de la Bourgade à ménager l'accommodement ; s'il ne pouvoit pas y réussir, l'Offensé étoit en droit de se faire justice, & la Loy du Talion étoit exactement observée.

Les petites querelles se terminoient sur le champ ; on se prenoit aux cheveux, on se donnoit quelques gourmades, & pour l'ordinaire, on se séparoit, sans se faire beaucoup de mal. Les maris traitoient fort durement leurs Femmes : un François faisant un jour quelques reproches à un de ces Sauvages, qui frappoit rudement la sienne, ce Barbare lui répondit qu'il étoit le maître chez lui, & que

personne ne devoit trouver à redire, s'il battoit son Chien. Une Femme surprise en adultère couroit risque de la vie, & quoiqu'on fit moins d'attention à la conduite des Filles, celles, dont le désordre éclattoit, étoient déshonorées. Les François ne furent pas lontems dans le Pays, sans s'appercevoir qu'on ne trouvoit pas bon qu'ils s'amussent avec les Personnes du Sexe, qui de leur côté faisoient paroître beaucoup de pudeur & de retenuë.

Si on en croit Lescarbot, de qui je tiens presque tout ce détail, dès qu'un Enfant étoit né, avant qu'on lui laissât prendre la mamelle, on lui faisoit avaler de la graisse & de l'huile. L'Aîné des Fils portoit toujours le nom du Pere, avec l'addition d'une Syllabe; on en donnoit un autre au second, qu'on augmentoit aussi d'une Syllabe pour le troisième, & ainsi des autres; mais ces noms se changeoient apparemment, quand on étoit marié. On embaumoit les corps morts, ou plutôt, après qu'on les avoit déchiquetés & vuidés, on les faisoit sécher, pour empêcher la corruption. Le deüil consistoit à se peindre de noir, & en de grandes lamentations.

Dès qu'un Pere de Famille étoit expiré, on le tiroit de sa Cabanne, à laquelle on mettoit le feu, sans en rien emporter. Ensuite chacun présenteoit à ce Cadavre ce qu'il avoit de meilleur, & son tombeau étoit fort orné en dedans & en dehors. Les Guerriers, avant ouë d'aller en campagne, se battoient contre leurs Femmes, & s'ils avoient du dessous, ils ne doutoient pas du succès de leur Expédition: au contraire, si leurs Femmes étoient les plus foibles, ils en tiroient un mauvais augure. A



la naissance d'un Garçon, on faisoit un festin, aussi-bien qu'à la premiere dent, qui lui pouffoit, & à la premiere Bête, qu'il tuoit à la chasse. Si quelqu'un entrant dans une Cabanne, y caressoit les Enfans, on lui faisoit un présent: les Freres & les Securs se traitoient entre eux avec beaucoup de civilité & de modestie.

Ces Sauvages avoient une maniere assez singuliere de faire revenir ceux, qui étoient sur le point de se noyer, & avoient avalé beaucoup d'eau. Ils remplissoient de fumée de tabac une vessie d'Animal, ou un gros & large boyau, bien lié par une de ses extrémités; ils attachoient à l'autre une canule, & l'inséroient dans le fondement du Malade, puis en pressant le boyau, ou la vessie, ils faisoient entrer la fumée dans son corps. Ils le pendoient ensuite par les pieds à un Arbre, & la fumée, dont il avoit le ventre plein, lui faisoit rendre par la bouche, toute l'eau, qu'il avoit bûe.

Mauvaise  
conduite de  
quelques  
Français à  
leur égard.

Les Acadiens ont de tout tems vécu en assez bonne intelligence avec les Français, & il y a d'autant plus lieu d'en être surpris, qu'ils s'étoient mis dans la tête, que notre Nation les détruiroit. En effet, dès le tems de M. de Monts ils diminoient déjà beaucoup, & peu de tems après on monroit un assez grand nombre de lieux déserts, où l'on assuroit qu'il y avoit eu de grosses Bourgades, avant que nos Pêcheurs fréquentassent leurs Côtes. Ils ajoutoient qu'on les avoit empoisonnés, & ce reproche n'étoit pas sans quelque fondement. On a trouvé plus d'une fois entre leurs mains du Sublimé, & autres semblables drogues, que des Français leur avoient données, & dont ils leur avoient enseigné, disoit-on, à

faire usage, pour se défaire de leurs Ennemis. Je crois que cela n'est pas arrivé souvent; mais ce qui n'a été que trop ordinaire, c'est que parmi les marchandises comestibles, qu'on leur a portées, il s'en est trouvé de gâtées, qui leur caufoient des maladies d'autant plus dangereuses, qu'ils en ignoroient également les causes, la nature, & les moyens de les guérir.

Ils en avoient peu, avant que de nous con-  
noître, & ils n'y appliquoient que des remedes Abondance de toutes choses en Acadie. simples & naturels. Ils faisoient beaucoup d'exercice, les sueurs & les bains étoient fort en usage parmi eux, comme parmi tous les autres Sauvages du Canada. Du reste, ils vivoient miserablement, & leur paresse leur faisoit souvent souffrir de grandes disettes, au milieu de la plus grande abondance des choses nécessaires à la vie. Chaque saison, dans ce Pays-là, peut fournir à ses Habitans, fussent-ils en aussi grand nombre, que dans les Regions les plus peuplées de l'Europe, de quoi vivre avec peu de fatigue; & rien n'est plus facile, que de garder d'une saison à l'autre, de quoi se prémunir contre les accidens, qui pourroient survenir.

En Octobre & en Novembre on commence la chasse des Castors & des Elans, qui dure une partie de l'Hyver. En Decembre, ou, pour parler plus juste, pendant les deux dernieres Lunes, un Poisson appelé *Ponamo*, vient frayer sur les glaces, & on en prend autant qu'on veut; je crois que c'est une espèce de Chien de Mer. C'est aussi le tems, auquel les Tortuës font leur ponte. Les Ours, les Lièvres, & les Loutres sont encore une



des richesses de cette saison, aussi-bien que le Gibier, c'est-à-dire, les Perdrix, les Canards, les Sarcelles, les Outardes, & quantité d'Oiseaux de Riviere, qu'on trouve par tout à foison. En Janvier, on fait la Pêche du Loup Marin, dont la chair parut d'abord à nos Marelots aussi bonne, que celle du Veau, & qui dans le vrai n'est ni désagréable, ni malfaisante.

Depuis le commencement de Février, jusqu'à la mi-Mars, c'est le fort de la Chasse des Cariboux, & des autres Animaux, dont j'ai parlé d'abord. Vers la fin de Mars, les Poissons commencent à frayer, & entrent dans les Rivieres en si grande quantité, qu'on ne peut le croire, quand on ne l'a point vû. Le premier, qui paroît, est l'Eplan, lequel est trois fois plus grand en ce Pays-là, qu'en Europe. A la fin d'Avril le Hareng donne, & dans le même tems toutes les Isles, & les bords des Rivieres sont couverts d'Outardes, qui viennent faire leurs nids. Les seuls œufs de ces Oiseaux suffiroient presque pour nourrir les Habitans pendant ce tems-là, sans faire trop de tort à la multiplication de l'espece. L'Esturgeon & le Saumon viennent ensuite, & l'on ne voit alors dans tous les creux des Rochers, & dans les autres lieux découverts, que des nids d'Oiseaux de toutes les sortes.

Je ne parle point de la Pêche de la Moruë, qui est très-abondante sur toutes les Côtes de l'Acadie, parce que les Sauvages ne la connoissoient point; mais indépendamment de tout ce qu'on vient de voir, pour peu que les Acadiens eussent voulu s'appliquer à cultiver leurs terres, à nourrir des Bestiaux, & à élever

des Volailles, il leur eût été facile de se passer de la Pêche & de la Chasse, ou de ne s'en faire qu'un amusement. Au tems, dont je parle, depuis le mois de May jusqu'à la fin de Septembre, ils n'étoient occupés qu'à faire la traite avec les François, & chacun y trouvoit son compte. Pourvû qu'on leur donnât bien à manger, & on le pouvoit à peu de frais, parce qu'ils ne sont pas difficiles sur la qualité des mets, on en tiroit tout ce qu'on vouloit: aussi les profits de ce commerce étoient-ils très-considérables.

Cependant, quelque misérable, que parût ce Peuple, les Sagamos l'avoient pris sur un ton fort haut avec nos premiers Négocians. Il falloit les complimenter & leur faire des présens, pour avoir la permission de faire le commerce, & dans leurs réponses, ils s'imaginoient faire beaucoup d'honneur au grand Sagamo des François, de le traiter d'égal, quoique pussent faire ceux-ci, pour leur donner une grande idée de la puissance de leur Souverain. Voilà ce qu'il y a de particulier à dire sur les premiers Sauvages de l'Amérique Septentrionale, auxquels nous avons entrepris d'annoncer l'Évangile. On assure qu'ils vivoient alors très-lontems, & Lescarbot avance que le célèbre MAMBERTOU, dont nous allons parler, avoit cent ans, lorsqu'il le vit pour la première fois en 1606. & qu'il étoit marié du tems de Jacques Cartier. Néanmoins tous ceux qui l'ont connu, le trouverent si frais & si vigoureux, qu'ils ne lui auroient pas donné soixante ans.

Nos deux Missionnaires crurent que leur premier devoir, en arrivant au Port Royal,

Histoire du  
Sagamo  
Mambertou.



étoit d'apprendre la langue du Pays ; mais ils furent assez étonnés de ne trouver personne parmi les François, qui pût, ou qui voulût leur faciliter cette étude ; Pontgravé même, qui étoit plus qu'aucun autre, en état de leur rendre ce service, n'osant pas avoir trop de communication avec eux, de peur d'aigrir M. de Poutrincourt, avec lequel il n'étoit pas bien. Par bonheur pour ces Peres, le Sagamo Mambertou avoit appris un peu de François, & rechercha avec empressement leur amitié. Ce Chef, qui étoit fort accredité dans sa Nation, n'avoit pas voulu recevoir le Baptême, comme firent plusieurs de ses Sujets, sans sçavoir ce que c'étoit que le Christianisme ; mais le peu, qu'on lui en avoit appris, avant que de le baptiser, lui inspiroit un grand désir de s'en instruire à fond. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour les Missionnaires ; ils s'attachèrent à lui, & trouverent que c'étoit véritablement un Homme d'esprit.

Il n'avoit en effet rien de barbare, que l'extérieur & la fierté. Lescarbott, qui l'a beaucoup pratiqué, en a fait un éloge, qui paroitra sans doute exagéré à ceux, qui ne sçavent pas, qu'il peut se rencontrer par tout des Hommes si heureusement nés, que ni le défaut de culture, ni une éducation sauvage, ne les empêchent point de s'élever par leur propre genie au-dessus de la plûpart même de ceux, qui ont eu plus de secours pour se former l'esprit & le cœur. On lui avoit donné au Baptême le nom de Henry, parce que Henry le Grand vivoit encore. Il étoit brave & habile Guerrier à la maniere des Sauvages, & le même Lescarbott, qui en a fait son Heros, a chanté en

Vers ses exploits militaires. Il étoit de la plus grande taille, & avoit l'air noble; on dit même qu'il avoit de la barbe, ce qui est si rare parmi les Peuples de l'Amérique, que s'il ne fut pas né avant l'arrivée des François dans son Pays, on n'eût pas douté que le sang Européen ne fût mêlé dans ses veines avec le sang Amériquin. Enfin, il s'étoit donné sur toute sa Nation, une autorité, que nul autre n'avoit eue avant lui.

Ce qui rendoit l'entretien de cet illustre Chef plus agréable, & plus utile aux Missionnaires, c'est qu'il avoit été *Autmoïn*: c'est le nom que les Acadiens donnoient à leurs Jongleurs. Le Pere Biart lui demanda un jour, si le Démon, qu'il avoit, disoit-il, évoqué fort souvent, s'étoit jamais fait voir à lui? Il répondit que cela étoit arrivé quelquefois; mais, ajouta-t'il, ce qui m'a engagé à renoncer à cette profession, c'est que cet Esprit de ténèbres ne me commande jamais que du mal. Le secours & le crédit d'un tel Néophyte donnoient aux deux Ouvriers Apostoliques tout lieu d'espérer de se voir bientôt en état de faire du fruit parmi ces Peuples; mais ils ne jouïrent pas longtemps de cet avantage. Mambertou tomba malade d'une dissenterie, qui en peu de tems le réduisit à l'extrémité.

Il se fit aussitôt porter au Quartier des François, dans l'espérance d'y recevoir plus de soulagement, que chez lui. Le P. Enemond Masse le logea dans sa maison, & le P. Biart, qui étoit absent, accourut à la première nouvelle, qu'il eut, du danger où il étoit. On n'oublia rien pour conserver un Homme, qu'on jugeoit également nécessaire au progrès de la Colonie.



1612.

& à l'établissement de la Religion Chrétienne; mais tous les remedes furent inutiles ; il s'en aperçut bientôt , & demanda de lui-même les derniers Sacremens de l'Eglise, qu'il reçut avec de très-grands sentimens de pieté. Il pria ensuite M. de Biencourt , qui commandoit alors au Port Royal , en l'absence de son Pere , de faire transporter son corps , dès qu'il seroit expiré, dans sa Bourgade, afin d'y être inhumé avec ses Parens.

Embaras ,  
où se trouvent  
les Mission-  
naires à son  
sujet.

Biencourt, qui n'y voyoit aucun inconvenient, le lui promit ; mais le P. Biart , à qui le Commandant en parla , s'opposa fortement à ce dessein , & représenta à l'un & à l'autre le scandale, que causeroit une telle démarche. Biencourt repliqua qu'il avoit donné sa parole, & qu'il ne lui convenoit point de la retracter : qu'au reste, il n'y avoit qu'à bénir l'endroit, où le Sagamo seroit enterré. Le Missionnaire soutint que cela ne se pouvoit pas, à moins que d'exhumer auparavant tous les corps des Infidèles, qui auroient été mis au même lieu ; ce que les Sauvages ne souffriroient jamais, & ce qui étoit directement contre l'intention du Malade. Il eut beau dire, M. de Biencourt s'entêta, & Mambertou, qui se voyoit apuyé du Commandant, persista dans sa demande, & ne voulut plus rien écouter.

Sa mort édi-  
fiante.

Alors le P. Biart se retira, & déclara que ni lui, ni son Collegue ne se chargeroient point des obsèques. Quelques momens après il revint, pour continuer de rendre au Malade les services, que demandoit l'état, où il se trouvoit, & pour tâcher de le faire revenir de son entêtement. Dieu bénit sa fermeté, & sa charité toucha Mambertou, qui dès le lendemain

lui demanda pardon de son indocilité, l'assûra que, pour rien au monde, il ne vouloit être privé des suffrages de l'Eglise, & lui dit qu'il le laissoit le maître de lui donner la sépulture, où il le jugeroit à propos. Il expira peu de tems après dans des sentimens de Foy, & de confiance en Dieu, qui auroient fait honneur à un ancien Chrétien : on lui fit des obléques telles, qu'on auroit pû les faire au Commandant même, & il n'y eut personne, qui ne le regrettât sincèrement.

Quelques jours après, M. de Biencourt & le P. Biart partirent pour visiter toute la Côte jusqu'au Kinibequi, qu'ils remonterent assez loin : ils y furent bien reçus des Canibas, Nation Abénaquisé, qui a donné le nom à cette Riviere (a) ; ils en reçurent des vivres, dont le Port Royal commençoit à manquer, & en récompense, le Missionnaire, avec le secours d'un Sauvage, qui entendoit passablement le François, leur annonça J E S U S - C H R I S T. Il trouva un Peuple docile, qui l'écouta avec respect, & ne lui parut pas éloigné du Royaume des Cieux. Peu auparavant des Anglois avoient tenté de faire un Etablissement sur leur Riviere : mais ils avoient eu avec ces Sauvages, de si mauvaises manieres, que ceux-ci les avoient contraints de se retirer. Les Canibas trouverent les François plus humains, & traiterent avec eux si cordialement, qu'on crut pouvoir se promettre qu'on auroit dans cette Nation, une barriere contre des Voisins entreprenans, & qui ne reconnoissent dans leurs Colonies d'autres limites, que celles qu'ils ne peuvent franchir par la force.

Le P. Biart  
visite les Abé-  
naquis.

(a) On disoit autrefois *Canibequi*.



1612.  
Imagination  
plaisante d'un  
Sauvage.

Le P. Enemond Masse s'étoit aussi mis en marche de son côté, pour reconnoître le Pays, & les dispositions des Peuples en faveur de la Religion. Il avoit pour guide un Fils de Mambertou, qui étoit Chrétien, & avoit été nommé Loüis; mais il ne put aller bien loin, parce qu'il tomba dangereusement malade. Ce contretems jetta le Sauvage dans une inquiétude, que le Missionnaire prit d'abord pour un pur effet de son affection; mais il reconnut bientôt, qu'elle avoit une autre cause. Un jour, qu'il étoit fort abattu, Loüis vint le trouver, & le pria d'écrire à M. de Biencourt, qu'il  
 » mouroit de maladie; » sans cela, ajouta-t'il, on  
 » croira que je t'ai tué. Je m'en garderai bien,  
 » répondit le Malade, tu serois peut-être Hom-  
 » me à me tuer en effet, & à te servir de ma  
 » Lettre, pour cacher ton crime; » le Sauvage  
 comprit ce que cela signifioit, il eut honte de sa bêtise, & pria le Pere de demander à Dieu sa guérison, afin qu'on n'eût aucun soupçon contre lui. Je raporte ce trait, parce qu'il caractérise bien les Sauvages; en beaucoup de rencontres, on seroit tenté de croire qu'ils n'ont qu'une demie-raison, tandis qu'en une infinité d'autres, ils sont plus Hommes, que nous.

Ce qui retar-  
de le progrès  
de l'Évangile.

Cependant le tems se passoit, & la Colonie diminuoit plutôt qu'elle ne croissoit. On ne songeoit plus à cultiver la Terre, ce qui mettoit les François dans une continuelle dépendance des Sauvages pour la subsistance, & cela seul étoit capable d'arrêter les progrès de l'Évangile, par le mépris que cette triste situation nous attiroit de la part de ces Barbares. En effet, les Missionnaires ne pouvoient presque plus que baptiser les Enfans moribonds,

quand ils étoient avertis à tems. Le plus grand mal néanmoins venoit du peu de concert, qu'il y avoit toujours entr'eux, & ceux, qui commandoient au Port Royal. Il n'étoit pas possible que les Infidèles ne s'en aperçussent, & l'expérience de tous les tems a fait voir, que rien n'est plus nuisible à l'Etablissement du Christianisme.

M. de Poutrincourt étoit resté en France, & il s'étoit broüillé avec Madame de Guercheville, qui n'étoit entrée en Societé avec lui, que pour le mettre dans les interêts des Missionnaires. Comme elle vit qu'elle n'y avoit pas réussi, elle songea sérieusement à les transporter en quelque endroit, où ils n'eussent rien à démêler avec lui, & où ils pussent travailler sans obstacle aux fonctions de leur Ministère. M. de Champlain avoit fait inutilement tous ses efforts, pour l'engager à se lier avec M. de Monts, dont il lui garantissoit la droiture; mais par la seule raison, que M. de Monts étoit Calviniste, elle n'y voulut jamais entendre, & elle eut dans la suite tout lieu de s'en repentir; car il est certain que, si elle lui eût donné les trois mille six-cent livres, qu'il demandoit, pour faire un Etablissement dans le Fleuve S. Laurent, elle eût évité les malheurs, que nous verrons bientôt.

Elle forma donc un autre projet, qu'elle fit goûter à la Reine Mere, & cette Princesse voulut même contribuer à la dépense, qui se fit de la part de la Marquise, avec plus de générosité, que d'ordre & de conduite. Elle fit armer un Vaisseau à Honfleur, & donna ordre au Sieur de la SAUSSAYE, qui devoit commander en son nom dans l'Amérique, d'y

1612.

Projet d'un  
nouvel Eta-  
blissement.Les Mission-  
naires se trans-  
portent à Pen-  
tagoët.

1613.



1613.

embarquer tout ce qui étoit nécessaire, pour commencer une nouvelle Colonie. Ce Bâtiment mit à la voile, le douzième de Mars 1613. & le sixième de May il mouilla dans le Port de Haive, où M. de la Saussaye fit arborer les Armes de Madame de Guercheville. Il étoit naturel de faire en cet endroit l'Etablissement projeté; la Haive est un des meilleurs & des plus beaux Ports du Monde, & j'ai déjà observé que les Terres y sont excellentes: on ne s'y arrêta pourtant point, ni en aucun autre endroit de l'Acadie.

De la Haive, la Saussaye passa au Port Royal, où il ne trouva que cinq Personnes, y compris les deux Jesuites, & un Apoticaire, qui y commandoit; M. de Biencourt, & la plupart des François étant allés bien loin dans les Terres, pour y chercher des vivres. Il embarqua les deux Jesuites, & rangea la Côte jusqu'à la Riviere de Pentagoët, où il entra, & où il résolut de s'établir. Cette Riviere, qui dans les plus anciennes Relations, est appelée la Riviere de *Norimbegue*, est éloignée de quarante-cinq lieuës de celle de S. Jean; la Riviere des Etechemins (a) est entre deux, mais plus près de la dernière. Autrefois tout le Pays, depuis le Port Royal jusqu'au Kinibequi, étoit peuplé de ces Sauvages, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Malecites*, & qui sont réduits à très-peu de choses.

Description  
de Pentagoët.

L'embouchure de la Riviere de Pentagoët est par les quarante-quatre degrés, vingt minutes: elle a la figure d'un *Delta*, est assez lar-

(a) On ne la connoît plus que sous le nom, que lui donnent les Sauvages, & qui est celui de *Peska-damionkkanti*.

ge, & peut recevoir des Navires de trois-cent Tonneaux. Les environs en sont fort agréables, & le terrain, des plus fertiles : outre les Bois, que nous avons en France, comme les Chênes, les Hetres, les Fresnes, les Erables, qui y sont d'une très-bonne qualité, on y voit des Pins de soixante pieds de haut, dont le grain n'est pas fort gros, non plus que celui des quatre espèces de Sapins, dont j'ai parlé ailleurs. Sur quoi le Sieur Denys observe, que plus on descend au Midi, plus les Arbres sont propres à la mâturation, & que celle de la Nouvelle Angleterre vaut mieux que celle de Norvege. Il préfère néanmoins celle-ci, & en général celle des Pays froids, à celle des Pays tempérés, comme de cette partie de l'Acadie, qui s'étend depuis la Haive, jusqu'au Fleuve S. Laurent.

Il examine ensuite quelle peut être la cause <sup>Observation</sup> physique de cette différence; & après avoir <sup>fir les mâtura-</sup> établi pour principe, que plus le grain de l'Arbre est serré, plus le bois en est propre à la mâturation, il prétend que dans les Pays chauds, où les Sapins croissent sur des lieux élevés, & dans un terrain sec, l'ardeur du Soleil desseche l'humour superflü de ces Arbres, & empêche le grain de grossir en le tenant plus serré, & en lui donnant une liaison plus forte. Dans le Nord, ajoute-t'il, le grand froid produit à peu près le même effet; il resserre le bois, en sorte que la sève ne lui donne pas assez de nourriture, pour enfler le grain; mais dans les Pays tempérés, rien n'empêche le grain de grossir, aussi le bois en est bien moins fort, & se casse plus aisément.

On trouve à Pentagoët quantité d'Ours,



qui vivent de glands, & ont la chair blanche & délicate, comme celle du Veau, ainsi que dans l'Acadie: grand nombre d'Orignaux, quelques Castors, peu de Lourres; des Lièvres, des Perdrix, des Tortuës, des Outardes, & autre pareil Gibier à foison. Vis-à-vis de l'embouchure de la Riviere, il y a plusieurs Isles, autour desquelles on pêche quantité de Maque-reaux, surtout à l'Isle des Monts deserts, qu'on laisse à droite en entrant. Les Anglois en font un grand commerce dans les Antilles. Le Hareng y est rare, mais le Gasparot, qui en est une espee plus petite, & moins bonne, y est fort abondant. On y pêche aussi beaucoup de Moruës pendant l'hyver. Entre Pentagoët & le Kinibequi, il y avoit autrefois des Sauvages, appelés *Armouchiquois*, dont Champlain & Lescarbot parlent beaucoup: ils étoient Traîtres & Voleurs; les François n'ont jamais pû les apprivoiser, & ils se sont retirés vers la Nouvelle Angleterre.

Situation de  
la Colonie de  
Madame de  
Guercheville.

Tel étoit le lieu, où M. de la Saussaye plaça la Colonie de Madame de Guercheville. Il débarqua sur la Rive Septentrionale, & y fit à la hâte un petit Retranchement, auquel il donna le nom de *S. Sauveur*. Tout son Monde, qui se montoit à vingt-cinq Personnes, fut bientôt logé, parce que l'Equipage de son Navire, qui étoit de trente-cinq Hommes, se joignit aux nouveaux Colons, & que tous travaillerent avec beaucoup d'ardeur & de concert. Les Bâtimens finis, on commença à cultiver la Terre, & tandis que l'on s'occupoit à ce travail, le P. Biart, accompagné d'un Gentilhomme, nommé LA MOTTE LE VILIN, qui étoit Lieutenant de la Saussaye, fit une

excursion dans le Pays, pour voir en quelle disposition étoient les Sauvages de ce Canton. Il lui arriva dans cette course, une chose assez singuliere.

Comme il paroissoit près d'un Village, il entendit des hurlemens affreux : il jugea qu'on pleuroit quelque mort ; mais un Sauvage, qui se rencontra par hazard sur son passage, lui dit que c'étoit un Enfant, qui se mouroit, & que s'il vouloit doubler le pas, il seroit encore à tems pour le baptiser. Le Missionnaire se mit aussi-tôt à courir, & en entrant dans le Village, il en aperçut tous les Habitans rangés en haye des deux côtés, & au milieu, le Pere du petit Malade, qui le tenoit entre ses bras, & qui, à chaque soupir, que pouffoit le Moribond, jettoit des cris, plus capables d'effrayer, que d'exciter la compassion. Tous les Sauvages lui répondoient sur le même ton, & les Forêts voisines rétentissoient de leurs hurlemens.

Coûtume extravagante des Malcites.

Le Missionnaire, touché de ce spectacle, s'approche du Pere de l'Enfant, & lui demande s'il veut bien lui permettre de baptiser son Fils ? Ce pauvre Homme ne lui répondit, qu'en lui mettant l'Enfant entre les mains ; le Pere le donna à tenir à M. de la Motte, se fit apporter de l'eau, & le baptisa. Pendant la Cérémonie il se fit un grand silence ; il sembloit que ces Barbares s'attendissent à quelque chose d'extraordinaire : le Serviteur de Dieu s'en aperçut, & rempli d'une confiance vraiment Apostolique, il conjura à haute voix le Seigneur, de vouloir bien tirer du sein de sa misericorde, quelque trait de sa Puissance en faveur de ce Peuple aveugle, mais docile.



1613.

Un Enfant  
moribond  
guéri par la  
vertu du Bap-  
tême.

Sa Priere finie, il prit l'Enfant, le mit entre les bras de sa Mere, en lui disant de lui présenter sa mamelle. Elle le fit; l'Enfant teta assez lontems, & parut ensuite aussi sain, que si jamais il n'avoit eu de mal. Il est aisé de juger quel fut l'étonnement des Sauvages, à la vûe d'une guérison si prompte, & si peu attendue: ils furent quelque tems comme immobiles, & le Missionnaire tira tout le fruit, qu'il pouvoit alors esperer d'un événement si merveilleux. Ce Peuple le regardoit comme un Homme descendu du Ciel, & il n'est rien, qu'il n'eût pu se promettre d'une disposition si favorable, si, peu de jours après, il n'eût été malheureusement contraint de renoncer à ses projets, & à ses esperances.

Onze Navires  
Anglois à  
Pentagoët.

La nouvelle Colonie de S. Sauveur n'avoit pas encore eu le tems de prendre une forme réglée, lorsqu'un orage imprévu la renversa jusqu'aux fondemens. Onze Bâtimens Anglois étoient partis de la Virginie, sous les ordres de Samuël ARGALL, pour faire la Pêche vers l'Isle des Monts déserts; ce Commandant apprit sur sa route que des Etrangers s'établissoient à Pentagoët; il ne douta point que ce ne fussent des François, & quoique les deux Couronnes fussent alors en paix, il résolut de les en chasser. Il se fonda sur une concession de Jacques I. Roy de la Grande Bretagne, qui avoit permis à ses Sujets de s'établir jusqu'aux quarante-cinq degrés, & il crut pouvoir profiter de la foiblesse des François, pour les traiter en Usurpateurs. Mais l'Historien de la Virginie se trompe évidemment, lorsqu'il place cette entreprise en 1618. auquel tems le même Argall étoit Gouverneur Général de la

Virginie; car il est formellement démenti en cela par tous les Historiens contemporains, & par des monumens incontestables.

1613.

Il paroît que ce Capitaine Anglois n'avoit qu'un Vaïsseau de force, pour escorter les Navires Pêcheurs; du moins on n'aperçut d'abord à S. Sauveur, qu'un Bâtiment, qui venoit à toutes voiles avec le Pavillon d'Angleterre. Quoique la Saussaye ignorât le dessein des Anglois, il crut devoir se préparer à tout événement; il demeura à Terre pour défendre son Fort, la Motte le Vilin fut chargé de la défense du Navire, qui étoit en rade; mais ni l'un ni l'autre n'avoit de Canons, & Argall en avoit quatorze. Celui-ci s'attacha d'abord au Retranchement, & après l'avoir canonné pendant quelque tems d'un peu loin, il s'en approcha de plus près, & fit un très-grand feu de Mousqueterie, qui tua bien du Monde, & entr'autres, un Frere Jesuite, nommé Gilbert DU THET, dont la valeur, vraye ou prétendue, a mis de fort mauvaise humeur Jean de Laët.

Il s'en rendent les Maîtres.

La Saussaye voyant bien qu'une plus longue résistance ne sauveroit pas sa Place, & ne serviroit qu'à lui faire perdre ce qui lui restoit de Monde, se rendit; la Motte le Vilin fut bientôt contraint d'en faire autant; mais son Pilote, nommé LAMETS, qui ne jugea pas à propos de se fier aux Anglois, se sauva dans le Bois lui quatriéme. La premiere chose, que fit Argall, dès qu'il se vit Maître de tout, ce fut d'abattre la Croix, que les Missionnaires avoient plantée dans l'Habitation, pour y assembler les Fidèles, aux heures des Prieres publiques, en attendant qu'ils eussent une



Eglise. Il alla ensuite visiter les coffres de la Saussaye, & y ayant trouvé sa Commission, il la prit, sans que personne s'en aperçût.

Friponnerie  
du Capitaine  
Argall.

Le lendemain la Saussaye étant allé lui rendre visite, Argall lui demanda à voir sa Commission, il dit qu'elle étoit dans son coffre, qu'il ouvrit sur le champ pour la lui montrer; mais il fut fort surpris de ne la point trouver. Alors Argall portant un visage sérieux, le traita de Pirate, lui dit qu'il méritoit la mort, & abandonna sur l'heure l'Habitation & le Navire au pillage. Cela fait, il parut s'adoucir, à la sollicitation des Jesuites, avec qui il en usa d'abord assez honnêtement; il offrit même aux François une Barque, ou une espece de Chaloupe pontée, pour retourner en France; mais ce Bâtiment se trouva trop petit pour les contenir tous.

Ce que devin-  
rent les Fran-  
çois.

Il proposa ensuite à ceux, qui sçavoient quelque Métier, de venir avec lui en Virginie, où il leur promit qu'on leur laisseroit une liberté entiere de professer leur Religion, & qu'après une année de service, on les repasseroit en France, s'ils le souhaitoient. Plusieurs accepterent cette offre, & le Sieur de la Motte le Vilin, pour qui le Capitaine Anglois avoit conçu de l'estime & de l'amitié, voulut les suivre, aussi-bien que le P. Biart. Deux autres Jesuites, qui étoient venus de France avec M. de la Saussaye, s'embarquerent avec eux, pour aller joindre un Navire Anglois, qui devoit bientôt partir pour l'Angleterre; ainsi la Barque se trouva assez grande pour ce qui restoit de François avec leur Commandant, & le P. Enemond Masse, qui ne voulut point les abandonner.

Une chose les inquiettoit, ils n'avoient point de Pilote; mais le jour même, ou le lendemain de leur départ, comme ils rangeoient la terre à vûe pour gagner le Port Royal, ils aperçurent Lamets sur le rivage; ils l'embarquerent, & firent voile vers l'Acadie. Ils traverserent la Baye Françoisé, sans toucher au Port Royal, & un peu au-delà du Port de la Haive ils rencontrerent un Navire Maloin, qui les reçut tous, & les mena heureusement à S. Malo. Ceux, qui avoient suivi le Capitaine Argall en Virginie, n'eurent pas autant de bonheur: à leur arrivée à Jamestown, le Gouverneur Général leur déclara qu'ils devoient tous s'attendre à être traités en Corsaires, & en effet il les condamna à la mort.

Argall eut beau lui représenter qu'il leur avoit donné sa parole, qu'on les traiteroit bien, & qu'ils demeureroient libres, qu'ils ne s'étoient rendus à lui, qu'à cette condition, & que c'étoit sous cette même caution, qu'ils l'avoient suivi volontairement en Virginie, pour y rendre service aux Sujets de Sa Majesté Britannique: le Gouverneur lui répondit qu'il avoit passé ses pouvoirs, & que leur Chef n'ayant point de Commission, il ne pouvoit se dispenser de les regarder comme des Forbans. Il ne lui restoit plus d'autre moyen pour les sauver, que d'avoüer la supercherie, qu'il avoit faite au Sieur de la Saussaye, & il fut assez honnête Homme pour racheter la vie de tant de Personnes innocentes, au prix de la confusion, que devoit lui causer un tel aveu.

Argall avoué  
sa supercherie  
pour sauver la  
vie aux François.

La vûe de la Commission, qu'il produisit, désarma le Gouverneur; mais il prit sur le

Les Anglois  
s'emparent du  
Port Royal.



1613.

champ la résolution de chasser les François de toute l'Acadie, toujours sous le prétexte de la concession du Roy de la Grande Bretagne. Argall fut chargé de cette Expédition, & on lui donna trois Navires, sur lesquels il embarqua tous les François, qu'il avoit amenés de S. Sauveur. Il apprit sur sa route, qu'un Bâtiment de cette Nation étoit entré dans la Riviere de Pentagoët, & il se disposa à le combattre : mais il ne l'y trouva point. Il arbora les armes d'Angleterre au même endroit, où avoient été celles de la Marquise de Guercerville, puis il alla à l'Isle de Sainte Croix, où il ruina tout ce qui y restoit de l'ancienne habitation de M. de Monts : il fit la même chose au Port Royal, où il ne rencontra personne, & en deux heures de tems le feu consuma tout ce que les François possédoient dans une Colonie, où l'on avoit déjà dépensé plus de cent mille écus, & travaillé bien des années, sans avoir eu la précaution de se mettre en état de soutenir un coup de main. Celui, qui y perdit davantage, fut M. de Poutrincourt, qui depuis ce tems-là ne songea plus à l'Amérique. Il rentra, dit Jean de Laët, dans le Service, où il s'étoit déjà distingué par plusieurs belles actions, & mourut au lit d'honneur.

Diverses  
aventures des  
François de S.  
Sauveur.

Argall n'ayant plus rien à faire en Acadie, reprit la route de Jamestown, ayant toujours sur son Escadre les François, qu'il avoit rendu Spectateurs de la ruine du Port Royal. A peine s'étoit-il embarqué, qu'on aperçut un François sur le rivage : comme il faisoit signe qu'il vouloit parler, le Commandant s'avança sur le bord de son Navire pour l'écouter, & cet Homme l'avertit de se défier d'un Jesuite Es-

pagnol, nommé Biart, qui lui joueroit quelque mauvais tour, s'il ne se tenoit bien sur ses gardes. Le P. Biart étoit de Grenoble, mais un des moyens, dont on ufoit alors en France pour rendre les Jesuites odieux, étoit de les faire passer pour des Partisans secrets de la Maison d'Autriche. On sçait que c'est un des griefs, dont on les chargea pour détourner le Roy Henry IV. de les rétablir dans son Royaume, & la belle réponse que fit ce sage Prince, à ceux, qui lui parloient de la sorte. Argall fut surpris du discours du François, & on s'aperçut bientôt qu'il avoit fait impression sur son esprit. Il résolut même de se défaire des Missionnaires à son arrivée en Virginie; mais la Providence en disposa autrement: une tempête, qui dura trois jours avec une violence extrême, dispersa les trois Navires Anglois. Le plus petit, qui n'étoit qu'une Barque, & où il n'y avoit que trois Hommes, n'a point paru depuis. Argall fit sa route, & arriva heureusement en Virginie. Le troisième, sur lequel étoient les trois Jesuites, & qui étoit commandé par un nommé TURNELL, fut porté fort au loin au Nord, & enfin pris d'un vent forcé Sud-Ouest, qui l'obligea de faire vent arriere jusqu'aux Açores. Heureux de pouvoir y trouver un Port.

Là les Jesuites, que le Capitaine avoit fort maltraités, n'avoient qu'à se faire connoître, & dire deux mots, pour être vengés; & Turnell, en moiillant, bien malgré lui, dans la Rade de l'Isle de *Fayal*, parut n'être pas sans inquiétude à ce sujet. Il eut néanmoins assez de confiance dans la vertu de ces Religieux, pour leur proposer de souffrir qu'il les tint

Belle action  
de trois Jesuites.



1613.

cachés, lorsqu'on viendroit faire la visite de son Bâtiment, & ils y consentirent de bonne grace. Cette visite faite, le Capitaine Anglois eut la liberté d'acheter tout ce qu'il voulut, après quoi il se remit en Mer, & le reste de son voyage fut heureux; mais il se trouva encore assez embarrassé en arrivant en Angleterre: il n'avoit point de Commission, & quoiqu'il représentât l'accident, qui l'avoit séparé de son Commandant, il fut regardé comme déserteur de la Virginie: on le mit en prison, d'où il ne sortit que sur le témoignage des Jesuites. Il ne se lassoit point depuis ce tems-là de publier la vertu de ces Missionnaires, deux fois ses libérateurs, & surtout le plaisir, qu'ils lui avoient fait à Fayal, où ils ne pouvoient lui rendre le bien pour le mal, comme ils firent si généreusement, sans se priver de beaucoup de douceurs, qu'ils se seroient procurées, en se faisant connoître. Il est vrai qu'on n'oublia rien pour les en dédommager en Angleterre, où ils furent fort caressés tout le tems qu'ils y demeurèrent. Enfin M. de BISEAU, Ambassadeur de France à la Cour de Londres, les reclama, & les fit embarquer pour Calais.

Pendant on fit grand bruit à la Cour de France de l'Entreprise des Anglois sur S. Sauveur, & sur le Port Royal; mais comme dans le fond cette affaire n'intéressoit que des Particuliers, ce premier feu se ralentit bientôt, M. de Poutrincourt n'étoit pas assez en faveur pour se flatter qu'on y prendroit vivement ses intérêts, & ne fit aucune démarche. Madame de Guercheville se contenta d'envoyer la Sauffaye à Londres, pour y solliciter la réparation  
du

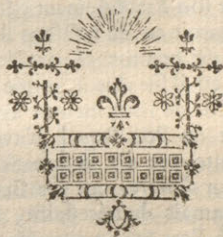
du tort, qu'on lui avoit fait contre le droit des Gens, & la restitution de ses effets; mais elle n'obtint qu'une partie de ce qu'elle demandoit, & il fallut s'en contenter. Elle reconnut alors, mais trop tard, la faute, qu'elle avoit faite de ne pas suivre le conseil de M. de Champlain, qui la rejette en partie sur le P. Cotton, sans les avis duquel la Marquise, dit-il, ne faisoit rien. Mais quoique Champlain leur répondit des bonnes intentions de M. de Monts, y auroit-il eu bien de la sûreté à confier à un Calviniste la direction d'un Etablissement, dont l'objet principal étoit de prêcher l'Evangile aux Peuples du Canada?

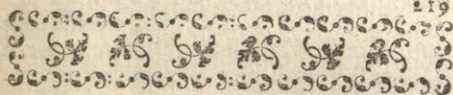
Dans le vrai tout le Monde eut tort; les uns par trop de défiance, les autres par l'envie de retirer d'abord plus qu'ils n'avançoient; ceux-ci, faute d'expérience; ceux-là, pour ne s'être pas donné le tems de connoître le Pays. M. de Monts vouloit trouver dans son Privilege exclusif des fonds assurés & présens pour fournir aux frais de son Etablissement; & sans exclusion il en auroit eu de suffisans dans le commerce, s'il eût commencé par s'établir en un lieu sûr, & où il fût plus à portée des secours de France. M. de Poutrincourt ayant obtenu le Domaine du Port Royal, n'avoit rien de mieux à faire que d'y ensemençer assez de terrein, pour s'assurer que ses Gens ne manqueroient jamais du nécessaire, & s'il avoit été dans son Fort avec trente Hommes bien armés, Argall n'auroit pas même eu l'assurance de l'y attaquer. Le Sieur de la Saussaye, après avoir pris possession du Port de la Haive, ne devoit pas aller plus loin; il n'y auroit jamais été attaqué, parce que les Anglois



1613.

n'avoient dessein que de faire la Pêche aux Monts déserts, & n'étoient pas assez en force pour s'engager dans l'Acadie, où ils devoient supposer que les François étoient sur leurs gardes; d'ailleurs ils ne connoissoient point le Port de la Haive, dont l'entrée est facile à défendre. Madame de Guercheville de son côté fit mal de ne point confier son Entreprise à quelqu'un, qui eût déjà quelque connoissance du Pays, & l'on ne conçoit pas comment les deux Missionnaires, qui y avoient déjà passé deux ans, ne firent pas faire toutes ces réflexions à la Saussaye, lequel étoit très-disposé à se conduire par leur avis, & qui sans doute en avoit reçu l'ordre. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous ceux, qui dans la suite entreprirent de s'établir dans ces Provinces Méridionales, ont échoué, pour avoir fait précisément les mêmes fautes, & n'avoit pas mieux pris leurs mesures.





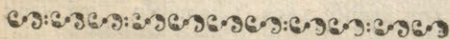
# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



## LIVRE QUATRIÈME.



PRE'S la fondation de Quebec ,  
& le refus , que Madame de  
Guercheville fit de s'associer avec  
M. de Monts , celui-ci eut encore  
assez de crédit pour former une

1609-15.

nouvelle Compagnie ; MM. de Champlain  
& de Pontgravé s'attachèrent plus fortement  
que jamais à ses intérêts , & s'embarquèrent  
en 1610. Ce dernier , pour continuer la traite  
à Tadoussac ; & le premier , pour visiter , &  
pour avancer son Etablissement de Quebec.

Il y trouva toutes choses dans le meilleur  
état , qu'il pouvoit raisonnablement esperer :  
l'année précédente il avoit fait semer du Sei-  
gle & du Froment , & la récolte de l'un & de  
l'autre avoit été abondante. Il avoit aussi planté  
de la Vigne , mais ses Gens l'arracherent pen-

Etat de Que-  
bec en 1610.



1609-13.

dant son absence, & il n'y avoit en effet nulle apparence qu'elle réussit. D'ailleurs tout le Monde se portoit bien, & paroissoit content. Les Sauvages établis aux environs étoient les *Algonquins* (a), les *Montagnez* étoient plus bas vers Tadoussac, & il fut d'autant plus aisé aux François de faire alliance avec ces deux Nations, que bien loin de leur être à charge, ils les soulageoient dans leurs besoins, qui étoient quelquefois extrêmes, surtout quand la chasse leur avoit manqué, ce qui arrivoit assez souvent.

M. de Champlain va en guerre contre les Sauvages.

Mais le plus grand avantage, que ces Barbares se promettoient de la part des François, étoit d'en être secourus contre les Iroquois. Dès l'année 1609. Champlain, qui avoit hiverné à Quebec, y ayant été joint au printemps par Pontgravé, lorsqu'un Parti composé de Hurons, d'Algonquins, & de Montagnez, se dispoisoit à marcher contre cet Ennemi commun, il se laissa persuader de les accompagner. Il ne doutoit point qu'ayant pour lui trois Nations assez nombreuses encore, & intéressées à demeurer inséparablement unies avec les François, il ne lui fût aisé de dompter successivement toutes celles, qui entreprendroient de s'opposer à ses desseins, & toutes les apparences étoient pour la réussite de ce projet; mais il ne prévoyoit pas que les Iroquois, qui seuls depuis longtemps faisoient tête à tout ce qu'il y avoit de Sauvages à cent lieues autour d'eux, ne tarderoient pas à être appuyés par des Voisins, jaloux de la France, & qui devinrent bientôt plus puissans que nous dans cette partie de l'Amerique.

(a) On disoit autrefois *Algonmekins*.

Ce fut en effet cette même année que Henry Hudson, Anglois, mais attaché au Service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, ayant eu ordre de faire une nouvelle tentative pour trouver un passage à la Chine par le Nord de l'Amérique, après l'avoir inutilement cherché, prit terre au Cap Codd, continua ensuite à ranger la Côte, allant toujours au Sud, & découvrit par les 40. degrés de Latitude Septentrionale, une grande Baye, où il entra. Il y aperçut une Riviere, qu'il remonta l'espace de 60 lieuës, & lui donna le nom de *Manhatte*, qui étoit celui des Habitans du Pays.

Dès l'année suivante quelques Marchands d'Amsterdam envoyèrent des Navires dans cette Riviere, pour y faire la traite; en 1615, on y bâtit un Fort à l'endroit, où est présentement la Ville de *Manhatte*, & toute cette Contrée prit le nom de *Nouvelle Belgique*. Dans la suite les Hollandois construisirent le Fort d'*Orange* beaucoup plus au Nord. Richard BLOME, Auteur de *l'Amérique Angloise*, prétend que Hudson avoit vendu ce Pays aux Hollandois sans la participation du Roy de la Grande Bretagne, son Souverain; mais que Samuel Argall étant Gouverneur de la Virginie, les en chassa; qu'ils obtinrent seulement de Jacques I. la liberté d'y faire de l'eau en revenant du Bresil, & que depuis ce tems-là ils n'y ont eu aucune habitation. Mais outre que ce récit n'a nulle vraisemblance, l'Auteur se contredit lui-même; car immédiatement après il dit qu'en 1664. des Commissaires envoyés par le Roy Charles II. prirent sur eux la Ville de *Manhatte*, qu'ils appelloient *la*

1609-13.

Etablissement  
des Hollan-  
dois dans la  
Nouvelle Bel-  
gique.



1609-13.

*nouvelle Amsterdam* ; & que treize ans après le Chevalier Robert CAR leur enleva le Fort & la Ville d'Orange, qui fut depuis appelé *Albany*.

Il est certain d'ailleurs que jusqu'à ce tems-là les Hollandois ont au moins possédé une bonne partie de cette Province ; qu'ils y avoient pour Voisins à l'Occident les Suedois, lesquels avoient appelé *Nouvelle Suède*, ce qui porte aujourd'hui le nom de *Nouveau Jersey* ; & que la nouvelle Belgique a subsisté sous ce nom jusqu'au regne de Charles II. Alors les Anglois qui y avoient souvent inquiété les Hollandois, les obligerent à la leur ceder, en échange de *Surinam*, laissant néanmoins aux Particuliers, qui y étoient établis, la liberté d'y demeurer, ce que firent la plupart. Charles II. en donna le Domaine au Duc d'YORK, son Frere, & depuis son Successeur, & dès lors la nouvelle Belgique changea son nom en celui de *Nouvelle York* ; Orange fut nommée *Albany* ; mais comme un grand nombre de Familles Hollandoises y étoient restées, elles continuerent de l'appeller Orange, & les François du Canada ne lui donnent point d'autre nom. Au-dessus de cette Ville il y a un Fort avec une Bourgade, qui confinent avec les Cantons Iroquois, & qu'on appelle *Corlar*, d'où ces Sauvages se sont accoutumés à donner le nom de *Corlar* au Gouverneur de la Nouvelle York.

Pour finir cette digression, dont la suite de cette Histoire fera voir la nécessité, les Hollandois, tandis qu'ils ont été les Maîtres de cette Province, une des plus fertiles de l'Amérique Septentrionale, ne se sont jamais ou-

vertement déclarés contre nous, comme ont fait depuis les Anglois en toute occasion; mais en donnant des armes & des munitions aux Iroquois, avec lesquels M. de Champlain s'étoit malheureusement brouillé en faveur de ses Alliés, ils ont mis ces Barbares en état de nous faire beaucoup de mal, & nous-mêmes dans la nécessité de fournir aux autres Sauvages des armes à feu, dont la bonne politique demandoit qu'on ne leur apprît jamais l'usage. Il faut néanmoins rendre à M. de Champlain la justice de dire que son intention étoit uniquement d'humilier les Iroquois, afin de parvenir ensuite à réunir toutes les Nations du Canada dans notre Alliance par une bonne paix; & que ce n'est pas sa faute, si des événemens, qu'il ne pouvoit pas prévoir, ont fait tourner les choses tout autrement qu'il n'avoit cru.

Quoiqu'il en soit, il s'embarqua sur le Fleuve avec ses Alliés, entra ensuite dans une Rivière, qui fut lontems nommée *la Rivière des Iroquois*, parce que ces Sauvages descendoient ordinairement par-là, pour faire leurs courses dans la Colonie, & qui porte aujourd'hui le nom de *Sorel*. Après l'avoir remontée quinze lieuës, il arriva au pied d'un Rapide (a), qu'il étoit impossible de franchir avec les Chaloupes. Cette difficulté, ni la mauvaise foi des Sauvages, qui l'avoient assuré qu'on pouvoit aller jusqu'aux Iroquois sans aucun embarras, ne le rebuterent point: il renvoya sa Chaloupe à Quebec, & continua de suivre ses Alliés avec deux François, qui ne voulurent point l'abandonner.

(a) C'est ce qu'on appelle présentement *le Rapide de Chambly*.

Première expédition de Champlain contre les Iroquois.



1609-13.

Peu de pré-  
caution des  
Guerriers.

Le Rapide passé, on commença à naviguer avec un peu plus de précaution. On campoit de bonne heure, & on se retranchoit du côté de la terre avec de grands abbatis d'arbres; car ce n'est pas la coutume des Sauvages de se fortifier du côté de l'eau, parce qu'ils ne sont jamais attaqués par cet endroit. On a seulement soin de ranger les Canots sur le bord de la Riviere, ou du Lac; & il faut que l'on soit bien surpris, si on n'a pas le tems de s'embarquer, & de se mettre hors de péril, avant que le Retranchement soit forcé. Dès qu'on a campé, la coutume est d'envoyer à la découverte, mais ce n'est guères que pour la forme; les Découvreurs ne vont pas bien loin, & dès qu'ils sont revenus sans rien voir, tout le Monde demeure fort tranquille. On ne songe pas même à poser des Sentinelles à l'entrée du Camp, où personne ne veille. Ces Barbares sont tous les jours les Dupes d'une confiance si insensée; mais ils ne s'en corrigent point. Les seuls Iroquois ont toujours fait la guerre avec un peu plus de circonspection, & il n'y a point de doute que c'est-là une des principales causes de la superiorité, qu'ils ont prise sur des Ennemis, qui ne leur ont jamais cédé en valeur, & qui auroient dû les écraser par leur nombre.

Tourberie des  
Jongleurs.

Champlain eut beau représenter à ses Alliés le péril, où ils s'exposoient par une conduite si peu réguliere, toutes les réponses, qu'ils lui firent, furent que des Gens, qui avoient fatigué tout le jour, avoient besoin de reposer la nuit. Néanmoins, lorsqu'ils se crurent proche de l'Ennemi, il obtint que leurs Coureurs s'acquittassent plus exactement de leur devoir,

qu'on ne marchât plus que pendant la nuit, & qu'on n'allumât plus de feu pendant le jour. Ce qui contribuoit le plus à cette sécurité, qui faisoit tant de peine aux François, étoit la confiance des Sauvages en leurs Jongleurs, auxquels Champlain donne les noms de *Pilotois* & d'*Ostemois*. La première chose à quoi pensoit celui, qui accompagnoit l'Armée, dès qu'on avoit débarqué pour camper, c'étoit de se faire une petite Cabanne de pieux; il la couvroit de la même peau, qui lui servoit de vêtement; puis il y entroit tout nud, & les Guerriers venoient se ranger autour de lui. Il commençoit alors à prononcer quelques paroles, que personne ne comprenoit. C'est, dit-on, une Priere pour invoquer le Dieu de la Guerre. Un moment après il avertissoit que la Divinité étoit venuë à sa voix, & il déclaroit les avis, qu'il en avoit reçus. Il se levoit enfin, car jusques-là il demouroit prosterné contre terre. Il crioit, il s'agitoit, il paroissoit hors de lui-même, & l'eau découloit en abondance de toutes les parties de son corps.

La Cabanne s'ébranloit aussi quelquefois, & les Assistans ne doutoient point que ce mouvement ne fût un effet de la présence de l'Esprit. Ils avoient grand soin de faire remarquer à M. de Champlain cette prétenduë merveille; mais il avoit vû le Jongleur secouïer les pieux, & il se mocqua d'eux. Ils lui dirent un jour qu'il alloit voir sortir du feu par le haut de la Cabanne; mais il eut beau regarder, le feu ne parut point. Il eût peut-être paru, si M. de Champlain eût été moins attentif; car ordinairement ces Imposteurs ont la précaution de se munir de ce qu'il faut pour en allumer.



1609-13.

Le langage, qu'ils parlent dans ces invocations n'a rien de commun avec aucune langue Sauvage, & il est vraisemblable qu'il ne consiste qu'en des sons informes, produits sur le champ par une imagination échauffée, & que ces Charlatans ont trouvé le moyen de faire passer pour un langage divin. Ils prennent différens tons; quelquefois ils grossissent leur voix; puis ils contrefont une petite voix grêle, assez semblable à celle de nos Marionnettes, & on croit que c'est l'Esprit, qui leur parle.

La plupart du tems il arrive tout le contraire de ce qu'ils ont prédit; mais ils ne perdent rien pour cela de leur crédit, & ils trouvent toujours quelque échapatoire, pour sauver leur honneur. C'est de tout tems que les Hommes, si ingénieux à tromper les autres, sont d'une facilité surprenante à se laisser tromper eux-mêmes dans les points, où il leur importeroit le plus d'éviter la séduction. Non-seulement on n'y est point en garde contre l'illusion; mais il semble même qu'on aille au-devant. La sage & sçavante Antiquité a donné sur cela dans les mêmes travers, & de plus grossiers encore, que nos Sauvages; la connoissance du vrai Dieu, & les principes incontestables d'une Religion divine, n'en ont pas garanti le Peuple choisi, Dépositaire de la vérité: ce n'étoit ni des Barbares, ni des Infidèles, qui disoient: *Loquimini nobis placenter, videte nobis errores* (a).

Lac Champlain.

Pour revenir à nos Guerriers, tout le Pays, que M. de Champlain traversa dans cette Expédition, lui parut fort beau, & il l'est en effet. Les Isles étoient remplies de Cerfs, de

(a) *Isaïa. 30. 10.*

TE  
invo-  
e langue,  
ne con-  
is sur le  
, & ou  
de fine  
renner  
ent les  
ix grés,  
inemes,  
parle.  
le coc-  
ne per-  
ls trou-  
ur lau-  
que les  
autres,  
laisser  
si il leur  
Non-  
contre  
a aille  
uité a  
& de  
es; la  
incipes  
en ont  
re de la  
es Inf.  
blasa-

De  
tous  
voit  
répo



re EX-  
est en  
is, de

Daims, de Chevreuils, & d'autres semblables Animaux, qui entretenrent l'abondance dans l'Armée. On voyoit surtout une grande quantité de Castors, parceque le voisinage des Iroquois ne permettoit pas de s'y arrêter longtemps pour les chasser : de sorte qu'à la faveur de la guerre ces Amphibies jouissoient d'une paix profonde. Le Poisson fourmilloit aussi, non-seulement dans la Riviere, mais encore dans un grand Lac, qu'elle traverse, & auquel M. de Champlain donna son nom, qu'il a conservé jusqu'à présent. Il a plus de vingt lieues de long sur dix ou douze de large dans son milieu, & sa figure tire sur l'ovale.

Quand on est au milieu de ce Lac, on découvre au Midi & à l'Occident de très-hautes Montagnes, dont les plus éloignées, qui en sont à 25 lieues, paroissent presque toujours couvertes de neiges. Les vallées, qui les séparent, sont très-fertiles, & au tems, dont je parle, elles étoient toutes peuplées d'Iroquois. Aujourd'hui il n'y en a plus qu'au Midi, & c'étoit-là que nos Guerriers avoient dessein de faire une irruption. Au sortir du Lac Champlain il faut franchir un second Rapide, après quoi on entra dans un autre Lac, qui n'a que quatre ou cinq lieues de long, & qui porte le nom du S. Sacrement. L'endroit, où les Sauvages vouloient aller, étoit encore au-delà, mais l'Ennemi leur épargna une partie du chemin, & par un pur hazard les joignit dans le Lac Champlain.

Depuis quelque tems les Alliés s'informoient tous les jours du Chef des François, s'il n'avoit point vû d'Iroquois en songe ? Il leur répondit plusieurs fois que non, ce qui les



1609-13.

inquiétoit beaucoup. A la fin, soit qu'il voulût les tirer de peine, soit qu'à force d'entendre parler de la même chose, il y eût véritablement révé, il leur dit que pendant son sommeil il avoit cru voir des Iroquois, qui se noyoient dans le Lac; mais qu'il ne comptoit point du tout sur ce révé. Ils n'en jugerent pas de même, & ils ne douterent plus de la victoire. Quelques jours après l'Ennemi, qu'ils croyoient surprendre dans son Village, parut vers les dix heures du soir. La joye fut grande de part & d'autre, & tous la témoignèrent par de grands cris.

Les deux Paris se rencontrent,

Les Sauvages ne combattent sur l'eau, que quand ils sont surpris, ou lorsqu'ils sont trop loin de Terre; ce qui n'avoit pas lieu ici. Nos Braves gagnèrent donc le rivage, dès qu'ils se furent reconnus. Ils travaillèrent ensuite chacun de leur côté à se retrancher, & cela fut bientôt fait. Alors les Algonquins envoyèrent demander aux Iroquois, s'ils vouloient se battre à l'heure même; mais ceux-ci répondirent que la nuit étoit trop obscure, qu'on ne se verroit point, & qu'il falloit attendre le jour. Les Alliés y consentirent, & tous dormirent tranquillement, après avoir pris leurs sûretés. Le lendemain, dès la pointe du jour, Champlain plaça ses deux François, & quelques Sauvages dans le Bois, pour prendre les Ennemis en flanc. Ceux-ci étoient au nombre de deux cent, tous Gens choisis & déterminés, & qui comptoient bien d'avoir bon marché de cette poignée d'Algonquins, & de Hurons, qu'ils ne s'imaginoient pas s'être mis en campagne pour les aller chercher.

Ils se trompoient néanmoins; les Alliés ne

leur étoient point inférieurs en nombre: mais ils n'avoient laissé voir qu'une partie de leurs Guerriers. Les uns & les autres n'étoient encore armés que de flèches; ceux de notre parti fondoient toutes leurs esperances sur les fusils des François, & ils recommanderent à Champlain de tirer sur les Chefs, qu'ils lui montrèrent. Ces Chefs, qui étoient au nombre de trois, se distinguoient par des plumes, ou des queuës d'Oiseaux, plus grandes que celles de leurs Soldats; car tous en ont pour l'ordinaire, & chacun les arrange sur sa tête suivant son caprice. Les Algonquins & les Hurons sortirent les premiers de leur Retranchement, & coururent deux-cent pas au-devant des Iroquois. Quand ils furent en présence, ils s'arrêtèrent, se partagerent en deux bandes, & laisserent le milieu libre à M. de Champlain, qui vint se mettre à leur tête.

1609-13.

Il en viennent aux mains.

Sa figure & ses armes étoient quelque chose de nouveau pour les Iroquois, dont la surprise devint extrême, lorsque du premier coup de son Arquebuse, où il avoit mis quatre postes, ils virent tomber morts deux de leurs Chefs, & le troisième, dangereusement blessé. Ce premier succès fit jeter aux Alliés de grands cris de joye, & il se fit dans le moment quelques décharges de flèches, qui ne produisirent pas un grand effet. Champlain alloit recharger, lorsqu'un des deux autres François ayant encore abbattu quelques Iroquois, tous furent mis en désordre, & ne songerent plus qu'à fuir. Ils furent poursuivis chaudement, on en tua plusieurs, & on fit quelques Prisonniers. Du côté des Alliés il n'y eut personne de tué, mais il y eut quinze ou seize blessés, qui gué-

Les Iroquois sont défaits.



1669-13.

rèrent bientôt. Les Ennemis en fuyant avoient abandonné des farines de maïz, dont les Victorieux avoient grand besoin, les vivres leur ayant manqué tout-à-fait. Ils commencerent par appaiser la faim, qui les pressoit, puis ils passerent deux heures sur le Champ de Bataille à danser & à chanter. Enfin ils se remirent en marche pour retourner chez eux; car parmi ces Peuples, les Vainqueurs sont toujours retraits, aussi-bien que les Vaincus, & souvent avec autant de désordre & de précipitation, que s'ils étoient poursuivis par un Ennemi victorieux.

Cruauté des  
Vainqueurs.

Après avoir fait huit lieues, nos Braves s'arrêterent, & prenant un de leurs Captifs, ils lui reprocherent toutes les cruautés, qu'il avoit exercées sur ceux de leur Nation, qui étoient tombés entre ses mains, & lui déclarerent qu'il devoit s'attendre à être traité de la même maniere, ajoutant que s'il avoit du cœur, il le témoigneroit en chantant. Il entonna aussitôt la Chançon de mort, puis la Chançon de guerre, & toutes celles, qu'il sçavoit, mais sur un ton fort triste, dit Champlain, qui n'avoit pas encore eu le tems de connoître que toute la musique des Sauvages a quelque chose de lugubre. Son supplice accompagné de toutes ces horreurs, dont nous parlerons dans la suite, effrayerent les François, qui firent en vain tous leurs efforts pour y mettre fin. Néanmoins au bout de quelque tems, comme les Sauvages s'aperçurent que le Commandant étoit choqué de leur peu de complaisance, ils lui dirent que s'il vouloit achever ce Misérable & abréger ses peines, il étoit le Maître. Il lui tira sur le champ un

coup d'Arquebuse, & il ne fut pas besoin d'en tirer un second.

1609-13.

Dès que cet Homme fut mort, les Sauvages lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans le Lac, lui couperent la tête, les bras & les jambes, disperferent ses membres de part & d'autre, sans toucher au tronc, quoique la coûtume fut d'en manger au moins une partie. Ils ne garderent que la chevelure qu'ils mirent avec les autres, & le cœur, qu'ils couperent en petits morceaux: ils donnerent ces morceaux à manger aux Prisonniers, parmi lesquels étoit le propre Frere du Mort. On lui en mit dans la bouche, comme aux autres: mais il le rejetta sur le champ.

La nuit suivante un Montagnez ayant révé qu'ils étoient poursuivis, la retraite se changea en une véritable fuite, & on ne s'arrêta plus en aucun endroit, qu'on ne fût hors de tout danger. Les Algonquins resterent à Quebec, les Hurons retournerent chez eux, & les Montagnez à Tadoussac, où M. de Champlain les suivit. Du moment qu'ils eurent aperçu les Cabannes de leur Village, ils couperent des longs bâtons, y attacherent les chevelures, qu'ils avoient euës en partage, & les porterent comme en triomphe. A cette vüe les Femmes accoururent, se jetterent à la nage, & ayant joint les Canots, elles prirent les chevelures des mains de leurs Maris, & se les attacherent au cou. Les Guerriers en avoient offert une à Champlain, & lui firent un présent de quelques arcs & de quelques flèches, des dépouilles des Iroquois, les seules, qu'ils se permirent alors, le priant de les montrer au Roy, quand il seroit arrivé en France, où il leur

Réception  
des Monta-  
gnez dans leur  
Village.



1609-13.

Champlain  
retourne en  
France. Le  
nom de *Nou-  
velle France*.  
donné au Ca-  
nada.

avoit dit qu'il alloit faire un voyage.

Il avoit espéré de trouver un Navire à Tadoussac ; mais il n'y en avoit point, & il remonta à Quebec. Pontgravé y arriva bientôt après lui, & ils s'embarquerent ensemble au mois de Septembre 1609. laissant la Colonie sous les ordres d'un brave Homme, nommé Pierre CHAVIN. Champlain fut fort bien reçu du Roy, qu'il alla trouver à Fontainebleau, pour lui rendre compte de la situation, où il avoit laissé *la Nouvelle France*. Ce fut alors qu'on donna ce nom au Canada. C'étoit dans le tems, que M. de Monts faisoit ses derniers efforts, surtout auprès de Madame de Guercheville, pour recouvrer son Privilege. J'ai dit qu'il n'y avoit pas réussi, mais ses Associés, dont MM. le GENDRE & COLLIER étoient les principaux, ne l'abandonnerent point ; & comme c'étoit au nom de leur Compagnie, que s'étoit fait l'Etablissement de Quebec, & que cette Compagnie le reconnoissoit toujours pour son Chef, elle fit armer deux Navires, dont elle confia le commandement à MM. de Champlain & de Pontgravé.

Seconde ex-  
pédition de  
Champlain  
contre les Iro-  
quois.

Ils s'embarquerent à Honfleur le septième de Mars 1610. & à peine étoient-ils en Mer, que Champlain tomba malade, & fut obligé de se faire remettre à terre. Peu de tems après, son Navire ayant été contraint de relâcher, il se trouva en état d'en reprendre le commandement : il appareilla le huitième d'Avril, & arriva le vingt-six à Tadoussac. Il en partit le vingt-huit, après avoir assuré les Montagnez qu'il venoit dégager la parole, qu'il leur avoit donnée l'année précédente, de les accompagner encore à la guerre contre les Iroquois.

Ils n'attendoient en effet que son retour, pour se remettre en campagne, & il étoit à peine arrivé à Quebec, qu'ils s'y rendirent au nombre de 60. Guerriers. Les Algonquins étoient aussi tout prêts, & tous marcherent aussitôt vers la Riviere de Sorel, où d'autres Sauvages leur avoient promis de se rendre. Champlain les suivit de près dans une Barque; mais il n'y trouva point le nombre de Guerriers, qu'on lui avoit fait espérer.

Il apprit en même tems qu'un Parti de cent Iroquois n'étoit pas loin, & on lui dit que s'il vouloit le surprendre, il n'y avoit pas un moment à perdre, & qu'il falloit laisser sa Barque, & s'embarquer dans des Canots. Il y consentit: quatre François le suivirent; les autres demeurèrent à la garde de sa Barque. Les Confédérés n'avoient pas encore vogué plus d'une demie-heure, qu'ils sauterent à terre, sans rien dire aux François, & laissant leurs Canots à l'abandon, ils se mirent à courir à toutes jambes au travers des Bois. Champlain se trouva fort embarrassé: il perdit bientôt de vûë les Sauvages, qui ne lui avoient pas même donné un guide. Il falloit marcher dans un Pays marécageux, où l'on avoit toujours les pieds dans l'eau. Les Maringoins & autres semblables Insectes, l'aveugloient, & obscurcissoient l'air, & il n'y avoit point de chemin frayé. Après avoir quelque tems couru au hazard, craignant à tout moment de s'égarer, il ne sçavoit plus quel parti prendre, lorsqu'il aperçut un Sauvage, qui faisoit la même route, il l'appella, & le pria de lui montrer le chemin.

Quelques momens après, un Capitaine



1609-13.

Les Iroquois  
sont attaqués,  
& se défendent  
bien.

Algonquin le vint prier de hâter sa marche, parce qu'on étoit aux mains avec les Iroquois. Il doubla le pas, & ne tarda point à entendre les cris des Combattans. Nos Alliés avoient trouvé l'Ennemi dans un assez bon Retranchement, & l'y ayant voulu forcer, ils avoient été repoussés avec perte. Ils reprirent cœur à la vue des François, & retournerent à la charge. Dès que ceux-ci les eurent joints, le combat devint très-vif, & Champlain en arrivant reçut un coup de flèche, qui lui perça le bout de l'oreille, & lui entra dans le col. Cette blessure ne l'empêcha pourtant point de faire feu, tandis qu'il eut de la poudre & du plomb, & ses Gens le seconderent bien, quoiqu'un d'eux eût aussi été blessé au bras.

Les Iroquois, qui n'étoient point encore accoutumés à se défendre contre les armes à feu, commençoient à tirer moins, & cherchoient à se mettre à couvert des Arquebuses, qui en avoient déjà abbattu plusieurs; mais les munitions manquèrent bientôt aux nôtres, qui n'avoient pas compté sur une si longue résistance. Alors Champlain proposa aux Alliés de donner l'assaut au Retranchement, ils goûterent cet avis; il se mit à leur tête avec ses quatre François, & malgré la vigoureuse défense des Assiégés, ils eurent bientôt fait une assez grande brèche. Sur ces entrefaites, un jeune Maloin, nommé DESPRAIRIES, que Champlain avoit laissé dans sa Barque, arriva avec cinq ou six de ses Camarades: ce secours venu si à propos, donna le moyen aux Assaillans de s'éloigner un peu pour respirer, tandis que les nouveaux venus faisoient feu sur l'Ennemi.

Les Sauvages revinrent bientôt à l'assaut , & les François se mirent sur les ailes pour les soutenir. Les Iroquois ne purent résister à tant de coups redoublés : presque tous furent tués , ou pris ; quelques-uns ayant voulu courir du côté de la Riviere , ils y furent culbutés , & s'y noyèrent. L'affaire étant entièrement finie, il arriva encore une Troupe de François , qui voulurent se consoler de n'avoir point eu de part à la victoire , en partageant le butin. Ils se saisirent des peaux de Castors , dont les Iroquois , qu'ils voyoient étendus sur la place, étoient couverts , & les Sauvages en furent scandalisés. Ceux-ci de leur côté commencent à exercer leur cruauté ordinaire sur les Prisonniers , & dévorerent un de ceux , qui avoient été tués , ce qui fit horreur aux François. Ainsi ces Barbares faisoient gloire d'un désintéressement , qu'ils étoient surpris de ne pas trouver dans notre Nation , & ne comprennoient pas qu'il y a bien moins de mal à dépouiller les Morts , qu'à se repaître de leur chair comme des bêtes féroces , & à violer toutes les Loix de l'humanité , en prenant plaisir à tourmenter de la maniere la plus indigne des Ennemis , qui ne peuvent plus se défendre.

Champlain leur demanda un de leurs Captifs , & ils le lui accorderent de bonne grace. Il engagea aussi les Hurons , qui s'en retournoient dans leur Pays , à y mener un François , afin qu'il y pût apprendre leur Langue ; mais ce fut à condition qu'il conduiroit en France un jeune Huron , pour leur rapporter des nouvelles d'un Royaume , dont on leur avoit dit tant de merveilles. Il l'y mena en effet la même année , & le ramena au printems suivant. U



1610-13.

le conduisit jusqu'à Montréal, où il choisit un Emplacement pour une habitation, qu'il avoit dessein d'y établir, & qu'il ne fit pourtant point, parce qu'il fut obligé de repasser en France, où la mort du Roy avoit achevé de ruiner les affaires de M. de Monts.

Le Comte de Soissons se met à la tête des affaires du Canada.

1611-13.

Ce Gentilhomme, en perdant son Maître, avoit perdu tout ce qui lui restoit de crédit, & ne fut plus en état de rien entreprendre. Il exhorta Champlain, qui ne l'avoit jamais abandonné, à ne point perdre courage, & à chercher quelque puissant Protecteur à la Colonie naissante. Champlain le crut, & s'adressa à Charles de BOURBON, Comte de SOISSONS, qui le reçut très-favorablement, agréa la proposition, qu'il lui fit d'être le Pere de la *Nouvelle France*, se fit donner par la Reine Régente, toute l'autorité nécessaire, pour maintenir & avancer ce qui étoit déjà fait, & nomma Champlain lui-même pour son Lieutenant, avec un plein pouvoir sans restriction.

M. le Prince lui succède.

1612-13.

La mort de ce Prince, qui arriva peu de tems après, ne déranger rien aux affaires de l'Amérique, parce que le Prince de CONDE voulut bien s'en charger, & continua Champlain dans l'Emploi, dont le Comte de Soissons l'avoit chargé. Il survint néanmoins à celui-ci quelques embarras, causés par des difficultés, que formèrent des Négocians de S. Malo, touchant le commerce, & cela le retint en France toute l'année 1612. Il en partit le sixième de Mars 1613. sur un Vaisseau, que commandoit Pontgravé, revenu depuis peu de l'Acadie, & ils mouillèrent devant Quebec le septième de May. Ils trouve-

rent l'habitation en si bon état, que n'y jugeant pas leur présence nécessaire, ils monterent jusqu'à Montréal. Après qu'ils y eurent fait quelque séjour, Pontgravé descendit à Québec, & Champlain fit une course sur la grande Riviere des Outaouais, après quoi il alla rejoindre Pontgravé, avec lequel il s'embarqua pour S. Malo, où il mouilla l'ancre les derniers jours du mois d'Août.

Il y conclut un nouveau traité d'association avec des Marchands de cette Ville, de Roüen & de la Rochelle. M. le Prince, qui avoit pris le titre de Vice-Roy de *la Nouvelle France*, l'approuva, obtint aux Associés des Patentes du Roy, & y mit son attache. Alors M. de Champlain ne doutant point qu'une Colonie, à laquelle il venoit d'intéresser tant de Personnes riches, & qui avoit à sa tête le premier Prince du Sang, ne prît bientôt une forme solide pour le temporel, songea sérieusement à lui procurer les secours spirituels, dont elle avoit été jusques-là entierement dépourvüe. Il demanda & obtint quatre Recolets, que sa Compagnie s'engagea avec joye à fournir de tout ce qui leur étoit nécessaire, & il se chargea de les conduire lui-même en Canada. Ils arriverent le 25. de Mars à Tadoussac, où ils ne s'arrêterent point, & peu de jours après ils prirent terre à Québec, d'où M. de Champlain monta tout de suite à Montréal.

Il y rencontra des Hurons, & quelques-uns de leurs Alliés, qui l'engagerent dans une troisième Expédition contre les Iroquois. Il est constant que par cette complaisance, il prenoit le véritable moyen de gagner l'amitié des Sauvages, & de bien connoître un Pays, où

---

 1614.

Arrivée des  
PP. Recolets  
à Québec.

---

 1615.

Troisième  
Expédition de  
Champlain  
contre les Iro-  
quois.



il s'agissoit d'établir un commerce utile à la France, & la Religion Chrétienne parmi un grand nombre de Nations Idolâtres; mais il s'exposoit beaucoup, & ne faisoit pas réflexion, que cette facilité à condescendre à toutes les volontés de ces Barbares, n'étoit nullement propre à lui concilier le respect, que demandoit le caractère, dont il étoit revêtu. Il y avoit d'ailleurs quelque chose de mieux à faire pour lui, que de courir ainsi en Cavalier errant les Forêts & les Lacs, avec des Sauvages, qui ne gardoient pas même à son égard les bienséances, & dont il n'étoit nullement en état de se faire craindre. Il auroit pu aisément envoyer à sa place quelque François capable de bien observer toutes choses, & sa présence à Quebec eût beaucoup plus avancé son Etablissement, & lui eût donné une solidité, qu'il se repentit trop tard, de ne lui avoir pas procurée.

Il y eut plus; se voyant obligé de faire un voyage à Quebec, il pria les Sauvages de différer leur départ jusqu'à son retour, qui seroit prompt; mais ceux-ci oubliant la parole, qu'ils lui avoient donnée, de ne point partir sans lui, se laisserent bientôt de l'attendre, & s'embarquerent avec quelques François, qui étoient restés à Montréal, & le P. Joseph LE CARON Recollet. Ce Religieux avoit voulu profiter de cette occasion, pour s'accoutûmer à la façon de vivre de ces Peuples, auxquels il se proposoit d'annoncer JESUS-CHRIST, & pour apprendre plus promptement leur Langue, en se mettant dans la nécessité de la parler. M. de Champlain avec lequel il étoit venu à Montreal, n'avoit pas approuvé son dessein;

mais son zèle l'emporta sur toute autre considération.

---

1615.

Il semble que M. de Champlain pouvoit se tenir quitte de son engagement, & son expérience devoit lui avoir fait connoître que pour être estimé de ces Barbares, il est bon de ne pas souffrir qu'ils nous méprisent impunément: il sent même à l'exterieur leur rendre mépris pour mépris, si on veut reprimer leur insolence. Ils ne comprennent pas qu'on puisse agir autrement par vertu; j'entends ceux, qui ne sont pas éclairés des lumieres de l'Evangile. Comme ils ont souvent vû des Européens se conduire uniquement par intérêt, ou par d'autres motifs plus condamnables encore, il leur vient rarement à l'esprit, qu'on puisse avoir pour eux certains ménagemens par des vûes plus nobles. D'ailleurs il n'est point d'Hommes au monde, plus prévenus en leur faveur, ni qui sçachent mieux profiter de tout, pour se confirmer dans cette bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. La seule chose donc, qui puisse excuser ici M. de Champlain, d'avoir couru après les Hurons, qui n'avoient pas daigné l'attendre, est de dire, qu'il ne le fit apparemment, que pour ne pas abandonner à leur discrétion un Religieux, que son zèle, plutôt que sa prudence avoit engagé à les suivre.

Maniere  
dont il se faut  
conduire avec  
les Sauvages.

Quoiqu'il en soit, il s'embarqua avec deux François, & dix Sauvages, qu'il rencontra en arrivant à Montreal; mais quelque diligence qu'il fit, il ne put joindre les Hurons, que dans leur Village. Il les trouva, qui formoient un grand Parti de guerre, dont ils lui offrirent le commandement, & il l'accepta d'autant

Champlain  
est blessé &  
fait une re-  
traite forcée.



1615.

plus volontiers, qu'outre les deux François, qui étoient venus avec lui, le P. Joseph en avoit amené dix autres, qui l'attendoient. On ne différa point à marcher aux Ennemis, qui s'étoient retranchés de maniere, qu'il n'étoit pas facile de les approcher. Outre qu'ils occupoient une espece de Fort assez bien construit, ils en avoient embarrassé les avenues par de grands abbattis d'Arbres, & ils y avoient élevé tout autour des galeries, d'où ils pouvoient tirer de haut en bas, sans se découvrir. Aussi la premiere attaque réussit-elle si mal, qu'on ne jugea pas à propos d'en tenter une seconde.

On essaya donc de mettre le feu aux abbatis de bois, dans l'esperance, qu'il gagneroit le Fort; mais les Assiégés y avoient pourvû, en faisant de grandes provisions d'eau. On dressa ensuite une machine plus haute que les galeries, & sur laquelle on plaça des Arquebustiers François. Cette manœuvre déconcerta un peu l'Ennemi, & on seroit peut-être venu à bout de le réduire, si les Hurons eussent fait leur devoir; mais leur grand nombre les avoit rendu si présomptueux, qu'il ne fut jamais possible au Commandant de les faire combattre avec ordre. D'ailleurs il fut lui-même blessé considérablement à la jambe & au genouïl, & cet accident ayant fait passer les Sauvages de l'excès de la présomption au découragement, il fallut se retirer avec perte & avec honte.

Il est obligé  
d'hyverner  
chez les Hu-  
rons.

La retraite se fit assez bien, & quoiqu'on fût poursuivi, on ne perdit pas un Homme. Les plus jeunes & les plus braves avoient mis au milieu les plus foibles & les blessés, qu'on portoit dans des paniers, & on fit de cette maniere

maniere vingt-cinq lieues, sans s'arrêter. M. de Champlain fut bientôt guéri; mais quand il voulut partir pour retourner à Quebec, il ne put jamais obtenir un guide, qu'on lui avoit promis, & dont il ne pouvoit absolument se passer; les Hurons accompagnerent même ce refus d'assez mauvaises manieres. Il fallut donc se résoudre à passer l'hiver avec ces Barbares, mais personne ne sçavoit mieux que lui, ni prendre son parti, ni profiter de tout. Il visita toutes les Bourgades Huronnes, & quelques-unes même de celles, que les Algonquins avoient alors aux environs du Lac *Nipissing*. Il reconcilia quelques Nations voisines avec les Hurons, & dès que les Rivieres furent navigables, ayant sçu qu'on le vouloit engager dans une nouvelle entreprise contre les Iroquois, il gagna quelques Sauvages, qu'il s'étoit attachés par ses bonnes manieres, s'embarqua secrettement avec eux, & avec le P. Joseph, & arriva l'onzième de Juillet 1616. à Quebec, où tout le monde étoit persuadé qu'il étoit mort, aussi-bien que le P. Recollet. Celui-ci, tandis que M. de Champlain étoit occupé dans ses courses à prendre connoissance du Pays, étoit aussi allé de Village en Village, pour former le plan des Missions, qu'il projettoit d'établir parmi les Hurons, & avoit mis à profit tous ses momens, pour en étudier la Langue. Mais il n'eut pas le tems d'y faire de grands progrès, cette étude n'étant point l'affaire d'une ou deux années, quelque application qu'on y apporte.

M. de Champlain & le P. Joseph ne restèrent pas plus d'un mois à Quebec, après leur retour des Hurons. Ils s'embarquerent avec

Un Frere Recollet rend un grand service à la Colonie.



1617.

le Supérieur de la Mission, pour retourner en France, & il ne resta dans la Colonie, qu'un Prêtre nommé le P. Jean d'OLBEAU, & le Frere Pacifique DUPLESSYS, qui avoit été chargé de l'instruction des Enfans des François, & des Sauvages établis depuis peu aux *Trois Rivieres*; & où il rendit l'année suivante un service encore plus essentiel à la Nouvelle France. Nos Alliés, je ne sçai par quel mécontentement, avoient comploté de se défaire des François. Il y a bien de l'apparence néanmoins qu'ils ne prirent cette résolution, que dans la crainte que M. de Champlain, revenu nouvellement de France, ne voulût tirer une vengeance éclatante de la mort de deux Habitans, qu'ils avoient assassinés, peut-être pour profiter de leur dépouille. Ce qui est certain, c'est qu'ils s'assemblerent au nombre de 800. auprès des *Trois Rivieres*, pour délibérer des moyens de faire main basse en même tems sur tous les François; que le Frere Pacifique fut averti de leur dessein par un d'entre eux, qu'il en gagna plusieurs autres, que peu à peu il réduisit tous les autres à faire des avances pour une réconciliation parfaite, & qu'il se chargea de la négocier avec le Commandant. Cependant M. de Champlain voulut avoir les meurtriers des deux François: on lui en envoya un, qui n'étoit pas le plus coupable, avec beaucoup de Pelleteries, pour *couverrir les Morts* (a). Il fallut se contenter de cette espece de satisfaction; l'accommodement se fit, & les Sauvages donnerent deux de leurs Chefs en otages.

La Colonie est fort négligée.

Champlain ne faisoit plus qu'aller & venir

(a) C'est-à-dire, pour décommager les Parens.

de Quebec en France, pour en tirer des secours, qu'on ne lui fournissoit presque jamais tels à beaucoup près, qu'il les demandoit. La Cour ne se méloit point de la Nouvelle France, & laissoit faire des Particuliers, dont les vûes étoient bornées, qui n'avoient point d'autre objet, que leur commerce, qui ne songeoient qu'à remplir leurs Magasins de Pelleteries, s'embarassoient fort peu de tout le reste, ne faisoient qu'à regret les avances pour l'Etablissement d'une Colonie, qui ne les intéressoit que fort peu, & ne les faisoient jamais à propos. M. le Prince croyoit faire beaucoup en prêtant son nom: d'ailleurs les troubles de la Regence, qui lui coûtèrent alors sa liberté, & les intrigues, qu'on fit jouer, pour lui ôter le titre de Vice-Roy, & pour faire revoquer la Commission du Maréchal de Themines, à qui il avoit confié le Canada pendant sa prison; le défaut de concert entre les Associés, la jalousie du commerce, qui broüilla les Négocians entr'eux, tout cela mit bien des fois la Colonie naissante en danger d'être étouffée dans son berceau; & l'on ne sçauroit trop admirer le courage de M. de Champlain, qui ne pouvoit faire un pas, sans rencontrer de nouveaux obstacles, qui consumoit ses forces, sans songer à se procurer aucun avantage réel, & qui ne renonçoit pas à une Entreprise, pour laquelle il avoit continuellement à essuyer les caprices des uns, & la contradiction des autres.

En 1620. M. le Prince céda pour onze mille écus sa Vice-Royauté au Maréchal de Montmorenci, son Beaufrere. Le nouveau Vice-Roy continua la Lieutenance à Champlain,

Le Maréchal  
de Montmo-  
renci Vice-  
Roy de la  
Nouvelle  
France.



1620.

& chargea des affaires de la Colonie en France M. DOLU, Grand Audiençier, dont le zèle & la probité lui étoient connus. Alors Champlain, persuadé que la Nouvelle France alloit prendre une nouvelle face, y mena sa Famille. Il y arriva au mois de May, & il rencontra à Tadoussac des Rochelois, qui, au préjudice de la Compagnie, & contre les défenses expresses du Roy, traitoient avec les Sauvages. Ils avoient même fait pis; car ils avoient vendu à ces Barbares, des armes à feu, ce que l'on avoit sagement évité jusques-là.

Les Iroquois  
entreprennent  
de détruire la  
Colonie Fran-  
çoise.

1621.

L'année suivante les Iroquois parurent en armes jusques dans le centre de la Colonie. Ces Barbares craignant que si les François se multiplioient dans le Pays, leur alliance ne fit reprendre aux Hurons & aux Algonquins, la supériorité sur eux, résolurent de s'en délivrer avant qu'ils eussent le tems de se fortifier davantage. Ils leverent donc trois grands Partis, pour nous attaquer séparément; le premier marcha vers le Sault S. Louis, & y trouva des François, qui gardoient ce passage. Ils avoient été avertis; ainsi, quoiqu'ils fussent en petit nombre, avec le secours des Sauvages Alliés, ils repousserent l'Ennemi; plusieurs Iroquois furent tués, quelques-uns restèrent Prisonniers, le reste se sauva. Mais les nôtres ayant appris que ces Fuyars emmenoient avec eux le Pere Guillaume POULAIN, Recollet, coururent après eux; ne pouvant les atteindre, ils détacherent un de leurs Prisonniers, à qui ils donnerent la liberté, & ils lui recommanderent de proposer l'échange du Missionnaire avec un de leurs Chefs. Cet Homme arriva dans le tems, que tout étoit prêt pour brûler le

Religieux. La proposition, dont on l'avoit chargé, fut acceptée, & l'échange se fit de bonne foi.

1621.

Le second Parti s'embarqua sur trente Canots, s'approcha de Quebec, & alla investir le Couvent des PP. Recollets sur la Riviere de S. Charles, où il y avoit un petit Fort. N'osant attaquer cette Place, il se jeta sur des Hurons, qui n'étoient pas loin, & en surprit quelques-uns, qu'il brûla. Il ravagea ensuite tous les environs du Couvent, puis se retira. Le Mémoire, d'où j'ai tiré ceci, ne dit point ce que devint le troisième Parti; mais il ajoute que les Iroquois s'étoient assez déclarés qu'ils avoient résolu d'exterminer tous les François. Il s'en falloit bien que M. de Champlain eût des forces suffisantes pour reprimer ces Barbares. Ainsi il crut devoir représenter au Roy & au Duc de Montmorenci la nécessité de secourir la Colonie, & le peu de cas, que la Compagnie avoit fait jusques-là de ses instances réitérées, pour l'obliger à remplir ses engagements: il députa donc, du consentement des plus notables Habitans, le Pere Georges LE BAILLIF à Sa Majesté, dont ce Religieux étoit connu particulièrement. Il en fut très-bien reçu, & obtint tout ce qu'il demandoit. La Compagnie fut supprimée, & deux Particuliers, nommés GUILLAUME & EMERIC DE CAEN, Oncle & Neveu, entrèrent dans tous ses droits.

La Compagnie du Canada est supprimée.

1622.

M. de Champlain en apprit la nouvelle par une Lettre du Vice-Roy, qui lui enjoignoit de prêter main forte à ces Négocians. Il reçut en même tems une Lettre du Roy même, par laquelle Sa Majesté l'assuroit qu'elle étoit très-

Etat de Quebec en 1622.

1623-25.



1623-25.

faisfaite de ses services, & l'exhortoit à continuer de lui donner des preuves de sa fidélité. Cette faveur n'augmentoît pas sa fortune, & il est vrai de dire que ce fut toujours ce qui l'occupa le moins; mais elle lui concilioit une autorité, dont il avoit alors plus besoin, que jamais, surtout à cause des différends, qui survenoient tous les jours entre les Facteurs de l'ancienne Compagnie, & ceux des Sieurs de Caën, & qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Quoiqu'il se fût donné bien des mouvemens pour peupler Quebec, on n'y comptoit encore en 1622. que cinquante Personnes, y compris les Femmes & les Enfans. Le commerce n'y étoit pas non plus bien ouvert, mais le traite se faisoit toujours à Tadoussac avec beaucoup de succès, & on en avoit établi une autre aux Trois Rivieres, à 25. lieues au-dessus de Quebec.

On le fortifie.

Guillaume de Caën étoit venu lui-même sur les lieux, & quoique Calviniste, il vivoit assez bien avec tout le Monde; il avoit donné la direction de ses affaires au Sieur de Pontgravé; mais le peu de santé de ce Directeur l'obligea de repasser en France en 1623. & ce fut une perte pour l'Amérique Françoisse, qui lui doit beaucoup. Cette même année M. de Champlain fut averti de bonne part que les Hurons songeoient à se détacher de notre alliance, & à s'unir avec les Iroquois, ce qui l'obligea de leur renvoyer le P. Joseph LE CARON, que le P. Nicolas VIEL, & le Fr. Gabriël SAGHART, ses Confreres, qui venoient d'arriver de France, voulurent bien accompagner. L'année suivante le Commandant fit bâtir de pierre le Fort de Quebec. Il sembloit que son dessein

étoit de mettre fin à ses courses, & de se livrer tout entier au Gouvernement de sa Colonie ; mais à peine le Fort fut-il achevé, qu'il retourna en France avec sa Famille. Il trouva le Maréchal de Montmorenci, qui traitoit de sa Charge de Vice-Roy, avec Henry de LEVI, Duc de VENTADOUR, son Neveu ; & le traité fut bientôt conclu.

1623-25.

Le Duc de Ventadour Vice-Roy de la Nouvelle France.

Ce Seigneur s'étoit retiré de la Cour, & avoit même reçu les Ordres Sacrés. Ce n'étoit pas pour rentrer dans le tracas du Monde, qu'il se chargeoit des affaires de la Nouvelle France, mais pour y procurer la conversion des Sauvages ; & comme les Jesuites avoient la direction de sa conscience, il jeta les yeux sur eux pour l'exécution de ce projet. Il proposa la chose au Conseil du Roy, & Sa Majesté y donna d'autant plus volontiers les mains, que les PP. Recollets, bien loin de s'y opposer, en avoient fait la premiere ouverture au Duc de Ventadour. Ainsi, tous concourant au même but, le P. Charles LALLEMANT, qui avoit accompagné M. de la Saussaye à Pentagoët ; le P. Enemond MASSE, dont nous avons déjà parlé ; & le P. Jean de BREBEUF, furent destinés à la Mission du Canada avec deux Freres, & furent prêts à partir en 1625.

Cinq Jesuites à Quebec, avec le P. Joseph de DAILLON arrivent en Collet, de l'illustre Maison de Lude. Il avoit Canada.

donné sa parole au Duc de Ventadour, qu'il ne laisseroit manquer les Jesuites de rien ; cependant, dès qu'ils furent débarqués, il leur déclara que, si les PP. Recollets ne vouloient pas les recevoir & les loger chez eux, ils n'avoient point d'autre parti à prendre, que de



1623-25.

retourner en France. Ils s'aperçurent même bientôt qu'on avoit travaillé à prévenir contre eux les Habitans de Quebec, en leur mettant entre les mains les Ecrits les plus injurieux, que les Calvinistes de France avoient publiés contre leur Compagnie. Mais leur présence eut bientôt effacé tous ces préjugés : les Libelles furent brûlés publiquement, & les nouveaux Missionnaires ne furent pas lontems à charge aux PP. Recollets, qui les avoient obligés d'accepter leur Maison, située alors à un petit quart de lieuë de la Ville, sur la Riviere de S. Charles. (a)

Mort tragique d'un P. Recollet.

Peu de jours après leur arrivée, les PP. de Daillon & de Brebeuf s'embarquerent pour les Trois Rivieres, où ils rencontrèrent des Hurons, qui s'offrirent à les conduire dans leur Pays. Les deux Missionnaires n'étoient partis de Quebec qu'à ce dessein, & se dispoisoient à profiter de l'occasion, qui se présentoit, lorsqu'on reçut une nouvelle, qui les obligea de retourner sur leurs pas. Le P. Nicolas Viel, Recollet, après avoir demeuré près de deux ans chez les Hurons, eut envie de faire un tour à Quebec, pour y passer quelque tems dans la retraite. Des Sauvages, qui se dispoisoient à faire le même voyage, lui offrirent une place dans leur Canot, & il l'accepta. Au lieu de prendre le chemin ordinaire, ils suivirent le Canal, qui sépare l'Isle de Montreal, de celle de *Jesus*, & qu'on appelle communément *la Riviere des Prairies*. Au milieu de ce Canal il y a un Rapide, que les Sauvages, au lieu de mettre à terre, & de faire ce qu'on

(a) L'Hôpital Général occupe présentement ce terrain.

appelle *un portage*, voulurent sauter avec le Canot. Soit qu'il eussent pris mal leurs mesures, soit qu'ils le fissent exprès, le Canot tourna; le P. Viel & un jeune Néophyte, qui l'accompagnoit, se noyèrent; & c'est cet accident, qui a fait donner au Rapide le nom de *Sault au Recollet*, qu'il porte encore. Comme tous les Hurons se sauverent, & qu'ils avoient, dit-on, paru mal affectionnés envers le Missionnaire, on eut de violens soupçons, que ce naufrage n'étoit point l'effet du hazard, d'autant plus que ces Barbares se saisirent de la meilleure partie du bagage de ce bon Pere. Quoiqu'il en soit, il n'y eut personne aux Trois Rivieres, qui ne fût d'avis que les PP. de Daillon & de Brebeuf differassent pour quelque tems leur voyage.

L'année suivante trois Jesuites, les PP. Philibert NOYROT, Anne de NOUE, & un Frere, arriverent à Quebec sur un petit Bâtimement, qu'ils avoient fretté, & sur lequel ils avoient embarqué plusieurs Ouvriers. Ce secours fit prendre à Quebec une forme de Ville, car jusques-là elle n'étoit qu'une simple habitation, & on ne la nommoit point autrement. L'expérience & le talent du P. Enemond Masse pour les nouveaux Etablissemens, & dont, suivant les Mémoires de Champlain & de Lescarbot, il avoit donné de grandes preuves au Port Royal, y contribuerent beaucoup; mais lui & ses Confreres retrouverent bientôt sur le Fleuve S. Laurent, ce qu'ils avoient eu à essuyer de contradictions en Acadie, & ce qui avoit fait perdre cette Province à la France. M. de Ventadour instruit par quelques Catholiques de Quebec, des mauvaises ma-

Les Jesuites  
essuyent de  
grandes con-  
tradictions en  
Canada.



1626.

nieres de Guillaumè de Caën à l'égard de ces Peres, lui en écrivit sur un ton, qui le mortifia beaucoup; il ne douta point que ceux, qui avoient été l'occasion & le sujet de ces plaintes, ne lui eussent attiré par eux-mêmes les reproches, qu'il en recevoit, & le contre-coup en retomba sur eux.

Mauvais état  
de la Colonie.

1627.

D'autre part, les Sauvages caufoient toujours des grandes inquiétudes: ils avoient encore assésiné quelques François; & comme on ne s'étoit pas trouvé assez fort, pour en tirer raison, l'impunité avoit rendu ces Barbares plus insolens; de sorte que, pour peu qu'on s'écartât des habitations, on n'étoit pas en sûreté de la vie. Telle étoit la situation de la Colonie, lorsque M. de Champlain retourna à Quebec en 1627. On n'avoit point avancé les Bâtimens pendant son absence, & les Terres défrichées étoient demeurées, pour la plupart, incultes. Les Associés des Sieurs de Caën ne pensoient qu'à la traite de la Pelleterie, & les Esprits s'aigrissoient de plus en plus au sujet de la Religion. Tout cela représenté vivement au Conseil du Roy, fit résoudre le Cardinal de Richelieu à mettre le commerce de la Nouvelle France en d'autres mains, & à écouter la proposition, qu'on lui fit, de former une Compagnie de cent Associés, dont on lui avoit donné le plan.

Compagnie  
de cent Asso-  
ciés pour l'éta-  
blissement de  
la Colonie.

Rien n'étoit mieux imaginé, & je ne crains point d'avancer que la Nouvelle France seroit aujourd'hui la plus puissante Colonie de l'Amérique, si l'exécution avoit répondu à la beauté du projet, & si les Membres de ce grand Corps eussent profité des dispositions favorables du Souverain & de son Ministre à leur égard. Le

Mémoire, qui fut présenté au Cardinal de Richelieu par MM. de ROQUEMONT, HOUEL, DE LATTAGNANT, DABLON, DU CHESNE, & CASTILLON, portoit 10. Que dès l'année suivante 1628. les Associés feroient passer dans la Nouvelle France deux, ou trois cent Ouvriers de tous métiers, & avant l'année 1643. promettoient d'augmenter le nombre des Habitans jusqu'à seize mille; de les loger, nourrir, & entretenir de toutes choses pendant trois ans; de leur assigner ensuite des Terres défrichées, autant qu'il seroit nécessaire pour leur subsistance, & de leur fournir des grains pour les ensemercer. 20. Que tous les Colons seroient François naturels, & Catholiques, & qu'on tiendroit la main à ce qu'aucun Etranger, ni Hérétique ne s'introduisît dans le Pays. 30. Que dans chaque habitation il y auroit au moins trois Prêtres, que la Compagnie s'engageoit à défrayer de tout, & pour leurs personnes, & pour leur Ministère, pendant quinze ans: après quoi ils pourroient subsister des terres défrichées, qu'elle leur auroit assignées.

Pour dédommager la Compagnie de tant de frais, 10. Le Roy concédoit aux Associés, & à leurs Ayant-cause à perpétuité, le Fort & l'Habitation de Quebec, tout le Pays de la Nouvelle France, y compris la Floride, que les Prédécesseurs de Sa Majesté avoient fait habiter; tout le cours du grand Fleuve & des Rivieres, qui s'y déchargent, ou qui dans cette étendue de Pays, vont à la Mer; les Isles, Ports, Havres, Mines, conformément à l'Ordonnance, Pêches, &c. Sa Majesté ne se réservant que le ressort de la Foi & Hommage,



avec une Couronne d'or, du poids de huit marcs, à chaque mutation de Roy, & les provisions des Officiers de la Justice Souveraine, qui seroient nommés & présentés par lesdits Associés, lorsqu'il seroit jugé à propos d'y en établir. Pouvoir de faire fondre des Canons, bâtir & fortifier des Places, forger toutes sortes d'Armes offensives & défensives, & faire généralement tout ce qui seroit nécessaire pour la sûreté du Pays, & la conservation du Commerce. 2<sup>o</sup>. Sa Majesté leur accordoit le droit de concéder des Terres en telle quantité, qu'elle jugeroit à propos, de leur attribuer tels titres, honneurs, droits, & pouvoir, qu'elle voudroit, selon les qualités, conditions, & mérites des Personnes, à telles charges, réserves, & conditions, qu'ils trouveroient bon; mais qu'en cas d'érections de Duchés, Marquisats, Comtés, & Baronies, qu'on prendroit des Lettres de Confirmation du Roy sur la présentation du Cardinal de Richelieu, Grand-Maitre, Chef, & Sur-Intendant de la Navigation & Commerce de France. 3<sup>o</sup>. Afin que les Associés pussent jouir pleinement & paisiblement de ce qui leur étoit accordé, Sa Majesté revoquoit toutes concessions faites desdites Terres, Ports, ou portions d'icelles, accordoit aux Associés pour toujours le trafic des Cuirs, Peaux, & Pelleteries; & pour quinze années seulement, à commencer au premier de Janvier 1628. jusqu'au dernier de Decembre 1643. tout autre commerce par Terre ou par Mer, qui se pourroit faire, en quelque maniere que ce fût, dans l'étendue dudit Pays, & autant qu'il se pourroit étendre, à la réserve de la Pêche des Moruës &

des Balceines, que Sa Majesté vouloit être libre à tous ses Sujets; revoquant toutes autres concessions contraires, & nommément les articles accordés à Guillaume de Caën, interdisant pour tout le tems susdit, tout commerce octroyé, soit ausdits de Caën & Associés, soit à tous autres, sous peine de confiscation des Vaisseaux & des Marchandises, au profit de la Compagnie, sans que M. le Cardinal de Richelieu pût donner congé, passeport, ou permission à qui que ce fût, pour tous les lieux mentionnés. 40. Le Roy voulut néanmoins que les François habitués dans les mêmes lieux, & qui ne seroient ni nourris, ni entretenus aux dépens de la Compagnie, pussent faire librement la traite des Pelleteries avec les Sauvages, à condition qu'ils ne vendroient les Castors qu'aux Facteurs de la Compagnie, qui seroient obligés de les acheter sur le pied de quarante sols tournois la piece, si elle étoit bonne & bien conditionnée, avec défense de les vendre à d'autres sous peine de confiscation. 50. Le Roy s'engageoit à faire don aux Associés, de deux Vaisseaux de guerre de deux à trois cent tonneaux, mais sans provisions; que si ces Vaisseaux, par quelque voye que ce pût être, venoient à périr, ce seroit à la Compagnie à les remplacer à ses frais; hormis le cas, où ils seroient pris par les Ennemis de Sa Majesté, en guerre ouverte. 60. Au cas que la Compagnie manquât à faire passer dans les dix premières années jusqu'à 1500. François de l'un & de l'autre sexe, il étoit dit qu'elle restitueroit à Sa Majesté la somme, à laquelle seroit estimée la dépense des deux Vaisseaux de guerre: & que si dans



les cinq années restantes, elle manquoit encore de faire passer le même nombre d'Hommes & de Femmes, sauf le cas de la prise des Vaisseaux par les Ennemis, elle feroit la même restitution, & feroit privée du Commerce, qui lui étoit accordé par les présens articles. 70. Le Roy lui permettoit d'embarquer dans lesdits Vaisseaux, les Capitaines, Soldats, & Matelots, qu'il lui sembleroit bon; mais à condition que sur sa nomination, les Capitaines prendroient leurs Commissions ou Provisions de Sa Majesté, aussi-bien que les Commandans des Places & Forts déjà construits, ou à construire, dans l'étenduë des Pays concédés. Quant aux autres Vaisseaux entretenus par les Associés, qu'ils en donneroient le commandement à telles Personnes, qu'ils jugeroient à propos, à la maniere accoutumée. Sa Majesté faisoit encore don à la Compagnie de quatre Coulevrines de Fonte verte, ci-devant accordées à la Compagnie des Moluques.

Le Roy ne bornoit point-là ses graces & ses précautions: car pour exciter ses Sujets à se transporter dans la Nouvelle France, & à y établir toutes sortes de Manufactures, Sa Majesté déclara 10. Que tous Artisans, du nombre de ceux, que la Compagnie s'engageoit d'y faire passer, après qu'ils y auroient exercé leurs Arts & Métiers pendant six ans, s'ils vouloient retourner en France, seroient réputés Maîtres, & pourroient tenir Boutique ouverte dans Paris & autres Villes, en rapportant un Certificat authentique de leur Service, & qu'à cet effet tous les ans, à chaque embarquement, il seroit mis au Greffe de l'Amirauté un rôle de ceux, que la Compagnie

feroit passer à la Nouvelle France. 2<sup>o</sup>. Qu'at-  
tendu que les Marchandises, de quelque qua-  
lité qu'elles pussent être, qui viendroient des-  
dits Pays, & particulièrement celles, qui y  
seroient manufacturées, proviendroient de  
l'industrie des François, elles seroient exemp-  
tes pendant quinze ans, de tous impôts & sub-  
sides, quoi qu'elles fussent voiturées & vendues  
dans le Royaume: Que de même, toutes  
munitions de guerre, vivres, & autres choses  
nécessaires pour l'avituaillement & l'embar-  
quement, qu'il faudroit faire pour la Nouvelle  
France, jouiroient des mêmes exemptions &  
franchises pendant ledit tems de quinze an-  
nées. 3<sup>o</sup>. Qu'il seroit permis à toutes Person-  
nes, de quelque qualité qu'elles fussent, Ec-  
clésiastiques, Nobles, Officiers & autres,  
d'entrer dans ladite Compagnie, sans déroger  
aux Privileges accordés à leurs Ordres: Que  
ceux-mêmes de la Compagnie pourroient, si  
bon leur sembloit, y associer ceux, qui se  
présenteroient; Que s'il s'en rencontroit, qui  
ne fussent pas Nobles d'extraction, Sa Majesté  
en ennoblirait jusqu'à douze, lesquels joui-  
roient à l'avenir de tous les Privileges de  
Noblesse, qui passeroient à leurs Enfans nés,  
ou à naître en légitime mariage: Qu'à cet  
effet, Sa dite Majesté seroit fournir ausdits  
Associés douze Lettres de Noblesse, signées,  
scellées, & expédiées avec les noms en blanc,  
pour les faire remplir de ceux desdits douze  
Associés, & que ces Lettres seroient distribuées  
par le Cardinal Grand-Maître, à ceux, qui  
lui seroient présentés par la Compagnie. 4<sup>o</sup>.  
Que les Descendans des François habitués  
ausdits Pays, & les Sauvages, qui seroient



amenés à la connoissance de la Foi, & en feroient profession, seroient censés & réputés Naturels François, & comme tels pourroient venir habiter en France, quand bon leur sembleroit, & y acquerir, tester, succeder, & accepter Donations & Legats, tout ainsi que les vrais Regnicoles & Originaires François, sans être tenus de prendre aucunes Lettres de Déclaration, ni de Naturalité.

Enfin le Roy promettoit, s'il arrivoit quelque guerre civile ou étrangere, qui apportât empêchement à l'exécution des préens articles, d'accorder aux Associés une continuation de délai, selon qu'il seroit jugé à propos dans son Conseil; de faire expédier & ratifier, où il appartiendroit, toutes les Lettres nécessaires pour l'exécution des précédens articles, & en cas d'opposition à la vérification, Sa Majesté s'en réserva la connoissance à elle-même. Louis XIII. finissoit par dire que, si les Associés reconnoissoient dans la suite qu'il fût besoin d'expliquer, ou d'amplifier quelques-uns de ces articles, ou d'en ajoûter de nouveaux, il y seroit pourvû, suivant l'exigence, sur leurs remontrances: Qu'elle leur permettroit pareillement de dresser tels Articles de Compagnie, Reglemens & Ordonnances, qu'ils jugeroient nécessaires pour l'entretien de leur Societé; lesquels Articles, Reglemens & Ordonnances étant approuvés par Monseigneur le Grand-Maitre, autorisés par Sa Majesté, & enregistrés où il appartiendroit, seroient à l'avenir inviolablement gardés selon leur forme & teneur, tant par lesdits Associés, que par ceux, qui étoient habitans, & qui s'habitueroyent dans la suite en la Nouvelle France.

Ces Articles furent signés le 19. d'Avril 1627. par le Cardinal de Richelieu , & par ceux , qui avoient présenté le projet. Le Roy l'approuva par un Edit datté du mois de May au Camp devant la Rochelle , & cet Edit explique dans le plus grand détail ce que je viens d'abreger. Cela fait , M. le Duc de Ventadour remit à Sa Majesté sa Charge de Vice-Roy. La Compagnie , qui prit le titre de Compagnie de la Nouvelle France , monta bientôt au nombre de cent sept Associés , dont M. le Cardinal de Richelieu , & M. le Maréchal DEFIAT , Sur-Intendant des Finances , furent les Chefs. M. le Commandeur de RAZILLI , M. de Champlain , l'Abbé de LA MAGDELEINE , & plusieurs autres Personnes de condition y entre-  
rent ; le reste étoit composé de riches & d'habiles Négocians , & des principaux Bourgeois de Paris & de plusieurs Villes de commerce ; enfin il y avoit tout lieu d'esperer que la Nouvelle France alloit devenir un des principaux objets de l'attention du Ministère , étant soutenü par une si puissante Compagnie.

Cependant son institution fut marquée par une époque d'un très-mauvais présage. Les premiers Vaisseaux , qu'elle envoya en Amérique , furent pris par les Anglois , à qui le siège de la Rochelle fournissoit un prétexte pour commettre des hostilités contre la France quoique les deux Couronnes fussent en paix. L'année suivante , David KERTK , François , natif de Dieppe , mais Calviniste & réfugié en Angleterre , sollicité , dit-on , par Guillaume de Caën , qui vouloit se venger de la perte de son Privilege exclusif , s'avança jusqu'à Tadoussac avec une Escadre , d'où il en-

1627.

Hostilités des  
Anglois.  
1628.



voya brûler les maisons, & les bestiaux, qui étoient au *Cap Tourmente*. Celui, qu'il avoit chargé de cette Commission, eut ordre de monter ensuite jusqu'à Quebec, & de sommer le Commandant de lui livrer son Fort.

Quebec est M. de Champlain y étoit avec M. de Pont-  
 sommé de se gravé revenu depuis peu de France pour quel-  
 rendre à eux. ques interêts de M. de Monts & de sa Société.  
 Réponse de Après qu'ils eurent délibéré ensemble, &  
 M. de Cham- fondé les principaux Habitans, ils prirent le  
 plain. parti de se défendre, & Champlain fit à la

sommation du Capitaine Anglois, une réponse si fiere, que celui-ci jugea à propos de se retirer. On étoit néanmoins réduit dans la Ville à sept onces de pain par tête pour chaque jour, & il n'y avoit pas plus de cinq livres de poudre dans le Magasin. KERTK ignoroit sans doute cette triste situation : d'ailleurs il crut qu'il auroit meilleur marché d'une Escadre de la nouvelle Compagnie, commandée par M. de Roquemont, un de ses Membres, & qui portoit à Quebec des Familles & toutes sortes de provisions. Il avoit été instruit de son départ par Guillaume de Caën, cependant toutes les apparences étoient qu'il échoueroit dans cette Entreprise.

Les Anglois  
 se rendent  
 maîtres d'une  
 Escadre Fran-  
 çoise.

Aussi le malheur de M. de Roquemont vint beaucoup moins de la perfidie de cet Hérétique, que de sa propre imprudence. En arrivant à la Rade de *Gaspé*, il avoit détaché une Barque, pour donner avis à M. de Champlain du secours, qu'il lui menoit, & pour lui porter un Brevet du Roy, qui l'établissoit Gouverneur & son Lieutenant Général dans toute la Nouvelle France, avec un ordre de faire un Inventaire de tous les effets, qui appartenient

aux Sieurs de Caën. Peu de jours après qu'il eut expédié cette Barque, il apprit que Kertk n'étoit pas loin de lui, & sur le champ il leva les ancres pour l'aller chercher, sans considerer qu'il exposoit au hazard d'un combat, dont le succès étoit douteux, parce que ses Navires étoient extrêmement chargés & fort embarrassés, toute la ressource d'une Colonie prête à succomber. Il ne fut pas lontems sans rencontrer les Anglois, il les attaqua, & se battit bien; mais outre que ses Vaisseaux ne pouvoient point manœuvrer aussi-bien que ceux de Kertk, ils étoient moins forts. Ils furent bientôt tous désagrésés, & contraints de se rendre; de sorte que la Barque, après avoir causé une courte joye à Quebec, *ne fit qu'augmenter*, dit M. de Champlain dans ses Mémoires, *le nombre des bouches pour manger ses pois.*

La récolte, qui fut très-modique, la pêche des Anguilles, & quelques Elans, que des Sauvages apporterent de leur chasse, remirent pour deux ou trois mois un peu d'aïssance dans la Ville & dans les Habitations; mais, cela épuisé, on retomba dans une plus grande disette qu'auparavant. Il restoit encore une ressource, sur laquelle on comptoit beaucoup. Le Pere Philibert Noyrot, Supérieur des Jesuites, & le P. Charles Lallemand étoient allés chercher en France du secours, & avoient trouvé dans la générosité de leurs amis, de quoi fretter un Bâtiment, & le charger de vivres. Ils s'y étoient embarqués eux-mêmes avec le P. Alexandre de VIEUXPONT, & un Frere, nommé Louis MALOT; mais ce Navire n'arriva point jusqu'à Quebec. Un vent forcé de Sud-Est, le

1628.

Embaras,  
où se trouve  
M. de Cham-  
plain.

1629.



1629.

jetta sur la Côte de l'Acadie, où il se brisa, les P. Noyrot & le Frere Malot y périrent: le P. de Vieuxpont alla joindre le P. VIMOND dans l'Isle de Cap Breton, & le P. Lallemand s'étant embarqué dans un Navire de Biscaye, pour aller porter en France la nouvelle de ce désastre, fit auprès de S. Sebastien un second naufrage, dont il eut encore le bonheur de se sauver.

Pendant l'extrémité, où se trouvoit la Colonie, n'étoit pas ce qui inquiétoit davantage le Gouverneur. Les Sauvages, depuis l'approche des Anglois, paroissoient fort aliénés des François, & il faut avouer qu'on leur en avoit donné quelque sujet. Il y avoit bien du mélange parmi les Habitans: les Huguenots, que le Sieur de Caën avoit amenés avec lui, n'y étoient pas fort soumis à l'autorité légitime, & toute la fermeté de M. de Champlain ne put arrêter qu'une partie des désordres, qu'on devoit attendre de Gens très-peu affectionnés à l'Etat.

Dans une si triste situation, le Gouverneur jugea d'abord que le meilleur parti, qu'il y eût à prendre, supposé qu'il ne fût pas secouru à propos, étoit d'aller faire la guerre aux Iroquois, & de vivre à leurs dépens. Les dernières excursions de ces Barbares, & quelques hostilités, qu'ils venoient de commettre tout récemment, lui en fournissoient un juste sujet; mais quand il fut question de partir, on ne put jamais trouver de poudre. Il fallut donc rester à Quebec, où il n'y avoit absolument rien pour nourrir cent Personnes, qui y étoient renfermées, & qui furent réduites à aller chercher des racines dans les Bois, com-

me les Bêtes. En cet état, après la nouvelle de l'arrivée des Navires de France, on n'en pouvoit guères recevoir de plus agréable, que celle du retour des Anglois.

1629.

Ainsi, lorsque sur la fin de Juillet, c'est-à-dire, trois mois après que les vivres eurent manqué absolument, on vint annoncer à M. de Champlain qu'il paroissoit des voiles Angloises derriere *la pointe de Levi*, il ne douta plus que ce ne fût l'Escadre de Kerk, & il regarda ce Capitaine, bien moins comme un Ennemi, que comme un Libérateur, auquel il auroit obligation de ne pas mourir de faim avec toute sa Colonie. Il n'y avoit que peu d'heures, qu'il avoit reçu cet avis, lorsqu'on vit venir une Chaloupe avec un Pavillon blanc. L'Officier, qui la commandoit, après s'être avancé jusques vers le milieu de la Rade, s'arrêta, comme pour demander la permission, d'approcher; on la lui donna d'abord, en arborant un Pavillon semblable au sien, & dès qu'il fut débarqué, il alla présenter au Gouverneur une Lettre de Louis & de Thomas Kerk, Freres de l'Amiral David.

Quebec est  
sommé de  
nouveau par  
les Anglois.

Cette Lettre contenoit une sommation dans des termes extrêmement polis: les deux Freres, dont l'un étoit destiné pour commander à Quebec, & l'autre conduisoit une Escadre, dont la meilleure partie étoit restée avec Thomas à Tadoussac, faisoient entendre à M. de Champlain, qu'ils étoient informés du triste état de sa Colonie; que cependant, s'il vouloit leur remettre son Fort, ils le laisseroient maître des conditions. Ce qui avoit si bien instruit les Anglois de la situation de Quebec, c'est que le Sieur BOULE, Lieutenant de Champlain,



& son Beaufrere, que ce Gouverneur avoit fait partir pour aller représenter à la Compagnie le besoin pressant, qu'il avoit d'être secouru, étoit tombé entre leurs mains, & qu'ils avoient tiré par adresse de quelques Matelots le sujet de leur voyage.

A quelles conditions la Place est renduë.

Le Gouverneur n'avoit garde de refuser les offres, qu'on lui faisoit; il les accepta, mais il fit prier les deux Freres de n'approcher pas davantage, qu'on ne fût convenu de tout. L'Officier s'en retourna avec cette réponse, & le soir du même jour il vint à Quebec pour demander les articles de la capitulation. Champlain les lui donna par écrit, & ils portoient 1<sup>o</sup>. Qu'avant toutes choses Messieurs Kerkk montreroient la Commission du Roy de la Grande Bretagne, & la Procuracy de l'Amiral David leur Frere. 2<sup>o</sup>. Qu'ils lui fourniroient un Vaisseau pour passer en France avec tous les François, sans en excepter un seul, non pas même deux Filles Sauvages, qui lui appartenoient. 3<sup>o</sup>. Que les Gens de guerre sortiroient avec leurs armes, & tous avec les effets, qu'ils pourroient emporter. 4<sup>o</sup>. Que le Vaisseau, qui leur seroit livré, auroit tous les agrès, & des vivres, qui seroient payés en Pelleteries, dont le surplus pourroit être emporté par les Propriétaires. 5<sup>o</sup>. Qu'il ne seroit fait aucune insulte, ni violence à Personne. 6<sup>o</sup>. Que le Navire seroit livré trois jours après l'arrivée des François à Tadoussac, & qu'on leur donneroit des Barques pour se rendre dans ce Port.

Il y eut peu de difficultés sur les principaux articles. Louis Kerkk répondit que Thomas Kerkk, son Frere, qui étoit resté à Tadoussac, avoit la Commission & la Procuracy, qu'on

demandoit, & qu'il les produiroit, quand il auroit l'honneur de voir M. de Champlain: Qu'il n'auroit aucune peine à donner un Vaisseau, & que, s'il ne suffisoit pas pour tous les François, il y auroit place sur l'Escadre pour quiconque voudroit s'y embarquer, avec l'assurance d'y être bien traité, & transporté en France aussitôt après qu'on auroit mis le pied dans un Port d'Angleterre. L'article des deux Filles Sauvages fut refusé d'abord, & accordé dans la suite. Il fut réglé que les Officiers sortiroient avec armes & bagages, & généralement tout ce qui leur appartenoit; les Soldats avec leurs armes, leurs habits, & chacun une robe de Castor; les Religieux avec leurs Livres, mais que tout le reste demeureroit dans la Place. Champlain s'estima fort heureux d'avoir obtenu ces conditions, & ne crut pas devoir insister sur les autres.

Le lendemain 20. de Juillet, Louis Kertk Les Anglois en usent bien. mouilla dans la Rade avec ses trois Navires: celui, qu'il montoit, étoit de cent tonneaux, & avoit dix pièces de Canon: les deux autres étoient des Pataches de cinquante tonneaux, & de six pièces. Le Gouverneur alla lui rendre visite à son bord, & en fut très-bien reçu. Il demanda & obtint des Soldats pour garder la Chapelle, & garantir les deux Maisons Religieuses de toute insulte. Kertk descendit ensuite à Quebec, & prit possession du Fort, puis du Magasin, dont il remit les clefs à un nommé LE BAILLIF, natif d'Amiens, lequel s'étoit donné aux Ennemis avec trois autres François, Estienne BRULE' de Champigni; Nicolas MARSOLET, de Rouen; & Pierre RAYE, de Paris. Ce dernier étoit un des plus



1629.

méchans Hommes, qu'il fût possible de voir ; & il n'y eut, selon l'ordinaire, que ces Traîtres, qui en userent mal. Le Commandant ne voulut pas souffrir que M. de Champlain quittât son Logis, & lui permit même de se faire dire la Messe. Il poussa la politesse, jusqu'à lui donner une copie, signée de sa main, de l'Inventaire, qu'il avoit fait dresser de tout ce qui s'étoit trouvé dans la Place, lorsqu'il y étoit entré.

La plupart  
des Habitans  
restent dans le  
Pays.

Il étoit de l'intérêt des Anglois que ceux des Habitans, qui avoient des Terres défrichées, demeuraissent dans le Pays ; du moins Kertk le crut ainsi ; & pour les y engager, il leur fit les offres les plus avantageuses. Il les assura même que si, après y être restés une année entière, ils ne s'y trouvoient pas bien, il les feroit repasser en France. Comme sa conduite les avoit fort prévenus en sa faveur, & que plusieurs auroient été obligés de mendier leur pain, s'ils avoient repassé la Mer, presque tous prirent le parti de rester ; mais le Gouverneur, en leur accordant pour cela son agrément, les avertit que, si au bout de l'année le Roy ne reprenoit point le Canada, ils feroient mal de demeurer plus longtems privés des Sacremens & des autres secours spirituels ; le salut de leurs âmes devant leur être plus cher, que tous les biens, qu'ils pouvoient posséder.

Emery de  
Caën est pris  
par les An-  
glois.

Toutes choses étant ainsi réglées, & Thomas Kertk étant venu joindre son Frere, Champlain partit avec lui le vingt-quatre pour Tadoussac, où l'Amiral David s'étoit rendu depuis peu de jours. Peu s'en fallut que dans ce voyage les Victorieux & les Vaincus ne changeassent

passent de fort. Emery de Caën, qui alloit à Quebec, & ne scavoit rien de ce qui s'y étoit passé, rencontra le Navire de Thomas Kertk, qui portoit M. de Champlain, & qui s'étoit séparé des deux Pataches, avec lesquelles il étoit parti: il l'attaqua, & il étoit sur le point de s'en rendre le Maître, lorsqu'ayant crié *Quartier*, pour engager les Anglois à se rendre, Thomas Kertk prit cette parole dans un sens opposé, & cria de son côté *Bon quartier*: A ces mots, l'ardeur des François se ralentit un peu; de Caën, qui s'en aperçut, voulut les rassurer, & se préparoit à faire un dernier effort; mais M. de Champlain se montra, & lui conseilla de profiter de son avantage, pour faire ses conditions bonnes, avant l'arrivée des Pataches, qui faisoient force de voiles, & qui étoient déjà fort proche.

Il est certain que, si tous les François avoient fait leur devoir, le Navire Anglois eût été pris, avant qu'il pût être secouru: la peur, qu'en eut le Commandant, lui fit même commettre une lâcheté; car il menaça M. de Champlain de le tuer, s'il ne faisoit cesser le combat. Ce qu'il ne fit cependant, que quand on eut donné le tems aux Pataches de s'approcher. C'étoit en effet un coup de Parti pour Caën de prévenir leur arrivée. Il eût eu bon marché des Pataches, s'il eut été maître du Navire, & rien alors n'eût empêché les François de retourner à Quebec, où Louis Kertk n'auroit pas été en état de leur résister. Emery de Caën se comporta en brave Homme, mais il ne fut pas bien secondé de son Equipage, composé apparemment de Gens de la Religion, qui alors ne se battoient pas volontiers contre les



1629.

Un François  
Calviniste  
Auteur de  
l'Entreprise  
des Anglois.

Anglois, à cause du siège de la Rochelle.

On a sçu même depuis qu'outre les Transfugiés, dont j'ai parlé, & qui étoient de la même Secte, un nommé Jacques MICHEL, Calviniste furieux, avoit donné des Mémoires à l'Amiral Anglois, pour l'engager à cette Expédition, & ce Traître étoit actuellement sur l'Escadre, avec le titre de Contre-Amiral, Peut-être que ceux, qui ont accusé Guillaume de Caën, d'avoir aussi trahi sa Patrie dans cette occasion, n'en ont ainsi jugé, que parce qu'ils croyoient que Michel agissoit par son ordre. Cette Escadre au reste n'étoit pas à beaucoup près aussi forte, qu'on l'avoit publié: elle n'étoit composée que de cinq Navires de trois à quatre cent tonneaux, assez bien fournis de provisions & de munitions, mais foibles d'Hommes: si Emery de Caën fut arrivé huit jours plutôt, il eût ravitaillé Quebec, & M. de Champlain n'eût pu y être forcé. David Kerk fut encore heureux en ce que la paix ayant été renouvelée entre les deux Couronnes peu de jours après son départ d'Angleterre, le Commandeur de Razilli, qui armoit pour aller au secours de la Nouvelle France, reçut un contre-ordre, & fut envoyé à Maroc. La Cour de France crut sans doute que Kerk recevrait aussi une défense d'aller plus loin; mais il étoit à la voile, & on l'ignoroit à Paris.

Cependant cet Amiral ne voulut pas retourner en Angleterre, sans avoir visité sa conquête: il monta donc à Quebec, & à son retour à Tadoussac, il dit à Champlain qu'il trouvoit la situation de cette Ville admirable; que si elle demeuroid à sa Nation, elle seroit bientôt sur un autre pied, & que les Anglois

tireroient parti de bien des choses, que les François avoient négligées, ou ne connoissoient point. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui se passa ensuite, il me meneroit trop loin, & n'a rien de fort intéressant. L'Amiral n'étoit pas, à beaucoup près, aussi généreux que Louis Kertk, son Frere, lequel ne soutint pas même jusqu'au bout son caractère; Champlain, & plus encore les Jesuites, eurent à essuyer bien de mauvaises manieres de l'un & de l'autre.

Le perfide Michel leur avoit persuadé que *Sa fin tragiques Religieux étoient fort riches; mais les que.* Anglois furent bientôt détrompés, & ils déchargèrent une partie de leur chagrin sur le Delateur. Les trois Freres lui devoient tout le succès de cette Campagne & de la précédente; c'étoit de bons Marchands, qui s'étoient enrichis par le commerce, & qui ne sçavoient point la guerre; Michel étoit Homme de Mer, & brave Soldat: dans le Combat naval contre M. de Roquemont, il avoit empêché David Kertk d'être accroché par ce Commandant, qui ne pouvoit répondre à son Canon, mais qui l'eût enlevé sans peine à l'abordage; il avoit servi de Guide & de Pilote à ses deux Freres, qui ne connoissoient point le Fleuve de S. Laurent, & qui sans lui n'auroient jamais osé s'engager si avant.

Mais soit que la perfidie inspire je ne sçai quelle horreur à ceux-mêmes, à qui elle est utile; soit que les Traîtres prennent ombrage de tout, ce qui est en général l'effet des remords de la conscience; soit enfin mauvaise humeur dans les Anglois, en voyant combien peu leur conquête les avoit enrichis, ou mé-



1629.

contentement de la part du Transfuge, qui ne crut pas ses services assez récompensés : il parut bientôt plus que du refroidissement entre eux & lui. Il fut même le premier à éclater. Il fit publiquement de grandes plaintes contre les Anglois, & surtout contre l'Amiral. Il déclama avec encore plus de fureur contre les Jesuites & contre les Maloins, & ses emportemens allerent à un tel excès, qu'ils dégénerent plus d'une fois en des accès de phrénésie.

Champlain voulut profiter de la disposition, où ce Malheureux étoit à l'égard des Anglois, pour le rappeler à la Religion de ses Peres, & au service de son Roy. Il le prenoit au sortir de ses accès, & lui disoit les choses du monde les plus tendres, & les plus capables de faire impression sur un cœur, qui n'auroit pas mis le sceau à son endurcissement. Mais son iniquité étoit comblée, & Dieu ne jugea pas à propos d'en differer plus longtems la punition. Ses fureurs augmenterent à un point, qu'on ne pouvoit plus ni le voir, ni l'entendre, sans être saisi d'horreur. Enfin il tomba dans un assoupissement léthargique; qui dura trente-cinq heures, & à la fin duquel il expira. On rendit à son Cadavre tous les honneurs militaires, & on l'inhuma avec toutes les cérémonies, qui sont en usage dans les Eglises Protestantes; mais les obsèques finies, on ne songea plus qu'à bien boire, & jamais les Anglois ne firent paroître plus de gayeté.

1630-31.

Mauvaise  
foi de l'Ami-  
ral Anglois.

L'Amiral employa le reste de l'Été à carener ses Navires, qui en avoient grand besoin. Au mois de Septembre il mit à la voile, & le vintième d'Octobre il mouilla dans le Port de Plymouth, où il apprit que les differends des

deux Cours étoient accommodés. Il s'en doutoit bien, & l'on assure même qu'il en avoit eu des avis certains avant la prise de Quebec; mais il avoit cru pouvoir prétendre l'ignorer. Il avoit fait de grandes avances pour son armement, & il s'étoit flatté de trouver dans la Nouvelle France beaucoup plus qu'il ne falloit pour l'en dédommager. Il fut fort étonné de voir qu'il n'étoit le Maître que d'un Rocher habité par une centaine de Personnes épuisées par une longue famine, & à qui il falloit commencer par donner du pain; d'un Magasin, où il n'y avoit que des peaux en petite quantité; de quelques maisons mal bâties, & encore plus mal meublées. Ainsi tout le fruit de sa mauvaise foi fut de s'être ruiné, sans avoir même la consolation de travailler pour le Prince, qu'il servoit.

1630-31.

On parut d'abord à la Cour de France fort choqué de cette invasion des Anglois, après la conclusion d'un Traité, qui avoit empêché qu'on ne s'y opposât; mais les raisons d'honneur à part, bien des Gens doutèrent si l'on avoit fait une véritable perte, & s'il étoit à propos de demander la restitution de Quebec. Quelques-uns font d'avis de ne point demander la restitution de Quebec. Ils représentoient que le climat y est trop dur, que les avances excédoient les retours; que le Royaume ne pouvoit pas s'engager à peupler un Pays si vaste sans s'affoiblir beaucoup. D'ailleurs, disoient-ils, comment le peupler, & de quelle utilité sera-t'il, si on ne le peuple pas? Les Indes Orientales & le Brésil ont dépeuplé le Portugal; l'Espagne voit plusieurs de ses Provinces presque désertes depuis la conquête de l'Amérique. A la vérité l'une & l'autre Monarchie y ont gagné de quoi se dédom-



1630-31.

mager de ces pertes, si la perte des Hommes peut se compenser; mais depuis cinquante ans, que nous connoissons le Canada, qu'en avons-nous tiré? Ce Pays ne peut donc être d'aucune utilité pour nous, ou il faut convenir que les François ne sont pas propres pour ces sortes d'Etablissemens. Enfin jusqu'ici on s'en est bien passé, & les Espagnols mêmes voudroient peut-être avoir à recommencer. Qui ne sçait que Charles V. avec tout ce que lui fournissoient d'or & d'argent le Perou & le Mexique, n'a jamais pu entamer la France, & qu'il a souvent vû échouer ses Entreprises, faute d'avoir de quoi soudoyer ses Troupes, tandis que François I. son Rival, trouvoit dans ses coffres de quoi se relever de ses pertes, & tenir tête à un Prince, dont l'Empire étoit plus vaste que celui des premiers Césars? Faisons valoir la France, conservons-y les Hommes, profitons des avantages, qu'elle a pour le commerce, mettons en œuvre l'industrie de ses Habitans, & nous verrons entrer dans nos Ports toutes les richesses de l'Asie, de l'Afrique & du Nouveau Monde.

Réponse à  
leurs raisons.

A ces raisons d'autres répondoient que le climat de la Nouvelle France s'adouciroit à mesure que le Pays se découvroit: qu'on n'en pouvoit guère douter, puisqu'elle est située sous les mêmes paralleles que les Régions les plus tempérées de l'Europe: que le climat en est sain, le terroir fertile; qu'avec un travail modique on peut s'y procurer toutes les commodités de la vie: qu'il ne falloit pas juger de la France, comme de l'Espagne & du Portugal, que les guerres des Maures & leur retraite avoient épuisés d'Hommes, avant que d'avoir

découvert les deux Indes, & qui malgré ces pertes avoient entrepris de peupler des Pays immenses : qu'il ne falloit pas tomber dans les mêmes fautes, mais faire passer en Amérique tous les ans un petit nombre de Familles, y envoyer des Soldats réformés, avec des Filles, tirées des Hôpitaux, & les placer de maniere, qu'elles pussent s'étendre à mesure, qu'elles se multiplieroient : qu'on avoit déjà l'expérience que les Femmes Françoises y sont fécondes, que les Enfans s'y élevent sans peine, qu'ils y deviennent robustes, bien faits, & d'un très-beau sang : Que la seule Pêche des Moruës étoit capable d'enrichir le Royaume, qu'elle ne demandoit pas de grands frais, que c'est une excellente Ecole pour former des Matelots ; mais que pour en tirer tout l'avantage, qu'elle peut produire, il falloit la rendre sédentaire, c'est-à-dire, y occuper les Habitans mêmes de la Colonie : Que les Pelleteries pouvoient devenir aussi un objet considerable, si on avoit attention à n'en pas épuiser la source, en voulant s'enrichir tout d'un coup : Qu'on pouvoit profiter, pour la construction des Vaisseaux, des Forêts, qui couvroient le Pays, & qui sont, sans contredit, les plus belles de l'Univers : Enfin, que le seul motif d'empêcher les Anglois de se rendre trop puissans dans cette partie de l'Amérique, en joignant les deux bords du Fleuve S. Laurent à tant d'autres Provinces, où ils avoient déjà de bons Etablissemens, étoit plus que suffisant pour nous engager à recouvrer Québec, à quelque prix que ce fût.

Quant à ce qu'on objectoit du peu de progrès, que nous avions fait en Canada depuis Champlain.



tant d'années, Champlain en rejetta la faute sur les Sociétés particulieres, qui s'étoient chargées de cette Colonie. Voici les propres termes, auxquels je n'ajouterais rien. » Pendant » qu'une Société, en un Pays comme celui-ci, » tient la bourse, elle paye, donne & assiste qui » bon lui semble; ceux qui commandent pour » Sa Majesté, sont fort peu obéis, n'ayant per- » sonne pour les assister, que sous le bon plaisir » de ceux de la Compagnie, qui n'ont rien tant » à contre-cœur, que les Personnes, qui sont » mises par le Roy, comme ne dépendant point » d'eux, ne désirant que l'on voye & juge ce » qu'ils font, ni de leurs actions & déportemens » en telles affaires, veulent tout attirer sur eux, » ne s'en soucient de ce qui arrive, pourvû qu'ils » y trouvent leur compte. De Forts & de For- » tresses, ils n'en veulent, que quand la nécessité » le requiert; mais il n'est plus tems. Quand je » leur parlois de fortifier, c'étoit leur grief; » j'avois beau leur remontrer les inconvéniens, » qui en pouvoient arriver, ils étoient sourds, » & tout cela n'étoit que la crainte, en laquelle » ils étoient, que s'ils avoient un Fort, ils se- » roient maîtrisés, & qu'on leur feroit la Loy. » Et pendant ces pensées, ils mettoient le Pays » & nous en proye du Pirate, ou Ennemi. . . . . » J'en écrivois assez à MM. du Conseil, il falloit » y donner ordre, qui jamais n'arrivoit; & si » Sa Majesté eût laissé seulement le commerce » libre aux Associés, avoir leurs Magasins avec » leurs Commis; pour le reste des Hommes, » qui devoient être en la pleine puissance du » Lieutenant de Roy audit Pays, pour les em- » ployer à ce qu'il jugeroit nécessaire, tant pour » le service de Sa Majesté, qu'à se fortifier &

défricher la terre, pour ne venir aux famines, <sup>cc</sup> 1631.  
 qui pouvoient arriver, s'il arrivoit fortune <sup>cc</sup>  
 aux Vaisseaux; si cela se pratiquoit, on verroit <sup>cc</sup>  
 plus d'avancement & de progrès en dix ans, <sup>cc</sup>  
 qu'en trente en la façon que l'on fait. <sup>cc</sup>

Aux raisons de politique & d'intérêt, qui Le Canada  
 n'avoient pas persuadé la meilleure partie du <sup>est rendu à la</sup>  
 Conseil, on en ajouta d'autres, qui acheverent <sup>France.</sup>  
 de déterminer Louis XIII. à ne point aban- <sup>1632.</sup>  
 donner le Canada. Elles étoient prises du côté  
 de l'honneur & de la Religion, & personne  
 ne les fit plus valoir que Champlain, qui  
 avoit beaucoup de pieté, & qui étoit bon  
 François. On négocia donc pour retirer Que-  
 bec des mains des Anglois, & afin de donner  
 plus de chaleur aux négociations, on arma six  
 Vaisseaux, qui devoient être sous les ordres du  
 Commandeur de Razilly. Cela eut son effet;  
 la Cour d'Angleterre, à la persuasion de Milord  
 Montaigu, rendit de bonne grace, ce que  
 l'on se dispoisoit à lui enlever de force: le traité  
 en fut signé à S. Germain en Laye le vintneu-  
 vième de Mars de l'année 1632. & l'Acadie y  
 fut comprise, aussi-bien que l'Isle de Cap Bre-  
 ton; aujourd'hui nommée *l'Isle Royale*,

C'étoit bien peu de choses, que l'Établisse- <sup>En quel état</sup>  
 ment, que nous avions alors dans cette Isle; <sup>étoit alors la</sup>  
 cependant ce poste, le Fort de Quebec envi- <sup>Nouvelle-</sup>  
 ronné de quelques méchantes Maisons & de <sup>France.</sup>  
 quelques Barraques, deux ou trois Cabannes  
 dans l'Isle de Montreal, autant peut-être à  
 Tadoussac, & en quelques autres endroits sur  
 le Fleuve S. Laurent, pour la commodité de  
 la Pêche & de la Traite; un commencement  
 d'Habitation aux Trois Rivieres, & les ruines  
 du Port Royal; voilà en quoi consistoit la



1632.

seigneur de  
de la Nouvelle

Pourquoi les  
Anglois a-  
voient négligé  
l'Acadie.

Nouvelle France, & tout le fruit des décou-  
vertes de Verazani, de Jacques Cartier, de  
M. de Roberval, de Champlain, des grandes  
dépenses du Marquis de la Roche, & de M.  
de Monts, & de l'industrie d'un grand nombre  
de François, qui auroient pû y faire un grand  
Etablissement, s'ils eussent été bien conduits.

La facilité, avec laquelle les Anglois resti-  
tuèrent l'Acadie à la France, vient sans doute  
de ce qu'ils n'avoient pas encore pris leurs me-  
sures pour s'y établir, & de son éloignement  
de la Nouvelle Angleterre, où il leur impor-  
toit beaucoup de se fortifier, avant que de  
penser à de nouvelles Entreprises. J'ai dit à la  
vérité que dès l'année 1621. le Roy de la  
grande Bretagne avoit concédé à Guillaume  
Alexandre, Comte de Sterlin, tous les Pays,  
dont nous avons été chassés par les Anglois;  
il est encore vrai que ce Seigneur envoya dès  
l'année suivante dans ces nouvelles conces-  
sions un Officier, pour y choisir un lieu pro-  
pre à une Habitation; mais cet Envoyé étant  
parti trop tard, il fut obligé d'hiverner dans  
le Port de S. Jean en Terre Neuve. Il passa en-  
suite en Acadie, entra dans le Port au Mou-  
ton, dont il changea le nom en celui de *Baye  
de S. Luc*, puis dans un autre, qui n'en est  
qu'à deux lieues, & qu'il appella *le joli Port*,  
ou *le Port noir*. Il ne s'y arrêta point non  
plus; & reprit la route de Terre Neuve, d'où  
peu de tems après il fit voile pour l'Angleterre.  
Depuis ce tems-là le Comte de Sterlin, pour  
des raisons, que je n'ai pu sçavoir, ne fit plus  
rien pour mettre en valeur un si beau Do-  
maine.



# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



## LIVRE CINQUIE' ME.



N des Articles du Traité de S. Germain, qui remettoit la France en possession du Canada, portoit que tous les effets, qui seroient trouvez à Quebec, & dont nous avons vû qu'on avoit dressé un Inventaire, seroient restitués, aussi-bien que les Vaisseaux pris de part & d'autre, avec leur charge, ou l'équivalent; & comme les Sieurs de Caën avoient le principal intérêt dans cette restitution, Emery de Caën fut d'abord envoyé seul en Amérique, pour porter à Louis Kertk le Traité, & en solliciter l'exécution. Le Roy jugea même à propos de lui abandonner tout le commerce des Pelleteries pour un an, afin de le dédommager des pertes, qu'il avoit fai-

M. vj.

F 63 A.



1632.

tes pendant la guerre. Il partit pour Quebec au mois d'Avril de cette même année 1632. & à son arrivée le Gouverneur Anglois lui remit la Place, & tous les effets, qui lui appartenoient. Cependant toute cette année & la suivante, ceux de cette Nation continuerent à trafiquer avec les Sauvages, & on eût bien de la peine à faire cesser ce commerce, qui par le Traité de S. Germain étoit expressément interdit aux Sujets du Roy de la Grande Bretagne.

1633.

M. de Champlain est nommé de nouveau Gouverneur de la Nouvelle France.

En 1633. la Compagnie de la Nouvelle France rentra dans tous ses droits, & l'Acadie fut concédée au Commandeur de Razilly un de ses principaux Membres, à condition qu'il y feroit un Etablissement. Il en fit un en effet, mais assez peu considerable, dans le Port de la Haive, où il étoit si aisé & si important d'en faire un, qui en peu de tems & à peu de frais auroit mis cette grande Peninsule en état de produire de grands retours. La même année M. de Champlain, que la Compagnie avoit présenté au Roy, en vertu du pouvoir, qu'elle avoit reçu de Sa Majesté, fut nommé de nouveau Gouverneur de la Nouvelle France, & partit pour s'y rendre avec une Escadre, qui portoit beaucoup plus, que ne valoit alors tout le Canada, menant avec lui les PP. de Brebeuf & Enemond Masse. Il y retrouva plusieurs des anciens Habitans; il en avoit amené de nouveaux, & il engagea les uns & les autres à profiter des fautes, qui avoient causé les malheurs passés.

Caractère des Hurons.

Sa premiere vûë fut de s'attacher la Nation Huronne, & de commencer par la soumettre au joug de l'Evangile, persuadé qu'il n'est

point de lien plus indissoluble, que celui de la Religion. Jusques-là on avoit plutôt préparé les voyes à l'Etablissement du Christianisme parmi ces Sauvages, que commencé une œuvre, qui demandoit une plus grande connoissance, qu'on n'en avoit encore pu acquérir, de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance, & de leur génie. Dans le séjour, que les PP. Recollets avoient fait parmi eux, ils en avoient gagné quelques-uns à JESUS-CHRIST; mais ils n'en avoient pu baptiser que très-peu. Les PP. de Brebeuf & de Noué avoient aussi fait quelques Profelytes; mais le Christianisme n'avoit point encore pris racine parmi ce Peuple, qui ne paroissoit pas aisé à réduire. On se flattoit néanmoins que quand il auroit traité un peu plus lontems avec les Missionnaires, il deviendroit plus docile: & cette esperance étoit fondée sur le caractère de son esprit solide, judicieux, élevé, capable de réfléchir, & sur ce qu'il étoit le plus sedentaire & le plus laborieux de tous ceux, que l'on connoissoit alors dans ce Continent.

Mais pour exécuter ce projet, il falloit un certain nombre d'Ouvriers, & il étoit nécessaire de les mettre en état de tirer leur subsistance d'ailleurs, que d'un Pays, qui avoit bien de la peine à faire subsister ses Habitans; or c'est à quoi il n'étoit pas aisé de pourvoir. La Compagnie s'étoit laissé persuader que dans une Colonie naissante, des Religieux Mendians seroient plutôt à charge, qu'utiles à des Habitans, qui avoient à peine le nécessaire pour vivre; elle ne fut point donc d'avis qu'on y renvoyât, au moins sitôt, les PP. Recollets; & elle trouva le moyen de faire goûter ses

La Compagnie exclut les Recollets du Canada.



1633.

raisons au Conseil du Roy. Par la même raison il falloit que les Jesuites s'attendissent à tirer de France toutes les choses nécessaires, dont ils pouvoient avoir besoin; & il étoit à craindre que leurs pertes passées n'eussent refroidi le zèle des Personnes, qui jusques-là avoient le plus contribué à tant de dépenses devenues inutiles. Heureusement ces craintes se trouverent vaines. Presque tous ceux, qui s'étoient dès le commencement intéressés en faveur de la Nouvelle France, se crurent obligés de mettre les Jesuites en état, non-seulement de n'avoir pas besoin des Habitans pour la vie, & pour les fonctions de leur Ministère, mais encore de contribuer à l'Etablissement du Pays, en même tems qu'ils donneroient leur principale attention à l'instruction des François, & à la conversion des Sauvages.

La conduite des Anglois avec les Sauvages fait regretter à ceux-ci les François.

Ainsi dès l'année 1632. c'est-à-dire, immédiatement après la conclusion du Traité de S. Germain, les PP. Paul LE JEUNE, & Anne de NOUE s'embarquerent pour Quebec. Ils trouverent que le peu de Profélytes, qu'on avoit faits aux environs de cette Ville, n'étoient plus dans les sentimens, où on les avoit laissés; mais ils n'eurent pas beaucoup de peine à les y faire rentrer. Les Anglois, dans le peu de tems, qu'ils avoient été les Maîtres du Pays, n'avoient pas sçu y gagner l'affection des Sauvages: les Hurons ne parurent point à Quebec, tant qu'ils y furent: les autres plus voisins de cette Capitale, & dont plusieurs, pour des mécontentemens particuliers, s'étoient ouvertement déclarés contre nous à l'approche de l'Escadre Angloise, s'y montrèrent même assez rarement. Tous s'étoient

trouvés un peu déconcertés, lorsqu'ayant voulu prendre avec ces nouveaux venus les mêmes libertés, que les François ne faisoient aucune difficulté de leur permettre, ils s'aperçurent que ces manieres ne leur plaisoient pas.

Ce fut bien pis encore au bout de quelque tems, lorsqu'ils se virent chassés à coups de bâton des maisons, où jusques-là ils étoient entrés aussi librement, que dans leurs cabanes. Ils prirent donc le parti de s'éloigner, & rien ne les a dans la suite plus fortement attachés à nos intérêts, que cette difference de manieres & de caractere des deux Peuples, qu'ils ont vû s'établir dans leur voisinage. Les Missionnaires, qui furent bientôt instruits de l'impression, qu'elle avoit déjà faite sur eux, sçurent bien en profiter pour les gagner à JÉSUS-CHRIST, & pour les affectionner à la Nation Françoisse. Les PP. Enemond Masse & Jean de Brebeuf arrivèrent, comme je l'ai déjà dit, l'année suivante avec M. de Champlain, & en moins de trois ans le nombre des Ouvriers Evangeliques fut de quinze Prêtres, sans compter trois ou quatre Laïcs, dont quelques-uns furent attachés à l'instruction des Enfans. Ces Religieux crurent avec raison que leurs premiers soins étoient dûs aux Domestiques de la Foy, & comme il n'y avoit plus parmi les Colons aucun mélange de croyance, Dieu versa sur leurs travaux de si abondantes bénédictions, qu'au bout de quelques mois on aperçut un grand changement dans les mœurs.

La Cour avoit donné des ordres très-précis pour empêcher qu'aucun Protestant ne passât

1633

Succès des  
premiers tra-  
vaux des Mis-  
sionnaires.

Les Reli-  
gionnaires  
sont exclus du  
Canada.



1633.

dans la Nouvelle France, & qu'on n'y permit l'exercice d'aucune autre Religion, que de la Catholique. Selon toutes les apparences, Sa Majesté avoit enfin été informée de ce qu'il sembleroit que la Cour avoit ignoré jusqu'alors, à sçavoir, que l'Entreprise des Anglois sur le Canada étoit le fruit des intrigues de Guillaume de Caën, ou des autres Calvinistes, dont j'ai parlé; & plus d'une expérience lui avoit appris qu'il ne falloit pas trop approcher les prétendus Réformés des Anglois, dans un Pays, où l'on n'avoit pas assez de forces pour les contenir dans le devoir, & dans la soumission à l'autorité légitime.

Choix judiciaires des Colons.

On avoit même apporté une très-grande attention au choix de ceux, qui s'étoient présentés pour aller s'établir dans la Nouvelle France, & il n'est pas vrai que les Filles, qu'on y envoya de tems en tems, pour les marier avec les nouveaux Habitans, ayent été prises dans des lieux suspects, comme quelques Voyageurs peu instruits, l'ont avancé dans leurs Relations. On eut toujours soin de s'assurer de leur conduite, avant que de les embarquer, & celle, qu'on leur a vû tenir dans le Pays, est une preuve qu'on y avoit réussi. Ainsi en très-peu de tems on vit presque tous ceux, qui composoient la nouvelle Colonie, faire à l'exemple de leur Gouverneur, une profession ouverte & sincère de piété.

On continua les années suivantes d'avoir la même attention, & l'on vit bientôt dans cette partie de l'Amérique commencer une génération de véritables Chrétiens, parmi lesquels regnoit la simplicité des premiers siècles de l'Eglise, & dont la postérité n'a point

perdu de vûie les grands exemples, que leurs Ancêtres leur ont laissés. La consolation qu'un tel changement fit ressentir aux Ouvriers, qui étoient chargés de cultiver cette Vigne transplantée, adoucirent tellement les croix de la plus pénible Mission, qui ait peut-être été établie dans le Nouveau Monde, que sur ce qu'ils en écrivirent à leurs Freres de France, il y eut parmi ceux-ci un véritable empressement pour aller partager leurs travaux.

1633.

Il est certain, & par les Relations annuelles, que nous avons de ces heureux tems, & par la Tradition constante, qui s'en est conservée dans le Pays, qu'il y avoit je ne sçai quelle onction attachée à cette Mission Sauvage, qui la faisoit préférer à plusieurs autres infiniment plus brillantes, & même plus fructueuses. Cela provenoit sans doute de ce que la nature n'y trouvant rien, ni par rapport aux douceurs de la vie, ni de ce qui peut flatter la vanité, écueil trop ordinaire des succès éclatans, même dans le Ministère le plus saint, la Grace y opéroit sans obstacle. Outre que le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en liberalité, se communicuoit sans mesure à des Hommes, qui se sacrifioient sans reserve, qui morts à tout, entièrement détachés d'eux-mêmes & du Monde, possédoient leurs ames dans une paix inalterable, & s'étoient parfaitement établis dans cette enfance spirituelle, que JESUS-CHRIST a recommandée à ses Disciples, comme ce qui devoit faire leur caractere le plus marqué.

Caractère des  
premiers Mis-  
sionnaires.

Car voilà au naturel le portrait, qu'ont fait des premiers Missionnaires de la Nouvelle France ceux, qui les ont connus de plus près,



1633.

& la suite de cette Histoire convaincra les moins prévenus en leur faveur, qu'il n'est point flatté. J'en ai connu quelques-uns dans ma jeunesse, & je les ai trouvés tels que je viens de les dépeindre, courbés sous les travaux d'un long Apostolat, & dans des corps exténués de fatigue, & cassés de vieillesse, conservant toute la vigueur de l'esprit Apostolique. J'ai cru devoir leur rendre ici la même justice, qu'on leur rendoit universellement dans le Pays.

On projette un Etablissement aux Hurons.

1634.

Parmi le grand nombre de Nations idolâtres, qui ouvrieroient aux Missionnaires un si vaste champ pour exercer leur zèle, aucune ne parut d'abord à ces Religieux mériter mieux leur attention, que la Huronne. M. de Champlain avoit depuis lontems formé le projet de faire un Etablissement dans le Pays de ces Sauvages. Il reprit cette pensée, lorsqu'à son retour de France en 1633. il en trouva jusqu'à sept cent, qui l'attendoient à Quebec, & il leur fit part de son dessein: tous y applaudirent; mais lorsqu'on y pensoit le moins, ils changèrent de sentiment. Il est assez inutile de demander à ces Barbares la raison de ces changemens, souvent ils n'en ont point d'autre que le droit, où ils prétendent se maintenir, de ne point engager leur liberté, & de ne jamais donner une parole irrévocable.

Champlain veut les obliger de mener chez eux des Missionnaires.

Le Gouverneur, qui les connoissoit, crut néanmoins leur en devoir marquer sa surprise, & leur en témoigner son mécontentement: il leur parla même en Homme, qui ne se voyoit plus, comme les années précédentes, dans une situation à être impunément offensé, & il eut lieu de juger qu'il les avoit rendus plus do-

ciles. Dans cette supposition il voulut agir avec hauteur, & de concert avec le P. le Jenne, Supérieur de la Mission, il disposa toutes choses pour le voyage des PP. de Brebeuf & de Nouë, qui avoient été nommés pour accompagner ces Sauvages. Ceux-ci, non-seulement les acceptèrent; on crut même entrevoir une espèce de jalousie entre les Chefs de differens Villages, à qui posséderoit les Missionnaires; mais un accident imprévu rompit toutes les mesures du Gouverneur, & il reconnut qu'il avoit trop fait paroître d'empressement pour une chose, qu'il venoit de faire désirer à ces Barbares.

Un Algonquin avoit tué un François, & M. de Champlain tenoit ce Meurtrier dans ses prisons, fort résolu d'en faire un exemple: il jugeoit cette sévérité d'autant plus nécessaire, qu'on croyoit avoir enfin découvert que le P. Viel Recollet ne s'étoit pas noyé, comme on l'avoit cru d'abord, mais que les Hurons qui le conduisoient, l'avoient tué, pour avoir sa dépouille, & avoient jetté son corps dans la Rivière, pour couvrir leur crime. Des Sauvages mêmes disoient hautement, que pour prévenir de pareils attentats, dont les suites pouvoient être également funestes à eux & aux François, il ne falloit pas les laisser impunis.

Mais ces Barbares, après avoir ainsi parlé en public avec toute l'équité, qu'on pourroit attendre des Hommes du monde les plus raisonnables, changent assez ordinairement de ton, lorsqu'il est question d'exécuter les Arrêts, qu'ils ont eux-mêmes dictés, & il ne faut pas espérer, qu'ils daignent toujours couvrir d'un prétexte plausible, une conduite si peu consé-



quente. Les Hurons le firent néanmoins en cette rencontre. Le jour de leur départ étant fixé, un de leurs Chefs déclara nettement qu'il ne pouvoit se résoudre à embarquer dans ses Canots aucun Missionnaire, ni même aucun François, que le Gouverneur n'eût auparavant mis en liberté l'Algonquin, qui étoit dans les fers.

On lui remontra que lui-même l'avoit jugé digne de mort : » Je conviens, reprit-il, que c'est fort bien fait de punir un Assassin, mais » les Parens, les Amis, toute la Jeunesse du » Village de celui-ci, nous l'ont redemandé, & » ils nous attendent au passage, dans l'esperance » que nous le remettrons entre leurs mains. Si » leur attente est frustrée, & qu'ils aperçoivent » parmi nous des François, ils se jetteront inmanquablement sur eux, & nous ne pourrons » les soustraire à leur fureur, sans engager un » combat, qui nous fera des Ennemis de nos » Alliés. Pouvons-nous même répondre de l'évenement, & quel chagrin pour nous, si nous » voyions égorger à nos yeux, & entre nos bras » des Personnes, qu'on nous auroit confiées.

Défauts &  
vertus des  
Hurons.

On eut beau faire pour dissiper les craintes vraies ou prétendues de cet Homme, on ne gagna rien. En vain même d'autres Chefs lui dirent qu'ils se chargeoient de tout : il avoit pris son parti, & il déclara qu'il ne souffriroit point qu'on embarquât aucun François. Le Gouverneur ne douta plus alors qu'il ne s'entendît avec les Algonquins, & ne jugeant pas qu'il lui convînt de mollir au sujet de son Prisonnier, ni qu'il fût de la prudence de risquer un seul François avec des Gens si mal disposés, il conseilla aux deux Missionnaires de

remettre leur voyage à une autre occasion.

Le procédé de ce Chef Huron, marque bien le caractère de ce Peuple, celui de tout le Canada, qui a le plus d'esprit, mais contre lequel il a toujours fallu être le plus en garde. Il porte surtout la dissimulation à un excès, qu'on auroit peine à croire, si on ne l'avoit éprouvé. Ce caractère avoit bien autant contribué à le faire craindre & respecter des autres Sauvages, que son industrie, son génie fécond en expédiens & en ressources, son éloquence & sa bravoure. En un mot c'est la Nation de tout ce Continent, en qui on a remarqué plus de défauts & plus de vertus.

ChAMPLAIN appelle les Hurons *Ochasteguins*, & les confond avec les Iroquois, qu'il a cru sans doute ne faire avec eux qu'une même Nation, à cause de la conformité, qu'il avoit remarquée entre les langages des uns & des autres. Peut-être aussi les avoit-il oui nommer Ochasteguins par quelques autres Sauvages. Mais leur véritable nom est YENDATS. Celui de Hurons est de la façon des François, qui voyant ces Barbares avec des cheveux coupés, fort courts, & relevés d'une manière bizarre, & qui leur donnoient un air affreux, s'écrièrent la première fois qu'ils les apperçurent, *Quelles Hures!* & s'accoutumèrent à les appeler Hurons.

Si on en croit leurs plus anciennes Traditions, cette Nation dans sa première origine n'étoit composée que de deux Bourgades, qui avec le tems se partagèrent en quatre, ou en adoptèrent deux autres; car les Anciens, que les Missionnaires interrogerent sur ce point, ne s'accordoient pas entr'eux. Différentes adop-



tions, que ces quatre Tribus firent des Peuples voisins, rendirent la Nation fort puissante, en comparaison de toutes les autres, par l'attention, qu'elle eut de se tenir toujours réunie en un seul corps, ce que ne firent pas les Algonquins, lesquels originairement étoient beaucoup plus nombreux que les Hurons; car quoique parmi ces derniers les Tribus adoptées conservassent toujours leurs noms primitifs, elles prirent aussi le nom générique, qui étoit celui des deux premières, & parlerent la même langue, à quelque différence près, qui n'est pas considérable. Cependant quelques-uns se donnent le nom de *Ontaouonoués*, c'est-à-dire, ceux, qui parlent la meilleure langue.

Il paroît même que cette uniformité de langage doit faire juger que la confédération ou adoption de ces Tribus, n'avoit fait que les rappeler à leur première origine; au lieu que les Iroquois & les *Andastouez*, qui viennent certainement de la même souche, ne s'étant jamais réunis depuis leur séparation, ont aussi beaucoup plus altéré leurs langues, lesquelles sont évidemment des Dialectes Huronnes, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs (a). J'ai aussi parlé au même endroit de la division, non-seulement de la Nation entière, mais encore de chaque Canton, ou Bourgade, en trois Familles principales; je me contente ici de faire observer que l'uniformité, qui regnoit sur cela dans toute la Nation, & parmi celles, qui en étoient sorties au tems de la découverte du Canada, est une preuve que, si les trois

(a) Dans le Journal, qui sert de préliminaire à cette Histoire.

Familles ne font pas trois branches d'une même tige, leur union est dumoins d'une très-grande antiquité, & d'atte de plus haut que de la séparation des Iroquois d'avec les Hurons.

1634.

Le Pays, que ceux-ci occupoient au commencement du dernier siècle, avoit le Lac Erié au Sud, le Lac Huron à l'Ouest, & le Lac Ontario à l'Est. Il est situé entre les quarante-deux & les quarante-cinq degrés de Latitude Septentrionale. On y voit des Bourgades assez nombreuses, & la Nation entiere étoit encore composée de quarante à cinquante mille Ames, quoique déjà beaucoup diminuée par, ses guerres avec les Iroquois. Ce Pays n'est pas, généralement parlant, le plus fertile de toute la Nouvelle France, mais il y a des Cantons, qui le sont beaucoup, & fût-il aussi peuplé, que le sont nos meilleures Provinces, il pourroit sans peine, s'il étoit bien cultivé, nourrir tous ses Habitans. D'ailleurs l'air y est très-sain. Nous y avons eu lontems des François en assez grand nombre, ils y avoient beaucoup à souffrir de la faim & des autres miseres qu'entraîne la guerre après elle, cependant aucun n'y est mort de maladie, & très-peu même y ont été malades.

Etenduë &  
Nature du  
Pays des Hu-  
rons.

On y voit de grandes Prairies, qui porteroient du froment & tous les autres grains, qu'on y voudroit semer; les Forêts sont remplies de très-beaux arbres, surtout de Cedres d'une grosseur prodigieuse, & d'une hauteur proportionnée. Le Pays est bien arrosé, & les eaux y sont fort bonnes. On y trouve, dit-on, des pierres, qui se fondent comme le métal, & ont quelques veines d'argent; mais je ne sçai trop quelle foy on doit ajoûter à ce



qu'on lit dans quelques Relations de deux Animaux assez singuliers, qui sont propres de ce Pays, & qu'on ne rencontre point ailleurs. L'un est un Oiseau, qui miaule comme un Chat; l'autre est une espèce de Lièvre, qui chante comme un Oiseau, & dont la chair est fort délicate.

Raisons de M. de Champlain pour établir une Colonie parmi les Hurons;

Plus d'une raison engageoit M. de Champlain à souhaiter que les Missionnaires accompagnassent les Hurons dans leurs Bourgades. Il croyoit ces Sauvages plus propres que les autres à accréditer le Christianisme. Il vouloit par le moyen de ces Missions préparer les voies à l'Etablissement, qu'il méditoit de faire dans leur Pays, situé très-avantageusement pour le commerce, & d'où il seroit très-aisé, par le moyen des Lacs, dont il est presque environné, de pousser les découvertes jusqu'à l'extrémité de l'Amérique Septentrionale. Enfin il étoit bien aisé de s'attacher une Nation, de laquelle il y avoit, ce semble, beaucoup à craindre & à esperer pour l'affermissement & le progrès de la Colonie Françoisé. Rien n'étoit plus sagement pensé; le Malheur de la Nouvelle France fut que son Fondateur lui manqua dans le tems, qu'elle avoit plus besoin de son expérience, & que ses Successeurs, ou ne sont pas entrés dans ses vûës, ou n'ont pas été en état de les suivre, ni par conséquent de faire reprendre à la Nation Huronne, tandis qu'il en étoit encore tems, la supériorité des armes, que les Iroquois avoient déjà commencé de prendre sur elle.

Et des Missionnaires pour y établir le centre de leurs Missions.

Les Missionnaires de leur côté se persuadoient qu'en fixant le centre de leurs Missions dans un Pays, qui étoit en même tems celui

du Canada, il leur seroit aisé de porter la lumiere de l'Evangile dans toutes les parties de ce vaste Continent, & rien n'eût empêché l'exécution de ce projet, si l'on eût toujours travaillé sur le plan de M. de Champlain. Déjà plusieurs Nations étoient en commerce avec nous, les Montagnez au-dessous de Quebec, les Algonquins au-dessus, aux environs, & dans une Île, qui forme la grande Riviere des Outaouais au-dessus de Montréal, & le reste sous le nom de Nipissings, ou Nipissiriens, autour d'un Lac de même nom. Enfin les Outaouais, qui étoient répandus en divers endroits de leur Riviere, dont ils se prétendoient si bien les Maîtres absolus, qu'ils avoient établi un droit de Péage sur tous les Canots, qui la remontoient, ou la descendoient.

Il ne manquoit plus que de gagner les Iroquois, & la chose étoit d'une conséquence infinie; on y auroit peut-être réussi sans beaucoup de peine, si dans le commencement ces Sauvages nous avoient vû assez forts pour leur donner la Loy, ou du moins pour faire pancher la balance du côté de leurs Ennemis, qui étoient nos Alliés. Mille Hommes entretenus dans le Pays des Hurons, avec trois ou quatre Forteresses eussent suffi pour cela; mais on n'en comprit la nécessité, que quand il fut trop tard. L'occasion étoit d'autant plus belle alors de réduire les Iroquois à un accommodement, & peut-être de nous les attacher pour toujours, qu'ils n'avoient encore aucun commerce avec les Hollandois établis dans leur voisinage, & que nos Alliés étoient très-disposés à se réunir pour faire un dernier effort contr'eux.

L'objet présent étoit donc d'introduire les

Les PP. de

Tom. I.

N



1634.

Brebeuf & Daniel arrivent dans leur Pays.

Missionnaires chez les Hurons, & ceux, qu'on avoit destinés pour commencer cette bonne œuvre, attendoient avec impatience le retour de quelques Sauvages, qui leur avoient donné parole de les venir chercher. Ils arriverent enfin, mais en si petit nombre, & si mal équipés, qu'il parut bien qu'ils n'avoient pas dessein d'accomplir leur promesse: ils ne laisserent pourtant pas de témoigner d'abord beaucoup de bonne volonté; mais quand on voulut en venir à l'exécution, ils s'excuserent sur ce qu'ils étoient tellement fatigués du voyage, qu'à peine auroient-ils assez de force pour reconduire leurs Canots à vuide.

Ce fut en vain qu'on leva cette difficulté, les Peres s'étant offerts de s'embarquer seuls avec leur Chapelle, & sans aucun bagage, & de les aider même à nager; car rien ne met davantage de mauvaise humeur, qu'une proposition raisonnable & sans réplique, faite à des Gens, qui ont prétexté une fausse raison, pour couvrir leur mauvaise volonté. Les Hurons déclarerent enfin la leur par un refus formel & opiniâtre; ce ne fut qu'après bien des instances, & à force de présens, faits avec plus de zèle, que de prudence, qu'on les fit consentir à donner place dans leurs Canots aux PP. de Brebeuf & Daniel, & à leur Domestique. Le P. Davost, qui devoit les accompagner, fut obligé de se réserver pour une autre occasion.

Le P. Davost les suit; ce qu'ils eurent à souffrir dans leur voyage.

Il ne l'attendit pas lontems: trois Canots de Hurons ayant abordé peu de jours après aux Trois Rivières, il y fut reçu aux mêmes conditions, que lui-même & les deux autres Peres avoient proposées, & que ces Barbares

eurent grand soin de leur faire exactement remplir. Deux François s'embarquerent avec le P. Davost, & ils arriverent à la fin du mois d'Août au terme de leur voyage, où ils trouverent les deux premiers Jesuites, qui y étoient arrivés depuis trois semaines, mais dans un triste état. La mauvaise humeur de leurs Conducteurs avoient encore été augmentée par les maladies, qui s'étoient mises parmi eux pendant la route, & elle leur avoit fait essuyer bien de fâcheux momens. Ils coururent même plus d'une fois risque d'être assommés, ou dégradés, sans vivres & sans guide, dans des endroits, absolument déserts.

D'ailleurs on ne leur fit aucune grace sur ce qu'ils avoient promis de nager : exercice infiniement pénible, quand il est continué, & qu'on n'y est pas fait : enfin l'un d'eux perdit une partie de ses hardes, qui lui furent volées. Les Hurons avoient déjà dans l'esprit des François la réputation d'être hardis & habiles voleurs ; ils ne sont pas aujourd'hui les seuls ; & parmi ceux-mêmes, en qui l'on a trouvé plus de désintéressement & de fidélité, il faut excepter les choses comestibles ; objet trop tentant pour des Sauvages toujours affamés, & accoutumés à regarder comme de droit commun tout ce qui est nécessaire à la vie.

De pareils préliminaires n'étoient pas, ce semble, capables de faire augurer bien aux Missionnaires, du succès de leur entreprise. Ces Religieux furent néanmoins regardés d'assez bon œil dans les Bourgades, qu'ils parcoururent : ce qui n'empêcha point que se trouvant au milieu d'un Peuple capricieux & féroce, sans apui & sans ressource, & selon

Premiere  
Mission fixe  
parmi les Hu-  
tons.



1634.

la parole de JESUS-CHRIST, comme des Brebis au milieu des Loups, ils n'eussent beaucoup à souffrir, & ne fussent dans un danger presque continuel de la vie. Mais pour les Hommes Apostoliques, ce sont-là les gages les plus assurés d'une abondante récolte, & ceux-ci pleins d'une confiance fondée sur les promesses du Maître de la moisson, songerent d'abord à mettre au plutôt la main à l'œuvre. Ils se fixerent dans une Bourgade nommée *Iouhatiri*; ils commencerent par y dresser une petite Chapelle, qu'ils dédièrent à S. Joseph, & ils donnerent même à la Bourgade le nom de ce S. Patriarche.

Difficultés, qu'on rencontre pour la conversion des Sauvages

1635.

Les fruits, qu'ils retirerent de leurs travaux la premiere année, ne furent pas considérables; ils se réquiescèrent au Baptême de cinq ou six Adultes, mais ils en furent consolés par le bonheur, qu'ils eurent d'assurer le salut éternel d'un grand nombre d'Enfans, qui expirent immédiatement après avoir reçu la robe de Justice. La difficulté, que ces Missionnaires trouvoient à convertir ce Peuple, ne venoit pas de celle, qu'ils avoient à s'en faire écouter, ni même à les faire convenir que la Religion Chrétienne est fondée en raison. A la vérité on ne doit point s'imaginer qu'un Sauvage soit convaincu, dès qu'il paroît approuver ce qu'on lui a exposé, parce que tous en général ne haïssent rien tant que la dispute, & que tantôt par pure complaisance, tantôt en vûe de quelque intérêt, & plus souvent encore par indolence & par paresse, ils donnent toutes les marques d'une entiere conviction sur des choses, auxquelles ils n'ont pas fait la moindre attention, ou qu'ils n'ont pas comprises,

On en a vû fréquenter nos Eglises pendant des années entieres, avec une assiduité, une modestie, une réverence extérieure, & tout ce qui peut marquer un desir sincere de connoître & d'embrasser la verité, puis se retirer en disant froidement au Missionnaire, qui se flattoit de l'esperance de les engendrer bientôt à JESUS-CHRIST : » Tu n'avois personne pour ce prier avec toi, j'ai eu compassion de ta solitu- ce de, & j'ai voulu te tenir compagnie : à présent de que d'autres veulent bien te rendre le même ce service, je me retire. « J'ai appris ce fait d'un ce Missionnaire, à qui la chose étoit arrivée à Michillimakinac. J'ai même lu quelque part que quelques-uns avoient porté la dissimulation, ou la complaisance, jusqu'à demander & recevoir le Baptême, & à remplir quelque tems avec édification tous les devoirs du Christianisme, ensuite déclarer qu'ils ne l'avoient fait, que pour contenter le Pere, qui les pressoit de changer de Religion.

D'autre part ce n'est pas toujours une preuve que ces Barbares ne sont point convaincus des vérités, qu'on leur annonce, quand ils refusent de s'y soumettre. Il s'en est rencontré, à qui il ne restoit plus aucun doute sur les articles de notre Foi les plus incompréhensibles, & qui en faisoient publiquement l'aveu, sans vouloir entendre à se convertir. Endurcissement déplorable, mais dont on doit être d'autant moins surpris, qu'on en voit tous les jours des exemples dans le sein même du Christianisme. Un Iroquois étant au lit de la mort, il tomba du feu sur la robe, dont il étoit couvert; comme il vit qu'on se mettoit en devoir de l'éteindre : » Ce n'est pas la peine, dit-il «



1635. » je ſçai que je dois brûler pendant toute l'éternité ; commencer un peu plus tôt , ou un peu plus tard , cela ne vaut pas le ſoin , que vous vous donnez. » D'anciens Miſſionnaires m'ont aſſuré que ces traits de deſeſpoir n'étoient pas aſſi rares , qu'on pourroit naturellement le croire.

Mais ce ne fut pas ſitôt qu'on vint à bout d'arracher de pareils témoignages en faveur de la vérité , de la bouche même de ceux , qui fermoient les yeux à la lumière , ni de la faire triompher des préjugés de la naiſſance & de l'éducation , parmi des Peuples groſſiers & ſuperſtitieux. Les véritables & ſolides converſions furent même lontems très-rares. Ce n'eſt que dans la patience , que le Sauveur a promis qu'on recueilleroit des fruits abondans de la prédication de l'Evangile , & les Miſſionnaires du Canada comprirent d'abord combien cette vertu leur étoit néceſſaire , par les fréquentes expériences , qu'ils eurent de la duplicité , & des autres défauts des Peuples , confiés à leur vigilance & à leur zèle.

Conduite des  
Hurons à leur  
égard.

Quelques Hurons prirent dans les commencemens un parti , qui déconcerta d'abord ces Religieux : « Tu nous débites de fort belles choses , dit l'un d'eux au P. de Brebeuf , & il n'y a rien dans tout ce que tu nous enſeignes , qui ne puiſſe être vrai ; mais cela eſt bon pour vous autres , qui êtes venus d'au-delà des Mers. Ne vois-tu pas que puisſque nous habitons un Monde ſi différent du vôtre ; il doit y avoir aſſi un autre Paradis pour nous , & par conſéquent un autre chemin pour y arriver. » Fermes ſur ce principe , & n'oppoſant à tout ce qu'on pouvoit leur dire , pour leur en faire

toucher au doigt l'extravagance, que des raisonnemens trop absurdes pour être sérieusement réfutés, ils ne donnoient aucune esperance de conversion, que celle, qui est le fruit de la confiance en Dieu. C'est dans ces rencontres, qu'un Ouvrier Apostolique reconnoît d'une maniere bien sensible, qu'il n'appartient qu'à celui, qui a fait le cœur de l'Homme, de le toucher & de le changer. Cette connoissance l'humilie, & l'humiliation le dispose à devenir un instrument propre pour exécuter ces miracles de la grace de JESUS-CHRIST.

Aux obstacles, qui naissoient du caractère de ces Peuples, & à ceux, que formoient leurs passions, il s'en joignoit d'extérieurs, & les plus difficiles à surmonter étoient ceux, qu'y apportoient les Jongleurs. Ces Charlatans, qui craignoient de perdre la considération, où les mettoit l'exercice de leur art, si les Missionnaires s'accrédoient dans le Pays, entreprirent de les rendre odieux & méprisables, & ils n'eurent pas dans ces commencemens beaucoup de peine à y réussir; non-seulement parce qu'ils avoient à faire à une Nation excessivement superstitieuse & ombrageuse, mais encore parce que plusieurs s'étoient déjà mis dans la tête, que la Religion des François ne leur convenoit point, & qu'elle leur seroit même funeste, si elle s'établissoit parmi eux.

Les Jongleurs vinrent donc aisément à bout de rendre suspectes toutes les démarches des Peres, & surtout leurs Prières, qu'ils faisoient regarder comme des maléfices; en sorte que ces Religieux étoient obligés de se cacher pour réciter leur Office, & pour s'acquitter des autres Exercices de dévotion. Si l'on ajoute à

Efforts des  
Jongleurs  
pour empê-  
cher les pro-  
grès de la Foy.

Autres diffi-  
cultés.



ces préjugés fâcheux, qu'il s'agissoit de reformer presque toutes les idées d'un Peuple jaloux de la réputation, où il étoit, de penser mieux que les autres, d'imposer des Loix severes, & des obligations étroites à des Hommes, qui mettoient leur gloire, & faisoient consister leur bonheur à n'être gênés sur rien : Si l'on se représente tout ce que le libertinage du cœur, si difficile à réprimer, quand il n'a jamais eu de frein, opposoit aux saintes maximes du Christianisme dans des Barbares, qui ne connoissoient point d'autres regles, que celles d'une raison corrompue, & d'une nature accoutumée à suivre toutes les inclinations, on comprendra en quelle situation se trouverent trois Etrangers, auxquels des Hommes, tels que je viens de les dépeindre, commençoient déjà d'imputer tous leurs malheurs.

Il est vrai que les Hurons se trouvoient alors dans une situation bien triste ; car non-seulement cette Nation, autrefois si florissante, & qui depuis un tems infini avoit toujours été regardée comme la Maîtresse des autres, n'osoit presque plus tenir en campagne devant les Iroquois ; mais elle étoit encore en proie aux maladies, qui achevoient de la dépeupler. Avec des esprits bien faits, & capables de se mettre au-dessus des préjugés, rien n'eût été plus aisé que de profiter de l'excès de leurs malheurs, pour les faire recourir à l'Auteur de tous les biens ; mais persuadés que la présence des Missionnaires avoit mis le comble à leurs maux, à tout ce qu'on leur disoit pour les convaincre de la supériorité du Dieu des Chrétiens sur les Esprits, qu'ils adoroient, » Chaque Nation, répondoient-ils, à ses Dieux,

notre malheur est d'en avoir, qui soient plus foibles que le vôtre, & qui ne puissent l'empêcher de nous détruire. »

Pour guérir sur cela leur imagination, pendant une sécheresse, qui menaçoit le Pays d'une famine universelle, le P. de Brebeuf s'adressa au Ciel, & sa Priere fut suivie d'une pluye abondante; il fit la même chose en une autre occasion, & avec le même succès: & ces merveilles firent cesser pour quelque tems les murmures. Le grand nombre d'Enfans moribonds, qu'on avoit vû baptiser, & mourir immédiatement après, avoit encore donné lieu à ces pauvres Aveugles de juger que le Baptême étoit un fort, que ces Peres jettoient pour faire mourir les Enfans; mais il arriva que quelques Malades, dont on n'esperoit plus rien, recouvrerent une santé parfaite au moment qu'ils reçurent le Sacrement de la régénération, & ces guérisons inesperées firent revenir les mieux disposés, mais pour peu de tems; l'impression, que faisoient sur leurs esprits des événemens si merveilleux, s'effaçoit bientôt, & c'étoit toujours à recommencer.

Quelquefois l'ignorance profonde de ces Barbares, qui leur faisoit si souvent attribuer à des causes surnaturelles, bien des choses, où il n'y avoit rien, qui passât les forces de la nature, les jettoit dans une extrémité opposée, comme il arrive à ceux, que la crainte de passer pour trop crédules, précipite dans une incrédulité, que la raison même désavouë; mais ces retours d'un esprit, qui se met à contretems & sans règle certaine en garde contre la Religion, étoient assez rares parmi un Peu-

« 1635.  
«  
Merveilles  
opérées, &  
leurs effets.



1635-36.

ple, qui s'occupe très-peu de ce qui ne frappe pas les sens, & c'étoit presque toujours de l'excès de sa crédulité, que naissoient les embarras & les inquiétudes des Ouvriers Apostoliques.

Tout ce que ces Sauvages voyoient entre leurs mains, & dont ils ne connoissoient pas l'usage, c'étoit selon eux des sorts, destinés à les faire périr, ou du moins, à leur attirer quelque nouveau malheur. Il falloit toujours tenir sous la clef jusqu'aux moindres Ornaments de la Chapelle, & l'on fut même obligé de faire disparoître une Pendule & une Girouette, dont l'une, disoient ces Barbares, leur apportoit la mort, & l'autre leur donnoit toujours le mauvais tems. Excès déplorable sans doute, mais moins criminel devant Dieu, que l'égarement qui entraîne tant de faux Sçavans dans l'irreligion, si l'on a égard à l'ignorance, qui y entraînoit ces Barbares, dénués de toutes les connoissances naturelles, par le moyen desquelles ils auroient pu s'élever avec la grace de JESUS-CHRIT à reconnoître l'Auteur de la Nature.

Conduite  
des Mission-  
naires.

La fermeté & la grandeur d'ame, dont les trois Religieux donnerent de grandes preuves au milieu des périls, qui les environnoient; les raisonnemens sensibiles, dont ils usoient pour se mettre à la portée de leurs Auditeurs; les explications naturelles & palpables, qu'ils donnoient de tout ce qu'ils voyoient leur causer le moindre soupçon; & l'inalterable patience, avec laquelle ils enduroient les plus indignes traitemens, effacerent avec le tems les impressions sinistres, qu'on avoit prises contr'eux, & non-seulement ils parvinrent à

calmer les premières fureurs d'un Peuple, que les Suppôts de Satan ne cessoient point d'aigrir & d'irriter contr'eux; ils réussirent encore à prendre sur leurs esprits un grand ascendant; mais cela n'arriva que peu à peu, & après bien des années de souffrances.

1635-36.

Le P. de Brebeuf fut un jour appelé à un Conseil Général; il y alla, & y fut reçu de manière à lui faire juger que sa perte étoit résolue. On commença par lui reprocher tous les maux que souffroit la Nation depuis son arrivée dans le Pays, & on se mit en devoir de lui prouver que ces maux ne pouvoient avoir d'autre cause, que ses malefices, & ceux de ses Compagnons. Le Serviteur de Dieu, sans paroître troublé du péril, où il se trouvoit, exposa d'abord les principes généraux de la Doctrine Chrétienne: il prouva ensuite que les fleaux, dont ils étoient accablés depuis quelque tems, pourroient bien être des coups de la Justice du Dieu, qu'il leur prêchoit; que ce Dieu, qui étoit la Sainteté même, punissoit par-là les désordres, qui s'étoient introduits parmi eux, & que jaloux de sa gloire, il se vengeoit du refus obstiné, qu'ils faisoient de le reconnoître pour leur Créateur, & leur Souverain Seigneur.

Ce qui se passe dans un Conseil.

Quelques-uns voulurent lui repliquer, mais il leur ferma la bouche, en leur faisant comprendre l'absurdité de leurs principes. Il reprit ensuite son discours, & dit qu'avant qu'on leur eût annoncé JESUS-CHRIST, leur infidélité pouvoit avoir quelque sorte d'excuse; mais que puisqu'ils ne pouvoient plus prétexter leur ignorance, ils seroient inexcusables, s'ils persistoient dans leur obstination: Que



1635-36.

jusques-là ce Dieu aussi bon que juste, les avoit châtiés en Pere; qu'il se laisseroit peut-être bientôt, & prendroit une verge de fer, qui les écraseroit. Alors plusieurs le prièrent de les instruire: il lesit, & parla assez longtems. On parut l'écouter avec plaisir, sans que néanmoins personne se déclarât. Comme il sortoit de la Cabanne, il fut bien surpris de voir tomber mort à ses pieds d'un coup de hache un de ceux, qui en toutes rencontres s'étoient plus ouvertement déclarés contre la Religion Chrétienne: il crut que c'étoit à lui, qu'on en avoit voulu, il s'arrêta, & demanda si on » ne s'étoit point mépris? « Non, répondit » celui, qui avoit fait le coup, ce Malheureux » étoit un Sorcier, dont on a jugé à propos de » délivrer le Village. »

Nouvelle persécution qui s'appaise d'abord. Quelque tems après les vexations recommencerent avec plus de fureur que jamais, & ce renouvellement de persécution fut causé par quelques Sauvages, qui revenoient des environs de Manhatte. Ils publierent que les Européens (\*) établis dans ces quartiers-là les avoient avertis de se garder des Religieux François, que c'étoit des Hommes pernicieux, qui portoient par tout le trouble & la désolation, & que pour cette raison on ne les souffroit point en Hollande. Mais cet orage ne dura point, les plus sages d'entre les Hurons, qui avoient commencé à ouvrir les yeux, firent observer que dans une affaire de cette importance, il ne falloit s'en rapporter qu'à soi-même; que la prudence demandoit qu'on examinât le caractère, & les démarches de ceux, dont on leur disoit tant de mal, & en

(\*) Les Hollandois.

qui après tout on n'avoit encore rien remarqué, qui ressemblât au portrait odieux, qu'en faisoient des Etrangers, qui pouvoient être leurs Ennemis.

1635-36.

Mais ce qui plus que toute autre chose, donna lieu de juger que le jour des miséricordes approchoit pour la Nation Huronne, c'est que les afflictions, qui jusques-là avoient été pour elle un sujet de scandale, commencerent à la disposer aux impressions de la Grace. Si rien ne prouve mieux la divinité, que ce pouvoir, qu'elle a de se faire reconnoître dans l'adversité, ceux qui prêchent la Foy aux Infidèles, n'ont point de matque plus sensible, que Dieu a pris possession de leur cœur, que quand il les attire à soi par la voye des tribulations. Les pressentimens des Missionnaires se trouverent justes, & leurs esperances bien fondées. Plusieurs Chefs des plus considerés dans la Nation se déclarerent pour la Religion Chrétienne, & demanderent le Baptême avec de grandes instances. Mais quelque avantage qu'il y eût à esperer de pareilles conquêtes, les Peres ne crurent pas qu'il convint d'accorder si aisément à ces nouveaux Profelytes ce qu'ils souhaitoient. Plus ils étoient capables de contribuer par leur crédit à la conversion des autres, plus on estima nécessaire de les éprouver, & de s'assurer de leur constance.

La parole de Dieu commence à fructifier parmi les Hurons.

On s'appliqua surtout à les bien instruire, afin de les mettre en état de rendre raison de leur Foy, & de répondre aux difficultés, qu'on pourroit leur faire. Car il ne faut pas s'imaginer que les Missionnaires n'ayent eu à combattre dans les Sauvages, que leur bruta-

Pourquoi on differe le Baptême de quelques Chefs,



1635-36.

lité, & de ridicules préjugés. Quand ces Peuples n'auroient pas tout le fond d'esprit & de bon sens, que leur ont trouvé ceux, qui les ont le plus pratiqués, l'expérience de tous les tems & de tous les Pays a fait voir, que comme les Hommes les plus foibles trouvent des forces dans la nécessité pressante de défendre leur vie contre un injuste Agresseur, de même les esprits les moins pénétrants ne manquent jamais de raisons spécieuses, pour se dispenser de se rendre, quand il s'agit de recevoir une Doctrine, contre laquelle toutes leurs passions se révoltent. Aussi ai-je souvent oïï d'anciens Missionnaires assurer, que des Sauvages leur avoient proposé tout ce que les plus Sçavans d'entre les Grecs & les Romains avoient objecté aux premiers Apologistes du Christianisme.

Ce qui rend  
ce Peuple plus  
docile.

Mais trois choses surtout servirent infiniment à faire revenir les Hurons de leurs préjugés, & à les prémunir contre la séduction, qui les avoit si longtemps retenus dans l'erreur. Ils firent en premier lieu des réflexions très-solides sur la Sainteté de la Religion, qu'on leur prêchoit, & sur la pureté de sa Morale. On fut extrêmement surpris de les entendre s'exprimer sur ces deux points en Hommes, à qui rien n'avoit échappé des maximes & des principes du Christianisme, & qui comprennoient fort bien la liaison de ces principes, avec les conséquences, qu'en tiroient leurs Instruteurs. En second lieu, ils conçurent bientôt une haute idée de ces Religieux; ils ne se laissoient point d'admirer leur capacité, leur prudence, la justesse & la force de leurs raisonnemens. Les grands exemples de vertu, qu'ils

leur voyoient pratiquer, faisoient encore plus d'impression sur eux; ils étoient surtout frappés de leur courage, de leur désintéressement & du mépris, qu'ils faisoient de la vie: & il ne leur paroissoit pas raisonnable de croire que de tels Hommes se trompassent sur le fait de la Religion.

En troisiéme lieu, ils convenoient qu'il falloit avoir perdu le sens, pour s'imaginer que des Personnes, qui n'avoient aucun intérêt à les engager dans l'erreur, eussent voulu, uniquement à ce dessein, entreprendre de si longs voyages, courir tant de risques, s'exposer à tant de fatigues, s'exiler si loin de leurs Amis & de leurs Proches, pour passer leur vie avec des inconnus, & y demeurer malgré le mauvais accueil, qu'ils en avoient reçu, & la maniere, dont ils continuoient d'en être traités. Ces réflexions, qui n'étoient d'abord faites que par un petit nombre de Particuliers, moins attachés à leurs préventions, se communiquèrent bientôt à la Multitude, & changerent tout à coup la face des choses; mais les Missionnaires avoient encore une raison d'aller bride en main avec ce Peuple, & de ne pas recevoir au nombre des Néophytes tous ceux, qui se présentoient.

C'étoit la difficulté, qu'ils avoient rencontrée dans la plupart, à renoncer à quantité de pratiques, indifferentes en elles-mêmes, mais qu'ils soupçonnoient n'être pas exemptes de superstition. Ces Sauvages avoient beau leur protester qu'ils n'y reconnoissoient rien de surnaturel, tout leur paroissoit suspect de la part d'une Nation dissimulée, & portée par un penchant presqu'invincible à tout attribuer

Il s portent  
un peu trop  
loin leurs pré-  
cautions.



1635-36.

aux Genies. Après tout, quelque louables, que soient en cette matière la défiance & l'exac-  
titude, elles ne doivent pas être excessives; quelques-uns ont avoué dans la suite qu'ils les avoient portées un peu plus loin, qu'il ne convenoit, & que par-là ils avoient retardé l'œuvre de Dieu.

Differens ca-  
ractères des  
autres Na-  
tions.

Ce que l'on faisoit dans le Pays des Hurons pour y établir la Foy, ou du moins pour y préparer les cœurs de ces Sauvages, on le faisoit aux Trois Rivieres, qui commençoient à être l'abord des Nations Septentrionales, au voisinage de Quebec, & à Tadoussac, pour attirer dans le sein de l'Eglise les Algonquins, les Montagnez, & généralement tous ceux, avec qui les François faisoient quelque commerce. Les difficultés étoient presque égales par tout dans les commencemens, mais différentes selon les divers caractères des Peuples, qu'on avoit entrepris d'instruire. Beaucoup de superstition dans les uns & dans les autres; ici plus de grossiereté, mais plus de simplicité; plus d'extravagances à esluyer, mais plus de facilité à les réprimer: des esprits plus durs, mais des cœurs plus dociles: plus de fatigues encore & de travaux à endurer, surtout quand on étoit obligé de suivre ces Barbares dans leur chasse d'hyver, (a) mais moins de risques à courir. Il y avoit aussi beaucoup moins à combattre pour persuader ces derniers, mais on trouvoit plus de ressource dans les réflexions, & dans la pénétration des premiers. Outre que la vie errante, que menotent les Nations Algonquines, ne permettoit jamais de compter sur

(a) Voyez le Journal.

les Particuliers, & qu'une absence de quelques mois ruinoit souvent les travaux de plusieurs années.

---

 1635-36.

La Grace opéroit aussi fort diversement dans les uns & les autres : elle trouvoit dans les Hurons des cœurs plus rebelles, mais plus de constance dans le bien, lorsqu'ils l'avoient embrassé. Ils donnoient plus d'esperance d'un progrès suivi, mais il étoit plus lent. Les Algonquins offroient à la Grace un cœur plus facile à préparer, & ils lui oppoient des obstacles plus aisés à surmonter; mais elle y rencontroit moins de solidité, & moins de disposition aux grandes vertus. Elle triompha des uns & des autres, elle corrigea ce qu'ils avoient de défectueux; mais il en coûta bien des sueurs, & du sang à plusieurs de ceux, dont elle se servit pour operer de si merveilleux changemens.

Progrès de la Religion.

Cependant la Nouvelle France se peuploit de jour en jour, & la pieté y croissoit avec le nombre de ses Habitans. Rien peut-être ne contribua davantage à cet heureux progrès, qu'un Etablissement, qui y fut commencé à la fin de l'année 1635. Dix ans auparavant, c'est-à-dire, dans le tems, que les Jesuites passerent en Canada pour la première fois, René ROHAULT, Fils aîné du Marquis de GAMACHE, ayant obtenu l'agrément de sa Famille pour entrer dans la Compagnie de JESUS, ses Parens, qui l'aimoient avec tendresse, & qui apprirent de lui-même qu'il fouhaittoit avec ardeur, que l'on fondât un College à Quebec, voulurent encore lui donner cette satisfaction. Ils en écrivirent au P. Mutio VITELLESKI, Général des Je-

Fondation du College de Quebec.



1635-36.

suites, & lui offrirent six mille écus d'or pour cette Fondation. Le present fut accepté avec reconnoissance, mais la prise de Quebec par les Anglois suspendit l'exécution de ce projet.

Premier effet  
de cette fon-  
dation,

Il fallut ensuite attendre quelque tems que la Capitale eût pris quelque forme, & que ses Habitans fussent en état de profiter de ce secours. Enfin l'affaire fut commencée au mois de Decembre 1635. mais la joye, qu'on en ressentit, fut bientôt troublée par la perte, que fit peu de jours après la Colonie Françoisise de son Gouverneur. Il mourut à Quebec vers la fin de cette même année, généralement regretté, & avec raison. M. de Champlain fut sans contredit un Homme de mérite, & peut être à bon titre appelé le Pere de la Nouvelle France. Il avoit un grand sens, beaucoup de pénétration, des vûes fort droittes, & personne ne sçut jamais mieux prendre son parti dans les affaires les plus épineuses. Ce qu'on admira le plus en lui, ce fut sa constance à suivre ses Entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un courage à l'épreuve des contretiens les plus imprevis, un zèle ardent & déintéressé pour la Patrie, un cœur tendre & compatissant pour les Malheureux, & plus attentif aux intérêts de ses Amis, qu'aux siens propres, & un grand fond d'honneur & de probité. On voit en lisant ses Mémoires, qu'il n'ignoroit rien de ce que doit sçavoir un Homme de sa profession: on y trouve un Historien fidèle & sincere, un Voyageur, qui observe tout avec attention, un Ecrivain judicieux, un bon Géometre, & un habile Homme de Mer.

Mais ce qui met le comble à tant de bonnes qualités, c'est que dans sa conduite, comme dans ses Ecrits, il parut toujours un Homme véritablement Chrétien, zélé pour le service de Dieu, plein de candeur & de Religion. Il avoit accoutumé de dire, ce qu'on lit dans ses Mémoires, « Que le salut d'une seule Ame, valoit mieux que la conquête d'un Empire, & que les Rois ne doivent songer à étendre leur Domination dans les Pays, où regne l'Idolâtrie, que pour les soumettre à JESUS-CHRIST. Il parloit ainsi surtout pour fermer la bouche à ceux, qui prévenus mal-à-propos contre le Canada, demandoient de quelle utilité seroit à la France, d'y faire un Etablissement ? On sçait que nos Rois ont toujours parlé comme lui sur cet article, & que la conversion des Sauvages a été le principal motif, qui les a plus d'une fois empêché d'abandonner une Colonie, dont notre impatience, notre inconstance, & l'aveugle cupidité de quelques Particuliers, ont si longtemps retardé le progrès. Il ne manqua à M. de Champlain, pour lui donner des fondemens plus solides, que d'être plus écouté de ceux, qui le mettoient en œuvre, & d'être secouru à propos. La maniere, dont il vouloit s'y prendre, n'a été que trop justifiée par le peu de succès, qu'ont eu des maximes & une conduite contraires.

Lescarbot lui a reproché d'avoir été trop credule ; c'est le défaut des ames droites, & on ne sçauroit en effet lui passer ce qu'il dit du *Gourou*, & de la figure monstrueuse des Sauvages *Armouchiquois*. Il avoit été trompé par un Malouin, nommé PREVERT, lequel



1635-36.

prenoit souvent plaisir à inventer de pareils contes, qu'il débitoit avec beaucoup d'assurance; comme quand il protesta un jour en présence de M. de Poutincourt qu'il avoit vû un Sauvage jouer à la crosse avec le Diable. On lui demanda de quelle figure étoit ce Diable, & il répondit qu'il n'en avoit vû que la crosse, qui paroissoit maniée par une main invisible. Champlain ne pouvoit pas comprendre qu'un Homme, qui n'avoit aucun intérêt à mentir, le fit de gayereté de cœur, & crut de bonne foi tout ce que lui disoit Prevert. Dans l'impossibilité d'être sans défaut, il est beau de n'avoir que ceux, qui seroient des vertus, si tous les Hommes étoient ce qu'ils doivent être.

Pour revenir au College de Quebec, les Jesuites ne differerent point à remplir les obligations, qu'ils venoient de contracter, en acceptant cette Fondation. Ils en comprennent toute l'importance, & rien en effet ne pouvoit venir plus à propos pour l'avancement de la Colonie. Quantité de François assurés de pouvoir procurer à leurs Enfans une éducation, qu'on ne trouvoit pas alors dans bien des Villes du Royaume, se fixerent dans la Nouvelle France, & les Sauvages, auxquels on eut soin de faire envisager l'utilité, qui pouvoit leur revenir d'un tel Etablissement, se rendirent de toutes parts en grand nombre aux environs de Quebec.

Comme on ne manquoit jamais, quand ils venoient au College, de les bien regaler, en leur donnant la nourriture du corps, on les rendoit dociles pour recevoir celle de l'ame, & quelques-uns confierent avec joye leurs En-

fans à des Personnes, qui vouloient bien se charger de les nourrir & de les élever. Par ce moyen on les apprivoisoit de plus en plus, & à mesure qu'ils s'attachoient d'affection à la Nation Françoisé, on les trouvoit mieux disposés à devenir de bons Chrétiens. Il est hors de doute que, si on avoit pu entretenir toujours dans cette Maison un certain nombre d'Enfans Sauvages, les progrès du Christianisme auroient été plus prompts & plus durables parmi ces Peuples; mais outre que les fonds n'étoient pas suffisans pour soutenir cette bonne œuvre, on y rencontra dans la suite d'autres difficultés, qu'il ne fut pas possible de vaincre, & dont je parlerai tout à l'heure.

Les bons exemples de ceux, en qui ils ne manquent jamais d'être efficaces, quand ils sont accompagnés de sagesse & de force, aiderent aussi beaucoup à former dans cette nouvelle Peuplade de véritables Fidèles. M. de MONTMAGNY, qui succéda à M. de Champlain dans le Gouvernement du Canada, & M. de LISLE, qui commandoit aux Trois Rivieres, tous deux Chevaliers de Malte, faisoient hautement profession d'une piété, qui convenoit à leur Etat, & montroient pour le bon ordre un zèle, dont leur fermeté & leur exactitude assuroient le succès. Le Service divin se célébroit avec décence, & avec toute la pompe, que permettoit la pauvreté des Habitans; mais la piété & la modestie sont les vrais ornemens des Temples d'un Dieu, qui n'est jaloux que d'être adoré en esprit & en vérité; & ces vertus regnoient avec éclat parmi les nouveaux Colons.

---

 1636.

M. de Mont-  
magny Gouver-  
neur de la  
Nouvelle  
France.



1636.

Projet d'un  
Séminaire,  
pour les En-  
fans des Sau-  
vages.

Un des premiers soins du Chevalier de Montmagny, quand il eut pris connoissance des affaires de son Gouvernement, fut de mettre en règle le Séminaire, qu'on avoit projeté l'année précédente, pour les Enfans des Sauvages, dans le Collège des Jésuites; & on crut devoir commencer par ceux des Hurons, dont plusieurs Familles venoient d'embrasser le Christianisme. On jugea d'ailleurs que ce seroit autant d'ôtages, qui répondroient de la fidélité de leurs Parens: on invita donc les Hurons Chrétiens à envoyer leurs Enfans à Quebec, pour y être instruits des principes de la Religion, & formés aux bonnes mœurs: ils ne firent d'abord aucune difficulté, ils promirent tout; mais quand il fut question d'exécuter leurs promesses, d'un assez grand nombre d'Enfans, sur lesquels on avoit compté, à peine le P. Daniel, qui s'étoit chargé de les conduire, en put embarquer trois ou quatre, dont les Parens étoient absens: encore ne put-il les mener que jusqu'aux Trois Rivieres, où leurs Peres les ayant rencontrés, les lui enleverent, quoiqu'ils eussent consenti à leur voyage. Cette conduite au reste ne surprit point le Missionnaire, qui connoissoit déjà l'attachement extrême de ces Barbares pour leurs Enfans, & leur repugnance invincible à s'en séparer.

Grand nom-  
bre de Mis-  
sionnaires  
chez les Hu-  
rons.

Le P. Daniel étoit trop près de Quebec, pour n'y pas faire un tour, avant que de reprendre le chemin de sa Mission; & une Lettre du P. le Jeune nous le représente arrivant au Port dans un Canot, l'aviron à la main, accompagné de trois ou quatre Sauvages, les pieds nus, épuisé de forces, son Breviaire

pendu à son cou, une chemise pourrie, & une soutane toute déchirée sur son corps décharné; mais avec un visage content, charmé de la vie, qu'il menoit, & inspirant par son air & par ses discours l'envie d'aller partager avec lui des croix, auxquelles le Seigneur attachoit tant d'onction. Plusieurs y furent en effet, & avant la fin de cette année 1636. on comptoit déjà six Prêtres dispersés dans les différentes Bourgades Huronnes, où plusieurs François les avoient suivis.

1636.

L'occasion étoit favorable pour faire dans ce Pays un bon Etablissement; l'interêt des Sauvages, & celui des François le demandoient également: M. de Champlain n'avoit rien eu tant à cœur, & M. le Chevalier de Montmagny, sur cela, comme sur tout le reste, étoit entré dans toutes les vûes de son Prédécesseur; mais il manquoit d'Hommes & de finances. Excepté le commerce des Pelletteries, qui alloit assez bien, mais qui n'enrichissoit guère que les Traitans, & un petit nombre de Colons, tout languissoit faute de secours: de sorte que les Fastes de la Nouvelle France, pendant ces premières années, ne parlent presque que des travaux Apostoliques des Missionnaires parmi les Sauvages, dont ils rapportent un détail bien édifiant; il fut alors extrêmement goûté en France, mais il trouveroit aujourd'hui bien peu de Lecteurs.

La Colonie languit.

Il n'est pas aisé de comprendre par quelle fatalité une Compagnie aussi puissante que celle, qui régissoit le Canada, & qui regardoit ce grand Pays comme son Domaine, abandonnoit ainsi une Colonie, dont on avoit conçu de si grandes esperances, & où le mer-



T 6 3 6.

veilleux concert de tous les membres, qui la composoient, le seul peut-être, qu'on avoit vû aussi parfait dans le Nouveau Monde, répondoit du succès de toutes les Entreprises, qu'on y auroit tentées, si les cent Associés avoient voulu faire les avances nécessaires. Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que les esperances, dont plusieurs Nations s'étoient flattées, que notre alliance les mettroit en état de réduire leurs Ennemis, fut ce qui les fit plutôt succomber, parce que comptant sur les secours qu'elles attendoient de nous, & qui leur manqua au besoin, elles ne furent pas assez sur leurs gardes.

Les Iroquois de leur côté ne s'endormirent pas, & pour ne point donner aux Hurons le tems de profiter de leur union avec les François, ils s'aviserent d'un stratagème, qui leur réussit. Ce fut de les diviser, pour les détruire ensuite les uns après les autres. Ils commencerent par traiter de paix avec le Corps de la Nation; puis, sous differens prétextes, ils attaquèrent les Bourgades les plus éloignées du centre, en persuadant aux autres, qu'il ne s'agissoit que de quelques querelles particulieres, où elles n'avoient aucun interêt d'entrer. Celles-ci n'ouvrirent les yeux, que quand elles virent, pour ainsi dire, à leur porte un Ennemi vainqueur, & dont le nom seul jettoit l'allarme dans tout le Pays. Alors les Iroquois leverent le masque, la frayeur augmenta de jour en jour parmi les Hurons, & ils perdirent le jugement à un point, qu'on ne les reconnoissoit plus. Ils firent autant de fautes, que de démarches, & rien n'humilie davantage aujourd'hui les foibles restes de cette Nation,

Les Iroquois  
trompent les  
Hurons par  
une paix  
faulcée.

Nation, que le souvenir d'un si prodigieux  
aveuglement.

---

 1636.

Ce fut immédiatement après la dernière Expedition de M. de Champlain contre ces Sauvages, dont j'ai parlé dans le Livre précédent, qu'ils traitèrent avec la Nation Huronne, & il n'est point douteux, que si cette Nation n'eût compté sur la paix, qu'elle venoit de conclurre, ni les François, ni les Missionnaires ne l'eussent pas trouvé aussi fiere & aussi indocile, qu'elle parut devant & après la prise de Quebec. Les Iroquois recommencèrent pourtant bientôt leurs hostilités, mais de la maniere que je viens de le dire, en publiant qu'il n'étoit question que de démêlés particuliers, & le Corps de la Nation se rassura sur la foi du Traité qu'il avoit conclu avec les Cantons.

La guerre recommence.

Enfin au commencement de l'année 1636. les Iroquois cessèrent de feindre, & parurent en armes au milieu du Pays Huron. Cette irruption ne leur réussit pourtant pas, le peu de François, qui avoient suivi les Missionnaires dans ces quartiers-là, firent si bonne contenance, que l'Ennemi jugea à propos de se retirer. Cette retraite replongea les Hurons dans leur première sécurité, & les Iroquois en profiterent, pour continuer à suivre le plan, qu'ils s'étoient fait d'abord dans cette Guerre. Sur la fin de l'année suivante, un renfort d'Ouvriers Evangeliques arriva à Saint Joseph, & il y en eut assez pour en donner aux Principales Bourgades, & pour en réserver quelques-uns, qui furent destinés à faire des excursions chez les Peuples voisins.

Elles se firent sur-tout du côté du Lac Ni-



1637.

Diverses  
courses des  
Missionnaires.

piſſing ; mais les PP. Garnier & Chatelain , qui en furent chargés , ne retirèrent de leur pénible expédition , que la conſolation d'y avoir beaucoup ſouffert , & d'avoir envoyé pluſieurs Enſans à la ſuite de l'Agneau ſans tache , en leur adminiſtrant le Baptême , lorsqu'ils étoient prêts d'expirer. Parmi les Nations qu'ils viſiterent , leurs Mémoires marquent les *Byſſirimiens*. J'ai fait tout mon poſſible pour découvrir qui étoient ces Sauvages , & où ils étoient établis , & je n'ai pû même ſçavoir à laquelle des deux Langues-Meres , la Huronne & l'Algonquine , ils appartenoient. Il y a bien de l'apparence , que cette Nation , dont il n'eſt plus parlé depuis ce tems-là , fut détruite alors par les Iroquois , comme il eſt arrivé à pluſieurs autres , dont les noms ſont parvenus juſqu'à nous ( a ).

Les Miſſionnaires , ſans ſe rebuter du peu de fruit , qu'ils avoient tiré de ces premieres courses , les continuerent les années ſuivantes , & preſque toujours avec auſſi peu de succès. On les envoyoit , & ils alloient avec joye , sûrs d'avoir au moins le mérite de l'obéiſſance , & ſe flattant qu'elle rendroit à la fin leurs fatigues fructueuſes. Ils ſçavoient d'ailleurs , qu'ils accompliſſoient la promeſſe du Sauveur du Monde , de faire annoncer ſon Evangile par toute la Terre : que leur Miniſtere ſe borner à planter , à arroſer , à cultiver ; que la récolte dépend de Dieu ſeul , & n'entre pour rien dans la récompene promiſe aux Ou-

( a ) On a peut-être mis par erreur , en imprimant la Relation , *Byſſirimiens* pour *Nipſſirimiens* ; car je

trouve qu'on appelle ainſi quelquefois les *Nipſſings* , qui ſont les vrais *Algoûquins*.

vriers, que le Pere de Famille envoye dans  
sa Vigne.

1637.

Mais ce qui retardoit principalement l'œuvre de Dieu dans ces Contrées éloignées, c'est que les Iroquois infestoient tous les chemins, & tenoient toutes les Nations en alarmes. Quelques précautions qu'eût prises le Chevalier de Montmagny, pour leur cacher la foiblesse de sa Colonie, ils en furent bientôt informés, & non-seulement ils n'appréhendoient plus que les François les empêchassent de pousser à bout leurs Ennemis; mais au mois d'Août de cette même année 1637. cinq cent de ces Barbares eurent l'assurance de venir insulter le Gouverneur aux Trois Rivieres, où il étoit, & enleverent à sa barbe, sans qu'il lui fût possible de s'y opposer, trente Hurons, qui descendoient à Quebec chargés de Pellereries.

Les Iroquois  
insultent les  
Trois Rivie-  
res,

L'année 1638. commença, pour les Missionnaires des Hurons, de façon à leur faire esperer une abondante moisson, qui les dédommageroit de la sterilité des années précédentes. Le Pays fut affligé d'une maladie, qui d'une Bourgade se communiqua en peu de tems à toutes les autres, & menaça la Nation d'une mortalité générale. C'étoit une espece de dysenterie, qui en peu de jours conduisoit au tombeau ceux, qui en étoient attaqués: les François n'en furent pas plus exempts que les Sauvages; mais ils guériront tous, ce qui produisit deux bons effets: le premier, que ceux d'entre les Barbares, qui persistoient à croire que tous les accidens, qui leur arrivoient, étoient causés par des maléfices, dont ils soupçonnoient les Missionnaires d'être les

Maladie uni-  
verselle parmi  
les Hurons.

1638.



auteurs, se détromperent, en voyant qu'eux-mêmes n'avoient pas été préservés du mal : le second, que les Sauvages apprirent à se gouverner mieux, qu'ils ne faisoient dans leurs maladies, en observant que les François en guérissent facilement par le moyen du régime qu'ils y gardoient : car autant que ces Peuples sont heureux à guérir les playes & les fractures, autant sont-ils peu habiles à traiter les maladies internes, qui demandent de l'attention & de l'expérience dans le Médecin, de la patience & de la docilité dans le Malade, enfin la charité & la générosité avec laquelle ils virent les Missionnaires se dépouiller de tout ce qui leur restoit de remèdes, & de rafraîchissemens, pour les soulager; & les cures surprenantes qu'ils firent, leur gagnèrent les cœurs de ceux-mêmes, qui jusques-là s'étoient plus hautement déclarés contr'eux.

On s'intéresse  
en France à la  
conversion  
des Sauvages.

Ce n'étoit pas seulement en Canada, qu'on s'intéressoit à la conversion des Infidèles; les Jesuites, dans les Lettres qu'ils écrivoient en France avoient représenté que, s'ils étoient en état de soulager la misère de quantité de Sauvages errants, on en gagneroit beaucoup à JESUS-CHRIST, que pour cela il n'y avoit qu'à rassembler tous ceux, qu'on pourroit résoudre à mener une vie plus sédentaire, afin de les accoutumer peu-à-peu à cultiver la terre, & à se procurer par leur travail & leur industrie, de quoi vivre & se vêtir. Ces représentations avoient produit parmi plusieurs personnes de piété, une sainte émulation de contribuer à une œuvre, où la gloire de Dieu étoit si fort intéressée: des Communautés entières de Paris, & des Provinces, s'imposèrent des Péni-

tences, & firent des Prieres publiques, pour fléchir le Ciel en faveur des Sauvages du Canada.

Tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour, des Princesses du Sang, la Reine même, entrerent dans les vûes des Missionnaires; & sur quelques propositions, que firent ces Religieux d'établir à Quebec des Ursulines, & des Hospitalieres, un grand nombre de Filles de ces deux Instituts, sollicitèrent avec les plus vives instances, pour être préférées, quand on en viendroit à l'exécution d'une Entreprise, si capable d'effrayer les personnes de leur sexe, & si nouvelle pour celles de leur Profession. Mais nul autre ne seconda plus efficacement alors le zèle des Prédicateurs de l'Evangile, que le Commandeur de Sylleri. Ce Seigneur, qui ne s'occupoit de rien plus volontiers, que de ce qui pouvoit procurer la gloire de Dieu, goûta fort le projet, que les Jesuites lui communiquèrent, d'une Peuplade Sauvage, qui ne fût composée que de Chrétiens & de Profelytes, & où ils fussent également à l'abri contre les insultes des Iroquois, par les prompts secours, qu'ils pourroient tirer des François: & contre la famine, par le soin que l'on prendroit de leur faire cultiver la terre.

A cet effet il envoya en 1637. des Ouvriers à Quebec, & il recommanda au P. le Jeune, à qui il les adressa de choisir un lieu avantageux, pour les y placer. Le Superieur les conduisit, aussi-tôt après leur arrivée, à quatre milles de la Ville, sur le bord Septentrional du Fleuve, & ils y travaillerent d'abord à se loger. Ce lieu a toujours porté depuis le

Etablissement  
de Sylleri.



nom de *Sylleri*. Ces préparatifs, dont on n'avoit pas jugé à propos d'apprendre aux Sauvages quel étoit l'objet, firent d'abord naître à quelques Montagnez, la pensée de profiter de ce nouvel Etablissement, & ils s'en ouvrirent au Pere le Jeune, qui les assûra, que de sa part ils ne trouveroient aucune difficulté à obtenir ce qu'ils desiroient; mais il leur ajoûta qu'il ne pouvoit rien décider, sans le consentement du Maître de l'Habitation.

Il sçavoit pourtant bien, quelle étoit l'intention du Commandeur, mais son experience lui faisoit juger cette réserve nécessaire avec les Sauvages, qui se persuadent aisément qu'on leur doit, ou qu'on a quelque intérêt de leur accorder ce qu'on leur donne avec trop de facilité. On a eu plus d'une fois lieu de se repentir d'avoir, par un zèle précipité, tenu une autre conduite avec ces Barbares, faute de les bien connoître. Le consentement de M. de Sylleri arriva l'année suivante, par le retour des Navires de France, & douze Familles Chrétiennes très-nombreuses, prirent possession de l'emplacement, qu'on leur avoit destiné, & s'y logerent. Elles n'y furent pas lontems les seules, & en peu d'années cette Habitation devint une grosse Peuplade, composée de fervents Chrétiens, qui desfricherent un assez grand terrain, & s'accoutûmerent peu à peu à tous les devoirs de la société civile.

Conduite édifian-  
te des Habitan-  
s de Que-  
bec.

Le voisinage de Quebec, & la conduite exemplaire de ses Citoyens, ne servirent pas peu à former les nouveaux Habitans de Sylleri dans la pieté, & à leur inspirer une sorte de Police proportionnée à leur génie. Tous menoient une vie des mieux réglées, & l'on

remarquoit dans le plus grand nombre une ferveur, qui donnoit de la confusion aux anciens Chrétiens, lesquels de leur côté concevoient l'importance de ne se pas laisser vaincre en piété & en régularité par des Sauvages Néophytes. Tout le monde sçait de quelle maniere la plûpart des Colonies se sont formées dans l'Amérique; mais on doit rendre cette justice à celle de la Nouvelle France, que la source de presque toutes les Familles, qui y subsistent encore aujourd'hui, est pure, & n'a aucune de ces taches, que l'opulence a bien de la peine à effacer: c'est que ses premiers Habitans étoient, ou des Ouvriers, qui y ont toujours été occupés à des travaux utiles, ou des Personnes de bonne Famille, qui s'y transporterent, dans la seule vûë d'y vivre plus tranquillement, & d'y conserver plus sûrement leur Religion, qu'on ne pouvoit faire alors dans plusieurs Provinces du Royaume, où les Religioneux étoient fort puissans. Je crains d'aurant moins d'être contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers Colons, presque centenaires, de leurs Enfans, & d'un assez bon nombre de leurs petits-Fils; tous gens plus respectables encore par leur probité, leur candeur, la piété solide, dont ils faisoient profession, que par leurs cheveux blancs, & le souvenir des services, qu'ils avoient rendus à la Colonie.

Ce n'est pas que dans ces premières années, & plus encore dans la suite, on n'y ait vû quelquefois des personnes, que le mauvais état de leurs affaires, ou leur mauvaise conduite, obligeoient de s'exiler de leur Patrie,



& quelques autres, dont on vouloit purger l'Etat & les Familles; mais comme les uns & les autres n'y sont venus, que par petites troupes, & qu'on a eu une très-grande attention à ne les pas laisser ensemble, on a presque toujours eu la consolation de les voir en très-peu de tems, se réformer sur les bons exemples qu'ils avoient devant les yeux, & se faire un devoir de la nécessité, où ils se trouvoient de vivre en véritables Chrétiens, dans un Pays, où tout les portoit au bien, & les éloignoit du mal.

Etablissement  
des Hospita-  
lières & des  
Ursulines.

Deux choses manquoient encore à une Colonie si bien réglée; à sçavoir, une Ecole pour l'instruction des Filles, & un Hôpital pour le soulagement des Malades. Il y avoit déjà quelques années que les Jesuites se donnoient de grands mouvemens pour lui procurer ce double avantage; mais ils portoit encore leurs vûes plus loin. En sollicitant la Fondation d'un Hôpital, ils avoient bien dessein de soulager les Colons, la plupart fort pauvres, & sans ressource dans leurs maladies; mais leur but étoit encore de s'attacher de plus en plus les Sauvages, par les soins qu'on prendroit de leurs Malades, dans une Maison toute consacrée à la charité: & dans le projet de faire venir des Ursulines de France, ils songeoient bien autant à l'éducation des petites Filles Sauvages, qu'à celle des Filles Françaises.

Le premier de ces deux projets fut presque aussi-tôt approuvé, que proposé, & son exécution ne souffrit aucun retardement. Madame la Duchesse d'Aiguillon voulut être la Fondatrice de l'Hôtel-Dieu; & pour avoir des Sujets

propres à une telle entreprise, elle s'adressa aux Religieuses Hospitalieres de Dieppe. Ces saintes Filles acceptèrent avec joye, & avec reconnoissance, une si belle occasion de faire le sacrifice de tout ce qu'elles avoient de plus cher au monde, pour le service des Pauvres malades du Canada. Toutes s'offrirent, toutes demanderent avec larmes d'être admises; mais on n'en choisit que trois, qui se tinrent prêtes à partir par les premiers vaisseaux.

La Fondation des Ursulines souffrit plus de difficultés: la Compagnie du Canada ne s'en mêla point, peut-être parce qu'on ne la jugeoit pas d'une nécessité si pressante; cette affaire avoit déjà été plus d'une fois sur le point d'être consommée, & avoit toujours échoué au moment, qu'on se croyoit assuré du succès. Enfin une jeune Veuve de condition nommée Madame de la Peltrie, fut celle, dont les mesures se trouverent plus justes, & dont le courage fut plus constant. J'ai raconté dans un autre Ouvrage (a), le détail de ce qui se passa de merveilleux à cette occasion, & la maniere, dont l'illustre Fondatrice, après avoir surmonté des obstacles, qui paroissoient invincibles, consacra ses biens & sa personne même à la bonne œuvre, que le Ciel lui avoit inspirée, & qu'il cimentait d'un miracle éclatant.

D'Alençon, où elle demouroit, elle se transporta à Paris, pour y regler les affaires de sa Fondation, puis à Tours, pour y chercher des Religieuses Ursulines. Elle en tira l'illustre MARIE DE L'INCARNATION, la Theresé de la France, pour m'exprimer

(a) La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation.



1639.

comme les plus grands Hommes du dernier siècle, & MARIE DE S. JOSEPH, que la Nouvelle France, qui l'a possédée depuis peu de tems, regarde comme un de ses Anges tutélaires. De-là elle se rendit à Dieppe, où elle avoit donné ordre qu'on lui frettât un Navire: elle y acquit une troisième Ursuline, & le quatrième de Mai 1639. elle s'embarqua avec les Religieuses Hospitalieres, & le P. Barthelemy Vimond, qui alloit succéder au P. le Jeune dans l'emploi de Supérieur Général des Missions, & qui conduisoit une nombreuse recrue d'Ouvriers Apostoliques. Après une longue & périlleuse navigation, cette nombreuse troupe arriva à Quebec le premier jour d'Août.

Réception  
qu'on leur  
fait.

On n'omit rien pour faire comprendre aux Sauvages combien il falloit qu'on eût à cœur leurs intérêts, & le salut de leurs ames, puisque des Femmes mêmes, & de jeunes Filles, élevées dans l'abondance & la délicatesse, sans craindre les périls de la mer, quittoient une vie douce & tranquille, pour venir instruire leurs Enfans, & prendre soin de leurs Malades. Le jour de l'arrivée de tant de Personnes si ardemment désirées fut pour toute la Ville un jour de Fête, tous les travaux cessèrent, & les Boutiques furent fermées. Le Gouverneur reçut ces Heroïnes sur le Rivage, à la tête de ses Troupes, qui étoient sous les armes, & au bruit du canon: après les premiers complimens, il les mena au milieu des acclamations du peuple, à l'Eglise, où le *Te Deum* fut chanté, en actions de grâces.

Leur serveur.

Ces saintes Filles de leur côté, & leur généreuse Conductrice, voulurent dans le premier transport de leur joye, baiser cette Terre, après

laquelle elles avoient si longtems soupiré, qu'elles se promettoient bien d'arroser de leurs sueurs, & qu'elles ne désespéroient pas même de teindre de leur sang. Les François mêlés avec les Sauvages, les Infidèles même confondus avec les Chrétiens, ne se lassoient point, & continuerent plusieurs jours à faire tout retentir de leurs cris d'allégresse, & donnerent mille bénédictions à celui, qui seul peut inspirer tant de force & de courage aux personnes les plus foibles. A la vûe des Cabannes Sauvages, où l'on mena les Religieuses le lendemain de leur arrivée, elles se trouverent saisies d'un nouveau transport de joye : la pauvreté & la mal-propreté, qui y regnoient, ne les rebuterent point, & des objets si capables de ralentir leur zèle, ne le rendirent que plus vif; elles témoignèrent une grande impatience de commencer l'exercice de leurs fonctions.

Madame de la Peltrie, qui n'avoit jamais Courage de désiré d'être riche, & qui s'étoit fait pauvre de Madame de la si bon cœur pour JESUS-CHRIST, ne put Peltrie. s'empêcher de dire, qu'elle eût voulu avoir en sa disposition de quoi attirer toutes les Nations du Canada à la connoissance du vrai Dieu, & elle prit une ferme résolution, qu'elle garda toute sa vie, de ne s'épargner en rien, lorsqu'il s'agiroit de procurer le salut des ames. Son zèle la porta même à cultiver la terre de ses propres mains, pour avoir de quoi soulager les pauvres Néophytes. Elle se dépoüilla en peu de jours de ce qu'elle s'étoit réservé pour son usage, jusqu'à se réduire à manquer du nécessaire, pour vêtir les Enfans, qu'on lui présentoit presque nuds; & toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un tissu d'ac-



tions de la plus héroïque charité : elles ont rendu sa mémoire à jamais respectable à toute la Nouvelle France, où le fruit de sa bonne œuvre se perpetuë au grand avantage de toute cette Colonie.

Premiers travaux des Religieuses.

Après les visites, dont je viens de parler, les Religieuses des deux Instituts s'embrancherent tendrement, & se séparèrent pour s'aller renfermer chacune dans leurs Cloîtres, les Ursulines à Quebec, & les Hospitalières à Sylleri, où le nombre des Sauvages croissoit de jour en jour, & où elles étoient à portée de recevoir les Malades de la Ville & de la Campagne. Rien n'étoit plus petit, ni moins accommodé que ces Monasteres; les Servantes du Seigneur en prirent toute l'incommodité, pour elles, les Malades, ni les Enfans ne s'en ressentirent presque point. Dieu voulut cependant mettre les unes & les autres aux plus rudes épreuves; le Séminaire des Ursulines fut d'abord attaqué de la petite Vérole, & une maladie populaire amena à l'Hôpital beaucoup plus de Malades, qu'il n'y avoit de Lits, ni même d'espace pour en mettre.

Ces contre-tems ne déconcertèrent point les Religieuses; elles fournirent à tout d'une manière, qu'on avoit peine à comprendre, & jamais on ne vit mieux jusqu'où va le pouvoir de la charité. Ce qui surprit davantage tout le monde, c'est que dans un tel accablement, dans un changement si extrême de vie & de climat, avec une nourriture grossière, de si grandes fatigues, & la privation de toutes les commodités, que l'usage a rendu comme nécessaires, ces saintes Filles, sans cesse au milieu des Malades, jouïrent longtemps pour la

plûpart d'une santé parfaite, & se trouverent en état d'ajouter à leurs pénibles travaux, l'étude des Langues Sauvages.

Tant de secours spirituels, venus de France tout à la fois, ne pouvoient manquer de donner une grande activité aux affaires de la Religion : il se fit en effet de grands changemens parmi les Sauvages, & il n'y avoit plus qu'à soutenir ces premières démarches, pour faire entrer dans le sein de l'Eglise la plus grande partie des Nations du Canada. Les dépenses faites à Sylleri, pour y assembler les nouveaux Convertis, & ceux qui vouloient se faire instruire; les deux Etablissmens, dont je viens de parler; toutes les Missions renforcées d'Ouvriers infatigables, & qui ne s'épargnoient point; la piété & la charité des principaux Habitans, qui ne se refusoient à rien pour les seconder, jusqu'à prêter leurs propres Lits, pour y coucher les Malades: c'étoit là une de ces conjonctures précieuses, qu'il importe de saisir, & qui ne reviennent plus, quand on les a laissés échapper, sans en tirer tout l'avantage, qu'on pouvoit s'en promettre.

Il est certain que les esprits étoient en France & en Amerique dans la meilleure disposition du monde pour peupler cette Colonie, & pour établir toutes les branches de Commerce que peut produire un si bon fond; mais la Compagnie des cent Associés demeurait dans une inaction, qui sera toujours incompréhensible; & il arrivoit de-là que les Missions & les Communautés, qui devoient tirer leur principal appui de la Colonie, en étoient presque le seul soutien; cependant le fond qui faisoit

La Compagnie du Canada continué à négliger cette Colonie.



1639.

subsister les Missionnaires & les Religieuses, n'étoit en bonne partie que casuel; on ne devoit pas compter qu'il continuât toujours sur le même pied, & il diminua en effet peu-à-peu.

Continuation de la guerre entre les Hurons & les Iroquois.

1640.

La Guerre recommençoit plus vivement que jamais entre les Iroquois & les Hurons; mais quoique les premiers eussent souvent l'avantage, pour les raisons que j'ai dites; les seconds, qui n'avoient rien perdu de leur ancienne bravoure, ne laissoient point d'avoir quelquefois leur revanche. Un jour que les Missionnaires s'étoient tous réunis dans une Bourgade, pour y conférer de leurs affaires, on y apprit la nouvelle de la défaite d'un Parti considérable d'Iroquois, & on y amena un Prisonnier, qui y fut brûlé, & qui fut assez heureux pour passer de cette espee d'Enfer, au Séjour des Elus, du moins à en juger par les dispositions, dans lesquelles il parut mourir. Comme c'est le premier Adulte de cette Nation, qu'on sçache avoir reçu le Bapême, j'ai cru devoir ici m'étendre un peu sur les principales circonstances de sa mort, je les tire du détail de son supplice, que le P. de Brebeuf; qui en fut le témoin oculaire, en fait dans une de ses Lettres.

Histoire du premier Iroquois Chrétien.

Dès que ce Prisonnier fut arrivé au Village, les Anciens tinrent conseil, pour décider son sort, & la conclusion fut qu'il seroit mis entre les mains d'un vieux Chef, pour remplacer, s'il le vouloit, un de ses Neveux, pris par les Iroquois; ou pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. D'autre part le P. de Brebeuf ne fut pas plutôt instruit de ce qui se passoit, qu'il alla trouver le Prisonnier, résolu de ne le point quitter, qu'il ne l'eût fait entrer dans

la voye du salut : il l'apperçut d'abord au milieu d'une troupe de Guerriers , revêtu d'une robe de Castor toute neuve , ayant au col un collier de porcelaine , & un autre , qui lui ceignoit le front , en forme de diadème. On le faisoit chanter , sans lui donner un moment de relâche , mais on ne le maltraitoit point. Ce qui étonna le plus le Missionnaire , c'est qu'il étoit aussi tranquille , & qu'il avoit le visage aussi serein , que s'il n'eût encore rien souffert , ou qu'il fût assuré de la vie : il avoit néanmoins fort mal passé son tems dans les premiers jours de sa captivité , & il avoit plus à craindre qu'à esperer pour la fuite.

Le P. de Brebeuf fut invité , selon la coutume , à le faire chanter , mais il s'en excusa , & s'étant un peu plus approché de lui il remarqua qu'on lui avoit écrasé une main entre des cailloux , & qu'on lui en avoit arraché un doigt ; qu'il manquoit aussi à l'autre main deux doigts , qu'on lui avoit coupés avec une hache , & que tout l'apareil , qu'on avoit mis à ces playes , consistoit en quelques feuilles d'arbres liées avec des petites bandes d'écorce. Outre cela les jointures de ses bras étoient brûlées , & il y avoit une grande incision à l'un des deux. C'étoit pendant le voyage , qu'on l'avoit mis en cet état , car du moment qu'il étoit entré dans la premiere Bourgade Huronne , il n'avoit reçu que de bons traitemens. Toutes les Cabannes l'avoient régale , & on lui avoit donné une jeune fille , pour lui tenir lieu de Femme ; en un mot , à le voir au milieu de ces Sauvages , on n'eût jamais imaginé que des gens , qui lui faisoient tant d'amitié , dussent être bientôt comme autant de



Démons, acharnés à le tourmenter.

1640.

Le P. de Brebeuf, à qui on laissa toute liberté de traiter avec lui, commença par lui dire, que ne pouvant contribuer en rien au soulagement de ses maux, il vouloit du moins lui apprendre à les souffrir, non pas précisément en Brave, pour acquérir une gloire, qui ne lui seroit d'aucune utilité après la mort, mais par un motif plus solide & plus relevé; & que ce motif étoit l'esperance bien fondée que ses peines seroient suivies d'un bonheur parfait & sans fin. Il lui expliqua ensuite en peu de mots les articles les plus essentiels de la Doctrine Chrétienne, & il le trouva non-seulement docile, mais contre l'ordinaire des Sauvages, fort attentif, & prenant plaisir à ce qu'il lui disoit. Il profita de ces bonnes dispositions, & il crut reconnoître que la Grace operoit puissamment dans le cœur de ce Captif: il acheva de l'instruire, le baptisa, & le nomma *Joseph*.

Il obtint ensuite la permission de le conduire chez lui tous les soirs, & de le garder pendant la nuit. Il auroit bien souhaité quelque chose de plus, mais la destinée du Prisonnier ne dépendoit plus de ceux, de qui il auroit pû obtenir la délivrance. Ses playes le faisoient extrêmement souffrir, parce qu'elles étoient pleines de Vers; il demandoit avec instance, qu'on les arrachât; mais il ne fut pas possible d'en venir à bout, ces Insectes rentrant, dès qu'on se mettoit en devoir de les tirer. Les festins continuoient, & c'étoit toujours en son nom, aussi en faisoit-il tous les honneurs, en chantant jusqu'à extinction de voix. On le promena ensuite de Bour-

gade en Bourgade, & pendant tout le chemin il falloit qu'il chantât. Il n'avoit de repos, que quand le Pere de Brebeuf, ou quelque autre Missionnaire, avoit permission de l'entretenir. Alors, non-seulement on ne les interrompoit point, mais tous les Sauvages s'assembloient autour d'eux, pour écouter le Pere, & plusieurs profiterent de ce qu'ils entendirent.

Enfin on arriva au Village du Chef, à qui le Prisonnier avoit été donné, & qui ne s'étoit point encore expliqué sur ce qu'il en vouloit faire. Joseph parut devant cet Arbitre souverain de son sort, avec la contenance d'un Homme, à qui la vie & la mort sont indifférentes. Il ne fut pas longtems dans l'incertitude de ce qu'il devoit devenir. „ Mon Neveu, lui dit le vieux Capitaine, tu ne sçavois croire la joye, que je ressentis, en apprenant que tu étois à moi. Je m'imaginai d'abord que celui, que j'ai perdu, étoit résuscité, & je résolus de te mettre en sa place. Je t'avois déjà préparé une natte dans ma Cabanne, & ce m'étoit un grand plaisir de penser que j'allois couler tranquillement le reste de mes jours avec toi; mais l'état, où je te vois, me force de changer de résolution. Il est évident qu'avec les douleurs, & les incommodités, que tu souffres, la vie ne te peut plus être qu'à charge, & tu me sçauras sans doute bon gré d'en abréger le cours. Ce sont ceux, qui t'ont mutilé de la sorte, qui te font mourir. Courage donc, mon Neveu, prépare-toi pour soir, fais voir que tu es un Homme, & ne te laisse point abattre par la crainte des tourmens.

Le Prisonnier écoute ce discours, comme



s'il ne l'eût pas regardé ; il répondit d'un ton de voix ferme, *voilà qui va bien*. Alors la Sœur de celui, qu'il devoit remplacer, s'approcha de lui, & comme si elle eût vû son propre frere, elle lui donna à manger, & le servit avec toutes les apparences de la plus sincere & de la plus tendre amitié. Le vieux Chef lui-même le caressa beaucoup ; il lui mettoit sa pipe à la bouche, & le voyant tout couvert de sueur, il l'essuyoit, & lui donnoit toutes les marques possibles d'une affection vraiment paternelle.

Vers le midi le Prisonnier fit son festin d'adieu, aux dépens de son Oncle, & tout le monde étant assemblé, il dit : „ Mes Freres, je vais mourir, divertissez-vous hardiment autour de moi, songez que je suis un Homme, & soyez persuadés que je ne crains ni la mort, ni tout ce que vous pouvez me faire souffrir de maux “. Il chanta ensuite, plusieurs Guerriers chanterent avec lui ; après quoi on servit à manger. On ne fait point d'invitation pour ces repas, chacun a droit de s'y trouver, mais la plûpart n'apportent point leur écuelle, & ne veulent être que spectateurs. Le festin fini, le Patient fut mené au lieu du supplice, qui étoit une Cabanne destinée à cet usage : chaque Village en a une de cette nature, elle porte le nom de *Cabanne de sang*, ou *des Têtes coupées*, & c'est toujours celle d'un Chef de Guerre. Dès qu'un Prisonnier y a mis le pied, il n'est plus au pouvoir de personne de lui faire grace de la vie. Elle n'est pourtant pas toujours le lieu des Executions, on les peut faire par-tout.

Vers les huit heures du soir, on alluma

Onze feux , à une brassé de distance les uns des autres. Tout le monde étoit rangé en haye des deux côtés , les Vieillards derrière sur une espede d'estrade , & les jeunes gens , qui devoient être Acteurs , au premier rang. Dès que le Prisonnier fut entré , un Vieillard s'avança , exhorta la Jeunesse à bien faire , & ajouta que cette action étoit importante , & qu'elle seroit regardée d'ARESKOVY. Cette courte harangue fut reçüe avec applaudissement , ou plutôt avec des hurlemens capables d'effrayer les plus rassurés. Le Captif parut en même tems au milieu de l'Assemblée , entre deux Missionnaires , & les cris redoublèrent à cette vûë. On le fit asséoir sur une natte , & on lui lia les mains.

Il se leva ensuite , & fit le tour de la Cabanne , dansant & chantant sa chanson de mort. Cela fait , il retourna à sa place , & se remit sur sa natte. Alors un Chef de Guerre lui ôta sa robe , & le montrant ainsi nud à l'Assemblée , il dit : „ Un Tel ( nommant un autre Chef ) ôte à ce Captif sa robe , les Habitans de tel Village lui couperont la tête , & la donneront avec un bras à un Tel ( qu'il nomma encore ) , lequel en fera festin. Aussitôt la scene la plus tragique & la plus horrible commença , & le Pere de Brebeuf , qui fut present à tout , en a fait une description , qui fait frémir. Ce Missionnaire obtenoit de tems en tems des Bourreaux qu'on donnoit un peu de relâche au Patient , & en profitoit pour l'exhorter à offrir ses maux à un Dieu , qui sçauroit bien l'en dédommager , & qui lui-même avoit souffert pour nous toutes sortes d'indignités & de tourmens.



Tandis qu'il parloit, on faisoit silence, & chacun l'écoutoit avec beaucoup d'attention. Joseph répondoit à tout, comme s'il n'eût senti aucun mal, & tout le tems que dura son supplice, il ne lui échappa rien, dont ses charitables Instrueteurs pussent le reprendre. Il parloit même quelquefois des affaires de sa Nation, comme s'il eût été au milieu de sa Famille & de ses Amis. On avoit prolongé son supplice, parce que les Vieillards avoient déclaré qu'il étoit de conséquence, que le Soleil Levant le trouvât encore en vie: dès que le jour parut, on le conduisit hors du Village, & on ne le ménagea plus. Enfin, comme on le vit sur le point d'expirer, de peur qu'il ne mourût autrement que par le fer, contre ce qui étoit ordonné dans sa Sentence, on lui coupa un pied, une main & la tête. La distribution s'en fit, selon qu'il avoit été marqué, & le reste du corps fut mis dans la chaudiere.

Situation de  
la Mission  
Huronne.

La Mission Huronne avoit alors de grandes contradictions à essuyer, mais elles étoient entremêlées de succès, qui donnoient de grandes esperances aux Ouvriers Evangéliques. Le détail, qu'ils en font eux-mêmes dans leurs Lettres, a véritablement quelque chose de bien touchant, & ces Lettres sont écrites avec tant de simplicité & de candeur, qu'on ne doit point être surpris, si elles intéressent tant de personnes de piété à la conversion des Infidèles du Canada. On y voit d'un côté des Sauvages attirés par une impression secrète de la Grace, & par la charité de leurs Maîtres en J. C. se présenter en foule au Baptême: un grand nombre de Prisonniers Iroquois entrer, comme celui, dont nous parlions tout

à l'heure, dans la voye du salut, & par la même porte que lui, & faire paroître jusqu'au dernier soupir des sentimens, dont leurs Ennemis mêmes étoient touchés : enfin de ces conversions inespérées, où le doigt de Dieu se rend sensible aux plus incrédules.

D'autre part, on y représente les Prédicateurs de l'Évangile toujours au moment d'être les victimes d'une émeute populaire, excitée par un accident imprévu ; du ressentiment d'un Pere, qui s'est imaginé que la Priere, ou le Bapême a fait mourir son Fils ; du caprice d'un méchant esprit, dont un rêve prétendu, ou un mauvais rapport a échauffé la bile, ou troublé l'imagination. On avoit les mêmes assauts à soutenir parmi les autres Nations, & entre plusieurs exemples, que j'en trouve dans mes Mémoires, j'en ai choisi un, qui caractérise trop bien les Sauvages, pour le passer sous silence.

Le P. Jérôme Lallemand, Frere du P. Charles Lallemand, dont j'ai déjà parlé, étoit en chemin pour se rendre chez les Hurons, & avoit pris sa route par la grande Riviere des Outaouais. Il rencontra des Algonquins, qui avoient dressé leurs Cabannes sur le bord de cette Riviere, & les Hurons, qui le conduisoient, jugerent à propos de s'arrêter quelque tems avec eux. Le Missionnaire prit ce moment pour réciter son Office, & se retira un peu à l'écart. Il avoit à peine commencé, qu'on l'appella ; on le fit entrer dans une Cabanne, & on lui dit de s'asseoir auprès d'un Algonquin, dont l'air sombre & courroucé ajoutoit quelque chose de sinistre à sa mauvaise physiologie.

Aventure singuliere du Pere Lallemand.



1640.

Le Pere n'eut pas plutôt pris place à côté de lui, que ce Barbare le regardant de travers, lui reprocha qu'un François en passant par son Village, s'étoit avisé de saigner un de ses Parens malade, & l'avoit tué. En achevant ces mots, il entre en fureur, saisit une hache d'une main, prend une corde de l'autre, & fait entendre au Missionnaire, qu'il faut qu'il meure, pour appaiser l'esprit de son Parent, & qu'il ne lui laisse que le choix du genre de mort. Le Pere ne pouvoit opposer que des raisons à ce Furieux, mais il n'étoit pas en état de les entendre, il s'étoit même déjà jetté sur le Missionnaire, & faisoit mine de vouloir l'étrangler; mais soit que sa fureur ne fût pas au point, où elle paroïssoit, soit qu'elle ne lui laissât pas assez de présence d'esprit, pour sçavoir ce qu'il faisoit, il avoit engagé dans sa corde le collet de la soutanne du Pere, enforte que quoiqu'il tirât de toute sa force, il ne lui faisoit pas beaucoup de mal.

Après s'être ainsi bien fatigué inutilement, il s'aperçut de sa bêtise, & voulut détacher le collet de la soutanne, mais n'en ayant pu venir à bout, il leva sa hache, comme pour la décharger sur la tête du Missionnaire, qui s'échappa de ses mains. Les Hurons demeu- roient spectateurs tranquilles de cette scene, comme de la chose du monde, qui les inté- ressoit le moins; mais deux François étant accourus au bruit, tomberent rudement sur l'Algonquin, & l'alloient assommer, si le Pere Lallemand ne les en eût empêché, en leur representant les suites, que pourroit avoir la mort cet Homme: il ajouta qu'il valloit mieux avertir sérieusement les Hu-

rons, que le Gouverneur Général s'en prendroit à eux, s'il arrivoit quelque malheur à un Religieux, qu'il leur avoit confié, & ils prirent ce parti.

1640.

Les Hurons tinrent conseil entr'eux, après quoi ils déclarerent à l'Algonquin, que le Pere Lallemand étoit sous leur sauvegarde. Cette déclaration n'eut pas d'abord un grand effet; & comme ceux qui l'avoient faite, s'en tenoient là, sans prêter main-forte aux François, & que l'Algonquin étoit bien accompagné, le Missionnaire fut encore assez lontems en très-grand danger. Enfin les Hurons voyant ce Barbare un peu plus tranquille, ou parce que la lassitude avoit modéré sa fougue, ou parce qu'il n'avoit pas prétendu pousser la chose à l'extrémité, ils lui dirent que s'il vouloit relâcher le Pere, ils couvrieroient le Mort, c'est-à-dire, qu'ils lui feroient quelque présent, pour le consoler de la perte de son Parent. Cette proposition acheva de le calmer; les Hurons lui donnerent quelques Pelleteries, comptant bien, qu'ils n'y perdrieroient rien, & s'embarquerent sur le champ avec le Missionnaire.

Ce ne fut pas la seule avanie, que le P. Lallemand eut à essuyer pendant ce voyage, & il n'y avoit aucun de ses Confreres, à qui il ne fût arrivé quelque chose de semblable; plusieurs mêmes avoient reçu de rudes bastonnades. Rien ne faisoit mieux voir la foiblesse de la Colonie, dont les Sauvages comprenoient tous les jours de plus en plus qu'ils n'avoient pas beaucoup à craindre, ni à espérer: d'autre part, l'extrême desir qu'avoient les Missionnaires de réduire toutes ces Na-

Souffrances  
des Mission-  
naires.



1640.

tions sous le joug de la Foi, leur rendoit ces mauvais traitemens supportables, & leur passion pour les souffrances leur y faisoit même trouver de la consolation : d'autant plus qu'ils étoient souvent les suites du succès de leurs travaux, & de glorieuses marques de leurs victoires.

Leurs occupations.

Rien d'ailleurs n'étoit plus Apostolique, que la vie qu'ils menôient. Tous leurs momens étoient comptés par quelque action héroïque, par des conversions, ou par des souffrances, qu'ils regardoient comme de vrais dédommagemens, lorsque leurs travaux n'avoient pas produit tout le fruit, dont ils s'étoient flattés. Depuis quatre heures du matin, qu'ils se levoient, lorsqu'ils n'étoient point en course, jusqu'à huit, ils demeuroient ordinairement enfermés : c'étoit le tems de la Priere, & le seul, qu'ils eussent de libre pour leurs exercices de piété. A huit heures chacun alloit, où son devoir l'appelloit; les uns visitoient les Malades, les autres suivoient dans les Campagnes ceux, qui travailloient à cultiver la terre; d'autres se transportoient dans les Bourgades voisines, qui étoient destituées de Pasteurs. Ces courses produisoient plusieurs bons effets; car en premier lieu il ne mouroit point, ou il mouroit bien peu d'Enfans sans Baptême: des Adultes mêmes, qui avoient refusé de se faire instruire tandis qu'ils étoient en santé, se rendoient dès qu'ils étoient malades: ils ne pouvoient tenir contre l'industrielle & la constante charité de leurs Medecins. En second lieu ces Barbares s'appriivoisoient de jour en jour avec les Missionnaires; ce commerce adoucissoit leurs

leurs mœurs, & les faisoit insensiblement revenir de leurs préjugés. Rien d'ailleurs n'étoit plus édifiant, que la conduite des nouveaux Chrétiens : plus on avoit eu de peine pour les gagner à JESUS-CHRIST, plus on avoit de consolation de voir les sentimens de leur cœur, où la Grace ne trouvoit plus d'obstacles à ses opérations. Leurs Prières & leurs autres Exercices de piété se faisoient en commun, & aux heures marquées, & il y en avoit peu, qui n'approchassent des Sacremens, au moins tous les huit jours.

Les guérisons fréquentes opérées par la vertu des remèdes, que les Peres leur distribuoient libéralement, concilioient à ces Missionnaires encore plus de crédit; les Jongleurs perdoient beaucoup du leur, & par là quantité de mauvaises coûtumes, de pratiques superstitieuses, & de cérémonies indécentes s'abolissoient. Enfin il restoit toujours un Religieux dans la Maison, pour y tenir une Ecole, pour faire les Prières publiques aux heures réglées dans la Chapelle, & pour recevoir les visites des Sauvages, qui sont extrêmement importuns. Sur le déclin du jour tous se réunissoient pour tenir une espece de Conference, où chacun proposoit ses doutes, communiquoit ses vûes, éclaircissoit les difficultés, qu'il avoit sur la Langue : on s'animoit & on se consolait mutuellement, on prenoit de concert des mesures pour avancer l'œuvre de Dieu, & la journée finissoit par les mêmes exercices, qui l'avoient commencée.

Outre les instructions qui se faisoient régulièrement pour les Néophytes, & pour les Prosélytes dans la Chapelle, il y en avoit de tems



en tems de publiques pour tout le monde. Avant que de les commencer, un des Missionnaires alloit la clochette à la main, à l'exemple de S. François-Xavier, non-seulement par tout le Village, mais encore aux environs, & tâchoit d'engager tous ceux, qu'il rencontroit, à le suivre. Ces instructions se faisoient souvent en forme de Conférences, où chacun avoit la liberté de parler; ce qui parmi les Sauvages n'est jamais sujet à aucune confusion. Rarement on sortoit de ces Assemblées, sans avoir fait quelque conquête. Enfin outre ces Conférences publiques, il s'en tenoit de particulieres, où l'on n'appelloit que les Chefs, & d'autres personnes considerables. C'étoit là qu'on discutoit avec soin certains articles de la Religion, dont on ne jugeoit pas qu'on dût instruire sitôt la Multitude, mais uniquement ceux, qu'on connoissoit plus capables de les comprendre, & dont l'autorité pouvoit servir beaucoup au progrès de l'Evangile.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur les obstacles, qu'on a rencontrés à la conversion des Sauvages du Canada; du moins ceux, qui se sont persuadés que la Foy n'a fait aucun progrès parmi ces Barbares, ne pourront-ils pas m'accuser de les avoir dissimulés; je ne crains point non plus qu'on me soupçonne d'avoir exagéré les fatigues, les souffrances, & la perseverance des Ouvriers Apostoliques, qui ont arrosé de leurs sueurs & de leur sang cette partie du champ, que le Pere de Famille leur avoit confiée. Toute la Nouvelle France rend depuis plus d'un siècle un témoignage si publique à la vie dure & vraiment Apostoli-

que, qu'ils ont menée, & à l'éminente sainteté de plusieurs, qu'on ne seroit point reçu à le révoquer en doute, & qu'il n'est pas possible de le recuser. Ce que je dirai dans la suite des benedictions, que le Ciel répandit sur leurs travaux, est apuyé sur le même témoignage.

Sans vouloir donc mettre en parallele ces Apôtres, avec les premiers Fondateurs de l'Eglise Chrétienne, je crois être en droit de demander sur quel fondement on prétendroit pouvoir douter de la réalité des conversions, dont je ne pourrai me dispenser de parler, sans manquer à ce que la fidélité de l'Histoire exige de moi; des grands exemples de vertu, qu'on a vû pratiquer à un assez grand nombre de Néophytes; & des merveilles, que Dieu a opérées en leur faveur. L'expérience nous apprend que trois sortes de Personnes seront extrêmement en garde sur tous ces articles. Les uns, qui ont connu des Sauvages, en convenant qu'ils ne manquent point d'une sorte d'esprit, s'ôtiennent qu'ils l'ont tout-à-fait bouché sur ce qui ne tombe point sous les sens, ou n'ont aucun rapport à leurs affaires, dont la sphere est fort bornée; d'où ils concluent qu'il n'est pas possible de leur faire assez bien comprendre les grandes vérités de notre Religion, pour en faire même des Chrétiens ordinaires. Les autres, ne faisant attention qu'au naturel dissimulé & volage de ces Barbares, n'imaginent point qu'on puisse venir à bout de les gagner, & de les fixer au point de les établir dans la pratique sincere & constante des vertus Chrétiennes. Les troisièmes se récrient au seul nom de tout ce qui passe les forces & le cours ordinaire de la nature; & si on les voit tous les



jours s'inscrire en faux sur les miracles, qui sont le plus juridiquement attestés, & le plus solennellement approuvés par l'Eglise, avec quelle hauteur ne rejeteront-ils pas ce qu'on leur rapportera en ce genre d'une Chrétienté, composée de Néophytes, dont il auroit fallu, disent-ils, commencer par faire des Hommes, avant que de les rendre adoreurs de JESUS-CHRIST ?

Mais ni les uns, ni les autres ne font pas assez reflexion, 10. que la conversion d'un Infidèle, quel qu'il soit, non plus que celle d'un pécheur, ne peut être l'Ouvrage que de la Grace, devant laquelle les plus grands, comme les moindres obstacles disparaissent. Elle est venue à bout des Juifs, pour qui JESUS-CHRIST crucifié étoit un scandale, & des Gentils, qui traitoient sa Croix de folie. Elle peut tirer des pierres mêmes des Enfans d'Abraham (a); c'est-à-dire, faire germer la Foi la plus vive, & la charité la plus ardente dans les cœurs les plus durs, & dans les esprits les plus grossiers: & portât-on la prévention jusqu'à douter, comme ont fait quelques-uns, que les Américains fussent des Hommes, ne pourroit-on pas leur répondre avec les plus célèbres Docteurs de l'Eglise: *Homines & jumenta salvabis Domine* (b)? Or dès-là que l'opération toute puissante de la Grace a pu faire ces grands changemens, est-il permis d'y mettre des bornes, en disant qu'elle n'a pu élever ces nouveaux Chrétiens à la sainteté la plus éminente, s'ils lui ont été fidèles ?

20. Que les promesses, que le Sauveur du Monde a faites à ses Disciples, soit pour la

(a) Math. 3. 9.

(b) Pr. 35. 7.

conversion des Gentils, soit pour les secours  
 naturels, par le moyen desquels il devoit  
 y concourir avec eux, regardent tous ceux,  
 qui, jusqu'à ce que tout le Troupeau des Elus  
 soit réuni, auront reçu une mission légitime  
 pour travailler à cette réunion. Que, si les  
 miracles, selon S. Augustin, furent nécessai-  
 res au commencement de l'Eglise, ils le sont  
 par le même principe, dans toutes les Eglises  
 naissantes; & que le pouvoir de chasser les  
 Démons, accordé, non-seulement aux pre-  
 miers Prédicateurs de l'Evangile, mais aux  
 Fidèles mêmes, & qui fait une partie du dépôt  
 confié à l'Eglise pour tous les tems, suppose  
 l'Empire des Démons sur tous ceux, qui n'ont  
 point reçu le sacré caractère, que nous im-  
 prime le Sacrement de la régénération.

3<sup>o</sup>. Que de toutes les Nations de l'Univers,  
 il n'en est aucune, pour qui le Royaume des  
 Cieux ne soit ouvert (a) ni à qui les Apôtres  
 n'ayent eue pour eux & pour leurs Successeurs,  
 un ordre exprès d'annoncer l'Evangile: *Docete  
 omnes Gentes* (b); & que d'en vouloir exclure  
 une seule du bienfait de la Rédemption, &  
 des trésors du Ciel, qu'elle renferme, ce seroit  
 contredire toutes les Ecritures, qui s'exprim-  
 ent sur cela de la maniere la plus formelle.

Qu'on dise donc tout ce qu'on voudra pour  
 diminuer la gloire des Apôtres du Nouveau  
 Monde, on ne sçauroit nier qu'ils ne soient  
 compris parmi ceux, à qui Notre-Seigneur a  
 dit: *Allez, instruisez tous les Peuples*. S'ils  
 n'ont pas reçu leur Mission immédiatement  
 de lui, ils l'ont reçue de ceux, qui avoient  
 autorité pour la leur donner; & chargés d'une

(a) Math. 28. 18.

(b) *Ibidem.*



bonne partie de l'Ouvrage, ils ont dû compter sur les mêmes secours, & s'assurer de la même assistance de celui, qui a promis d'être avec ceux, qui seroient envoyés pour prêcher la Loi jusqu'à la consommation des siècles. Je dis plus, l'auguste Ministère, dont ils ont été honorés, doit naturellement former ce préjugé dans notre esprit, qu'ils ont été pour la plupart ce qu'ils ont du être; & tout ce que nous rapporterons de leurs héroïques vertus, de ce qu'ils ont fait & souffert dans l'exercice de ce Ministère, est tellement dans la vraisemblance, qu'on devoit être surpris qu'ils n'eussent pas été tels. Il ne peut y avoir que ceux, qui ont osé avancer, malgré la promesse du Sauveur, que les portes de l'Enfer ont prévalu contre l'Eglise, qui puissent refuser de reconnoître qu'elle a encore, & qu'elle aura jusqu'à la fin des Apôtres, des Martyrs, & des Saints dans tous les états, & dans tous les Pays, où elle étendra son Empire; & que la vertu des miracles ne lui manquera jamais.

Etat de la  
Mission des  
Trois Rivie-  
res.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent regardoit surtout les Missions sédentaires; c'est-à-dire, celle des Hurons & de Sylleri; mais on tâchoit de proceder dans le même esprit, & de suivre les mêmes regles, autant qu'il étoit possible, dans toutes les autres. Aux Trois Rivieres, outre les Algonquins, qui y étoient pour l'ordinaire en assez grand nombre, plusieurs Nations des quartiers les plus reculés vers le Nord, commençoient à se montrer, & prenoient l'habitude d'y passer toute la belle saison. La plus considérable étoit celle des *Attikamegues*, dont la résidence ordinaire étoit aux environs du *Lac de S. Thomas*, qu'on

trouve par les 50 degrés de Latitude Septentrionale, en remontant la Riviere, dont les trois bras ont donné le nom à ce poste. On n'eut pas beaucoup de peine à faire goûter à ces Sauvages les vérités de la Religion Chrétienne : ils étoient naturellement dociles, d'une humeur douce, & ils s'affectionnerent d'abord de telle sorte aux François, que rien n'a jamais pu les en séparer. La Foi fit pourtant parmi eux des progrès assez lents, parce qu'à l'approche de l'hyver ils retournoient chez eux, & que quand ils revenoient l'année suivante, il falloit recommencer à les instruire comme le premier jour.

Il se formoit aussi un petit Troupeau de Fidéles à Tadoussac, lieu plus fréquenté qu'aucun autre depuis lontems par les Montagnez, les Papinachois, les Bersiamites, & la Nation du Porc Epi. Ils arrivoient quelquefois tous ensemble, & le plus souvent les uns après les autres; mais la Traite finie, ils s'en retournoient chez eux, ou plutôt ils se dispersoient dans les Montagnes & dans les Forêts, à l'exception d'un petit nombre, qui passaient l'hyver aux voisinages de Tadoussac, & y donnoient assez d'occupation aux Missionnaires. Quelques-uns de ces Peres suivoient aussi de tems en tems les mêmes Montagnez dans leurs chasses d'hyver, pour laquelle ces Sauvages choisissent toujours des lieux affreux & inhabitables, par la raison, que les bêtes fauves s'y trouvent en plus grand nombre.

L'Isle *Miscou*, & les environs du Golphe de S. Laurent étoient aussi alors un des plus ordinaires rendez-vous des Sauvages, parce que la Pêche y est très-abondante; mais la



1640.

Colonie ne profitoit point de ce commerce, ni de celui des Pelleteries. C'étoit des Marchands de France, qui uniquement attachés au profit présent, qu'ils y faisoient, ne prenoient aucune mesure pour le rendre durable & solide. Le Ministère ne s'en méloit point, non plus que de l'Acadie, qui étoit entre les mains des Particuliers, & ne faisoit aucune attention à l'importance de tous ces postes séparés, qui auroient pu se soutenir mutuellement, si on avoit pris soin de les fortifier, & de les peupler peu à peu.

Les Sauvages, avec lesquels on traitoit aux environs du Golphe, étoient les mêmes, que ceux de l'Acadie, mais on les appelloit en ces quartiers-là plus communément *Gaspétiens* à cause du Cap de Gaspé, où la plupart des Vaisseaux venoient mouïller. Ils étoient fort doux, mais ils demeuroient si peu en place, que malgré les soins des Missionnaires, on ne pouvoit presque parvenir à les instruire des vérités de la Religion. Le P. Charles TURGIS venoit d'être la victime de son zèle, étant mort de fatigues dans l'Isle Miscou, quoique dans l'espace de deux années il n'y eût baptisé qu'un seul Enfant. Les PP. Julien PERRAULT & Martin LIONNES, qui étoient dans son voisinage, n'y travailloient pas plus heureusement, & ne montroient ni moins de courage, ni moins de patience dans l'exercice d'un si infructueux Apostolat.

Enfin par tout, où le commerce attiroit les Sauvages, il s'y trouvoit quelqu'un pour leur annoncer JESUS-CHRIST; mais le peu de séjour, qu'ils faisoient en un même endroit, ne donnoit pas le tems à cette divine semence

de la parole de Dieu de germer dans leur cœur. Ce ne fut qu'après qu'on eut trouvé le secret de les fixer un peu davantage, qu'on reconnut les admirables dispositions, qu'ils avoient pour le Christianisme, & qu'on fut en état d'en profiter, ainsi que nous le verrons dans la suite. Mais je ne crois pas devoir mettre parmi ces heureuses dispositions le culte de la Croix, établi, dit-on, de tems immémorial dans toute cette partie Orientale du Canada.

1640.

M. de S. VALLIER, Evêque de Quebec, dans une Lettre, qu'il publia au retour d'un premier voyage, qu'il fit dans son Diocèse, parle de ce culte, comme d'un fait averé, & dont il n'est pas permis de douter. Il le tenoit d'un Pere Recoller (a), qui s'est donné bien de la peine pour le mettre en crédit; mais qui a eu autant de contradicteurs, que de Lecteurs instruits. D'ailleurs ce Religieux étoit le seul, qui eût avancé ce Paradoxe, aucun de ceux, qui avant lui avoient vécu avec ces Sauvages, & dont plusieurs ont sçu leur Langue, & étudié leurs Traditions, beaucoup mieux qu'il n'avoit pu faire, n'y ayant rien découvert de semblable. Mais voici apparemment ce qui avoit trompé cet Historien.

Du culte de la Croix parmi les Gaspeziens.

Une Lettre du P. Julien Perrault, écrite en 1635. nous apprend que ces Sauvages prenoient plaisir à imiter tout ce qu'ils voyoient faire aux Européens; qu'ayant surtout remarqué qu'ils formoient souvent le Signe de la Croix sur eux, ils en usoient de même; quand ils en rencontroient quelques-uns, qu'ils en

(a) Le Pere Chrétien de Clerq, *Histoire de la Gaspésie.*



traçoient la figure sur differens endroits de leur corps ; mais sans avoir eu d'abord la moindre idée que ce fût une marque de Religion. Cet usage déjà ancien du tems que le P. Chrétien LE CLERQ résidoit parmi les Gaspéniens , & passé peut-être dès-lors en pratique superstitieuse , aura persuadé ce Religieux qu'il l'étoit dans son origine ; il se peut bien faire aussi qu'ayant interrogé sur cela quelques-uns de ces Sauvages , ces Barbares , qui confondent souvent toutes leurs Traditions , lui auront paru ranger celle-ci parmi les plus anciennes.

*Belle action des Hurons.* Cependant la guerre s'échauffoit de plus en plus entre les Iroquois & nos Alliés ; les premiers étant tombés inopinément sur une Nation éloignée , dont je n'ai pu sçavoir le nom , y firent un massacre épouvantable , & contraignirent ceux , qui eurent le bonheur d'échapper , à chercher une retraite ailleurs. Ils la trouverent chez les Hurons , qui n'eurent pas plutôt appris leur disgrâce , qu'ils envoyerent au-devant d'eux avec des rafraichissemens , & les recueillirent avec une affection , qui auroit fait honneur à des Chrétiens. Les Missionnaires , à qui il ne convenoit pas de se laisser vaincre en charité par des Infidèles , coururent de leur côté au secours de ces pauvres Exilés , & ils eurent la consolation d'en voir plusieurs , pour qui leur infortune fut un coup de Prédestination.

*Comment ils en sont récompensés.* Leur joye redoubla , lorsqu'étant retournés aux fonctions de leur Ministère , dont jusques-là ils n'avoient pas retiré à beaucoup près le fruit , qu'ils avoient lieu d'en attendre , ils s'apperçurent que Dieu , touché sans doute de

la générosité des Hurons, comme il le fut autrefois des aumônes du Centenier Corneille, avoit changé leur cœur, & que ceux-mêmes, qui avoient toujours été les plus sourds à leurs exhortations, faisoient les plus grandes instances pour être admis au rang des Profelytes; mais ce ne fut pas la seule récompense, que le Seigneur accorda à ces charitables Sauvages.

Quelque tems après trois-cent Guerriers Hurons & Algonquins s'étant mis en campagne, une petite Troupe d'Aventuriers, qui avoit pris les devans, rencontra cent Iroquois, qui la chargerent, & qui malgré l'inégalité du nombre, ne purent en prendre qu'un seul. Contens néanmoins de ce petit succès, & craignant, s'ils alloient plus loin, d'avoir à faire à trop forte partie, ils songeoient à la retraite, lorsque leur Prisonnier s'avisâ de leur dire que la Troupe, dont lui & ses Camarades avoient été détachés, étoit beaucoup plus foible qu'eux. Sur sa parole ils se déterminèrent à attendre l'Ennemi dans un lieu, où ce même Captif les assûra qu'il devoit passer: toute la précaution qu'ils prirent, fut d'y faire une espece de Retranchement, pour se garantir de la surprise.

Les Hurons & les Algonquins parurent bientôt, & les Iroquois au désespoir de s'être laissés duper, s'en vengerent d'une maniere terrible sur celui, qui les avoit engagés dans ce mauvais pas, & qui s'y étoit bien attendu. La plupart furent ensuite d'avis de chercher à se sauver; mais un Brave levant la voix, s'écria: Mes Freres, si nous avons envie de commettre une telle lâcheté, attendons du moins que le Soleil soit sous l'horizon, afin qu'il ne la

1640.

Défaite d'un  
Parti Iro-  
quois.



1640.

voye pas. Ce peu de mots eut son effet, la résolution fut prise de combattre jusqu'au dernier soupir, & elle fut exécutée avec toute la valeur, que peuvent inspirer le dépit & la crainte de se déshonorer en fuyant devant des Ennemis, si souvent vaincus; mais ils avoient à faire à des Gens, qui ne leur cédoient point en courage, & qui étoient trois contr'un.

Plusieurs pri-  
sonniers font  
baptisés à la  
mort,

Après un combat fort opiniâtre, dix-sept ou dix-huit Iroquois demeurèrent sur la place, le Retranchement fut forcé, & tout ce qui restoit d'Ennemis, fut défarmé & pris. Les Hurons emmenerent dans leurs Villages les Captifs, qui leur étoient échus en partage, & se surpassèrent en cruauté à l'égard de ces Infortunés; mais il semble que Dieu n'avoit permis la disgrâce de ceux-ci, que pour faire éclatter sa miséricorde sur eux. Les Missionnaires, à qui on accorda la liberté de les entretenir tout à leur aise, les trouverent d'une docilité, qui les étonna: ils les instruisirent suffisamment de nos Mysteres, les baptiserent tous, & ces Néophytes soutinrent le supplice affreux, qu'on leur fit endurer, non avec cette insensibilité brutale, & cette fierté feroce, dont ces Barbares font gloire dans ces occasions, mais avec une patience, des sentimens, & un courage, dignes du Christianisme, & que leurs Bourreaux ne purent s'empêcher d'attribuer à la vertu du Baptême.

Cet heureux préjugé avança fort les affaires de la Religion, & autorisa les Fidèles à la professer plus hautement encore, qu'ils n'avoient osé faire; car jusques-là plusieurs n'en avoient pas une liberté entière dans les Cabannes, où ils ne faisoient pas le plus grand nombre.

Quelques-uns mêmes avoient été fort maltraités à ce sujet, & quand un Chrétien tomboit malade, on n'ometoit rien pour l'obliger d'avoir recours aux Jongleurs. Plusieurs se laisserent séduire, & quelques Missionnaires ont cru que plus d'une fois dans ces rencontres les prestiges de ces Charlatans avoient été accompagnés de l'opération visible du Démon.

Cependant les Alliés ne profiterent point de l'avantage, qu'ils avoient remporté, ce qui vint de ce qu'ils n'agirent point de concert. Les Cantons de leur côté, plus animés que jamais par l'échec, qu'ils avoient reçu, se promirent d'en tirer une vengeance éclatante; mais pour ne pas s'attirer en même tems sur les bras trop de forces réunies, ils mirent tout en usage pour faire prendre à ceux-ci de l'ombrage des François. Ils firent partir trois-cent Guerriers, qu'ils divisèrent en plusieurs troupes, & tout ce qui tomba entre leurs mains de Sauvages, fut traité avec l'inhumanité ordinaire à ces Barbares; au contraire quelques François, qui furent pris aux environs des Trois Rivières, ne reçurent aucun mal.

Quelque tems après, plusieurs Partis parurent aux environs du même Fort, y tinrent plusieurs mois en échec toutes les Habitations Françaises; puis, lorsqu'on s'y attendoit le moins, ils offrirent de faire la paix, à condition que nos Alliés n'y seroient pas compris. Cette proposition fut faite à M. de CHAMFLOURS, qui avoit succédé depuis peu au Chevalier de Lisle dans le Gouvernement des Trois Rivières, & ce fut un Prisonnier François, nommé MARGUERIE, qui lui en

1640.

Adresse des  
Iroquois pour  
détacher les  
François des  
Hurons.



1640.

porta la parole. Cet Homme ajouta, que ni lui, ni les Compagnons de sa captivité n'avoient qu'à se louer du traitement, qu'ils avoient reçu des Iroquois, mais qu'il ne croyoit pourtant pas qu'il y eût trop de sûreté à traiter avec eux.

Ils traitent  
de mauvaise  
foy avec les  
premiers.

L'avis étoit sage, mais on n'étoit point en état de faire la guerre; ainsi on crut devoir entrer en négociation, en se tenant néanmoins sur les gardes. Le Chevalier de Montmagny, que M. de Champflours avoit averti de ce qui se passoit, monta jusqu'aux Trois Rivieres dans une Barque bien armée, & envoya de-là aux Iroquois le Sieur NICOLET, & le P. RAGUENEAU, pour leur redemander les Prisonniers François, qu'ils retenoient, & sçavoir leurs dispositions touchant la paix. Ces Députés furent bien reçus; on les fit asseoir en qualité de Médiateurs sur un Bouclier; on leur amena ensuite les Captifs liés, mais legerement, & aussi-tôt un Chef de guerre fit une Harangue fort étudiée, dans laquelle il s'efforça de persuader que sa Nation n'avoit rien tant à cœur, que de vivre en bonne intelligence avec les François.

Au milieu de son discours il s'approcha des Prisonniers, les délia, & jeta leurs liens par-dessus la Palissade, en disant: « Que la Riviere les emporte si loin, qu'il n'en soit plus parlé. » Il présenta en même tems un Colier aux deux Députés & les pria de le recevoir comme un gage de la liberté, qu'il rendoit aux Enfants d'Ononthio (a). Puis prenant deux pac-

(a) Ononthio en Lan- | avoit dit que se nommoit  
gue Huronne & Iroquoise | M. de Montmagny. Depuis  
veut dire grande Montagne, | ce tems-là ces Sauvages,  
& c'est ainsi qu'on leur | & à leur exemple tous les

quets de Castors, il les mit au pied des Cap-  
tifs, & ajouta qu'il n'étoit pas raisonnable  
de les renvoyer tout nuds, & qu'il leur don-  
noit de quoi se faire des robes. Il reprit en-  
suite son discours, & dit que tous les Can-  
tons Iroquois desiroient ardemment une paix  
durable avec les François, & qu'ils supplioient  
en leur nom Ononchio de cacher sous ses ha-  
bits les haches des Algonquins & des Hurons,  
tandis qu'on négocieroit cette paix, assurant  
que de leur part il ne seroit fait aucune hostilité.

Il parloit encore, quand deux Canots d'Al-  
gonquins ayant paru à la vûe de l'endroit,  
où se tenoit le Conseil, les Iroquois leur  
donnerent la chasse. Les Algonquins, qui  
ne voyoient nulle apparence de résister à tant  
de monde, prirent le parti de se jeter dans  
l'eau, & de s'enfuir à la nage, abandonnant  
leurs Canots, qui furent pillés sous les yeux  
du Gouverneur Général. Un procédé si in-  
digne montra le peu de fonds, qu'il y avoit  
à faire sur la parole de ces Barbares, & la né-  
gociation fut rompuë sur le champ. Les Iro-  
quois n'ayant plus de voiles pour cacher leur  
perfidie, leverent entierement le masque, &  
parlerent avec beaucoup d'insolence. Le Che-  
valier de Montmagny vouloit en tirer raison,  
mais ils lui échaperent au moment, qu'il  
croyoit les tenir, & pour surcroît de chagrin  
il apprit presque en même tems que quantité  
de Canots Hurons, qui descendoient à Que-  
bec chargés de Pelleteries, étoient tombés  
entre leurs mains.

autres ont appellé *Ononchio* | donnent au Roy celui de  
le Gouverneur Général de *Grand Ononchio*.  
la Nouvelle France. Ils |



1640.

Situation du  
Gouverneur  
Général.

C'étoit sans doute une situation bien triste pour un Homme en place, que celle, où se trouvoit ce Général, exposé tous les jours à recevoir de pareils affronts, faute d'avoir assez de Troupes pour tenir seulement en équilibre la balance entre deux Partis de Sauvages, qui tous ensemble n'auroient pas pu tenir en campagne contre quatre ou cinq mille François. Mais la Compagnie des cent Associés ne revenoit point de son assoupissement, & la Colonie Françoisé diminuoit de jour en jour en nombre & en force, au lieu d'augmenter. Une entreprise, qui se fit alors pour peupler & fortifier l'Isle de Montreal, consola un peu M. de Montmagni, & le flatta même pendant quelque tems de l'esperance que les Iroquois n'oseroient plus le venir braver, comme ils venoient de faire presque sous son Canon.

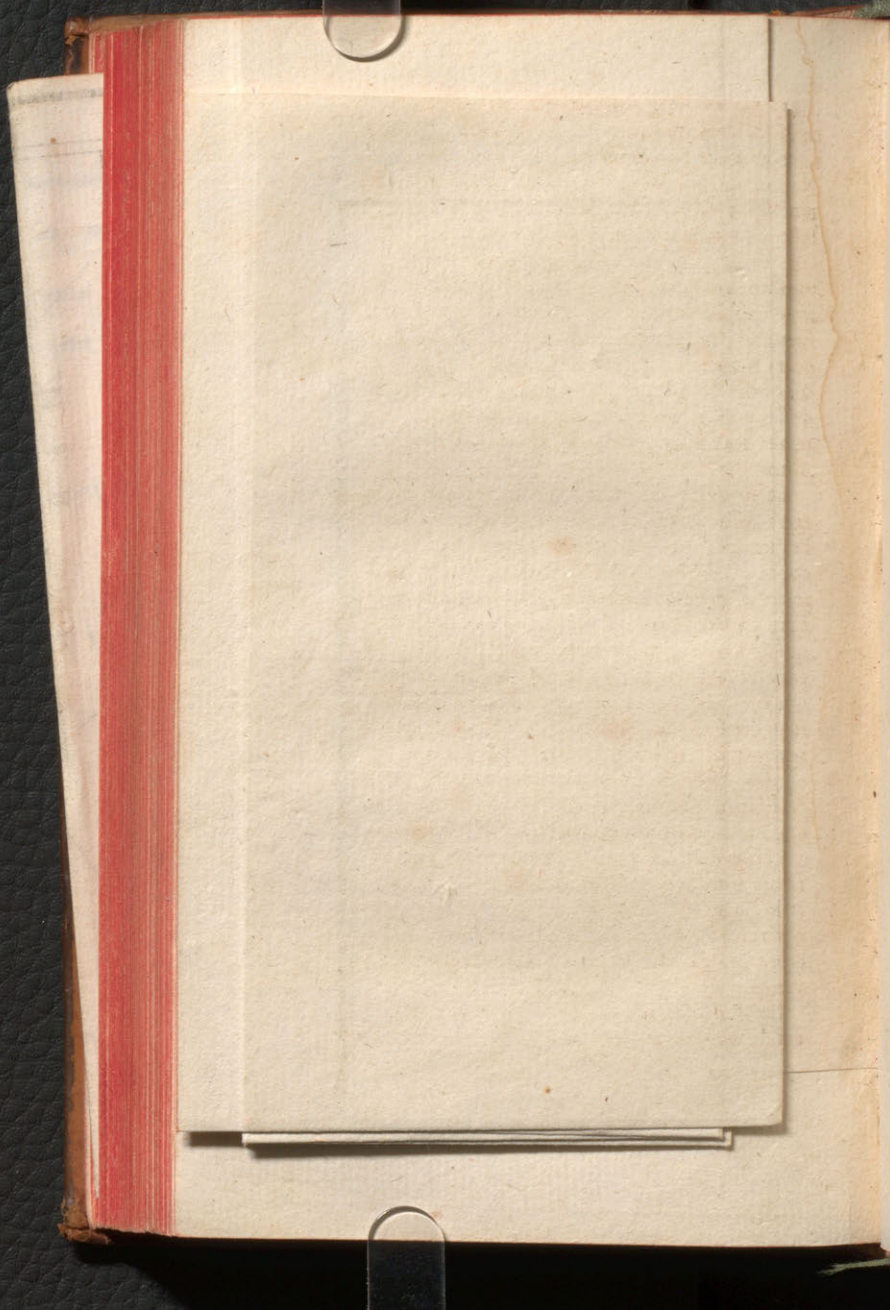
Projet d'un  
Etablissement  
à Montréal.

Les premiers Missionnaires avoient d'abord compris l'importance d'occuper l'Isle de Montreal; mais la Compagnie du Canada n'étoit point entré dans leurs vûës. Il fallut que ce fussent encore des Particuliers, qui se chargeassent d'exécuter un dessein si avantageux à la Nouvelle France, & que la guerre des Iroquois rendoit même nécessaire. Quelques personnes puissantes, & plus recommandables encore par leur pieté, & par leur zèle pour la Religion, formerent donc une Société, qui se proposa de faire en grand à Montreal, ce qu'on avoit fait en petit à Sylleri. Il devoit y avoir dans cette Isle une Bourgade Françoisé, bien fortifiée, & à l'abry de toute insulte. Les Pauvres y devoient être reçus, & mis en état de subsister de leur

triste  
ou se  
urs à  
voir  
t en  
is de  
t pas  
cinq  
s cent  
pisse-  
oit de  
u lieu  
alors  
real,  
flana  
rance  
venir  
eloque

abord  
Mon-  
n'coir  
que ce  
char-  
ageux  
re des  
elques  
anda-  
r zèle  
e So-  
and à  
à Syl-  
e une  
l'abry  
nt être  
le leur





travail. On projetta de faire occuper tout le reste de l'Isle par des Sauvages, de quelque Nation qu'ils fussent, pourvû qu'ils fissent profession du Christianisme, ou qu'ils voulussent se faire instruire de nos Mysteres, & l'on étoit d'autant plus persuadé qu'ils y viendroient en grand nombre, qu'oultre un asyle assuré contre les poursuites de leurs Ennemis, ils pouvoient se promettre des secours toujours prompts dans leurs maladies, & contre la disette. On se proposoit même de les policer avec le tems, & de les accoutumer à ne plus vivre que du travail de leurs mains.

1640.

Le nombre de ceux, qui entroient dans cette Association, fut de trente-cinq : c'étoit

Il s'exécute en partie.

beaucoup trop pour qu'elle agit lon-tems de concert ; néanmoins elle commença de maniere à donner lieu d'en bien augurer. Dès cette année 1640. en vertu de la concession, que le Roy lui fit de l'Isle, elle en fit prendre possession à la fin d'une Messe solennelle, qui fut célébrée sous une Tente. L'année suivante Paul de CHOMEDEY, Sieur de MAISONNEUVE, Gentilhomme Champenois, & un des Associés, y mena plusieurs Familles de France. Il arriva à Québec avec une Fille de condition, nommée Mademoiselle MANSE, qui étoit destinée pour avoir soin des Personnes de son sexe; le Chevalier de Montmagny, & le Supérieur Général des Jesuites les conduisirent à Montreal, & le quinziesme d'Octobre M. de Maisonneuve fut déclaré Gouverneur de l'Isle.

1641-42.

Le dix-septiesme de May suivant, le lieu destiné à l'Habitation Françoisse fut beni par



1641-42.

le même Supérieur, qui y célébra les saints Myfteres, dédia à la Mere de Dieu une petite Chapelle, qu'on avoit bâtie, & il y laiffa le *S. Sacrement*. Cette Cérémonie avoit été précédée d'une autre, trois mois auparavant, c'est-à-dire, vers la fin de Fevrier : tous les Affociés s'étant rendus un Jeudi matin à Notre-Dame de Paris, ceux, qui étoient Prêtres, y dirent la Messe, les autres communierent à l'Autel de la Vierge, & tous supplierent la Reine des Anges de prendre l'Isle de Montreal sous sa protection. Enfin le 15. d'Août, la Fête de l'Assomption de la Mere de Dieu fut solemnifée dans cette Isle avec un concours extraordinaire de François & de Sauvages. On ne négligea rien dans cette occasion pour intéresser le Ciel en faveur d'un Etablissement si utile, & pour donner aux Infidèles une haute idée de la Religion Chrétienne,

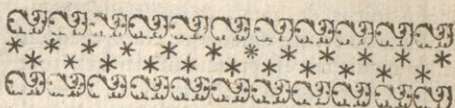
Tradition sur les anciens Habitans de cette Isle. Sur le soir du même jour M. de Maisonneuve voulut visiter la Montagne, qui a donné le nom à l'Isle, & deux vieux Sauvages, qui l'y accompagnerent, l'ayant fait monter jusqu'à la cime, lui dirent qu'ils étoient de la Nation, qui avoit autrefois habité ce Pays. » Nous étions, ajoûterent-ils, en très-grand nombre, & toutes les Collines, que tu vois au Midi & à l'Orient, étoient peuplées. Les Hurons en ont chassé nos Ancêtres, dont une partie s'est réfugiée chez les Abénaquis, d'autres se sont retirés dans les Cantons Iroquois, quelques-uns sont demeurés avec nos Vainqueurs. » Le Gouverneur les pria d'avertir leurs Freres de se réunir dans leurs anciennes possessions, qu'ils n'y

manqueroient de rien, & qu'ils y seroient en assurance contre quiconque entreprendroit de les inquieter. Ils promirent de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour cela ; mais ils ne purent apparemment venir à bout de rassembler les débris de cette Nation dispersée, laquelle pouvoit bien être celle de l'Iroquet, dont j'ai parlé dans mon Journal.

1641-42.







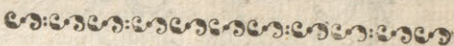
# HISTOIRE

E T

DESCRIPTION GENERALE

D É L A

NOUVELLE FRANCE.



LIVRE SIXIE' ME.

1642.



L'ASSURANCE, qu'avoient eüe les Iroquois de paroître en armes à la vüe des Trois Rievies, & l'audace, avec laquelle ils avoient insulté le Chevalier de Montmagny, donnoient beaucoup à penser à ce Général. Il crut avec raison qu'il ne devoit rien négliger pour se precautionner contre la surprise, & pour se mettre en état de soutenir les efforts d'une Nation, qui ne ménageoit plus rien, & qui paroissoit déterminée à employer également la ruse & la force, pour donner la Loi à tout le Pays: d'autant plus que si les Hollandois de la Nouvelle Belgique ne se déclaroient pas encore ouvertement en sa faveur, il n'y avoit

pas à douter qu'ils ne lui fournissent des secours de plus d'une façon. 1642.

La résolution fut donc prise de bâtir un Fort de Richelieu à l'entrée de la Rivière (a), qui portoit alors leur nom, parce que c'étoit le chemin, qu'ils prenoient ordinairement pour descendre dans la Colonie. Il fut achevé en peu de tems, quoique pussent faire pour s'y opposer sept-cent Iroquois, qui vinrent fondre sur les Travailleurs, lorsqu'on y pensoit le moins; mais qui furent repoussés avec perte. On donna à ce Fort le nom de *Richelieu*, qu'on faisoit déjà porter à la Rivière, & on y mit une assez bonne Garnison. Si la Compagnie du Canada eût voulu faire une pareille dépense pour le Pays des Hurons, on auroit épargné bien des maux à ces Sauvages, & par conséquent à toute la Colonie, sur laquelle retomba bientôt le contrecoup des malheurs, qui accablèrent cette Nation les années suivantes.

L'occasion étoit d'autant plus favorable pour opposer de ce côté-là une forte barrière aux Iroquois, que toutes les Bourgades Huronnes étoient en mouvement pour embrasser le Christianisme; & ce qui en étoit une suite nécessaire, pour s'attacher à nous de plus en plus. *AHASISTARI*, Capitaine des plus estimés dans cette Nation, fut celui, dont le Ciel se servit particulièrement pour operer un changement, qui parut miraculeux aux Missionnaires, en ce que ceux, qu'ils avoient trouvé jusques-là les plus rebelles à la Grace, témoignèrent alors plus

(a) Il ne faut pas oublier que c'est celle, qu'on appelle aujourd'hui la Rivière de Sorel.



1642.

d'ardeur pour être instruits & baptisés. On racontoit des choses étonnantes de ce Capitaine ; & dans la vérité c'étoit un très-brave Homme , mais auquel des actions d'une valeur peu ordinaire avoient peut-être donné lieu d'en attribuer de plus brillantes encore. Ce qui est certain , c'est que son mérite seul , & le crédit , où il étoit dans toute la Nation , faisoient concevoir depuis longtems aux Prédicateurs de l'Évangile un grand desir de le gagner à JÉSUS-CHRIST.

Histoire d'un  
fameux Cap-  
taine de cette  
Nation.

Il n'y avoit pas beaucoup d'apparence qu'ils y réussissent , parce que ce Sauvage étoit extrêmement attaché à ses superstitions ; mais la difficulté de ces grandes conversions est souvent ce qui rassure les Hommes Apostoliques , instruits que la Grace , qui est toute-puissante , se plaît souvent à triompher de ceux , qui résistent le plus à ses inspirations. Ils ne se rebuterent donc point , & il continuèrent de rendre de fréquentes visites au Capitaine Huron , quoiqu'il les reçût toujours fort mal. Il s'humanisa pourtant à la fin , il s'accoutuma même à les voir d'assez bon œil ; insensiblement ils le trouverent moins éloigné du Royaume de Dieu , & il en vint jusqu'à prendre goût à leurs discours sur la Religion.

Il s'appliquèrent alors plus que jamais à l'instruire ; il les écouta avec attention , il leur proposa ses doutes , & quand on les eut tous éclaircis , il témoigna qu'il se rendoit. Il demanda le Baptême ; mais les Peres ne crurent pas devoir sur une première demande admettre dans le sein de l'Église un Profélyte de ce caractère ; ils jugerent à pro-

pos de lui faire assez longtems desirer cette grace. Un jour qu'il la sollicitoit fortement dans une de ces Conférences publiques, dont j'ai parlé, le Pere, qui y présidoit, le pria d'instruire l'Assemblée de ce qui lui avoit fait naître la premiere pensée de se faire Chrétien : & il répondit en ces termes, que j'ai tirés fidèlement de la Lettre du Missionnaire même.

1642.

» Cette pensée m'a occupé avant même que vous vinsiez dans ce Pays. J'ai souvent couru de grands risques, & en plusieurs rencontres j'ai eu le bonheur d'échaper, lorsque tous ceux, qui m'accompagnoient, périssoient à mes côtés. Je me disois alors à moi-même, il faut que quelque puissant Génie prenne un soin tout particulier de mes jours, & je n'ai jamais pu me tirer de l'esprit que ce Génie ne fût infiniment supérieur à ceux, qui sont honorés parmi nous. Je n'ai pu m'empêcher aussi de regarder comme des sottises tout ce qu'on nous debite au sujet des songes, & à peine ai-je entendu parler de JESUS, que j'ai senti comme une assurance, qu'il étoit le Protecteur, à qui j'avois été si souvent redevable de la liberté & de la vie. Quelque entêté, que j'aie paru depuis de nos Pratiques & de nos Traditions, je me sentoient néanmoins intérieurement porté à n'adorer que lui, & si j'ai tant différé à suivre ce mouvement de mon cœur, c'est que je voulois m'instruire, avant que de me déclarer. Lors même que je paroissais moins disposé à vous écouter, je ne faisais aucune entreprise, sans me recommander à JESUS, & je mettois en lui toute

Sa vocation au  
Christianisme.



1642.

ma confiance. Depuis lontems je m'adresse à  
 lui tous les matins, je lui attribué tous mes  
 succès, & je vous demande en son nom le  
 Baptême, afin qu'il ait pitié de moi après  
 ma mort.

Son Baptême  
 & sa ferveur.

Les Peres ne crurent pas devoir attendre  
 plus lontems à satisfaire un Homme si bien  
 préparé; il fut baptisé le même jour & nom-  
 mé EUSTACHE. Peu de tems après il leva  
 un grand Parti de guerre, dans lequel il ne  
 voulut recevoir que des Chrétiens. Sa Trou-  
 pe étant prête à partir, il la mena chez le  
 Missionnaire de sa Bourgade, en presence  
 duquel il leur parla en ces termes:

„ Mes Freres, nous servons tous un même  
 „ Maître, ne soyons donc plus qu'un cœur &  
 „ qu'un esprit. Nous devons éviter avec soin  
 „ tout commerce avec les Infidèles, & il faut  
 „ que tous ceux de nos Freres, qui sont  
 „ dans le besoin & dans l'affliction, trouvent  
 „ auprès de nous de la consolation, & du sou-  
 „ lagement. Cachons avec soin les fautes des  
 „ Chrétiens aux yeux des Infidèles, & qu'en  
 „ toute rencontre on reconnoisse que la Re-  
 „ ligion nous unit plus étroitement, que ne  
 „ sçauroient jamais faire les liaisons de sang  
 „ & de l'intérêt. Quant à ceux de nos Proches,  
 „ qui ne professent pas la même Religion que  
 „ nous, il est bon qu'ils sçachent que la mort  
 „ nous séparera d'avec eux pour toujours, &  
 „ que nos cendres ne doivent pas même être  
 „ mêlées avec les leurs. Publions en tout lieu,  
 „ mais par nos exemples encore plus que par  
 „ nos paroles, la sainteté & l'excellence de la  
 „ Foi en J E S U S, & tâchons de la faire em-  
 „ brasser, s'il est possible, à tout le monde

Si les Sauvages du Canada ne parloient ainsi que dans les Relations des Missionnaires, j'avois que j'aurois tenu ces discours pour fort suspects, quelque vénération, que j'aye pour ceux, qui les rapportent, & quoiqu'il regne dans leur Mémoire un air de sincérité, qui prévient beaucoup en leur faveur; mais outre que l'expérience de tous les siècles a dû nous convaincre que le bon sens, l'éloquence naturelle, & la noblesse des sentimens se trouvent par tout, où il y a des Hommes, & ne dépendent pas toujours de l'éducation; je ne crains point que ceux, qui ont vû de près ces Barbares, m'accusent de leur avoir supposé une élévation, un pathétique, & une énergie, qu'ils n'ont point. Les Grecs eux-mêmes n'ont-ils pas avoué qu'il y avoit plus de noblesse dans la simplicité du discours des Barbares, que dans les Harangues étudiées d'Athènes? (a) D'ailleurs il n'y a point de doute que l'Esprit Saint n'inspirât ce Néophyte.

1642.

Reflexions  
sur les Haran-  
gues des Sau-  
vages.

A peu près dans le même tems quelques Jésuites reçurent une Députation de la part des *Sauteurs*, qui les invitoient à se transporter chez eux. Ces Sauvages occupoient alors les environs d'un Rapide, qui se trouve au milieu du Canal, par où le Lac supérieur se décharge dans le Lac Huron. Ce Rapide a depuis été nommé *le Sauli Sainte Marie*, & c'est de-là que nous avons donné à ces Sauvages, qui sont une Nation Algonquine, & dont le nom est très-difficile à prononcer, (b) celui de *Sauteurs*. Les Missionnaires ne

Excursion  
chez les Saul-  
teurs.

(a) Strabon, L. VII. pag. 301.

(b) ПАУОРИГОУЕИУНАК.



1642.

furent point fâchés de cette occasion, qui se présentoit de connoître les Pays situés au-delà du Lac Huron, qu'aucun d'eux n'avoit encore traversé : Les PP. Isaac JOGUES, & Charles RAIMBAUT furent détachés pour accompagner les Députés des Saulteurs, & leur voyage eut tout le succès qu'ils en pouvoient raisonnablement attendre. Ils furent bien reçus de ces Sauvages, qui leur parurent de très-bonnes gens; mais ayant été rappelés, lorsqu'ils commençoient à les instruire, la semence de la divine parole n'eut pas le loisir de fructifier, & cette Nation ne s'étant pas trouvée dans les mêmes dispositions, lorsque quelques années après on retourna chez eux, ces heureux commencemens n'eurent pas de suite; de sorte que les Saulteurs n'ont eu jusqu'à présent que fort peu de Chrétiens.

Les Hollandois fournissent des armes & des munitions aux Iroquois.

Cependant les Iroquois, assurés d'être soutenus des Hollandois de Manhatte, qui leur fournissoient déjà des armes & des munitions, & à qui ils vendoient les Pelleteries, qu'ils enlevoient à nos Alliés, continuoient leurs courses & leurs brigandages. Les Rivières & les Lacs étoient infestés de leurs Partis, & le Commerce ne pouvoit plus se faire sans de grands risques. Le Chevalier de Montmagny en fit ses plaintes au Gouverneur de la Nouvelle Belgique, lequel se contenta de lui faire une réponse honnête, mais fort vague, & ne changea rien à sa conduite; on le soupçonna même, ou du moins ceux, qui étoient sous ses ordres, d'animer les Iroquois contre nous, quoiqu'on fût convenu que les Alliés des deux Nations ne feroient aucune hostilité sur les deux Colonies, & que

les François eussent été très-fidèles à garder la convention.

1642.

Il est vrai que nos Sauvages n'étoient ni en état, ni en humeur d'inquiéter les Hollandois; bien loin de chercher à se faire de nouveaux Ennemis, à peine songeoient-ils à se défendre des Iroquois. Les Hurons surtout soit par indolence, soit par la crainte d'irriter un Ennemi, qui avoit pris sur eux une superiorité, qu'ils ne pouvoient plus se dissimuler; soit enfin qu'ils ne fussent pas encore persuadés que les Iroquois en vouloient à toute la Nation, laissoient désoler leurs Frontieres, sans prendre aucune mesure pour éteindre un incendie, qui les environnoit de toutes parts. Ces pertes néanmoins, sur lesquelles ils demeuroident si tranquilles, les affoiblirent à la fin de telle sorte, que la terreur se répandit dans toutes les Bourgades, & que quand l'Ennemi ne jugea plus à propos de couvrir d'aucun prétexte son véritable dessein, il trouva, comme il l'avoit bien prévu, un Peuple effrayé, & presque incapable de faire la moindre résistance. Il arriva de là qu'à peine l'Eglise Huronne, cultivée avec tant de fatigues, commençoit à produire des fruits de salut, que les Pasteurs furent frappés, & le Troupeau, non-seulement dispersé, mais même presque entièrement détruit.

Indolence  
des Hurons.

Le Pere Jogues, dont nous parlions il n'y a pas longtemps, fut le premier, sur qui l'orage tomba. A son retour du Sault Sainte Marie, il avoit reçu ordre de descendre à Quebec pour une affaire, qui ne souffroit point de retardement, & il n'ignoroit pas à quels périls ce

Plusieurs sont  
surpris par les  
Iroquois.



1642.

voyage l'exposoit : il obéit néanmoins sans répliquer, il s'embarqua le treizième de Juin 1642. arriva sans aucune mauvaise rencontre à la Capitale, & le premier jour du mois d'Août il en repartit avec un convoi de treize Canots bien armés, & conduits par de braves gens.

La force de cette Escorte fut apparemment ce qui causa son malheur, par l'excessive confiance, qu'elle inspira à ceux, qui la composoient. On a sçu même depuis, par les Lettres du P. Jogues, que les Chefs de cette Troupe, où il n'y avoit guères que des Chrétiens, ou des Profelytes, songeoient bien moins à se précautionner contre les surprises de l'Ennemi, qu'à exhorter leurs gens à souffrir pour JESUS-CHRIST, & que la plupart faisoient paroître sur cela des sentimens, qui lui donnoient de la confusion; la merveille est qu'ils se soutinrent jusqu'à la mort dans des dispositions si héroïques. Il n'est pas étonnant que celui, qui sçait tirer le bien du crime même, permette quelquefois, pour l'intérêt de sa gloire, qu'on s'écarte des loix de la prudence.

Quoiqu'il en soit, les Hurons n'étoient guères qu'à quinze ou seize lieues de Quebec, lorsque le lendemain de leur départ, à la pointe du jour, comme ils se dispoient à s'embarquer, ils apperçurent des traces des Iroquois sur les bords du Fleuve; mais ils méprisèrent un Ennemi, auquel ils se croyoient fort supérieurs en nombre, & que, par cette raison, ils ne crurent pas assez hardis pour les attaquer: ils poursuivirent leur chemin, sans prendre aucune précaution contre la surprise: aussi furent-ils les duppes d'une sécurité si peu par-

donnable. Les Iroquois étoient au nombre de soixante & dix : une partie s'étoit mise en embuscade derriere des buissons, qui couvroient une pointe, qu'il falloit que les Voyageurs rangeassent de fort près ; l'autre avoit traversé le Fleuve, & s'étoit cachée dans les Bois.

1642.

Dès que les Hurons furent à portée des Premiers, une décharge de fusils, faite avec beaucoup d'ordre, en blessâ plusieurs, & perça tous les Canots. Dans le desordre, où une attaque si brusque & si imprévue, mit les Chrétiens, quelques-uns des plus alertes sauterent promptement à terre, & furent assez heureux pour se sauver ; les plus braves, soutenus par trois ou quatre François, qui accompagnoient le Pere Jogues, se deffendirent assez bien pendant quelque tems dans leurs Canots ; mais comme l'eau y entroit, & qu'il ne restoit plus aucune voye de salut, ils furent enfin obligés de se rendre, à la réserve d'un petit nombre, qui échapperent encore dans la confusion, où leur résistance avoit mis les Iroquois : les autres furent saisis & liés.

La plupart sont pris.

Il n'avoit tenu qu'au P. Jogues de suivre les Premiers, qui avoient pris la fuite, ils firent même tout ce qu'ils purent pour l'y engager ; mais le Serviteur de Dieu aussi tranquille parmi ce tumulte, que s'il eût été en pleine liberté, baptisoit un Cathécumene, & le disposoit à tout événement ; il répondit à ceux, qui le pressoient de se mettre en sûreté, qu'ils faisoient sagement de se sauver, mais que pour lui il ne lui convenoit point d'abandonner ses Enfans, lorsqu'ils avoient le plus de besoin de son assistance. Une charité, que le

Le P. Jogues se constitua Prisonnier.



1642.

devoir exige, ne satisfait pas pleinement un cœur Apostolique; le combat fini, & tous les Hurons étant pris ou sauvés, le P. Jogues avoit rempli toute l'étendue de son Ministère; mais il soupiroit après le Martyre; il crut que les services, qu'il pouvoit rendre aux Prisonniers, en les consolant & les exhortant à la mort, étoit pour lui un sujet assez légitime de s'y exposer, & il ne voulut pas en manquer l'occasion.

Un François  
fait la même  
chose.

Il s'avança donc vers les Iroquois, qui paroissant ne faire aucune attention à lui, ne songeoient plus qu'à s'embarquer avec leur proye, & se fit le Prisonnier du Premier, qu'il rencontra, en disant, qu'il ne vouloit point être séparé de ses chers Enfans, dont il ne prévoyoit que trop quel seroit le funeste sort. Un François, nommé Guillaume COUTURE, avec qui le saint Homme étoit venu du Pays des Hurons, avoit pris la fuite des premiers; mais il ne se vit pas plutôt hors du péril, que la honte le prit d'avoir abandonné le P. Jogues, & sans faire réflexion, qu'il ne pouvoit plus lui être bon à rien entre les mains des Iroquois, il fit pour se remettre dans le danger, la même diligence, qu'il venoit de faire pour l'éviter.

Le P. Jogues fut fort chagrin de le revoir, & lui reprocha doucement l'imprudence d'une démarche, qui ne pouvoit être d'aucune utilité à personne; mais la faute étoit faite, Couture avoit été saisi, dès qu'il avoit paru, & lié avec les autres Captifs. D'ailleurs quelques Iroquois des plus lestes s'étoient mis aux trouffes des Fuyards, & en ramenerent plusieurs. A mesure qu'ils arrivoient, les soupirs du Pere

Jogues redoubloient, & dans une Lettre, qu'il écrivit en France à son Provincial, aussitôt après son arrivée chez les Iroquois, il assure qu'il éprouva bien dans cette rencontre le contraire de cet axiome si universellement reçu, que la consolation des Misérables, est d'avoir des Compagnons, qui partagent leur infortune.

La première chose, que firent les victorieux, quand ils n'eurent plus à craindre d'être poursuivis, ce fut de faire entendre à leurs Prisonniers, qu'ils n'avoient aucun quartier à espérer. Couture au commencement de l'attaque avoit tué un Iroquois, il avoit été remarqué, & il fut le premier, sur qui ces Barbares déchargèrent leur rage. Ils lui écrasèrent d'abord tous les doigts des mains, après en avoir arraché les ongles avec les dents, ensuite ils lui percerent la main droite avec une épée. Le Pere Jogues ne put le voir ainsi mutiler, sans être ému jusqu'au fond de l'ame : il courut embrasser ce jeune Homme, & comme il voulut l'encourager par le souvenir des vérités éternelles, il le trouva dans des sentimens, qui le charmerent, & plus occupé, disoit-il, des souffrances de son divin Sauveur, que des siennes propres.

Dans le même moment trois ou quatre Iroquois s'étant jetés avec une espèce de fureur sur le Missionnaire, déchargèrent sur sa tête & sur son corps nud, car on avoit commencé par dépouiller tous les Prisonniers, tant de coups de pierres & de bâton, qu'ils crurent l'avoir assommé. Il fut en effet un tems assez considérable sans connoissance. A peine avoit-il un peu repris ses esprits, qu'on

De quelle  
maniere tous  
sont traités.



1642.

lui arracha tous les ongles des mains, & qu'on lui coupa les deux index avec les dents. Un autre François, nommé René GOUPIL, assez habile Chirurgien, & qui avoit été reçu depuis peu par les Jésuites, en qualité de Frere, fut traité de la même maniere, & ce jour-là on ne fit rien aux autres Prisonniers.

Quelque tems après le butin fut partagé, & les Captifs, qui étoient au nombre de vingt-deux, furent aussi distribués, contre la Coutume; car c'est ordinairement dans le Village, d'où les Guerriers sont partis, que cette distribution se fait. Enfin on se mit en marche, & elle dura quatre semaines. Les playes du Pere Jogues & des deux François, n'avoient point été pansées, & les Vers s'y mirent bientôt; il falloit pourtant marcher du matin au soir, & on ne donnoit presque rien à manger aux Prisonniers: mais le saint Missionnaire n'étoit touché que de la vûe de ses chers Néophytes, destinés au feu, & parmi lesquels il y en avoit quatre ou cinq, qui étoient les principaux soutiens de l'Eglise Huronne. Pour lui il n'osoit se flatter d'avoir le même sort, ne pouvant se persuader que les Iroquois se portassent à son égard aux dernières extrémités, & voulussent par sa mort se rendre les François irréconciliables.

Rencontre  
d'un Parti, au  
quel on abandonne les Prisonniers.

Après huit jours de marche on rencontra un Parti de deux cent Iroquois, qui alloient tenter quelque aventure. Leur joye fut grande à la vûe de tant de Prisonniers, qu'on leur abandonna pendant quelque tems, & qu'ils traitèrent avec une barbarie incroyable, après avoir fait une décharge générale de leurs fusils en l'honneur d'AGRESKOUÉ. Les Sauvages

s'imaginent que plus ils seront cruels en ces occasions, & plus leur entreprise sera heureuse. Ceux-ci furent néanmoins trompés dans leur attente, car s'étant présentés devant le Fort de Richelieu, ils y trouverent le Chevalier de Montmagny, qui en tua plusieurs, & contraignit les autres de se retirer fort en desordre.

Dans la rencontre, dont je viens de parler, Le P. Jogues ne fut pas plus épargné que les autres, mais on ne l'avoit pas mutilé de manière à le mettre hors d'état de rendre les services, qu'on exige des Esclaves; ce qui le confirma dans la pensée, que les Iroquois ne vouloient pas se priver, en le faisant mourir, de l'avantage, qu'ils pouvoient tirer d'un ôtage de son caractère. Du lieu, où les deux Partis s'étoient rencontrés, on fit dix journées en Canot, après quoi il fallut marcher de nouveau, & les Prisonniers, dont la plupart avoient bien de la peine à se soutenir, furent encore chargés du bagage de leurs impitoyables Maîtres.

Le P. Jogues refuse de nouveau de s'évader.

Le P. Jogues marque dans ses Mémoires, que les premiers jours on ne leur épargna pas les vivres, mais que cela diminua peu-à-peu, & que sur la fin du voyage il fut jusqu'à trois fois vingt-quatre heures sans rien prendre, les provisions ayant presque tout-à-fait manqué, à cause du grand détour, qu'on avoit été obligé de prendre, pour éviter la rencontre des Partis Ennemis. Il ajoute que ni lui, ni Goupil son Compagnon, n'étoient point attachés comme les autres pendant la nuit, en sorte qu'il leur auroit été facile de s'échapper; mais que pour lui, les raisons, qui l'en avoient



empêché d'abord, l'en détournèrent jusqu'au bout, & que le jeune Chirurgien ne put jamais se résoudre à l'abandonner.

Les Prisonniers sont tourmentés dans trois Villages successivement,

Enfin toute la troupe arriva dans un Village du Canton d'Agnier, où l'on confirma aux Captifs, qu'ils étoient destinés au feu, & où on les traita avec tant d'inhumanité, qu'il ne leur resta pas sur le corps un endroit, qui ne fût meurtri ou cicatrisé, ni aucun trait reconnoissable au visage. Après qu'ils eurent essuyé la premiere fureur des Femmes & des Enfans, on les fit monter sur une espee de théâtre, & pour signal on déchargea aux trois François quelques coups de foïet sur les épaules; ensuite un Vieillard s'approcha du P. Joggles, accompagné d'une Esclave Algonquine, à qui il mit un couteau en main, en lui ordonnant de couper au Missionnaire le poulce de la main droite.

Cette Femme, qui étoit Chrétienne, demeura d'abord comme interdite, puis déclara que ce qu'on lui demandoit, lui étoit absolument impossible. Cependant le Vieillard lui fit de si terribles menaces, qu'elle obéit. Le saint Homme a depuis assuré que la crainte, où il avoit été de voir cette Femme tourmentée à son occasion, & la joye, qu'il avoit eue ensuite, en la voyant hors du péril par son obéissance, lui avoient rendu très-supportable la douleur, qu'elle lui causa; elle le fit pourtant beaucoup plus souffrir, par la maniere peu assurée & tremblante, dont elle fit cette opération, que si la cruauté eût conduit sa main.

Les Prisonniers demeurèrent sur ce théâtre un jour & demi, environnés d'une multitude confuse de Barbares, à qui on avoit tout per-

mis à leur égard , excepté de les faire mourir. On les mena ensuite à un second Village, où, contre la coutume, on les reçut encore avec une bastonnade, car selon les règles cela ne se doit pratiquer que dans le premier, où l'on entre. Ce fut là que le P. Jogues ne pouvant plus se souffrir tout nud, demanda à un Iroquois, s'il n'avoit pas de honte de le laisser en cet état, lui qui avoit eu tant de part au butin ? Le Sauvage parut touché de ce reproche, alla chercher l'enveloppe d'un ballot, & la donna au Pere, qui s'en couvrit de son mieux : mais comme toute la peau de son corps étoit levée, cette toile rude par elle-même, & toute semée de brins de paille, lui causa des douleurs si aiguës, qu'il fut bientôt contraint de la jeter. Alors le Soleil donnant sur ses playes, que ce vêtement avoit ensanglantées, il s'y forma une croûte, qui tomba avec le tems par morceaux.

Ce que les Captifs essuyèrent dans ce second Village de mauvais traitemens, & d'indignités, sur-tout de la part des Enfans, ne peut s'exprimer, & cela dura deux jours, sans que l'on songeât à leur donner à manger. La nuit on les lioit & on les enfermoit tous ensemble dans une Cabanne, où la douleur & la faim ne leur permettoient pas de trouver aucune trêve à leurs maux dans le sommeil. Ils ne furent guères moins inhumainement traités dans un troisième Village, où l'on avoit encore amené quatre Hurons, qu'un autre Parti avoit fait Prisonniers.

Ceux-ci étoient des Catecumes, que le P. Jogues reconnut & baptisa. On coupa encore au même lieu un doigt de la main à Cou-

Piercé & fer-  
veur des Pri-  
sonniers.



ture, & il n'en auroit pas été quitte pour cela, si un Habitant de ce Village ne l'eût enlevé à ses Bourreaux, & ne l'eût conduit dans sa Cabanne, où il ne voulut plus permettre qu'on lui fit aucun mal. Rien n'étoit plus consolant pour le Missionnaire, que la piété de ce jeune Homme, & en général de tous les Compagnons de ses chaînes. Il n'y en eut aucun, qui au milieu de tant & de si effroyables tortures, ne conservât toute sa ferveur; quelques-uns même ne paroissoient affligés, que de ce qu'ils ne souffroient pas assez.

On leur donne la vie, excepté à trois Chefs.

Enfin après sept semaines d'un martyre continu, tous, contre leur attente, & malgré les menaces, qu'on leur avoit si souvent répétées, furent avertis qu'ils ne mourroient point, à l'exception de trois Chefs, parmi lesquels étoit ce brave Eustache, dont j'ai rapporté il n'y a pas longtemps la conversion. Il reçut aussi-bien que les deux autres, l'Arrêt de sa mort en vrai Chrétien, & jusqu'au dernier soupir ils portèrent l'héroïsme aussi loin, qu'il soit possible de se le figurer. Dès qu'ils eurent été livrés aux Députés des Villages, où ils devoient être brûlés, les autres Captifs furent reconduits au premier des trois, qu'on leur avoit fait parcourir, & où la distribution s'en devoit faire.

Des Hollandois réclament les Français.

Jusques-là, comme ils n'étoient à personne, personne ne prenoit soin d'eux, & en arrivant dans ce Village, ils se trouverent dans un abbattement extrême; mais ils retomberent bientôt dans l'incertitude de leur sort, d'où ils ne faisoient que de sortir. Le Parti de Guerre, qui avoit été repoussé au Fort de Richelieu, arriva dans le même Vil-

lage, ne respirant que la vengeance. Le Chef & quelques-uns des plus braves avoient été tués, & le nombre des blessés étoit considérable. Il ne restoit plus aux Prisonniers, après avoir été si lontems en butte à l'insolence des Vainqueurs, que d'essuyer le dépit & la rage des Vaincus, & malgré l'esperance, qu'on leur avoit donnée, ils s'attendoient bien qu'il leur en coûteroit la vie. Les Parens & les Amis des Morts comptoient aussi sur cela, lorsque les Hollandois, qui se rencontrèrent par hazard dans ce Village, demanderent qu'on leur remit les trois François.

1642,

Cette demande embarassa les Iroquois, & donna lieu à une sorte de négociation, pendant laquelle le feu, qui se rallumoit contre les Prisonniers, se ralentit un peu; mais ce fut tout le fruit, que les François en retirèrent. Le Conseil répondit enfin aux Hollandois, qu'il n'étoit plus le maître des François Prisonniers, & qu'on s'étoit engagé à les rendre à leur Nation. C'étoit une pure défaite; mais soit que les Hollandois le comprissent, ou non, ils n'insisterent pas davantage, & se retirèrent. Il est vrai que quelques-uns des plus moderés d'entre les Iroquois, avoient été d'avis qu'on renvoyât le Pere Joguez & ses deux Compagnons à Ononthio; mais tous les autres s'y étoient fortement opposés, & ils furent donnés à trois differens Maîtres, celui de Couture étoit d'un autre Village, & c'étoit apparemment ce même Chef, qui l'avoit déjà tiré des mains de ses Bourreaux.

Ils sont refusés.

René Goupil ne connut le sien, qu'au moment que ce Barbare lui déchargea sur la tête un coup de hache, dont il expira un instant

Martyre de René Goupil.



1642.

après. C'étoit un jeune Homme d'une grande innocence de mœurs, & d'une simplicité admirable: quoiqu'il eût commencé son Noviciat à Rouen, on l'avoit envoyé en Canada avec son habit séculier, afin qu'il pût exercer son Art avec plus de liberté & de décence; mais pour n'avoir pas l'habit Religieux, sa conduite n'en étoit pas moins réguliere, & sa pieté lui mérita d'être le premier Martyr de la Nouvelle France: car le motif, qui porta son Maître à s'en défaire de la façon, que je viens de dire, fut qu'un Vieillard lui ayant vû faire le Signe de la Croix sur un Enfant, dit que si on le gardoit, il feroit mourir tout le Village par ses prestiges.

Le P. Jogues, qui avoit admiré sa vertu pendant sa vie, ne fit aucune difficulté de l'invoquer, après une mort si précieuse, comme un Confesseur de J. C. il s'étoit bien attendu à partager avec lui sa Couronne, il avoit été témoin de l'exécution, & ne doutant point qu'on n'eût aussi résolu de se défaire de lui, il alla se jeter à genoux aux pieds du Meurtrier, pour recevoir en cette posture le coup de la mort; mais le Sauvage lui dit de se relever, parce qu'encore qu'il le crût aussi coupable que son Compagnon, il n'avoit pas droit sur sa vie. L'Homme Apostolique frustré encore une fois de l'esperance du Martyre, ne songea plus qu'à sanctifier ses chaînes, & à rendre sa captivité utile à ceux, qui lui avoient fait tant de maux.

Le Pere Jogues profite de sa captivité, pour faire connoître le

Dans les commencemens on l'observoit d'assez près, mais dans la suite il eut un peu plus de liberté, & il parcourut même, sans que son Maître s'y opposât, tout le

Canton d'Agnier, où il se trouvoit, & le seul, qui se fût jusqu'alors bien ouvertement déclaré contre nous. Il lui arriva dans une de ces courses une aventure, qui lui donna une grande consolation. Comme il alloit de Cabanne en Cabanne dans un Village voisin du sien, pour voir s'il n'y rencontreroit point d'Enfans moribons, auxquels il pût conférer le Baptême; il entendit une voix, qui l'appelloit d'assez loin; il y courut sur le champ, & en entrant dans la Cabanne, d'où la voix étoit sortie, il apperçoit un Malade, qui le regarde fixement, & lui demande s'il ne le reconnoissoit point? Il répondit qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir vu: „ Et moi, reprit le Sauvage, je te reconnois bien; rappelle-toi le jour, auquel tu étois suspendu par les bras avec des cordes, qui te serroient bien fort, & te faisoient extrêmement souffrir. Je m'en souviens, dit le Pere; c'est moi, continua le Sauvage, qui eus pitié de toi, & te détachai.

Le Serviteur de Dieu ravi d'avoir retrouvé un Homme, qu'il avoit lontems cherché, pour lui témoigner sa reconnoissance, se jette à son col, & l'embrassant tendrement: Mon Frere, lui dit-il les larmes aux yeux, il ne tient qu'à toi, que je ne te rende au centuple tout le bien, que tu m'as fait, & dont le souvenir m'est aussi présent, que dans le moment même, où tu exerças une si grande charité envers moi. Un Ennemi bien plus cruel, que tous ceux, qui me tourmentent alors, te tient dans ses fers; tu touches peut-être au dernier moment de ta vie, & si avant ce moment fatal, qui va termi-

1642.

vrai Dieu aux  
Iroquois.  
Conversion  
merveilleuse.



1642.

ner tes jours, tu ne secouies le joug de ce Maître impitoyable, que deviendras-tu ? Je frémis pour toi, quand j'y pense. Des flammes éternelles t'environneront & te brûleront, sans te consumer jamais. Les tortures les plus horribles, dont vous vous avisez pour vous venger de vos Ennemis, n'approchent point de ce qu'endureront pendant toute l'éternité ceux, qui ne meurent pas Chrétiens.

Ce peu de mots prononcés de ce ton, qui rend les Hommes Apostoliques si puissans en paroles, firent toute l'impression, que pouvoit souhaiter le Missionnaire sur un cœur, en qui la charité avoit préparé les voyes aux operations de Grace. Le Malade demanda à être instruit, & le Pere eut à peine commencé à lui expliquer les principaux articles de la Foi, qu'il s'aperçut qu'un Maître invisible prévenoit ses leçons, & gravoit profondément les vérités Chrétiennes dans cette ame prédestinée. Le Malade ne lui opposa aucun doute sur nos Mysteres les plus incompréhensibles, il crut, il fut baptisé, & mourut peu de jours après entre les bras du Serviteur de Dieu, dans tous les sentimens, qui caractérisent la mort des Saints.

Grand nombre d'autres conversions.

Une conquête de cette nature étoit plus que suffisante pour rendre à l'Homme de Dieu sa captivité précieuse; mais elle ne fut pas la seule, & bientôt tout le Canton d'Agner, qu'il avoit arrosé de son sang, produisit un abondante récolte. Un autre Sauvage, en voulant lui sauver la vie, avoit reçu sur le bras un coup de hache, qu'on lui portoit, le Ciel l'en récompensa de la même maniere, que celui, dont je viens de

parler. Plusieurs autres Malades se rendirent dociles aux Instructions du St. Missionnaire, qui les accompagnoit toujours de tout ce que la charité la plus tendre & la plus industrieuse peut inspirer à un grand cœur, & par ses soins pressés un très-grand nombre d'Enfans alla dans le Ciel grossir la troupe innocente, qui suit l'Agneau sans tache. Ces conversions lui coûtoient beaucoup, la seule fatigue des voyages étoit un grand tourment pour un homme épuisé de forces, & presque toujours réduit à vivre de racines; ce n'est pas qu'on lui refusât le nécessaire pour la vie, mais comme la plupart du tems on ne lui presentoit rien, qui n'eût été offert à AGRESKOUÉ, il ne croyoit pas qu'il lui fût permis d'y toucher.

Ce fut vers ce même tems qu'une Nation établie vers le Sud Sud-Est à quatre ou cinq journées du Pays des Hurons, fut visitée par les Jesuites, qui lui annoncerent le Royaume de Dieu. Ces Peres ne lui donnent point d'autre nom dans leurs Mémoires, que celui de *Nation neutre*, apparemment parce quelle n'avoit voulu prendre aucun parti dans la guerre, qui désoloit tout ce Pays. Mais elle ne put éviter dans la suite son entiere destruction; quoique pour se mettre à couvert de la fureur des Iroquois, qui sans aucun sujet avoient fait sur elle plusieurs irruptions, elle eût voulu se ranger de leur côté, & s'unir avec eux contre les Hurons, dont il paroît qu'elle tiroit son origine.

De la Nation neutre.

Elle n'y gagna rien, les Iroquois étoient alors en humeur de tout détruire; & semblables aux Lions, qui, dès qu'ils ont com-



mencé à goûter du sang, ne peuvent plus s'en raffasier, & n'épargnent pas plus ceux, qui les caressent & les nourrissent, que ceux, qui leur donnent la chasse, ces Barbares se jettoient indifferemment sur tout ce qui se rencontroit sur leur passage, & il ne reste plus aujourd'hui aucune trace de la Nation Neutre. Ces Sauvages étoient, dit-on, plus grands, plus forts, & mieux faits, que la plupart des autres. Ils avoient presque toutes les coûtumes & les mœurs Huronnes, excepté qu'ils étoient encore plus cruels envers leurs Prisonniers de guerre; car ils brûloient les Femmes avec autant de barbarie, que les Hommes, au lieu que les Hurons les assommoient d'abord. Ils faisoient aussi paroître moins de pudeur, ils étoient moins sédentaires, & ils vivoient beaucoup plus du fruit de la chasse, que du produit de leurs terres, qu'ils cultivoient peu.

Fruits de la  
Grace dans  
cette Mission.

Dieu avoit ses Elus parmi ces Barbares, mais en petit nombre & ce furent les PP. CHAUMONOT & de Brebeuf, dont il se servit pour séparer ce peu de bon grain, qui se trouvoit mêlé avec tant d'yvroye. Dès l'année 1626. le P. de Daillon, Recollet, avoit pénétré jusques dans leur Pays, mais comme il ne sçavoit pas leur Langue, il n'avoit pu leur annoncer JESUS-CHRIST, que par signes. Ce saint Religieux souffrit beaucoup dans cette excursion; mais il s'en consola dans l'esperance que ses sueurs fertiliseroient une Terre si stérile.

Les deux Jesuites, que je viens de nommer, avoient été invités par les Principaux de la Nation à leur rendre une visite; mais

il s'en falut bien qu'ils trouvaſſent les eſprits auſſi favorablement diſpoſés à les écouter, qu'ils ſe l'étoient promis. Toutefois leur charité envers les Malades, leur douceur & leur patience leur concilierent les cœurs de quelques-uns, dont ils parvinrent à faire de fervens Proſelytes. Ces premiers succès auroient eu peut-être d'heureuſes ſuites, ſi les Peres avoient pu demeurer plus lontems parmi ce Peuple; mais ils furent bientôt rappelés chez les Hurons, dont les diſgraces augmentoient chaque jour.

Ce n'étoit pas ſeulement la guerre, qui les déſoloit, la famine & les maladies ne faisoient pas de moindres ravages parmi eux; mais ſi tant de maux compliqués étoient des pierres de ſcandale pour les Endurcis, ils fortiſoient la Foy, & faisoient croître la pieté des véritables Fidèles: ils furent même les instrumens, dont Dieu ſe ſervit pour attirer à ſon culte un grand nombre d'Infidèles. Quelques traits bien marqués de la Justice vengeresse d'un Dieu irrité y contribuerent auſſi. Peu après la priſe du P. Jogues tout un Village Huron fut détruit; les Iroquois y entrèrent à la pointe du jour, & avant le lever du Soleil il n'y avoit pas une Cabanne, qui ne fût reduite en cendres, ni un Habitant, de quelque âge, & de quelque ſexe que ce fût, que les Vainqueurs n'euffent égorgé. Il n'y eut qu'environ vingt perſonnes, qui ſe ſauverent d'abord à travers les flammes. Ce Village n'avoit jamais voulu recevoir l'Evangile, & l'on y avoit porté l'impieété juſqu'à déſier le Dieu des Chrétiens. Sa destruction fut regardée comme une punition du Ciel,

Justice de  
Dieu ſur un  
Village Hu-  
ron.



1643.

& plusieurs profiterent d'un trait si frappant de la colere divine.

Belle action  
d'un jeune  
Chrétien.

Un événement moins funeste ne produisit pas des effets moins heureux pour le salut de la Nation Huronne. Un de ses Partis de guerre étoit sur le point de se mettre en campagne ; les Idolâtres, qui faisoient le plus grand nombre, voulurent consulter, suivant la coûtume, le Dieu de la Guerre, & le Jongleur, auquel ils s'adresserent pour connoître sa volonté, leur promit la victoire, s'ils alloient du côté du Midi. Tandis qu'ils s'occupaient ainsi de leurs pratiques superstitieuses, les Chrétiens s'assemblerent séparément pour faire leurs Prieres, & comme ils eurent appris la réponse du Démon, ou de son Supôt, le plus jeune d'entr'eux, armé d'une sainte indignation, & avec une action, qui attira sur lui les yeux de tout le village, conjura le Seigneur de ne pas permettre que le succès vérifiât la parole du Pere du mensonge. « Il y va, Dieu Tout-Puissant, de votre gloire, ajouta-t-il, de montrer que vous seul êtes l'Arbitre souverain de notre sort. Si les promesses de l'Ennemi de notre salut s'accomplissent, ceux-ci blasphemeront votre Saint Nom : mais plutôt périssions-nous tous, que d'être témoins d'un si grand malheur. »

Les suites,  
qu'elle eut.

Ces sentimens paroîtront peut-être à quelques-uns au-dessus de la portée d'un Sauvage, & surtout d'un Sauvage Néophyte ; mais on doit se souvenir que dans qui que ce soit ils ne peuvent venir que de celui, à qui il ne coûte pas plus de les inspirer aux plus grossiers, qu'aux plus éclairés de tous les Hom-

mes. Le jeune Chrétien n'en demeura pas là ; car adressant la parole à ses Compagnons de guerre : « Mes Freres, leur dit-il, gardons-nous bien de déferer à l'Ennemi mortel de nos ames, & de suivre la route, qu'il a marquée : allons à l'Occident, nous courrons apparemment plus de risques ; mais nous aurons pour nous le Dieu des Armées. », Les deux Troupes se séparèrent donc ; les Chrétiens ne trouverent point d'Ennemis, & n'eurent aucune fâcheuse rencontre : les Idolâtres furent battus, & perdirent beaucoup de monde. Alors plusieurs Infidèles frappés d'un événement, qui mettoit dans une parfaite évidence l'ignorance, & l'impuissance d'Agreskoué, ou plutôt l'imposture des Jongleurs, se déclarerent pour le Dieu, dont le jeune Chrétien avoit si fort exalté la puissance.

1643.

Sur ces entrefaites on eut de Quebec des nouvelles du P. Jogues, qu'on y croyoit mort. Un Huron, de ceux, qui avoient été pris avec lui, s'évada, & alla trouver le Chevalier de Montmagny : il lui dit que le Missionnaire étoit à la suite d'un Capitaine Iroquois, lequel n'avoit aucun pouvoir sur lui, le Canton n'ayant pas voulu se dessaisir du droit d'en disposer ; que de tems en tems on paroissoit résolu à le renvoyer, mais que le saint Homme étoit dans un continuel danger, & que sa vie ne tenoit à rien au milieu d'un Peuple feroce, capricieux, & superstitieux, auquel les Hollandois fournissoient des boissons, qui remplissoient tout le Pays d'Yvroignes, & y causoient d'effroyables désordres.

Avis que le  
Pere Jogues  
donne au  
Gouverneur  
Général.

Peu de jours après le Gouverneur Général



1643.

reçut une Lettre du Pere même. Elle portoit que toute la Nation Iroquoise étoit en armes, & paroiffoit refoluë à ne plus donner de trêve aux Hurons, jufqu'à ce qu'elle les eût détruits. Que fon projet étoit de ruiner tous leurs Villages, & d'y faire le plus qu'elle pourroit de Prifonniers, pour les incorporer dans les Cantons, & réparer les brèches, que la guerre y avoit faites. Que fi on diferoit davantage à fecourir un Peuple Allié, parmi lequel il y avoit un grand nombre de Chrétiens, & dont le commerce pouvoit être très-utile, pour ne pas dire néceffaire à la Colonie Françoisé, fa perte étoit certaine, & qu'on fe repentiroit, quand il n'en feroit plus tems, de ne l'avoir pas empêchée. Il ajoûtoit qu'il ne falloit pas être retenu par la crainte de ce qui pourroit lui arriver fi on repouffoit les efforts des Iroquois, qu'on devoit même être une bonne fois convaincu, que ce n'étoit pas en ménageant ces Barbares aux dépens de nos Alliés, mais en leur inspirant du refpect pour le nom François, qu'on les rendroit plus traitables, & qu'on travailleroit plus efficacement à la sûreté de fa perfonne; qu'en tout cas il feroit ravi d'être factifié pour l'intérêt de la Religion, pour le bien de la Colonie, pour l'honneur de fa Patrie, & pour la confervation de fes chers Hurons.

On fait d'inutiles efforts pour le délit.

Le Gouverneur admira la générofité du Miffionnaire, & dans l'impoifibilité, où il fe trouvoit de donner aux Hurons les fecours, dont ils avoient befoin, il crut qu'il ne devoit rien négliger, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour fauver un Homme,

dont la captivité avoit déjà fait verser tant de larmes. Il venoit d'apprendre que les Algonquins avoient amené de Quebec un Esclave SOKOKI. C'est une Nation voisine de la Nouvelle Angleterre, alors Alliée des Iroquois : il le racheta, & quoiqu'il eût été fort maltraité par ceux, qui l'avoient eu en leur disposition, il le fit si bien traiter, qu'il fut parfaitement guéri. Il le combla ensuite de présens, puis il le mit entre les mains d'un Abénaqui, lequel le reconduisit dans son Village.

Cet Homme, non-seulement publia hautement les obligations, qu'il avoit aux François, mais il engagea encore sa Nation à envoyer demander le P. Jogues aux Agniers. On nomma des Députés, qui accompagnèrent leurs instances de présens ; ces Députés furent bien reçus, leurs présens furent acceptés, & ils ne doutoient plus du succès de leur négociation, parce qu'il n'y a rien de plus sacré parmi les Sauvages, que l'engagement, qui se prend par cette acceptation : toutefois, lorsqu'il fut question de s'expliquer, on leur déclara nettement qu'on étoit déterminé à ne pas rendre la liberté au Missionnaire.

Vers le mois de Juillet de cette même année, le Village, où étoit le Serviteur de Dieu, fit un grand Détachement pour la Pêche. Il avoit changé de Maître, & il étoit à la charge d'une vieille Matrone, dont il avoit assez lieu de se louer : elle voulut être du voyage, & il fut obligé de l'y accompagner. A peine étoit-il arrivé au terme, qu'il apprit qu'on avoit amené & brûlé dans le Village, d'où il étoit parti, quelques Prison-

Il apprend  
qu'on a résolu  
sa mort.



niers Hurons ; il ressentit une très-vive douleur de ne s'y être pas trouvé pour les assister à la mort, & dans la crainte que la même chose n'arrivât pendant son absence, il demanda & obtint la permission de s'en retourner.

Il rencontra sur son chemin une Habitation Hollandoise, où il entra, & où on l'assura qu'à son arrivée au Village il seroit infailliblement brûlé, & la preuve, qu'on lui en donna, fut qu'un Parti Iroquois ayant encore été repoussé au Fort de Richelieu, on s'en prenoit à lui de cet échec, parce qu'un Huron de ce Parti avoit déserté, & avoit porté une Lettre de sa part au Gouverneur des François : c'étoit là Lettre, dont j'ai parlé, & toutes les circonstances du fait étoient exactement vraies. Le Saint Homme a depuis avoué que sur cet avis il fut d'abord saisi de frayeur ; mais qu'après s'être fortifié par la Priere, il offrit sans peine à Dieu le sacrifice de sa vie. C'est ainsi que le Seigneur permet que les plus grandes ames ressentent de tems en tems toute leur foiblesse, afin qu'elles ne comptent nullement sur leur vertu ; mais quand elles s'humilient en sa présence, en reconnoissant le besoin, qu'elles ont de son secours, il ne leur manque jamais.

Le Serviteur de Dieu se dispoisoit donc à poursuivre son chemin, résolu à tout événement, lorsqu'un Officier Hollandois, qui commandoit dans ce Canton, arriva dans l'Habitation : ayant aperçu un Européen, qu'une Troupe de Sauvages conduisoit, il s'informa qui il étoit : on lui dit que c'étoit le P. Jogues, & on lui ajoûta qu'il étoit sur le point d'être brûlé

brûlé. Il en fut touché, & comme il cherchoit une occasion de faire plaisir au Chevalier de Montmagny, dont il avoit reçu depuis peu quelque service, il comprit qu'il ne pouvoit rien faire, qui fût plus agreable à ce Gouverneur, que de procurer la liberté au Missionnaire: il en forma le dessein, & on prétend même que l'ordre en avoit été envoyé à tous les Commandans de la Nouvelle Belgique par les Etats Généraux, à qui la Reine Regente de France l'avoit fait demander de la maniere la plus pressante.

Quoiqu'il en soit l'Officier, après avoir un peu révé aux moyens d'exécuter son projet, appella le P. Jogues, & lui dit qu'assez près de l'habitation il y avoit un Vaisseau à l'ancre, qui devoit appareiller incessamment pour la Virginie; qu'il y pourroit être en sûreté, & que quand il seroit arrivé à Jamestown, il y trouveroit des commodités pour aller par tout, où il voudroit. Le saint Religieux, après lui avoir témoigné sa reconnaissance, demanda la nuit pour délibérer sur son offre, & cela surprit fort ce Commandant, qui ne comprenoit pas comment un Homme, dans une situation aussi critique, pouvoit balancer un moment à s'en tirer.

Le Serviteur de Dieu passa toute la nuit en prieres, & après avoir considéré que sa mort étoit certaine, s'il retournoit à son Village; que cette mort ne pouvoit être utile à rien, qu'au contraire elle ne serviroit qu'à éloigner la paix entre les Iroquois & les François; que n'étant point parti sur sa parole, mais que ses Maîtres lui ayant donné une escorte

1643.

Un Officier  
Hollandois  
s'offre à le tirer des mains  
des Iroquois.

Il accepte  
l'offre.



1643.

pour le garder, il n'étoit pas obligé de refuser les moyens, qu'on lui présentoit de se sauver, & qu'en mettant sa vie en sûreté il pouvoit encore être utile aux Peuples du Canada, il retourna le lendemain de grand matin chez le Commandant, & lui dit qu'il se mettoit entre ses mains. Cet Officier ne perdit pas un moment, & commença par engager les Sauvages à ne point partir ce jour-là, comme ils l'avoient résolu. Il alla ensuite s'assurer de l'Equipage du Navire, & tout étant bien disposé, il avertit le P. Jogues de se rendre la nuit suivante sur le rivage de la Mer, où il trouveroit une Chaloupe toute prête pour le conduire à bord.

Son évafion.

La difficulté étoit de tromper la vigilance de ses Gardes, beaucoup plus grande la nuit que le jour, & d'éviter la rencontre de plusieurs autres Iroquois, qui alloient & venoient sans cesse dans ces quartiers-là. On l'enfermoit le soir dans une Grange, & comme on ne lui avoit pas laissé la liberté d'examiner s'il n'y avoit pas une autre issue, que la porte ordinaire, par où il pût se dérober, dès qu'il se vit enfermé avec ses Surveillans, il prétexta un besoin; mais à peine étoit-il dehors, qu'un Dogue, qu'on avoit lâché d'une Métairie voisine, courut sur lui, & le mordit à la jambe: il rentra fort blessé, & aussi-tôt la porte de la Grange fut barricadée de maniere, qu'on ne pouvoit l'ouvrir sans faire beaucoup de bruit. Ensuite tous les Sauvages se coucherent autour de leur Prisonnier.

Le Serviteur de Dieu jugea alors sa fuite impossible, & se persuada sans peine que le

Ciel ne l'approuvoit point. Il se soumit à ses ordres, & reposa tranquillement. Un peu avant le jour un Valet de l'habitation entra par une porte, que les Sauvages n'avoient point aperçue; le Pere, qui s'éveilla, ou qui ne dormoit plus, fit signe à cet homme d'arrêter les Chiens, se leva doucement, sortit avec lui, & gagna le bord de la Mer. Arrivé à la Chaloupe, il la trouva sans aucun Matelot, & tellement échouée, qu'il lui fut impossible de la remettre à flot. Il s'approche le plus près qu'il peut du Vaisseau, & crie qu'on lui envoie quelqu'un; personne ne répond; il retourne à la Chaloupe, conjure le Seigneur de redoubler ses forces, si sa volonté est qu'il échappe des mains des Iroquois; il fait de nouveaux efforts, met enfin la Chaloupe à l'eau, & gagne le Navire.

On l'y reçut bien, on le descendit à fond de calle, & on mit un coffre sur l'écoutille, afin que, si les Sauvages venoient le redemander, on pût leur laisser la liberté de chercher par tout, sans craindre qu'ils le trouvaissent. Il fut deux fois vingt-quatre heures dans cette espece de cachot, sans voir le jour, & il pensa y étouffer. Au bout de ce tems-là on vint lui dire que les Iroquois le redemandoient avec de grandes menaces, & la maniere, dont on lui parla, lui fit juger qu'on ne vouloit pas se faire des affaires avec eux: il répondit comme Jonas, *Puisque cette tempête s'est élevée à mon sujet, jetez-moi à la Mer.* On lui dit ensuite que le Commandant souhaittoit de lui parler, & le prioit de se rendre chez lui: il ne repliqua rien, & malgré les Matelots, qui vouloient le retenir de force, il descendit dans



la Chaloupe, & se laissa conduire à l'habitation.

Le Commandant lui protesta qu'il seroit en sûreté dans sa maison, & ajoûta que tout le monde avoit été d'avis dans l'habitation qu'il sortît du Navire, lequel étoit sur le point de faire voile, afin que sur l'assurance, qu'on donneroit aux Sauvages, qu'il n'étoit point parti, on pût négocier avec eux plus amiablement. Le Pere comprit tout le danger, où il étoit; mais il ne dépendoit pas de lui de s'en tirer; il répondit à l'Officier qu'il seroit de lui tout ce qu'il voudroit. Au bout de quinze jours, c'est-à-dire, vers la mi-Septembre, plusieurs Sauvages arriverent du Village, où il avoit été Esclave, & parurent résolus de contraindre les Hollandois à le leur remettre.

Il arrive en  
Angleterre.

Le Commandant fut fort embarrassé; il n'étoit pas en état de résister à ces Barbares, s'ils entreprenoient de lui faire violence: il leur offrit de racheter leur Prisonnier, & il vint enfin à bout de leur faire accepter quelques présens. Il envoya ensuite le P. Jogues à Manhatte, où on l'embarqua dans un Bâtiment de cinquante Tonneaux, qui appareilla le cinquième de Novembre pour la Hollande. La traversée fut heureuse; mais un coup de vent qui survint, lorsque le Navire étoit sur le point d'entrer dans la Manche, obligea le Patron de relâcher à Falmuth en Angleterre. A peine eut-il jetté l'ancre, que tous les Matelots descendirent à terre, ne laissant qu'un seul Homme à la garde du Bâtiment. Sur le soir des voleurs vinrent à bord, y prirent tout ce qui pouvoit les accommoder, & mirent le P. Jogues presque tout nud.

Il seroit mort de faim & de froid, si un Navire François n'étoit venu par hazard mouïller dans ce même Port. Le Capitaine ayant été averti de l'état, où se trouvoit le P. Jogues, le secourut à propos. La veille de Noel le Pere eut avis qu'une Barque, chargée de charbon de terre, alloit partir pour la Bretagne, il y fit demander le passage, qui lui fut accordé de bonne grace, & il débarqua en habit de Matelot entre Brest & S. Paul de Leon. Le cinquième de Janvier, il parut dans le même équipage à la porte du College de Rennes, & demanda à parler au P. Recteur, à qui, disoit-il, il vouloit apprendre des Nouvelles du P. Jogues. Le P. Recteur descendit sur le champ, & le prétendu Matelot, sans lui dire une parole, lui remit une Patente, que le Gouverneur de Manhatte lui avoit donnée, à dessein qu'on lui fournît en Hollande tout ce dont il auroit besoin pour se rendre en France.

Le Recteur, avant que de lire cet Ecrit, lui demanda ce qu'étoit devenu le P. Jogues ? Le S. Homme le regarda en souriant. Le Recteur le reconnut, se jeta à son cou, le baigna de ses larmes, & demeura tellement saisi, qu'il le tint lontems embrassé, sans pouvoir lui parler. Le Serviteur de Dieu resta peu de jours à Rennes, & en partit pour Paris, où l'on sçavoit déjà son évasion, & où il étoit attendu avec impatience. La Reine Mere le voulut voir, & lui fit un accueil digne de sa piété. Le Pape, à qui il demanda la permission de célébrer les divins Mysteres avec ses mains mutilées, répondit qu'il ne seroit pas juste de refuser à un Martyr de JESUS-CHRIST, de boire le Sang.

1643.

Il passe en France.

1644.

Il demande une dispense pour dire la Messe avec ses mains mutilées. Réponse du Pape.



de JESUS - CHRIST , *Indignum esset Christi Martyrum Christi non bibere Sanguinem.*

Son caractère  
propre.

Il faut avoier que le St. Missionnaire se trouvoit alors dans une situation bien délicate pour une vertu , qui n'auroit pas été aussi solide que la sienne. Rien n'est plus capable de séduire un cœur , où il resteroit une étincelle d'ambition & d'amour propre , que de se voir honoré à si juste titre , comme un Saint , qui a fait & souffert ce qui sembloit passer les forces de l'humanité. Mais le P. Jogues instruit que Dieu est jaloux , non - seulement de la gloire , qui émane de sa propre excellence , mais encore de celle , qu'il tire de nos vertus , dont nous sommes redevables à la Grace , n'avoit garde de s'exposer à perdre le fruit de ses travaux & de ses souffrances par le moindre retour sur lui-même. Jamais Homme ne fut mieux fondé en humilité ; elle fit toujours son caractère propre , ainsi il étoit bien éloigné de croire qu'il n'eût jamais rien fait , dont le Ciel dût lui tenir compte.

Il retourne  
en Canada.  
Nouvelles  
qu'il y ap-  
prend.

Il ne fut pas seulement tenté de rester en France , où il ne recevoit que des applaudissemens , & il n'y demeura en effet que jusqu'au départ des premiers Vaisseaux , qui firent voile pour Quebec. Il trouva les affaires de la Nouvelle France dans un état bien triste. Ses chers Hurons étoient de toute part en proye aux Iroquois , & depuis quelque tems on ne recevoit plus à Quebec aucune nouvelle de leur Pays , qui n'annonçât ou la défaite d'un Parti , ou la destruction d'une Bourgade. Le nombre des Chrétiens y croissoit néanmoins tous les jours , & leur Foi se fortifioit dans ces mêmes adversités , qui avoient si longtems retardé leur conversion.

Ces tems d'orage & de persécution ont été dans toutes les Eglises naissantes des tems d'abondance en toute sorte de bénédictions célestes, & n'ont jamais manqué d'être féconds en bons Chrétiens. Le Canada jusqu'à la fin du siècle passé a été une preuve bien sensible de cette vérité, & nous en avons vû plusieurs illustres témoins. J'ai même eu le bonheur de vivre avec quelques-uns de ceux, qui ont été Acteurs sur ce sanglant Théâtre, & qui pouvoient, comme S. Paul, montrer sur leur chair les stigmates de JESUS-CHRIST; mais non-seulement les Apôtres de la Nouvelle France n'étoient pas indignes d'être mis en parallele avec les Fondateurs des plus belles Eglises, quelques-uns de leurs Néophytes ont rappellé les plus beaux jours de l'Eglise Primitive: & je croirois manquer à la fidélité de l'Histoire, si par déference pour ce qu'on appelle aujourd'hui le goût du siècle, je passois sous silence ce que je trouve en ce genre dans les Annales du Canada de plus merveilleux, & de plus capable de glorifier celui, qui du centre de la Barbarie a sçu tirer de véritables Enfans d'Abraham.

Dans le tems même que Dieu sembloit avoir abandonné les Hurons au fer & au feu des Iroquois, on n'entroit dans aucune de leurs Bourgades, qu'on n'y rencontrât quelques-unes de ces ames choisies, que la Grace élève au-dessus de l'Homme, pour confondre ceux, que leurs passions rabaisent au-dessous de la bête. L'Esprit Apostolique en animoit plusieurs; il y en eut trois, qui entreprirent de prêcher l'Evangile à la Nation Neutre, où les Missionnaires, à cause de leur petit nom-

Ferveur &  
saineté des  
Hurons.



bre, ne pouvoient pas faire un long séjour, & le Seigneur y bénit leur zèle au-delà de leurs esperances. Aussi à cette éloquence vive & pathétique, qui est naturelle à ce Peuple, ils joignoient la force de l'exemple, toujours plus persuasif, que les plus éloquens discours. Parmi ces nouveaux Apôtres, il y en avoit un nommé Joseph TAONDECHOREN, qui avoit été pris avec le P. Jogues: c'étoit celui-là même, qui avoit porté à Quebec les premières nouvelles du St. Missionnaire. Un jour quantité d'Infidèles se trouvant avec lui, témoignèrent une extrême surprise de ce qu'ayant été si cruellement traité par les Iroquois, il ne lui avoit pas encore échappé une parole, qui marquât le moindre ressentiment contr'eux.

» C'est, répondit-il, que Dieu répand sur les  
 » souffrances, qu'on a endurées pour lui, des  
 » joyes si pures, & des consolations si sensibles,  
 » qu'on ne peut en sçavoir mauvais gré à ceux,  
 » qui en ont été les instrumens. » Il leur parla  
 ensuite avec tant de force de l'excellence de  
 la Religion Chrétienne, & de la maniere miraculeuse, dont elle change le cœur de l'Homme, que la plupart en furent ébranlés, & plusieurs convaincus de la nécessité de l'embrasser.

Conversion  
 miraculeuse  
 d'un Algon-  
 quin.

L'Isle de Montreal se peuploit insensiblement, & la piété de ces nouveaux Colons disposoit peu à peu les Sauvages, qui les approchoient, à se soumettre au joug de la Foy. Les Algonquins établis dans une Isle, que forme la Riviere des Outaouis, étoient ceux, avec qui ils avoient plus de commerce; mais leur Chef paroissoit avoir une opposition invincible au Christianisme, & tout Allié qu'il étoit,

ou du moins qu'il vouloit qu'on le crût des François, les Missionnaires trouvoient en lui un Adversaire plus redoutable, que les Iroquois mêmes. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup d'attachement pour ses pratiques superstitieuses; mais c'étoit un Homme violent jusqu'à la férocité, extrêmement fier, & d'un esprit mauvais.

Il semble que Dieu prenne de tems en tems plaisir à triompher de quelques-uns de ces cœurs intraitables, & de ces ames perverses, dont il est visible que la conquête ne peut être l'ouvrage que de sa toute-puissante miséricorde. Telle fut vraisemblablement la conversion du Chef Algonquin. Il n'y eut rien que de surnaturel dans la maniere, dont se fit un changement si inespéré. Ce Barbare avoit un Neveu, à qui il vint en pensée de s'établir dans l'Isle de Montreal: il alla trouver M. de Maisonneuve, qui n'oublia rien pour le confirmer dans son dessein; & comme sa principale vûe étoit de le gagner à JESUS-CHRIST, il pria le P. Vimond & le P. PONCET, qui heureusement se rencontrèrent alors auprès de lui, de l'instruire de nos Mysteres.

Ils y consentirent avec joye, & ils trouverent dans cet Homme & dans sa Femme tant de douceur & de docilité, qu'après les épreuves ordinaires pour s'assurer de leur constance, ils les baptisèrent. Ces deux Néophytes avoient promis de se fixer dans l'Isle, & ils tinrent parole. Ils firent plus, la grace du Sacrement avoit produit en eux le zèle du salut des ames, & ils l'exercerent avec succès; mais la conversion, qui leur tenoit plus au cœur, étoit celle de leur Oncle: quoiqu'ils ne vissent aucune appa-



rence humaine d'y réussir, ils ne laisserent pas de l'entreprendre, & ils se disposoient à l'aller chercher dans son Village, lorsqu'ils apprirent qu'il en étoit parti pour la chasse d'hyver. Ce contretems les affligea, mais ils comprirent bientôt que la divine Providence a des ressorts, qui sont inconnus aux Hommes, & s'ils n'eurent pas l'honneur d'avoir eu d'autre part au succès d'une conversion si désirée, que de l'avoir peut-être obtenuë du Ciel par leurs prieres, la maniere dont elle réussit, ne leur donna pas moins de consolation, & fortifia leur Foy.

Un jour que le Mari s'entretenoit avec le P. Vimond de cette affaire, ils furent l'un & l'autre extrêmement surpris de voir ce Chef entrer dans la chambre, où ils étoient; mais leur étonnement augmenta beaucoup, lorsque lui ayant demandé le sujet, qui l'amenoit, il leur répondit qu'il venoit pour se faire Chrétien. Le P. Vimond voulut sçavoir le motif d'une résolution si subite, & si contraire aux sentimens, où il avoit été jusques-là, & il protesta qu'il lui étoit impossible de le dire: que comme il traversoit du Fort de Richelieu aux Trois Rivieres, il s'étoit fait tout-à-coup dans son ame un changement, qu'il ne comprenoit pas encore, & que par un mouvement, dont il n'avoit pas été le maître, il avoit repris sur le champ la route de Montreal, pour s'y faire instruire de la Doctrine des Chrétiens. Il ajouta que sa Femme étoit dans la même disposition que lui; puis adressant la parole au P. Vimond: » Mon Pere, lui dit-il, je ne » me porte pas bien, néanmoins si tu me refuses » la grace, que je te demande, je suis résolu

d'aller aux Hurons, où j'espere qu'on me l'accordera. cc 1644.

Son Neveu écoutoit ce discours, comme un Homme, qui ne sçait s'il réve, ou s'il veille: ensuite ne pouvant plus contenir la joye, dont il étoit transporté, il courut chez M. de Maisonneuve, pour lui faire part de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Le Gouverneur voulut s'instruire par lui-même d'une chose si peu vraisemblable, & la trouvant vraie, il embrassa le Profelyte, l'assura de son amitié, & lui dit qu'il se faisoit fort d'engager le Supérieur Général à le contenter. Le P. Vimond n'avoit pas moins d'empressement que lui, de voir la consommation d'une œuvre, dont les suites ne pouvoient manquer d'être si avantageuses à la Religion; mais l'affaire n'étoit pas de nature à être traitée avec précipitation. D'ailleurs un grand nombre d'autres Sauvages arrivoient tous les jours pour être aussi instruits, & deux Prêtres, qui avoient encore d'autres devoirs à remplir, ne suffisoient pas pour un si grand travail.

Cette dernière difficulté fut pourtant bientôt levée, tout le monde & le Gouverneur même se joignirent aux Missionnaires pour instruire les Cathécumenes, les Femmes se chargerent des personnes de leur sexe, & comme on s'aperçut que la Grace agissoit encore plus efficacement au dedans, que ne pouvoient faire au dehors les exhortations les plus touchantes, au bout de huit jours d'un travail assidu, tous furent jugés en état de recevoir le Baptême. M. de Maisonneuve fut le Parrain du Chef de l'Isle, & la Mairaine fut Madame de la Peltrie, qu'une saillie de zèle un peu inquiet,



1644.

mais qui ne tarda pas beaucoup à se calmer, avoit conduite à Montreal.

Ferveur des  
Missions Al  
gonquines. Le P. Vimond n'eut aucun lieu de se repentir de sa facilité à recevoir ces Sauvages dans le bercail commis à sa vigilance : le tems ne ralentit point leur ferveur ; tout s'étoit fait en quelque sorte par inspiration, & l'on reconnut alors d'une maniere bien sensible, ce qui est un des points les plus importans de la science propre des Hommes Apostoliques, que si l'Auteur de la Nature passe quelquefois par-dessus les Loix, qu'il a lui-même établies dans le cours ordinaire des choses ; il est aussi des occasions, où ses Ministres ne doivent pas s'astreindre scrupuleusement aux regles d'une prudence trop mesurée.

Toute la Nation Algonquine se ressentit de ce qui venoit de se passer à Montreal, & peu à peu le nombre des Chrétiens y passa celui des Infidèles. Les Trois Rivières & Tadoussac eurent aussi leurs Missionnaires Sauvages ; on y voyoit des Néophytes entreprendre de très-grands voyages dans la plus rude saison, uniquement à dessein d'annoncer JESUS-CHRIST à des Nations fort éloignées ; & ceux, qui ne pouvoient pas s'absenter si lontems de leurs Bourgades, n'y retenoient point leur zèle oisif. Ils ne cessoient dans les Assemblées publiques & particulieres de recommander l'obéissance à leurs Pasteurs, & la soumission aux Loix sacrées de l'Eglise ; & tous ceux, qui avoient quelque autorité sur la Multitude, ne pouvoient se résoudre à laisser la moindre faute impunie, pour peu qu'elle eût éclaté, ou causé de scandale ; & l'on avoit souvent assez de peine à moderer sur cela leur sévérité.

Mais c'étoit surtout à Sylleri que l'on admiroit ce que peuvent les prémices de la Grace dans une Chrétienté naissante. Cette Peuplade n'étoit pas encore exposée, comme elle le fut peu de tems après, aux insultes des Iroquois; mais pour peu que ses Habitans s'écartassent, ils couroient risque d'être enlevés, & cela étoit déjà arrivé à plusieurs, ce qui les privant de la chasse, sur laquelle ces Peuples ne peuvent s'empêcher de compter, les réduisoit souvent à manquer du nécessaire. Les François faisoient bien tout leur possible pour les soulager dans leurs plus pressans besoins, mais étant pauvres eux-mêmes pour la plupart, leur charité étoit une foible ressource pour tant de Gens affamés. Avec cela, outre le peu de génie & de goût, qu'ont toujours eu les Nations Algonquines pour la culture des terres, ces Chrétiens obligés souvent de se tenir renfermés dans l'enceinte de leurs Bourgades, à cause des Partis Iroquois, qui couroient la Campagne, ne pouvoient ni travailler en sûreté à leurs champs, ni se promettre de recueillir le peu, qu'ils avoient semé.

Une si grande misère, à laquelle on ne voyoit point de remède, ne fut pourtant pas capable de diminuer la confiance de ces fervens Profelytes en la divine Providence. De mauvais esprits mirent inutilement tout en œuvre pour les éloigner du service d'un Dieu, qui les abandonnoit, disoient-ils, & laissoit triompher leurs Ennemis & les siens; & non-seulement leur foi fut à l'épreuve d'une tentation, laquelle abat souvent ceux-mêmes, qui sont nés & qui ont été élevés dans le sein de l'Eglise; mais elle ne ralentit pas leur zèle.



1644.

& leur nombre augmentoit tous les jours. Il venoit à Sylleri des Profelytes des extrémités du Nord, & il n'étoit point rare de voir entrer dans le bercail, ceux, qui avoient fait de plus grands efforts pour le diffiper.

Calomnies  
fucitées en  
France aux Je-  
suites du Ca-  
nada.

Telle étoit la situation du Christianisme dans la Nouvelle France, lorsqu'on y reçut des nouvelles, qui surprirent étrangement tout ce qu'il y avoit de Gens d'honneur dans cette Colonie. Qui auroit pu en effet s'imaginer que des Missionnaires, dont on y admiroit la sainteté, les travaux & le désintéressement, se trouvaient dans la nécessité de faire des Apologies pour justifier leur conduite, & persuader au Public que ce n'étoit pas le commerce, qui les retenoit dans le centre de la Barbarie, exposés à tous les dangers, que nous avons vus ? Voilà néanmoins ce qui se publioit en Europe, & quelque denués de vraisemblance, que fussent ces calomnies, elles se débitoient avec tant d'assurance, que quantité de personnes y ajoutèrent foi.

La Compagnie des cent Associés ne fut guere moins étonnée de ces clameurs, que les Habitans de la Nouvelle France, qui en voyoient de leurs yeux la fausseté. Comme elle étoit la plus intéressée à empêcher le trafic, qu'on imputoit aux Jesuites, & la plus à portée de sçavoir ce qui en étoit, par le moyen des Commis, qu'elle entretenoit dans le Canada, elle jugea qu'il étoit de son devoir de justifier les Accusés, & elle le fit par une Déclaration autentique, dont voici les propres termes.

Leur justifi-  
cation.

» Les Directeurs & Associés en la Compagnie

de la Nouvelle France, dite de Canada, <sup>cc</sup> 1644  
 ayant sçu que quelques personnes se persuadent, & font courir le bruit que la Compagnie des Peres Jesuites a part aux Embarequemens, retour & commerce, qui se font audit Pays, voulant par ce moyen ravaler & supprimer l'estime & le prix des grands travaux, qu'ils entreprennent audit Pays, avec des peines & des fatigues incroyables, au péril de leur vie, pour le service & la gloire de Dieu, dans la conversion des Sauvages à la Foi du Christianisme, & Religion Catholique, Apostolique & Romaine, en quoi ils ont fait, & font tous les jours de grands progrès, dont ladite Compagnie est particulièrement informée; ont cru être obligés par le devoir de la charité Chrétienne de désabuser ceux, qui auroient cette créance, par la Déclaration & Certificat, qu'ils font par ces Presentes, que lesdits PP. Jesuites ne sont associés en ladite Compagnie de la Nouvelle France, ni directement, ni indirectement, & n'ont aucune part au trafic des marchandises, qui s'y fait: en foi dequoy la présente Déclaration a été signée desdits Directeurs & Associés, & scellée du sceau de ladite Compagnie, le premier jour de Decembre 1643. DE LA FERTE, Abbé de la MAGDELEINE; MARGONET, BERRUYER, ROBINEAU, SABOUET, BERRUYER, VERDIER, FLEURIAU, CASET, BOUGUET, & CLARENTIN. Scellée d'un cachet; collationnée à l'Original par un Conseiller, Secrétaire du Roy, Maison & Couronne de France. JOLLY.

Cet Ecrit eut son effet parmi ceux, qui



1644.

n'avoient besoin que d'être détrompés, & ce ne fut pas sans quelque sorte d'indignation de leur part, qu'on vit quelque tems après les Jesuites du Canada, si reverés dans l'Ancienne & la Nouvelle France, faire dans les Lettres Provinciales le personnage de Commerçans; mais leur justification furent les nouvelles consecutives, qu'on reçut les années suivantes, & qui apprirent que tandis qu'on les dénigroit ainsi dans leur Patrie, tous, sans exception, s'exposoit avec un courage digne de leur vocation aux buchers & à toutes les horreurs de la captivité; que plusieurs avoient déjà péri par le fer & par le feu des Iroquois; que d'autres languissoient dans les fers, & que les places de ceux, qui avoient été les victimes de leur zèle, étoient aussitôt remplies par leurs Freres, qu'un pareil fort avoit rendu jaloux de leurs souffrances. En voiei la premiere preuve.

Il y avoit trois années entieres, que les Missionnaires des Hurons n'avoient reçu aucun secours de Quebec, de sorte que leurs habits tomboient en piéces, que le vin ayant manqué pour les Messes, ils étoient contraints d'aller chercher dans les Bois des raisins Sauvages, pour y suppléer, & que faute de pain ils étoient sur le point de ne pouvoir plus célébrer. On n'ignoroit point cette extrémité dans la Capitale, mais il n'étoit pas facile d'y apporter remède. Enfin quelques Hurons s'étant exposés pendant l'hyver à faire sur les glaces le voyage de Quebec, on les chargea à leur départ de Quebec de toutes les choses, dont leurs Missionnaires avoient besoin. On souhaitoit fort que quelque Jesuite

les accompagnâr, d'autant plus qu'outre le P. Jogues, qui n'étoit point encore revenu de France, le P. Davost étoit hors de combat, & mourut peu de tems après; mais le Supérieur Général n'osoit proposer à personne une commission, dont il connoissoit tout le danger.

1644.

Le P. François Joseph BRESSANI, Jésuite Romain, à qui l'on avoit prédit en France tout ce qui lui est arrivé en Amérique, & dont cette prédiction n'avoit fait qu'accroître le courage, n'eut pas plutôt appris l'embaras, où étoit son Supérieur, qu'il s'offrit à conduire le Convoi & son offre fut acceptée. Il s'embarqua vers la fin d'Avril 1644. avec un jeune François & six Hurons, parmi lesquels il y en avoit deux, qui s'étoient récemment sauvés des mains des Iroquois. Leur voyage fut assez heureux jusqu'aux Trois Rivières; mais un accident, qui les arrêta tout un jour à l'entrée du Lac de S. Pierre, les livra à leurs Ennemis. Le Canot, où étoit le Missionnaire, fit naufrage; la nuit suivante il tomba beaucoup de neige, ce qui retarda encore les Voyageurs, dont quelques-uns ayant imprudemment tiré sur des Outardes, les firent découvrir par un Parti d'Iroquois, qui n'étoit pas loin, & qui leur dressa une embuscade.

Le P. Bressani s'expose à un grand danger.

Le jour suivant le P. Bressani doublant une pointe, se trouva tout-à-coup entre trois Canots ennemis; la partie étoit trop inégale, & il n'y eut point de combat. Les deux autres Canots Hurons, qui suivoient, voyant le Missionnaire pris, firent force d'avirons pour se sauver, mais deux Canots Iroquois, plus

Il est pris par les Iroquois.



forts de monde les attendoient derrière une autre pointe, & les arrêterent. Les Chrétiens, quoiqu'ils ne fussent que deux dans chaque Canot, & fort embarrassés de bagages, voulurent se défendre; un des plus braves coucha en jouë un Iroquois, mais il fut prevenu par un autre, qui le jeta roide mort dans son Canot. Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber les armes des mains de son Camarade, & de ceux, qui étoient dans l'autre Canot. Ils furent pris & liés dans le moment.

Les Iroquois songerent ensuite à partager le butin; car depuis qu'ils faisoient la guerre aux François, ou plutôt depuis qu'ils avoient vû de quelle maniere ceux-ci se comportoient en pareille occasion, ils ne se contentoient plus, comme auparavant, de la gloire de vaincre, & l'esperance du butin avoit bien autant de part à leurs courses, que le desir de se venger de leurs Ennemis; d'ailleurs ils commençoient à comprendre le besoin, qu'ils avoient des Hollandois leurs voisins, & les dépouilles, qu'ils enlevoient à leurs Ennemis, leur servoient à tirer de la Nouvelle Belgique les munitions nécessaires pour continuer la guerre.

Ce qu'il eut à souffrir pendant sa captivité.

Le partage fait, ces Barbares mirent en pièces le corps du Huron, qui avoit été tué, le firent bouillir, & le mangerent. Ils reprirent ensuite fort joyeux le chemin de leur Village, emmenant leurs Prisonniers, qu'ils laisserent presque mourir de faim pendant le voyage & qu'ils obligerent néanmoins de nager sans cesse. Comme on approchoit du terme, on rencontra des Pêcheurs, auxquels

on abandonna quelque tems les Captifs ; ils les reçurent avec une rude bastonnade , & les Hurons en furent quittes pour cela ; mais le Missionnaire eut encore la main gauche fenduë entre les deux derniers doigts. Dès qu'il fut arrivé au premier Village du Canton d'Agnier , on lui fit des maux horribles ; il tomba enfin sans mouvement & sans connoissance , & pour le faire revenir , on lui coupa le poulce de la main gauche , & deux doigts de la droite.

Un orage , qui survint alors , écarta tout le monde , & le Missionnaire demeura seul , étendu sur une espèce de théâtre , sans pouvoir se relever , & perdant beaucoup de sang. Le soir on le porta dans une Cabanne , où on lui brûla les ongles , & on lui disloqua les pieds , & où livré sans ménagement à une jeunesse pétulente & féroce , il fut rassasié d'opprobres , & traité de la maniere la plus barbare. On le laissa ensuite , après lui avoir jetté de la fiente dans la bouche. Le lendemain on recommença , & on encherit encore sur ce qu'on lui avoit fait souffrir la veille. On en vint à cet excès d'inhumanité , que de donner à manger aux chiens sur son ventre , afin que ces animaux toujours affamés le déchirassent , comme ils firent en plusieurs endroits.

Au bout de quelques jours , son corps n'étoit plus qu'une playe , où les vers fourmilloient de toutes parts , il devint si infect , que personne n'en pouvoit plus supporter l'odeur. Il souffroit des douleurs inexprimables , surtout à une cuisse , où il s'étoit formé une apostume , de sorte qu'il ne pouvoit goûter



L 6 4 4.

un moment de sommeil. La Providence lui fit trouver un remede à ce mal dans la cruauté de ses Bourreaux : un de ces Barbares voulant lui faire une nouvelle playe, lui donna un coup de couteau dans l'apostume, & la fit crever. Il ne restoit plus que le dernier acte de cette tragedie, & tout paroissoit s'y disposer. Cette seule pensée caufoit au Prisonnier un faiblessement, qui alloit quelquefois jusqu'à lui ôter le sentiment de ses maux.

Il est déli- Honteux de se trouver encore si foible, il  
vré, & passe eut recours à la Priere, & conjura le Sei-  
en France, gneur d'être sa force & son soutien, sur-  
tout de ne pas permettre qu'il deshonorât  
par une lâcheté sa Religion & l'auguste Mi-  
nistere, qu'il étoit venu exercer de si loin.  
Il aperçut dans ce moment des Vieillards, qui  
fortoient du Conseil, où l'on avoit delibéré  
de son sort, & bientôt après on vint lui  
annoncer que la résolution étoit prise de ne  
le pas faire mourir. Il ne s'atendoit à rien  
moins, qu'à cette nouvelle, & tout le monde  
en fut aussi surpris que lui, vû l'état affreux,  
où on l'avoit réduit. Ceux-mêmes, qui avoient  
assisté au Conseil, ne pouvoient comprendre  
ce qui leur avoit fait prendre ce parti.

Le saint Homme en rendit grâces à celui,  
qui tourne les cœurs comme il lui plaît, &  
s'humilia en sa présence, se confessant indi-  
gne de la grace du Martyre. Il fut donné à  
une Matrone, qui le traitta fort humaine-  
ment; mais la puanteur, que son corps ex-  
haloit, le rendant insupportable à toute la  
Cabanne, & n'y ayant nulle apparence, que  
mutilé comme il étoit, il pût jamais être en  
état de rendre aucun service, sa Maîtresse

le fit conduire à la plus prochaine Habitation des Hollandois pour le vendre, s'il s'y trouvoit quelqu'un, qui voulût l'acheter. Il y fut très-bien reçu, on satisfit les Sauvages, on le fit panser avec soin, & dès qu'il fut en état de souffrir le voiage, on le mit sur un Vaisseau, qui le débarqua vers la fin de Novembre à la Rochelle.

1644.

Pour revenir aux Iroquois, quelque déterminés que parussent ces Barbares à pousser la guerre à toute outrance contre nous, aussi-bien que contre nos Alliés, ils ne laissoient pourtant pas de montrer de tems en tems quelque inclination à la paix. Le Chevalier de Montmagny la desiroit avec ardeur, & parce qu'il ne se voyoit pas en état de soutenir la guerre, & parce qu'en la faisant même avec avantage, il n'y trouvoit rien à gagner. S'il lui avoit été du moins possible de cacher sa foiblesse aux Ennemis, il auroit pu profiter de quelque heureuse conjoncture, pour faire un accommodement, qui sauvât l'honneur de la Nation; mais cette ressource lui manquoit, & les Iroquois en vinrent enfin jusqu'à se vanter hautement qu'ils obligeroient bientôt les François à repasser la Mer.

Triste situation de la Colonie.

Ainsi, tout convaincu, qu'étoit le Gouverneur que le moyen de désarmer ces Barbares n'étoit pas de les rechercher, il ne se trouva jamais en situation de le prendre avec eux sur le ton, qui seul auroit pu les contenir dans une exacte neutralité à notre égard. Réduit donc à faire des démarches peu séantes à son caractère, il cherchoit, ne pouvant mieux faire, à les couvrir de quelque prétexte honnête, &



1644.

au hazard d'être la dupe des avances feintes d'un Ennemi également rusé & téroce, il faisoit semblant de les croire sinceres, dans la vûë d'en tirer parti, soit pour procurer la liberté à quelque Captif, soit pour faire passer plus librement quelque Convoi, & ne pas voir ruiner absolument le commerce; soit enfin pour gagner quelques mois de trêve, qui lui donnât le moyen de respirer un peu.

Le Gouverneur Général tâche de faire la paix avec les Iroquois.

Quelque tems après la prise du P. Bressani, M. de Champflour, Gouverneur des Trois Rivieres, lui manda que des Hurons venoient d'arriver dans son Poste avec trois Prisonniers Iroquois, qu'ils en avoient cédé un aux Algonquins & qu'il avoit obtenu de ceux-ci, quoi qu'avec bien de la peine, qu'ils ne seroient point mourir leur Captif avant que d'avoir reçu de ses nouvelles. Sur cet avis le Général monta aux Trois Rivieres, assembla les Principaux des deux Nations, & leur dit que s'ils vouloient lui laisser la disposition de leurs Prisonniers, il esperoit de s'en servir pour établir une paix durable entr'eux & les Iroquois.

Il leur fit voir ensuite les marchandises, dont il comptoit bien de payer la complaisance, qu'ils auroient pour lui; & il ajoûta que pour ne pas s'exposer à être trompé par leurs Ennemis communs, il ne renverroit d'abord qu'un de ces Captifs; qu'il seroit avertir en même tems les Cantons, que s'ils vouloient sauver la vie aux deux autres, il falloit qu'ils leur envoiassent au plutôt des Députés, chargés de pleins pouvoirs pour traiter d'un accommodement, qui rétablît la tranquillité dans le Pays. Dès qu'il eut cessé de parler, un Capitaine Algonquin se leva, & pre-

nant par la main le Prisonnier, qui avoit été donné à sa Nation, le lui presenta, en disant qu'il ne pouvoit rien refuser à son Pere : que s'il acceptoit ses présens, c'étoit uniquement pour avoir de quoi essuyer les larmes d'une famille, où ce Captif devoit remplacer un Mort : qu'au reste il seroit charmé qu'on pût faire la paix, mais que la chose lui paroissoit bien difficile.

Le Gouverneur se tourna ensuite vers les Hurons, pour avoir aussi leur réponse ; mais un d'eux prenant la parole, lui dit fièrement qu'il étoit Guerrier, & non point Marchand, qu'il n'étoit point sorti de la Bourgade pour trafiquer, mais pour faire la guerre ; que ses étofes & ses chaudières ne le tentoient point ; que s'il avoit tant d'envie de ses Prisonniers, il pouvoit les prendre, qu'il sçauroit bien en aller faire d'autres, ou périr à la peine ; que si ce malheur lui arrivoit, il auroit du moins la consolation de mourir en Homme ; mais que sa Nation diroit qu'Ononthio auroit été cause de sa mort. Cette réponse embarrasssa le Gouverneur Général, mais un autre Huron, qui étoit Chrétien le tira bientôt d'inquiétude.

„ Ononthio, lui dit-il, que le discours de mon Frere ne t'indispose pas contre nous ; si ce nous ne pouvons nous résoudre à te remettre ce nos Prisonniers, c'est par des raisons, que tu ne désapprouveras point. Nous nous perdrons ce d'honneur, si nous le faisons ; tu ne vois parmi ce nous aucun Ancien ; de jeunes gens, tels ce que nous sommes, ne sont pas maîtres de leurs ce actions, & des Guerriers seroient deshonorés, si, au lieu de retourner chez eux avec ce

Ce qui se  
passe entre lui  
& les Hurons  
à ce sujet.



des Captifs, ils y paroissent avec des marchandises. Toi-même, mon Pere, que dirois-tu à tes Soldats, si tu les voyois revenir de la guerre en équipage de Marchands? Le seul desir, que tu fais paroître d'avoir nos Esclaves, pourroit leur tenir lieu de rançon; mais ce n'est pas à nous, qu'il appartient d'en disposer. Nos Freres les Algonquins ont pu faire ce que tu souhaitois d'eux, parce que ce sont des Anciens, qui n'ont à répondre à personne de leur conduite; n'étant pas retenus par les mêmes motifs que nous, ils n'auroient pu honnêtement te refuser une chose de si peu de conséquence. Nos Anciens, quand ils sçauront tes intentions, en useront sans doute de même. Nous desirons tous la paix, nous entrons dans tes vues, nous les avons même prévénus, car nous n'avons fait aucun mal à nos Prisonniers; nous les avons traités comme devant être bientôt nos Amis; mais il ne nous convient point de prévenir le consentement de nos Vieillards, ni de les priver d'une si belle occasion de monter à notre Pere, combien ils respectent ses volontés.

„ Une autre raison nous retient encore, & je m'assure qu'elle ne te paroitra pas moins legitime que la premiere. Nous sçavons que le Fleuve est couvert de nos Ennemis; si nous en rencontrons, qui soient plus forts que nous, de quoi nous serviront tes présens, qu'à nous embarrasser, & à les animer davantage au combat, pour profiter de nos dépouilles? Mais s'ils voyent parmi nous de leurs Freres, qui leur témoignent que nous voulons la paix, qu'Ononchio veut être le

Pere

Pere de toutes les Nations, qu'il ne peut plus souffrir que ses Enfans, qu'il porte tous également dans son sein, continuent à s'entre-déchirer, les armes leur tomberont des mains, & ils nous Prissonniers nous sauveront la vie, & ils travailleront bien plus efficacement à la paix, que si on se pressoit trop de leur rendre la liberté. »

M. de Montmagny n'eut rien à repliquer à un discours si mesuré & si judicieux : il trouvoit même un grand avantage à laisser faire les premières avances pour la paix aux Hurons, & il n'omit rien pour les y engager. Il répondit donc à celui, qui venoit de lui parler avec tant de sagesse, qu'il approuvoit fort ses raisons, & qu'après tout la paix étoit beaucoup plus leur affaire, que la sienne. Cependant ayant sçu que le P. de Breubeuf vouloit profiter de cette occasion pour retourner à son Eglise, dont les besoins pressans l'avoient obligé de descendre à Quebec, & où il menoit deux nouveaux Ouvriers, il jugea à propos, pour ne les point laisser exposés aux malheurs arrivés aux PP. Jogues & Bressani, de leur donner une Escorte capable de les garantir de tout insulte.

Ils firent en effet le voyage sans aucun accident, & à leur arrivée aux Hurons, il fut resolu dans un Conseil Général de renvoyer les deux Prissonniers Iroquois au Chevalier de Montmagny. Ce Gouverneur avoit déjà donné la liberté à celui, que les Algonquins lui avoient remis, & les Cantons, pour montrer combien ils étoient disposés à la paix, lui avoient renvoyé Couture, ce jeune François, qui s'étoit laissé prendre avec le P. Jogues. Il

ce I 6 4 4.

Les Hurons  
s'engagent à  
traiter de la  
paix.Les Iroquois  
semblient s'y  
prêter de bon  
ne grace.

I 6 4 5.



1645.

avoit été accompagné par le même Prisonnier Iroquois, dont je viens de parler, & par des Députés des Cantons, munis de pleins pouvoirs, tels, que le Gouverneur Général les avoit demandés.

Audience publique qu'on leur donne, & ce qui s'y passe.

Sitôt qu'on eut appris l'arrivée des uns & des autres aux Trois Rivieres, M. de Montmagny s'y rendit avec le P. Vimond, & après les avoir bien regalés, il leur marqua le jour, auquel il leur donneroit Audience. Ce jour venu, le Général parut dans la Place du Fort des Trois Rivieres, qu'il avoit fait couvrir de voiles de Barques, il étoit assis dans un Fautéuil, ayant à ses côtés M. de Champflour & le P. Vimond, & sur les aîles plusieurs Officiers, & les principaux Habitans de la Colonie. Les Députés Iroquois, au nombre de cinq, étoient à ses pieds, assis sur une natte; ils avoient choisi cette place, pour marquer plus de respect à Ononchio, qu'ils n'appellerent jamais autrement que leur Pere.

Les Algonquins, les Montagnez, les Attikamegues, & quelques autres Sauvages de la même langue étoient vis-à-vis, & les Hurons demeurèrent mêlés avec les François. Tout le milieu de la Place étoit vuide, afin qu'on pût faire les évolutions sans embarras; car ces sortes d'actions sont des especes de Comédies, où l'on dit, & l'on exprime par des gestes & des manieres assez bouffonnes des choses très-sensées. Dans les Nations Occidentales l'usage est de planter au milieu un grand Calumet, ce qui s'est aussi quelquefois pratiqué parmi les autres; car depuis qu'à notre occasion tous ces Peuples ont eu plus d'affaires à démêler entr'eux, ils ont emprunté

les uns des autres plusieurs usages, & surtout celui du Calumet, dont ils se servent aujourd'hui communément dans leurs Traités.

Les Iroquois avoient apporté dix-sept Colliers, qui étoient autant de paroles, c'est-à-dire, de propositions, qu'ils avoient à faire; & pour les exposer à la vue de tout le monde, à mesure qu'ils les expliqueroient, ils avoient fait planter deux picquets, & rendre une corde de traverse, sur laquelle ils devoient les suspendre. Chacun étant placé suivant l'ordre, que j'ai dit, l'Orateur des Cantons se leva, prit un Collier, & le présentant au Gouverneur Général, il lui dit: « Ononthio, prête l'oreille à ma voix, tous les Iroquois parlent par ma bouche: mon cœur n'a point de mauvais sentimens, toutes mes intentions sont droites. Nous voulons oublier toutes nos chansons de guerre, & leur substituer des chants d'allegresse. » Aussitôt il se mit à chanter, ses Collègues marquant la mesure avec leur *hé*, qu'ils tiroient en cadence du fond de leur poitrine, & tout en chantant il se promenoit à grands pas, & gesticuloit d'une manière assez comique.

Il regardoit souvent le Soleil, il se frottoit les bras, comme pour se préparer à la lutte; enfin il reprit un air plus composé, & continua ainsi son discours. « Le Collier, que je te présente, mon Pere, te remercie d'avoir donné la vie à mon Frere; tu l'as retiré de la dent de l'Algonquin; mais comment as-tu pu le laisser partir seul? Si son Canot eût tourné, qui l'eût aidé à le relever? S'il se fût noyé, ou qu'il eût péri par quelque autre accident, tu n'aurois aucune nouvelle de la paix, »



1645. » & peut-être eusses-tu rejeté sur nous une faute,  
 » que tu n'aurois dû imputer qu'à toi. » En ache-  
 » vant ces mots, il suspendit son Collier sur la  
 » corde, en prit un autre, & après l'avoir atta-  
 » ché au bras de Couture, il se tourna de nou-  
 » veau vers le Gouverneur, & lui dit :

» Mon Pere, ce Collier te ramene ton Su-  
 » jet ; mais je me suis bien gardé de lui dire ;  
 » mon Neveu, prends un Canot, & retourne  
 » dans ton Pays. Je n'aurois jamais été tranquille  
 » jusqu'à ce que j'eusse appris des nouvelles cer-  
 » taines de son arrivée. Mon Frere, que tu nous  
 » as renvoyé, a beaucoup souffert, & couru  
 » bien des risques ; il lui falloit porter seul son  
 » paquet, nager toute la journée, traîner son  
 » Canot dans les Rapides, être toujours en garde  
 » contre les surprises. » L'Orateur accompa-  
 » gnoit ce discours de gestes très-expressifs : on  
 » s'imaginait voir un Homme, tantôt conduire  
 » son Canot avec la perche, ce qu'on appelle  
 » *picquer de fond*, tantôt parer une vague avec  
 » son aviron ; quelquefois il paroissoit hors  
 » d'haleine, puis il reprenoit courage, & de-  
 » meuroit quelque tems assez tranquille.

Il faisoit ensuite semblant de heurter du pied  
 » contre une pierre, en portant son bagage,  
 » puis il marchait en clopinant comme s'il se  
 » fût blessé : « Encore, s'écria-t-il après tout ce  
 » manège, si on l'eût aidé à passer les endroits  
 » les plus difficiles. En vérité, mon Pere, je ne  
 » sçai, où étoit ton esprit, de renvoyer ainsi un  
 » de tes Enfans, tout seul & sans secours. Je  
 » n'ai pas fait de même à l'égard de Couture,  
 » je lui ai dit : Allons, mon Neveu, suis-moi,  
 » je veux te rendre à ta Famille au péril de ma  
 » vie. » Les autres Colliers avoient rapport à la

paix, dont la conclusion étoit le sujet de cette Ambassade, chacun avoit sa signification particulière, & l'Orateur les expliqua d'une manière aussi graphique, qu'il avoit fait les deux premiers.

1645.

L'un applanissoit les chemins, l'autre rendoit la Riviere calme, un autre enterroit les haches; il y en avoit pour faire entendre qu'on se visiteroit désormais sans crainte & sans défiance; les festins, qu'on se feroit mutuellement; l'alliance entre toutes les Nations; le dessein, qu'on avoit toujours eu de ramener le PP. Jogues & Bressani; l'impatience, où l'on étoit de les revoir; l'accueil, qu'on se préparoit à leur faire; les remerciemens pour la délivrance des trois derniers Captifs Iroquois: chacun de ces articles étoit exprimé par un Collier, & quand l'Orateur n'eût point parlé, son action auroit rendu sensible tout ce qu'il vouloit dire. Ce qui surprit davantage, c'est qu'il joua son personnage pendant trois heures, sans en paroître plus échauffé: il fut encore le premier à donner le branle pour une espèce de fête, qui termina la séance, & qui se passa en chants, en danfes, & en festins.

Deux jours après le Chevalier de Montmagny répondit aux propositions des Iroquois; car jamais on ne fait réponse le même jour. L'Assemblée fut aussi nombreuse cette seconde fois, que la première, & le Gouverneur Général fit autant de présens, qu'il avoit reçu de Colliers. Ce fut Couture, qui porta la parole, & il parla en Iroquois; mais sans gesticuler, & sans interrompre son discours; au contraire il affecta une gravité, qui convenoit à celui, dont il étoit l'interprète. Quand

Réponse du  
Gouverneur  
Général.



1645.

il eut fini PIESKARET, Chef Algonquin, se  
 „leva, & fit son présent : « Voilà, dit-il, une  
 „ pierre, que je mets sur la sépulture de ceux,  
 „ qui sont morts pendant la guerre, afin que  
 „ personne ne s'avise d'aller remuer leurs os, &  
 „ qu'on ne songe point à les venger. » Ce Ca-  
 pitaine étoit un des plus braves Hommes,  
 qu'on ait vû en Canada & on raconte des  
 choses presque incroyables de sa valeur.

NEGABAMAT, Chef des Montagnez, pré-  
 senta ensuite une peau d'Elan, & dit que  
 c'étoit pour faire des souliers aux Députés  
 Iroquois, de peur qu'ils ne se blessassent les  
 pieds en retournant chez eux. Les autres Na-  
 tions ne parlerent point, apparemment, parce  
 qu'elles n'avoient ni Chefs, ni Orateurs. La  
 séance finit par trois coups de canon, & le  
 Gouverneur fit dire aux Sauvages, que c'étoit  
 pour porter par tout les nouvelles de la paix.  
 Le Supérieur des Jesuites regala aussi les  
 Ambassadeurs, qui lui dirent les plus belles  
 choses du monde. La bonne chere rend ces  
 Gens-là fort éloquens, & il n'est point d'é-  
 loge, à quoi on ne doive s'attendre, quand  
 on leur donne un bon repas; il est vrai que  
 ces louanges ne doivent pas se prendre au pied  
 de la lettre; mais elles coûtent peu, car il ne  
 faut pas se mettre beaucoup en frais pour con-  
 tenter des Gens, à qui tout est bon.

La paix est ratifiée par les Cantons. Le Lendemain les Députés reprirent la route de leur Pays. Deux François, deux Hurons, & deux Algonquins s'embarquerent avec eux, & trois Iroquois demeurèrent en ôtage dans la Colonie. Le Traité fut ratifié par le Canton d'Agnier, le seul, qui eut encore été en guerre ouverte contre nous, les deux François & les

quatre Sauvages revinrent au tems, qui leur avoit été marqué, c'est-à-dire, à la mi-Septembre; ils rapportèrent que tous les Iroquois demandoient des Missionnaires, que les Hurons & les Algonquins de l'Isle avoient aussi accédé au Traité, & que tout paroissoit calme.

Le P. Bressani arriva sur ces entrefaites à Quebec, & à peine avoit-il pris quelques jours pour se délasser, qu'il partit avec le P. Poncet pour retourner aux Hurons. Il témoigna en partant que, si on accorderoit des Missionnaires aux Iroquois, il desiroit fort être du nombre de ceux, qu'on y destineroit. Il fit même une quête pour les Bourreaux, afin de leur apprendre de quelle maniere la Religion Chrétienne enseigne à se venger: sentiment bien digne d'un Homme Apostolique, & d'un Confesseur de JESUS-CHRIST; mais dont ces Barbares n'étoient point encore capables de connoître la noblesse, & dont ils ne profiterent point.

L'hyver suivant on vit ce qu'on n'avoit point encore vû depuis l'arivée des François en Canada, les Iroquois, les Hurons, & les Algonquins mêlés ensemble chasser aussi paisiblement, que s'ils avoient été d'une même Nation. A la faveur de cette bonne intelligence les Missionnaires des Hurons reçurent tous les secours, dont ils avoient été si longtemps privés, firent en toute sûreté leurs courses Apostoliques, & recueillirent avec joye ce qu'ils avoient semé en l'arrosant de leurs larmes; mais ces beaux jouts durèrent peu, & il semble que ce calme ne leur eût été accordé, que pour leur donner le tems de reprendre haleine, & de se disposer à de nouveaux combats.

1645.

Le P. Bressani retourna aux Hurons,



1646.

Mort des PP.  
Enemond  
Masse & Anne  
de Nouë.

Au commencement de cette même année 1646. la Nouvelle France perdit deux de ses premiers Missionnaires. Le P. Enemond Masse mourut à Sylleri dans l'exercice d'un zèle, que rien ne rebuta jamais, & qui soutenu d'un grand talent, fut toujours très-fructueux. Il n'étoit pas encore dans un âge fort avancé; mais ses voyages & ses travaux l'avoient extrêmement usé. Le P. Anne de Nouë le suivit de près. Il étoit parti de Trois Rivieres le trentième de Janvier pour aller confesser la Garnison du Fort de Richelieu, & la disposer à célébrer la Fête de la Chandeleur, il s'écarta de deux Soldats & d'un Huron, qui l'accompagnoient, parce qu'il voulut prendre les devants; mais il s'égara, ne put jamais reconnoître son chemin & le jour même de la Fête on le trouva à genoux, mort de froid au milieu de la neige.

On porta son corps aux Trois Rivieres, où il étoit en grande odeur de sainteté. Ses obsèques y furent célébrées avec tout l'appareil possible: mais on lui adressa beaucoup plus de vœux, qu'on ne lui donna de prières. Plusieurs même ont assuré qu'il ne leur avoit pas été possible de prier pour lui. D'autres, à la vue de son corps se sentirent pénétrés d'un repentir sincere de leurs péchés. & firent des confessions, qu'ils differoient depuis lontems; de sorte qu'on peut dire que ses os, prophétiserent encore plus heureusement que ceux d'Elisée, qui rendirent la vie du corps à un Mort par le simple attouchement, au lieu que plusieurs recouvrerent la vie de l'ame, après avoir jetté les yeux sur les tristes restes d'un Missionnaire, mort dans l'exercice de son Ministère.

Cependant on commençoit à peine à jouir  
des douceurs de la paix, que la guerre fut sur  
le point de se ralumer. Trois Sauvages de  
Sylleri s'étant un peu éloignés de leur Bour-  
gade, furent massacrés : un autre, qui faisoit  
voyage avec la Femme, fut attaqué, & blessé  
dangereusement : on leva la chevelure à la  
Femme, & on la laissa pour morte. On les  
trouva tous deux nageant dans leur sang, &  
on les porta à l'Hôtel-Dieu, où le Mari mour-  
rut, & la Femme guérit. Tous les soupçons  
tomberent d'abord sur les Iroquois; mais on  
reconnut peu de tems après que les Assassins  
étoient des Sokokis, lesquels étant mal avec  
les Algonquins, avoient mis tout en œuvre  
pour détourner les Iroquois de faire la paix  
avec eux, & n'en ayant pu venir à bout, cher-  
choient tous les moyens de la rompre.

Ces accidens n'eurent donc point de suite ;  
au contraire, le Traité de l'année précédente  
fut ratifié par de nouveaux Députés, qui étoient  
venus pleurer les PP. Masse & de Nouë, &  
couvrir ces deux illustres Défunts, c'est-à-dire,  
faire aux Jesuites des complimens & des pré-  
sens au sujet de la mort de leurs Confreres.  
Mais comme on n'avoit négocié directement  
qu'avec le Canton d'Agner, ces Députés  
donnerent avis au Gouverneur Général de se  
tenir en garde contre les autres, jusqu'à ce  
qu'ils eussent été compris nommément dans  
le Traité; ce qui seroit déjà fait, ajoutèrent-ils,  
si Ononchio avoit eu l'attention de les pré-  
venir, en rendant la liberté à quelques-uns  
des leurs, que nos Alliés retenoient Captifs.

Il y a bien de l'apparence que M. de Mont-  
magny ne voulut pas qu'il tint à si peu de

1646.

Les Sokokis  
tâchent de  
rompre la  
paix.

Les Iroquois  
la ratifient de  
nouveau.



choses pour assurer la tranquillité de la Colonie ; mais je n'en trouve rien dans mes Mémoires. Nous verrons même bientôt les quatre Cantons souffrir de nouveau le feu de la discorde , & en embraser tout le Canada. Ce qui est certain , c'est qu'on prit alors les mesures les plus sages pour conserver du moins les Agniers dans notre alliance, & pour gagner ce Canton à JESUS-CHRIST.

Le P. Jogues  
fait deux  
voyages aux  
Iroquois.

Le P. Jogues y avoit sémé le grain de la parole pendant sa captivité ; il en sçavoit la Langue ; il souhaittoit avec ardeur de profiter de la paix , pour y prêcher publiquement l'Evangile ; & il obtint sans peine la permission d'accompagner les derniers Députés , lorsqu'ils s'en retournerent chez eux ; mais le Gouverneur Général exigea de lui qu'après qu'on auroit réüssi à comprendre tous les Cantons dans le Traité , il reviendroit lui rendre compte des dispositions , où il auroit trouvé toute la Nation Iroquoise. Je trouve même dans quelques Mémoires que les Algonquins jugerent que dans ce premier voyage le Missionnaire ne devoit point paroître avec son habit , ni parler de Religion , & que leur avis fut suivi.

Quoiqu'il en soit , le Serviteur de Dieu s'embarqua le seizième de May , accompagné du Sieur BOURDON , un des principaux Habitans de Québec , & deux Algonquins les suivirent dans un autre Canot chargé de présents pour distribuer dans les Cantons Iroquois au nom de leur Nation. Le cinquième de Juin ils arriverent à la première Bourgade des Agniers , où ils furent reçus avec de grandes démonstrations d'une amitié sincère : le P. Jogues y fut reconnu par quelques-uns de ceux , qui

avoient le plus maltraité, & qui lui firent mille careffes. Je ne ſçai pas ce qui arriva enſuite ; mais il eſt certain que ce Miſſionnaire ne paſſa point le Canton d'Agnier, & qu'il y laiffa ſon cofre, en diſant qu'il y vouloit fixer ſa demeure, & qu'il ne tarderoit pas à revenir.

Il reprit enſuite la route du Fort de Richelieu, où il arriva le vintſept du même mois. Il y rencontra M. de Montmagny, auquel il affura qu'on pouvoit compter ſur les Agniers ; mais il eſt à croire que ce Gouverneur ne fit pas plus de fond, qu'il ne devoit, ſur ſon témoignage : il étoit trop éclairé pour ne pas comprendre qu'un Religieux dans la diſpoſition, où étoit le P. Jogues, voyoit dans ces Sauvages tout ce qu'il ſouhaitoit d'y voir, & n'avoit point d'autres raiſons pour les croire ſincèrement revenus à notre égard, que l'extrême paſſion, & l'eſperance d'en faire des Chrétiens. Toutefois quelque repugnance qu'il eût à expoſer au caprice d'un Peuple inconfiant, un Homme, qui en avoit été trop maltraité, pour en être jamais regardé de bon œil, il conſentit qu'il dégagât ſa parole.

Le Serviteur de Dieu au comble de ſes vœux, & s'imaginant déjà voir les Iroquois ſe préſenter en foule pour être inſtruits de nos Myſteres, partit le vintquatrième de Septembre, accompagné de quelques Sauvages & d'un François. On apprit peu de tems après que les hoſtilités avoient recommencé entre les Iroquois Supérieurs, & les Hurons. On appelle Iroquois Supérieurs les quatre Cantons, qui n'avoient pas été compris dans le Traité de paix ; les Iroquois Inférieurs ſont les ſeuls Agniers, quelques-uns y joignent

Les hoſtilités  
recommencent entre les  
Iroquois &  
les Hurons.



1646.

d'Onneyouth ; mais pour bien entendre ce que nous avons à dire de cette Nation, qui a tant de part à l'Histoire, que j'écris, il est nécessaire de bien connoître la situation & la nature du Pays, qu'elle occupe, & les cinq Cantons, qui la composent.

Etenduë & situation du Pays des Iroquois.

Le Pays des Iroquois s'étend entre les 41. & 44. degrés d'élévation du Pole, environ soixante & dix, ou quatre-vingt lieues de l'Orient à l'Occident, depuis le haut de la Riviere, qui a porté successivement leur nom, celui de Richelieu, & celui de Sorel, c'est-à-dire, depuis le Lac du S. Sacrement jusqu'à Niagara ; & un peu plus de quarante lieues du Septentrion au Midi, ou plutôt de l'Orient d'été au Couchant d'hyver, depuis la source de la petite Riviere des Agniers, jusqu'à l'Ohio. Ainsi il a pour bornes au Midi cette dernière Riviere & la Pensylvanie, à l'Occident le Lac Ontario ; le Lac Erié au Couchant d'été ; au Septentrion le Lac du S. Sacrement & le Fleuve S. Laurent ; enfin la Nouvelle York, partie au Midi, & partie à l'Orient d'hyver. Il est arrosé de plusieurs Rivieres, son terroir est inégal en quelques endroits, mais généralement parlant il est très-fertile.

Origine de leur nom.

Le Canton d'Agner est le plus septentrional de tous, & le plus proche de la Nouvelle York : ceux d'Onneyouth, d'Onnontagué (a), de Goyogouin (b), & de Tsonnonthouan se suivent dans l'ordre, où je viens de les nommer, en allant toujours à l'Occident, tirant un peu sur le couchant d'hyver ; & c'est ce qui leur a fait donner le nom de Cantons Supérieurs, à moins qu'on ne prétende qu'ils ont

(a) On prononce Onnontaté, (b) Oyogouin.

été ainsi nommés, parce qu'on les rencontre en cet ordre en remontant le Fleuve S. Laurent, & le Lac Ontario, que ce Fleuve traverse. Le nom d'Iroquois est purement François, & a été formé du terme *Hiro*, ou *Hero*, qui signifie, *J'ai dit*: & par lequel ces Sauvages finissent tous leurs discours, comme les Latins faisoient autrefois par leur *Dixi*; & de *Koué*, qui est un cri, tantôt de tristesse, lorsqu'on le prononce en traînant, & tantôt de joye, quand on le prononce plus court. Leur nom propre est *Agonnensonnit*, qui veut dire *Faiseurs de Cabannes*; parce qu'ils les bâtissent beaucoup plus solides, que la plupart des autres Sauvages.

Dans le Canton d'Agnier, qui, au tems, Ce que cha- que Canton a de particulier. dont nous parlons, étoit le plus peuplé de tous, une jolie Riviere serpente agréablement l'espace de sept à huit lieuës entre deux belles prairies. Celui d'Onnontagué a un fort beau Lac, appellé *Gannentaha*, aux environs duquel il y a plusieurs Fontaines salées, & dont les bords sont toujours couverts d'un très-beau sel. Deux lieuës plus loin, en tirant vers le Canton de Goyogouin, on trouve une source, dont l'eau est blanche comme du lait, d'une odeur très-forte, & qui étant mise sur le feu, se résout en une espèce de sel aussi mordicant, que la pierre caustique. Tout ce canton est charmant, & la terre y est propre à tout.

Celui d'Onneyouth situé entre Agnier & Onnontagué, n'est en rien inférieur ni à l'un, ni à l'autre; mais le Canton de Goyogouin l'emporte sur tous pour la bonté du terroir, & pour la douceur du climat: les Habitans s'en ressentent



même un peu, & ont toujours paru les plus traitables de tous les Iroquois. Enfin dans la grande étendue de Pays, qu'occupent les Tsonnonthouans, il y a des endroits charmans, & généralement parlant le terrain y est bon. On y a, dit-on, découvert une terre, de laquelle, après qu'on l'a bien lavée, on tire un souffre très-pur; & dans le même endroit une Fontaine, dont l'eau, quand elle a bien bouilli, se convertit aussi en soufre. On ajoute que cette eau s'enflamme d'elle-même, quand on l'agite avec violence (\*). Plus loin, en approchant du Pays des anciens Eriez, on voit une eau dormante, épaisse & huileuse, qui prend feu, comme fait l'Eau-de-vie.

J'ai parlé ailleurs de la Baye des Goyogouins, de celle des Tsonnonthouans, & du grand Marais, qui est de ce dernier Canton, comme de lieux, qui m'ont paru délicieux. Je puis ajouter que dans tout le Pays, que j'ai cottoyé depuis la Riviere d'Onnontagué jusqu'à la Riviere de Niagara, je n'y ai aperçû que des terres fertiles, bien boisées, & bien arrosées; à la réserve de quelques lisières de sables, qui n'ont point de profondeur; mais il se peut faire que les endroits, où je n'ai point débarqué, ne soient pas de même.

**Des Arbres  
Fruitiers.**

Dans toute l'étendue des cinq Cantons on peut cultiver avec succès tous nos arbres fruitiers d'Europe, plusieurs y viennent d'eux-mêmes sans culture, & on y en trouve d'autres, qui nous étoient inconnus. Les Forêts y sont remplies de Châtaigniers, & de Noyers de

(\* ) Il y en a une toute semblable à six lieues de Grenoble.

deux sortes ; les uns portent un fruit fort doux , celui des autres est très-amer ; mais en le faisant passer par les cendres , on en tire une bonne huile par le moyen du moulin , du feu & de l'eau , de la même manière , que nous en tirons du Tournesol. Il y a en plusieurs endroits des cerises sans noyau , fort bonnes à manger ; un arbre , dont la fleur ressemble à nos Lys blancs , dont le fruit est de la grosseur , & a la couleur d'un abricot , le goût & l'odeur d'un citron.

On y voit un Citronnier sauvage , qui n'est qu'une plante : son fruit , gros comme une orange de la Chine , est très-agréable au goût & très-rafraîchissant. Il sort du milieu de deux feuilles , qui ont la figure d'un cœur ; mais la racine de cette plante est un poison. Il y a des Pommiers , dont les pommes ont la figure d'un œuf d'Oye , & dont la graine est une espèce de fève. Ce fruit est odoriférant , & fort délicat : c'est un arbre nain , qui demande une terre grasse & mouillée. Les Iroquois l'ont tiré du Pays des Eriez. Ils en ont aussi apporté une plante , que nous avons nommé *Plante Universelle* , & dont les feuilles broyées referment toutes sortes de playes. Ces feuilles sont de la largeur de la main , & ont la figure d'une fleur de Lys. La racine de cette plante a l'odeur du Laurier. Ces Sauvages ont quantité d'autres racines propres à la teinture , & dont quelques-unes font des couleurs très-vives.

Outre les Serpens à sonnette , qu'on trouve chez les Iroquois , comme dans toutes les Provinces un peu Méridionales de l'Amérique Septentrionale , on y voit un Serpent noir ,

Des animaux  
& des dia-  
mans.



qui monte sur les arbres, & qui n'est point venimeux. Ce Reptile a un Ennemi mortel, qui ne paroît pas digne de lui, & qui néanmoins lui fait une cruelle guerre, c'est un petit Oiseau, qui fond sur lui, dès qu'il l'aperçoit, & d'un coup de bec le renverse mort. Les Aspics de ces Cantons sont beaucoup plus longs que les nôtres : on y voit des Tigres de couleur de petit gris, qui ne sont point mouchetés ; ils ont la queue fort longue, & donnent la chasse aux Porcs épis. Les Iroquois les tuent plus souvent sur les arbres, qu'à terre. Ils sont bons à manger, au jugement même des François qui en estiment la chair autant que celle du Mouton. Quelques-uns ont le poil rougeâtre, tous l'ont très-fin, & leurs peaux sont de très-bonnes fourures.

Mais la plus fine Pellerterie de ce Pays est la peau de l'Ecureuil noir. Cet Animal est gros comme un chat de trois mois, d'une grande vivacité, fort doux, & très-facile à apprivoiser. Les Iroquois en font des robes, qu'ils vendent jusqu'à sept ou huit pistoles. Les Tourtes sont là, comme par tout ailleurs, des Oiseaux de passage. Un Missionnaire a observé dans un Canton Iroquois que tous les matins depuis six heures jusqu'à onze, on voit au-dessus d'une gorge de Riviere large d'un quart de lieue, l'air presque entièrement obscurci par la quantité de ces Oiseaux, qu'ensuite ils vont tous se jeter dans une grande Mare, qui en est proche, pour s'y baigner : après quoi ils disparoissent. Il ajoute qu'alors on ne voit que des mâles, & que l'après-dîner les femelles viennent faire la même manœuvre. Enfin on trouve dans le Pays des Iroquois des pierres,

qui ferment des diamans, dont quelques-uns sont tout taillés, & quelquefois de prix. Je reviens aux nouvelles hostilités, qui rallumerent en peu de tems un feu, qui avoit tant coûté à éteindre, ou plutôt, qui n'étoit que caché sous la cendre.

1646.

Les Iroquois furent les aggresseurs. Une troupe de leurs Braves s'étoit approchée d'un Village Huron, dans le dessein d'y faire des Prisonniers : ils trouverent qu'on y étoit sur ses gardes ; mais ils ne purent se résoudre à se retirer, sans avoir rien fait. Ils se cachèrent dans un Bois, & y passerent la nuit, pendant laquelle un Huron, posté sur une maniere de redoute, fit grand bruit pour montrer qu'il ne dormoit pas. Vers le point du jour il cessa de crier : aussi-tôt deux Iroquois se detachent, & s'étant coulés jusqu'au pied de la Palissade, ils y demeurent quelque tems pour voir s'ils n'entendroient plus rien. Personne ne souflant, un des deux monte sur la Redoute, y aperçoit deux Hommes, qui dorment profondément, donne à l'un un grand coup de hache sur la tête, leve à l'autre la chevelure, & s'enfuit.

Les Iroquois  
attaquent un  
Village Hu-  
ron.

Le premier mourut sur le champ ; au bruit, que fit le second, tout le Village fut en rumeur. On accourt, on trouve deux Hommes étendus, l'un sans vie, & l'autre perdant tout son sang. La jeunesse fut à l'instant sur pied, elle suivit lonrens les traces de l'Ennemi ; mais il avoit trop d'avance, & elle ne put le joindre. Les Hurons eurent bientôt leur revanche. Trois Guerriers se mirent en campagne, & après vingt jours de marche arriverent à un Village de Tsonnonthouans. Il étoit nuit, toutes les Cabannes étoient fermées, & tout

Belle action  
de trois Hu-  
rons.



1646.

le monde dormoit. Nos Aventuriers s'aviserent de percer une Cabanne par le côté : ils y entrèrent sans que personne s'éveillât, ils y allumerent du feu, & à la lueur de la flamme chacun choisit son Homme, le tua, & lui enleva la chevelure. Ils mirent ensuite le feu à la Cabanne, & gagnèrent au pied. Ils furent poursuivis, mais inutilement, ils arrivèrent dans leur Village avec les marques de leur victoire.

Progrès de la Religion pendant la paix.

Les Missionnaires voyoient avec bien du regret ces indices d'une paix expirante. Ils avoient si bien profité du peu de tems, qu'elle avoit duré, que le Christianisme pouvoit déjà être regardé comme la Religion dominante parmi les Hurons. L'Évangile commençoit aussi à être connu de plusieurs autres Peuples, qui en avoient la principale obligation aux Hurons mêmes, & les Sauvages voisins de Quebec & de Montreal ne faisoient pas moins paroître de zèle. Il ne se passoit point d'année qu'ils ne fournissent à leurs Pasteurs de nouvelles occasions de faire chanter les loüanges de Dieu dans quelque Langue, dans laquelle on n'avoit point encore prononcé son saint Nom; mais les Iroquois ne tarderent pas à troubler ce calme si nécessaire à la propagation de la Foy, & à l'affermissement de la Colonie, où tout étoit dans l'inaction, faute de secours.

Le P. Jogues retournant aux Iroquois, est abandonné par les Conducteurs.

Le P. Jogues n'avoit pas été longtems sans se défabuser des bonnes intentions, où il s'étoit imaginé qu'étoient ces Barbares. Avant même que de se livrer à ceux, qui devoient le conduire dans le lieu destiné à sa résidence, soit pressentiment, soit conjecture

Fondée sur de nouvelles lumieres plus sûres que les précédentes, dans les derniers adieux, qu'il fit de bouche à Quebec, & dans ses Lettres à ses amis de France, il s'expliqua en Homme, qui ne comptoit pas d'aller chez les Agniers pour les convertir, mais qui avoit une forte d'assurance d'y consommer dans peu son sacrifice. Il en eut bientôt des preuves, qui ne pouvoient pas être équivoques. Il avoit à peine passé les Trois Rivieres, qu'il se vit abandonné de tous les Conducteurs: il resta seul avec un jeune François, nommé LA LANDE, fort embarrassé comment il pourroit continuer la route.

1646.

Tout autre que lui seroit retourné sur ses pas, & la prudence sembloit le demander: mais les Saints en ont une, qui n'est pas selon les regles ordinaires, & qu'il faut du moins respecter. Dans la persuasion, où étoit le Serviteur de Dieu, qu'il devoit arroser de son sang une Terre, qui produiroit des Saints, il n'étoit pas Homme à reculer au moment, qu'il commençoit à voir que tout se dispoit à l'accomplissement de ses vœux. Il poursuivit donc son chemin, & gagna avec bien de la peine un Village Iroquois, où il fut reçu, à peu de choses près, comme s'il eût été Prisonnier de guerre. Lui & son Compagnon furent mis presque nuds, & on ne leur épargna ni les coups de poing, ni les bastonnades.

De quelle maniere il est reçu.

On n'a jamais bien sçu le motif d'un changement si étrange. Deux lettres écrites de la Nouvelle Belgique, l'une par le Gouverneur même à M. de Montmagny; l'autre par un Particulier au Sieur Bourdon, qui avoit accompagné le P. Jogues l'année précédente, après

Ce qui avoit indisposé les Iroquois contre lui.



1646.

avoir rapporté quelques circonstances de la mort du St. Missionnaire, l'attribuoient à la persuasion, où étoient les Iroquois, qu'il avoit laissé le diable dans leur pays. La lettre au Sieur Bourdon ajoûtoit que cette perfidie étoit l'ouvrage de la seule Tribu de *l'Ours*; que celles du *Loup* & de la *Torinié* avoient fait tout leur possible pour sauver la vie aux deux François, jusqu'à dire aux premiers: » Tuez-nous, » plutôt que de massacrer ainsi des personnes, » qui ne nous ont fait aucun mal, & qui viennent chez nous sur la Foy d'un Traité. « Dans toutes les deux on avertissoit le Général que le dessein des Iroquois étoit de le surprendre lui-même, & que quatre cent Hommes étoient prêts à partir pour fondre en même tems dans la Colonie Française.

Il y a donc bien de l'apparence que ce Peuple avoit pris des Ouvriers de l'Évangile, les mêmes ombrages, qu'en avoient conçu les Hurons dans le commencement; & ce qui fortifie cette conjecture, c'est que cette année-là les maladies ayant fait de grands ravages dans le Canton d'Agner, & les vers y ayant rongé presque tous les grains, la Multitude se persuada que ces malheurs étoient l'effet d'un sort, que le P. Jogues leur avoit laissé dans son coffre. Quelques Hurons Idolâtres, qui s'étoient établis dans ce même Canton, & qui y avoient apporté leurs anciens préjugés contre la Religion Chrétienne, ne manquoient aussi aucune occasion de les communiquer aux Iroquois; ils saisirent d'abord celle-ci, & firent observer aux Agniers que les désastres, dont ils se plaignoient, avoient commencé précisément dans le tems, qu'ils avoient demandé des Missionnaires.

Quoiqu'il en soit, l'Homme Apostolique se voyant accueilli de la maniere, que je viens de dire, demanda si depuis son départ il étoit arrivé quelque chose, qui eût indisposé la Nation contre lui ? Toute la réponse qu'on lui fit, fut qu'il étoit condamné à mort avec son Compagnon, qu'ils ne seroient pourtant pas brûlés, mais frappés avec la hache ; & que leurs têtes seroient posées sur les palissades, afin que si quelques François passeroient par le Village, ils pussent les reconnoître. Le Serviteur de Dieu eut beau leur remettre devant les yeux l'indignité d'un tel procédé ; la confiance, avec laquelle il étoit venu se livrer entre leurs mains ; les invitations, qu'ils lui avoient faites pour l'engager à vivre avec eux ; les paroles, qu'ils lui avoient si solennellement données ; la maniere, dont les François en avoient usé à leur égard ; leurs Traités, leurs sermens, & le peu, qu'il y avoit à gagner pour eux dans la guerre, où ils alloient se replonger ; un sombre & affreux silence lui fit connoître qu'il parloit en vain ; aussi ne songea-t'il plus qu'à se préparer à la mort, & à y disposer le jeune Homme, qui s'étoit attaché à lui.

Tout le jour suivant, qui étoit le dix-septième d'Octobre, on ne leur dit mot jusqu'au soir. Alors un Huron vint prendre le P. Jogues pour le mener dans sa Cabanne, sous prétexte de lui donner à manger ; car ni lui, ni son Compagnon n'avoient encore rien pris de la journée. Il le suivit, & comme il entroit dans sa Cabanne, un Troquois, qui s'étoit caché derrière la porte, lui déchargea un grand coup de hache sur la tête, & le renversa mort à ses

1646.

Sa mort.



1646.

pieds. La Lande eut le même sort un moment après ; on leur coupa ensuite la tête, on les exposa sur la Palissade, & les corps furent jetés dans la Riviere.

Son meurtrier se convertit.

Telle fut la fin d'un Homme, dont bien des années après les Iroquois mêmes ne pouvoient se lasser d'admirer les vertus & le courage. Son Meurtrier tomba l'année suivante entre les mains des François, qui le livrerent aux Algonquins. Ceux-ci le brûlerent ; mais il y a bien de l'apparence que le St. Martyr ne l'abandonna point pendant ces derniers momens, car il mourut Chrétien. On a publié plusieurs graces obtenues par l'intercession du P. Jogues, & on peut dire que le siècle précédent a donné à l'Eglise peu de Saints d'un caractère plus marqué ; mais je laisse le détail de ces merveilles à ceux, qui entreprendront d'écrire l'Histoire de sa vie.

Les Agniers recommencent la guerre.

Les Agniers, en violant ainsi le droit des Gens, s'étoient bien attendus que toutes les Nations se réuniroient pour leur faire la guerre ; ils crurent devoir les prévenir, & ils se mirent de toutes parts en campagne, avant qu'on pût être informé de ce qui venoit de se passer chez eux. Un de leurs Partis rencontra Pieskaret seul, & n'osa l'attaquer. Ils étoient persuadés qu'il auroit tué au moins la moitié de ce qu'ils étoient, comme il lui étoit déjà arrivé plusieurs fois. Ils n'eurent pas de honte de l'aborder comme ami, & tandis qu'il ne se défioit de rien, de le percer par derrière. D'autres ayant appris où plusieurs Sauvages Chrétiens s'étoient joints pour chasser, tombèrent inopinément sur eux, en tuerent quelques-uns, en firent plusieurs Prisonniers, & exer-

erent sur eux des cruautés inouïes.

La haine contre le Christianisme redoubla dès lors la fureur de ces Barbares, & fit de vrais Martyrs de ceux d'entre les Fidèles, qui tomberent entre leurs mains : l'âge & le sexe ne garantirent pas même du feu comme auparavant, & on assure que dans l'occasion, dont je parle, ils crucifierent un Enfant de trois ans, & le laisserent expirer dans les douleurs. Supplice inouï jusques-là parmi ces Peuples, & qui ne peut guères s'attribuer qu'à la rage, dont ils étoient remplis contre la Religion d'un Dieu mort en Croix, qu'on leur avoit prêchée. Les premiers avis de ces hostilités furent donnés aux François par des Femmes Algonquines, qui s'étoient sauvées d'entre les mains de leurs Bourreaux avec une résolution & un courage, qu'on auroit admirés dans les plus braves Hommes du Monde. Il y en eut une entr'autres, dont l'Histoire mérite d'être connue.

Il y avoit dix jours, qu'elle étoit Prison-  
 niere dans un Village du Canton d'Agnier, & elle avoit ignoré jusques-là quel devoit être son fort. Elle avoit néanmoins plus de sujet de craindre, que d'espérer, parce qu'à son entrée dans ce Village on l'avoit mise toute nue, & qu'elle n'avoit jamais pu obtenir la moindre chose pour se couvrir. Une nuit, qu'elle étoit couchée à l'ordinaire dans une Cabanne, attachée par les pieds & par les mains avec des cordes à autant de picquets, & environnée de Sauvages, qui s'étoient couchés sur les cordes, elle s'aperçut que tous dormoient d'un profond sommeil. Elle essaya aussi-tôt de dégager une de ses mains, & y

1646.

Histoire singuliere d'une Algonquine, qui se sauva des mains des Iroquois.



ayant réuffi, il ne lui fut pas plus difficile d'achever de fe délier tout-à-fait.

Elle fe leve enfuite, va doucement à la porte de la Cabanne, y prend une hache, en casse la tête à celui, qui se trouve le plus près fous fa main, & se jette dans le creux d'un arbre assez spacieux pour la cacher toute entiere, & qu'elle avoit remarqué fort proche de la Cabanne. Au bruit, que fit le mourant, tout le Village fut bientôt éveillé, & comme on ne douta point que la Captive n'eût gagné au pied, toute la Jeunesse se mit à ses trouffes. Elle voyoit tout ce mouvement de fa retraite, & elle observa que tous ceux, qui couroient après elle, alloient du même côté, que tous les autres étoient restés dans leurs Cabannes, & qu'il n'y avoit personne autour de son arbre: elle en sortit sur le champ, & prenant sa course du côté opposé à celui, par où on la cherchoit, elle gagna la Forêt, sans être apperçüe.

Tout le reste de la nuit on ne s'avisâ point d'aller de ce côté-là, mais le jour venu, on reconnut ses pistes, & on les suivit. L'avance, qu'elle avoit, lui donna deux jours sur ses Ennemis; le troisième elle entendit du bruit. Elle se trouvoit sur le bord d'un Etang, elle s'y jetta jusqu'au cou, & dans le moment, qu'elle apperçut les Iroquois, elle se plongea tout-à-fait dans l'eau derriere des jones, à la faveur desquels il lui étoit aisé de mettre de tems en tems la tête hors de l'eau pour respirer, & pour observer ce qui se passoit. Elle remarqua qu'après que les Ennemis eurent bien regardé de toutes parts, ils retournerent sur leurs pas. Elle les laissa s'éloigner un peu, puis

puis elle traversa le Marais , & continua sa route.

Elle marcha trente-cinq jours , ne vivant que de fruits sauvages & de racines. Enfin , elle se trouva au bord du Fleuve S. Laurent , un peu au-dessus du Lac de S. Pierre ; & n'osant rester aux environs de la Riviere de Richelieu , de peur d'y rencontrer quelque Parti Iroquois , elle fit à la hâte une espèce de Cajou , pour traverser le Fleuve. Comme elle approchoit des Trois Rivieres , sans trop sçavoir encore où elle étoit , elle découvrit un Canot , & dans la crainte que ce ne fussent des Iroquois , elle s'enfonça dans le plus épais du Bois , où elle resta jusqu'au coucher du Soleil. Elle se rapprocha ensuite du Fleuve , & un moment après elle aperçut le Fort des Trois Rivieres.

Presqu'en même tems elle fut découverte par des Hurons , qu'elle reconnut. Elle se cacha aussitôt derriere un buisson , & leur cria qu'elle étoit dans un état , qui ne lui permettoit pas de se montrer , & qu'elle les prioit de lui donner de quoi se couvrir. Ils lui jetterent une robe , dont elle s'envelopa , alors elle s'approcha , & fut conduite au Fort , où le récit , qu'elle fit de son aventure , eut bien de la peine à trouver croyance ; mais on eut dans la suite tant d'exemples pareils , qu'à la fin on ne fut plus surpris de rien en ce genre. On comprit du moins que la crainte de la mort , ou des supplices , peut faire entreprendre & exécuter aux personnes les plus foibles , des choses , dont les plus forts n'auroient jamais pu sans cela se croire capables.

Tandis que les Iroquois perdoient par leur perfidie l'occasion , que le Ciel leur avoit mé-



1646.

nagée d'avoir part à ses graces, & recomençoient leurs ravages contre nos Alliés, & leurs hostilités dans la Colonie Françoisé, une autre Nation, qui ne le cède à aucune autre de ce Continent en valeur, qui les surpasse toutes en douceur & en docilité, & qui étoit alors assez nombreuse, se présenta d'elle-même pour grossir le troupeau des Fidèles Sauvages, & par sa conversion au Christianisme devint pour la Nouvelle France une barriere, que tous ses Ennemis n'ont jamais pu forcer.

Qui étoient  
des Abénaquis.

Je parle des Abénaquis. J'ai remarqué ailleurs que ce Peuple habitoit cette partie Méridionale de la Nouvelle France, qui s'étend depuis Pentagoët jusqu'à la Nouvelle Anglaterre, & qu'on appelloit *Canibas*, ceux de cette Nation, qui occupoient les environs du Kinibequi. Il est arrivé dans la suite que la nécessité, où ils se sont trouvés de se défendre contre les Anglois & contre leurs Alliés, les ayant obligés de s'unir avec les *Etechemins*, ou *Malecites*, voisins de la Riviere de Pentagoët; & les *Micmaks*, ou *Souriquois*, Habitans naturels de l'Acadie, & de toute la Côte Orientale du Canada; l'étroite liaison, qui se forma entre ces trois Nations, leur attachement à nos intérêts & à la Religion Chrétienne, & le grand rapport, qu'ont les Langues des unes avec celles des autres, les ont fait comprendre assez communément sous le nom général de *Nation Abénaquisé*, & je me conformerai dans la suite à cet usage, lorsqu'il ne sera pas nécessaire de distinguer ces Peuples les uns des autres.

Plusieurs *Canibas* fréquentoient depuis quel-

que tems à Sylleri, & quelques-uns même y avoient été baptisés. De retour chez eux, ils inspirerent à leurs Compatriotes le désir de les imiter, & toute la Nation députa vers le Gouverneur Général, & le Supérieur des Jésuites, pour leur demander un Missionnaire. Un Peuple en reputation de bravoure, & qui par sa situation entre les Anglois & nous, pouvoit dans la suite nous être d'un grand secours, en cas de rupture avec la Nouvelle Angleterre, n'étoit pas une acquisition, qu'on dût négliger; les Députés furent très-bien reçus à Quebec, & le P. Gabriel DREUILLETES partit avec eux sur la fin du mois d'Août 1646.

Son voyage fut long & pénible: les Abénaquis, aussi-bien que leurs Voisins, sont fainéans, on n'a jamais bien pu les engager à cultiver la terre, & ils ont encore moins de prévoiance pour l'avenir, que les autres Sauvages; d'où il arrive qu'il en est peu, avec lesquels il y ait plus à souffrir de la faim, & du manquement des choses les plus nécessaires à la vie. Mais leur affection pour leurs Missionnaires, la bonté de leur caractère, leur attachement sincère pour les François; les services essentiels, qu'ils ont rendus à la Nouvelle France, laquelle ne subsisteroit peut-être pas aujourd'hui, si elle ne les avoit eus pour les opposer aux Iroquois & aux Anglois; & plus encore que tout cela leur constance inébranlable dans la Foy, ont beaucoup adouci aux Ouvriers Evangeliques les rigueurs d'une si pénible Mission.

Le P. Dreuilletes trouva sur les bords du Kinibequi des PP. Capucins, qui y avoient

1646.

Ils demandent & obtiennent un Missionnaire.

Leur caractère.

Accueil, que les PP Capucins font au P. Dreuilletes.



1646.

un Hospice ; ces Religieux avoient encore une Maison à Pentagoët , & ils servoient d'Aumôniers, non seulement aux François établis sur toute cette Côte, & sur celle de l'Acadie , mais encore à ceux , que le commerce y attiroit. Ils reçurent le Missionnaire Jesuite avec beaucoup de joye , & toute la cordialité possible. Ils souhaitoient depuis lontems de voir des Missions établies parmi les Sauvages de ces quartiers-là, qu'ils jugeoient très-propres au Royaume de Dieu , & ils avoient même eu la pensée de faire le voyage de Quebec , pour engager les PP. de la Compagnie à ne pas laisser plus lontems en friche une Terre si bien préparée à recevoir la semence de la Foy.

Les premiers travaux parmi les Abénaquis.

1647.

Le P. Dreuillettes employa tout l'hyver & le printems à visiter les différentes Bourgades de cette Contrée , baptisa quantité d'Enfans & quelques Adultes moribonds , & trouva par tout un grand désir d'être instruit. Des Jongleurs mêmes se déclarerent ses Disciples , & brûlerent tout ce qui avoit servi à leurs sortilèges : enfin la moisson lui parut mûre & abondante , ce qui l'obligea , quand les chemins furent redevenus praticables , de reprendre la route de Quebec , pour exposer à son Supérieur l'état , où il avoit trouvé les choses parmi les Nations Abénaquises. Sur son rapport on prit des mesures pour l'Etablissement d'une Mission , qui promettoit les mêmes fruits de bénédiction , qu'on recueilloit déjà dans les plus florissantes , & où l'on esperoit travailler d'autant plus heureusement , qu'on n'y auroit rien à craindre de la part des Iroquois.

Les affaires de la Nouvelle France étoient en ces termes, lorsque le Chevalier de Montmagny reçut ordre de remettre son Gouvernement à M. d'AILLEBOUST, qui commandoit depuis quelque tems aux Trois Rivieres, & de repasser en France. La désobéissance du Commandeur de POINCI, Gouverneur Général des Isles de l'Amérique, lequel avoit refusé de recevoir le Successeur, que le Roy lui avoit envoyé, s'étoit maintenu dans son Poste malgré la Cour, & donnoit un exemple de rebellion, que quelques Gouverneurs particuliers commençoient à suivre, avoit fait prendre au Conseil de Sa Majesté la résolution de ne plus laisser désormais les Gouverneurs des Colonies plus de trois ans en place, de peur qu'ils ne s'accoutumassent à regarder comme leur Domaine un Pays, où ils auroient été trop lontems les Maîtres.

Les Loix générales ont leurs inconveniens, & il est fâcheux de se rencontrer dans des circonstances, où il n'est pas possible de remédier par des exceptions, quelquefois nécessaires, à ce qu'elles renferment de préjudiciable au bien public. On ne sçauroit laisser trop lontems un Gouverneur bien choisi à la tête d'un nouvel Etablissement : celui qui n'a point les talens, que demande un Emploi de cette importance, ou qui a des qualités pernicieuses au service de son Prince, n'en sçauroit être trop tôt retiré ; mais hors le cas d'une incapacité marquée, ou de la juste crainte de prévarication, il ne peut arriver rien de plus nuisible au progrès d'une Colonie, qui n'a pas encore des fondemens bien solides, que de changer si souvent de Chefs ; par la raison

1647.

M. de Montmagny est  
rappelé.



que pour lui donner de tels fondemens il est besoin d'une grande uniformité de conduite, qu'il faut suivre des projets, qui ne peuvent mûrir, ou s'exécuter qu'avec le tems, & qu'il est bien rare qu'un nouveau Gouverneur approuve les vûës de celui, qui l'a précédé, & ne croye pas en avoir de meilleures. Son Successeur portera le même jugement des siennes; ainsi à force de recommencer toujours, une Colonie ne sortira jamais de l'enfance, ou n'aura que des progrès bien lents. Mais encore une fois il est des conjonctures, où la prudence du Prince ne lui permet pas de suivre le parti, qui dans le fond seroit le plus expédient. Fâcheuse extrémité, où sont souvent réduits ces Dieux de la Terre, à qui l'impuissance, où ils se trouvent de ne pouvoir remédier à un mal, que par un autre, est bien propre à faire sentir leur foiblesse.

Son caractère & celui de son Successeur.

Le Chevalier de Montmagny n'avoit donné dans aucun des travers, dont je viens de parler; au contraire il avoit pris à tâche de se modeler sur son Prédécesseur, & s'étoit borné à suivre, autant qu'il en avoit été le Maître, le plan, que M. de Champlain avoit tracé dans ses Mémoires. Aussi est-il certain que, si la Compagnie du Canada l'eût secondé, il eût mis cette Colonie sur un très-bon pied, & qu'on lui devoit sçavoir fort bon gré de l'avoir soutenuë, comme il avoit fait, avec si peu de forces. D'ailleurs sa conduite fut toujours si exemplaire, & il fit paroître en toute occasion tant de sagesse, de piété, de religion, & de désintéressement; il s'épargna si peu, quand il fut question d'agir pour réprimer l'insolence des Iroquois, & il sçut si bien

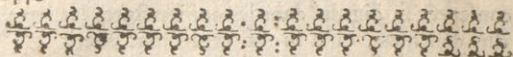
conserver sa dignité dans les conjonctures les plus délicates, qu'il se fit également cherir & respecter des François & des Sauvages, & que la Cour même le proposa lontems aux Gouverneurs des nouvelles Colonies, comme un modèle, qu'ils ne pouvoient trop étudier.

1647.

Son Successeur étoit un Homme de bien, rempli de religion & de bonne volonté. Il avoit été de la Société de Montreal, toute composée de personnes pieuses & zélées pour la conversion des Infidèles; il avoit commandé dans cette Isle pendant un voyage, que M. de Maisonneuve avoit été obligé de faire en France; de-là il étoit passé au Gouvernement des Trois Rivieres; ainsi il connoissoit parfaitement le Canada, il n'en ignoroit pas les besoins, & il ne négligea rien de tout ce qui dépendoit de lui pour y pourvoir; mais comme il ne fut pas mieux servi que ceux, qui l'avoient précédé, la Nouvelle France continua sous son Gouvernement d'essuyer des malheurs, qu'on ne sçauroit lui imputer sans injustice.

*Fin du premier Tome.*





# TABLE

DES

## PRINCIPALES MATIERES contenuës dans ce premier Volume.

A

- A** Bénéquis ( les ) qui ils étoient, 434. demandent & obtiennent un Missionnaire, 435. leur caractère, 435.
- A** cadie ; description de ce Païs, 174. le Roi Henry IV. veut qu'on y envoie des Jésuites, 188. caractère, mœurs & coutumes des Sauvages qui l'habitoient, 193. *Œ* *ſuiv.* abondance de toutes choses en ce Païs, 197. fierté des Chefs de Sauvages, 199. fautes que firent tous ceux qui avoient eu part à l'établissement de ce Païs, 217. 218. pourquoi les Anglois l'avoient négligé, 274.
- A** ction ( belle ) d'un Sauvage, 156. de trois Jésuites, 215. 216. d'un jeune Chrétien, & les suites qu'elle eut, 380. de trois Hurons, 425.
- A** gniers ( les ) recommencent la guerre, 430.
- A** hahistari, fameux Capitaine Huron ; son Histoire, 357 358. sa vocation au Christianisme, 359. son Baptême & sa ferveur ; harangue qu'il fait à ses Freres, 360.
- A** illebouft ( M. d' ) remplace le Chevalier de Montmagny au Gouvernement du Canada, 437. son caractère, 439.
- A** lbert ( le Capitaine ) qui commandoit en Floride, à la place de M. de Ribaut ; sa mauvaise conduite, 50. est tué par ses gens, 52.
- A** lgonquins, Nation Sauvage, conversion miraculeuse d'un de leurs Chefs, 392. *Œ* *ſuiv.* ferveur des Missions Algonquines, 396. 397. Histoire singuliere d'une Algonquine Chrétienne, & son évafion des mains des Iroquois, 431. *Œ* *ſuiv.*
- A** nglois ( des ) arrivent en Floride, 89. ce qui se passe entre'eux & les François, 90. onze Navires de cette

TABLE DES MATIERES. 441

Nation arrivent à Pentagoët, 210. se rendent maîtres de ce Païs, 211. s'emparent du Port-Royal, 214. leurs hostilités, 257. se rendent maîtres d'une Escadre Françoisé, 258. Quebec leur est rendu par capitulation, 262. Ils en usent bien, 263. mauvaise foi de leur Amiral, 268. 269. négligent l'Acadie, & pourquoi, 274. leur conduite avec les Sauvages fait regretter à ceux ci les François, 278.

Anticosty, Isle, 16.

Arbre singulier, 182.

Argall (Samuel) conduit onze Vaisseaux Anglois à Pentagoët dont il se rend maître, 210. 211. friponnerie de ce Capitaine, 212. avoué sa supercherie pour sauver la vie aux François, 213. il s'empare du Port-Royal, 214.

Aventure singuliere d'un Matelot, 9. de deux Espagnols, 80. d'un Matelot, 133. des François de Saint Sauveur, 214. du P. Lallemant, 333.

B

Baptême; enfant moribond guéri par la vertu de ce Sacrement, 210. pourquoi on le diffère à quelques Chefs, 301.

Baye Françoisé, sa description, 182.

Baye d'Hudson; Habitans du Nord de cette Baye, 28.

leur maniere de naviguer assez semblable à celle des Eskimaux, 29.

Biart (le P.) Jésuite, visite les Canibas, ou Abénaquis, 203.

Brebeuf (le P.) Jésuite, arrive chez les Hurons avec le P. Daniel; ce qu'ils eurent à souffrir dans leur voyage, 290. 291.

Bresil, expédition des François dans ce Païs, & ce qui la fait échouer, 35.

Bressani (le P.) Jésuite, s'expose à un grand danger; il est pris par les Iroquois, 401. ce qu'il eut à souffrir pendant sa captivité, 402. est délivré, & passe en France, 404. retourne aux Hurons, 415.

C

Campeaux (Port de) sa description, 187.

Canada (le) est négligé par la France, 23. est appelé Nouvelle France, 232. la Colonie de ce Païs est fort négligée, 243. la Compagnie du Canada est supprimée, 245. mauvais état de la Colonie en 1637. nouvelle Compagnie formée pour son établissement, 250. & suiv. les Anglois s'en rendent maîtres, 262. doutes à la Cour de France, si on en doit demander la restitution, 269. & suiv. est rendu à la France; en quel état il étoit alors, 273. choix ju-

T v



- dicieux des premiers Colons qu'on y envoie, 280. la Colonie y languit par la faute de la Compagnie des cent Associés, 311. 325. 405.
- Capucins ( les PP. ) accueil qu'ils font au P. Dreuilletes, 435.
- Caroline, nom d'un Fort bâti par les François dans la Floride. Erreur des Historiens & des Géographes à ce sujet, 60. sa description, 61. on y tient un Conseil de guerre, & son avis, 108. Menendez se détermine à l'attaquer, 113. *Œ suiv.* état de cette Place, 119. elle est surprise 119. *Œ suiv.* est nommée San Mattheo. 126.
- Cartier ( Jacques ) son premier voyage, 11. retourne en France, 13. son second voyage, 14. Riviere qui porte son nom, 17. réception qu'on lui fait à Hochelagea 18. visite la montagne qui est dans l'Isle de Montreal. 20. Idée qu'il donne à François I. du Canada, 21. son retour en France; jugement sur ses Mémoires, 22. Remarques sur quelques endroits de ses Mémoires. 24.
- ChAMPLAIN ( M. de ) son premier voyage en Canada, 173. va en guerre contre les Iroquois, 220. sa première expédition contre les Iroquois, 223. fait la découverte d'un Lac, auquel il donne son nom, 227.
- part qu'il eut à la victoire de ses Alliés, 229. retourne en France, 232. sa seconde expédition contre les Iroquois, *ibid.* sa troisième expédition, 237. est blessé, & fait une retraite forcée, 239. est obligé d'hiverner chez les Hurons, 240. embarras où il se trouve 259. son sentiment sur le peu de progrès qu'on avoit fait en Canada, 272. est nommé de nouveau Gouverneur de la Nouvelle France, 276. veut obliger les Hurons de mener chez eux des Missionnaires, 283. ses raisons pour établir une Colonie parmi ces Peuples, 288. sa mort, son caractère & son éloge, 306. *Œ suiv.*
- CHAÛTE ( le Commandeur de ) succede à M. Chauvin, & forme une Compagnie, 172. il meurt peu de tems après, 173.
- Chauvin ( M. ) succede à M. le Marquis de la Roche; ses voyages, 171. fautes qu'il fit, 172.
- Coligny ( l'Amiral de ) entreprend d'établir une Colonie Françoisé au Bresil, 35. & ensuite en Floride, 36.
- College, fondation de celui de Quebec, 305.
- Colonie Françoisé de la Floride; extrémité où elle est réduite, 52.
- Colonie Françoisé au Port-Royal est réduite à l'extrémité, 184. elle est secourue à propos, 185.

Colonie François de Quebec, est fort négligée, 242. son mauvais état, 250. languit, 311. sa triste situation, 405.

Compagnie de cent Associés pour l'établissement de la Colonie, 250. la laisse languir, 311. continué de la négliger, 325. 405.

Condé (le Prince de) se met à la tête des affaires du Canada après la mort du Comte de Soissons, 236.

Conversions parmi les Hurons, 357. chez les Iroquois, 375. 376. chez la Nation neutre, 377. miraculeuse d'un Algonquin, 392. du meurtrier du P. Jogues, 430.

Coutumes extravagantes des Sauvages de S. Sauveur, nommés Malecites, 209.

Couture (Guillaume) se rend prisonnier des Iroquois, 366. de quelle maniere il est traité, 367.

Croix, Culte prétendu de la Croix parmi les Gaspéfiens, 345. 346.

Cuba (l'Isle de) le Chevalier de Gourgues y arrive, 150.

## D

Daniel (le P.) Jésuite, arrive chez les Hurons avec le P. Breuef; ce qu'ils eurent à souffrir dans leur voyage, 290. 291.

Davost (le P.) Jésuite, arrive chez les Hurons, 290.

Description du Port de Saint Nicolas, 15. de la Floride

Françoise, 40. du Fort de la Caroline, 61. de l'Isle de Sable, 169. de l'Acadie, 174. du Port-Royal, 181. de la Baye François, & de la Riviere de S. Jean, 182. du port de Camceaux, 187. de Pentagoët, 206. *Œ* *suiv.*

Dreuilletes (le P.) Jésuite; accueil que lui font les PP. Capucins, 435. les premiers travaux parmi les Abénaquis, 436.

## E

Emery de Caën, est pris par les Anglois, 264.

Eskimaux; ce qu'une Esclave de cette Nation rapporte de quelques hommes monstrueux, 26. 27.

Erlach (M. d') avec un petit nombre de François, fait gagner une grande victoire à un Chef Sauvage, 72.

Espagnols (les) aventure de deux Espagnols, 81. 82. une Escadre de cette Nation arrive en Floride à la vue de la Flotte François, 95. caractère de celui qui la commandoit, 95. 96. occasion de son voyage, *ibid.* à quelles conditions il traite avec son Roi, 97. résolutions qu'ils prennent sur les nouvelles qu'on reçoit à Madrid du secours qu'on préparoit en France pour la Floride, 98. leur expédition contre les François en Floride, 105. *Œ* *suiv.* surprennent la Caro-



line, 119. *Œs.* font pendre plusieurs François, 126. traitent cruellement M. de Ribaut & sa troupe; récit de nos Historiens, 129. *Œs.* *ſuiv.* récit des leurs, 135. *Œs.* *ſuiv.* prisonniers Espagnols pendus par repréailles; Ecriteau mis au lieu de leur ſupplice, 101. tâchent d'enlever le Chevalier de Gourgues, 164. Evangile; ce qui en retarde le progrès en Acadie, 204. commence à fructifier parmi les Hurons, 301.

## F

**F**loride, étendue de ce Païs, 36.

Floride Françoisë; ſa description, 40. Animaux & Arbres de ce Païs, 44. 45. Simples qu'on y trouve, 47. 48. on y fait de nouvelles découvertes, 64. 80. 83. armement pour la Floride 55. M. de Laudonniere y arrive, 56. les François croyent qu'il y a des Mines, 58. diverses notices ſur les Habitans de cette Côte, 82. les Anglois y arrivent, 89. M. de Ribaut y arrive, 91. Menendez la découvre, 103. le Chevalier de Gourgues y arrive, 151. eſt évacuée par les François, 162.

Floridiens; d'où venoient leurs richesses, 41. caractere de ces Peuples, 42. leur Religion & leurs Mœurs, 43. honneurs

qu'ils rendent à leurs Chefs, 43. des Miniſtres de la Religion, 44. deſcription d'une de leurs Fêtes, 49. 50. leur vénération pour les Armes de France, 56. 57. leur conduite à l'égard des François, 62. Coutume bizarre de ces Sauvages, 64. *Œs.* *ſuiv.* Cérémonie de ces Peuples pour ſe diſpoſer à entrer en Campagne, 67. leur idée au ſujet d'un Tonnerre extraordinaire, 77. font la paix entr'eux par l'entremiſe de Laudonniere, 83. la guerre recommence entre ces Sauvages, 84. 85. réception & propositions qu'ils font à M. de Ribaut, 94. 95. en quelle diſpoſition de Gourgues les trouve, 152. concluent une Ligue avec les François, & contribuent à la priſe de San Mattheo, 153. *Œs.* *ſuiv.* belle action d'un de ces Sauvages, 156.

François, leurs premières navigations en Amérique, 5. le ſcorbut en fait périr une partie, 21. leur expédition au Breſil, & ce qui la fait échouer, 35. forment un établiffement dans la Floride, 38. *Œs.* *ſuiv.* extrémité où ils y ſont réduits, 52. s'embarquent pour retourner en France, 53. Ils mangent un d'entr'eux, 54. ce qu'ils deviennent, 55. forment un nouvel armement pour la Floride; *ibid.* arrivent dans

ce Païs, 56. se laissent persuader qu'il y a des Mines dans la Floride, 58. s'engagent mal-à-propos dans une guerre, 59. continuent à découvrir le Païs, 59. délibèrent sur le lieu d'un établissement, 60. bâtissent le Fort de la Caroline, *ibid.* leurs nouvelles découvertes, 64. font gagner en petit nombre une grande victoire à un Chef des Sauvages, 72. une grande partie d'entr'eux se révolte contre leur Commandant, 73. *& suiv.* quelques-uns sont renvoyés en France; plusieurs disparaissent, 74. 75. d'autres veulent aller en course, & forcent le Commandant de leur signer une Commission, 75. 76. ceux-ci se divisent; une partie se perd, 77. les autres font quelques prises, 77. 78. ce qui leur arrive à la Jamaïque, 78. 79. retour de quelques-uns à la Caroline, *ibid.* punition des plus coupables, 80. nouvelles découvertes que les François font dans la Floride, 80. 81. diverses notices qu'ils reçoivent de deux Espagnols sur les Habitans de la Floride, 82. extrémité où ils sont réduits par la famine, 87. ce qui se passe entr'eux & des Anglois arrivés en Floride, 90. sont attaqués par les Espagnols; Conseil de guerre qu'ils tiennent à la

Caroline, & son avis, 108. 109. sont surpris d'un furieux ouragan, lorsqu'ils se dispoient à attaquer les Espagnols, 111. 112. sont surpris par ceux-ci à la Caroline, 119. *& suiv.* ce qui se passe au sujet de trois de leurs Navires mouillés devant cette Place, 122. 123. plusieurs sont pendus par les Espagnols, 126. quelques-uns s'emparent d'un Galion où on les avoit embarqués pour les envoyer à l'Inquisition d'Espagne, 128. naufrage de ceux qui étoient avec M. de Ribaut; suites de ce naufrage, selon nos Historiens, 129. *& suiv.* Aventures singulieres d'un Matelot, 133. 134. catastrophe de cette troupe, selon les Historiens Espagnols, 135. *& suiv.* Indifférence de la Cour sur la catastrophe des François en Floride, 146. 147. se vengent des Espagnols sous la conduite du Chevalier de Gourgues, 154. *& suiv.* évacuent la Floride, 162. forment une Colonie à Sainte Croix, 179. la transportent au Port-Royal, 180. extrémité où ils y sont réduits, 184. Ils sont secourus à propos, 185. mauvaise conduite de quelques-uns envers les Sauvages d'Acadie, 196. 197. ce que devinrent ceux de S. Sauveur après la prise de ce Poste,



212. 213. diverses aventures de ces François de Saint Sauveur, 214. *Œ suiv.* fautes que firent tous ceux qui avoient eu part à l'établissement de l'Acadie, 217. 218. vont en guerre avec des Nations Sauvages contre les Iroquois, 220. leur première expédition contre eux, 223. rencontrent les Iroquois, 228. Ils en viennent aux mains; victoire des Alliés, 229. leur seconde expédition contre les Iroquois, 232. *Œ suiv.* leur troisième expédition sans succès, 237. 240. leur mauvais état en Canada, 250. quelques-uns sont d'avis de ne point demander la restitution du Canada; leurs raisons, 269. 270. d'autres sont d'avis contraire; ce qu'ils répondent aux raisons des premiers, 270. 271. s'intéressent à la conversion des Sauvages, 316. 317. François pris avec des Hurons par un parti d'Iroquois 315. de quelle manière ils sont traités, 367. *Œ suiv.*

## G.

**G**aspétiens, Sauvages des environs du Golphe de S. Laurent, 344. si le Culte de la Croix étoit établi parmi eux, 345. 346.  
Goupil (René) son martyre, 373.  
Gourgues (le Chevalier de) qui il étoit; ses premières

aventures; 147. se dispose à chasser les Espagnols de la Floride, 148. son départ de France, 149. arrive à l'Isle de Cuba, 150. discours qu'il tient à ses gens, *ibid.* arrive en Floride, 151. en quelle disposition il trouve les Sauvages, 152. conclut une Ligue entr'eux & les François, *ibid.* se dispose à attaquer San Mattheo, 153. marche au premier Fort, 154. sa prise, 156. le second Fort est abandonné à l'approche des Sauvages, 156. préparatifs pour l'attaque de San Mattheo, 157. on marche vers la Place, 158. sa prise, 159. butin qu'on y fit, 160. fait pendre les prisonniers Espagnols, *ibid.* réflexion sur sa conduite, 161. arrive en France, 163. court risque d'être enlevé par les Espagnols, 164. est obligé de se tenir caché, *ibid.* sa mort, *ibid.*

Guercheville (Me. de) forme le projet d'un nouvel établissement pour les Missionnaires, 205. situation de sa Colonie, 208.

## H.

**H**enry IV. (le Roy) veut qu'on envoie des Jésuites en Acadie, 188. oppositions à l'exécution de cet ordre, 189.  
Histoire du premier Iroquois Chrétien, 326. d'un fameux Capitaine Huron,

358. singuliere d'une Algonquine, 431.
- Historiens (erreur des) & des Geographes, au sujet du Fort de la Caroline, 60. contradiction des Historiens François & Espagnols, au sujet de M. de Ribaut & de sa Troupe; récit des François, 129. *Œ suiv.* récit des Espagnols, 135. *Œ suiv.*
- Hochelaga, Village, 17.
- Hollandois, leur établissement dans la Nouvelle Belgique, 221. fournissent des armes & des munitions aux Iroquois, 362. reclament les François faits prisonniers par les Iroquois, 372. on les leur refuse, 373. un Officier Hollandois s'offre à tirer le P. Jogues des mains des Iroquois, 385.
- Hommes monstrueux, hommes noirs dans le Nord du Canada, 26. 27.
- Hospitalieres, leur établissement à Quebec, 320. réception qu'on leur fait, 322. leur ferveur, 323. leurs premiers travaux, 324.
- Hudson, Voyez Baye.
- Hurons; leur caractère, 276. on projette un établissement chez eux. 282. Ils le refusent, 283. cause de ce refus, *ibid.* leurs défauts & leurs vertus, 284. leur origine, 285. étendue & nature de leur Païs, 287. premiere Mission fixe parmi ces Sauvages, 291. 292. leur conduite à l'égard des Missionnaires, 294. merveilles operées parmi eux, 297. ce qui se passe dans un Conseil général de ces Sauvages, 299. la parole de Dieu commence à fructifier parmi eux, 301. pourquoi on diffère le Baptême de quelques - uns de leurs Chefs, 301. 302. ce qui les rend plus dociles, *ibid.* en guerre avec les Iroquois, 313. maladie universelle parmi eux, 315. situation de la Mission Hurone, 332. font une belle action, 346. comment ils en sont récompensés, 346. 347. grand nombre de conversions parmi eux, 357. Histoire d'un fameux Capitaine de cette Nation, 358. *Œ suiv.* leur indolence, 363. plusieurs sont surpris par les Iroquois, *ibid.* la plupart sont pris, 365. de quelle maniere ils sont traités. 367. *Œ suiv.* Justice de Dieu sur un de leurs Villages, 379. belle action d'un jeune Chrétien Huron; suites qu'elle eut, 380. 381. leur ferveur, & leur sainteté, 391. ce qui se passe entr'eux & M. de Montmagny, 407. 408. les hostilités recommencent entr'eux & les Iroquois, 419. s'engagent à traiter de la paix, 409. trois font une belle action, 425.



## I

**J**ésuites ; Henry IV. veut en envoyer en Acadie, 188. ce qui fait différer leur départ, 189. *Et suiv.* deux de ces Peres arrivent au Port-Royal, 192. Ils se transportent à Pentagoët, 206. belle action de trois Jésuites ; & comment ils furent reçus en Angleterre, 215. 216. cinq arrivent en Canada, 247. essayent de grandes contradictions, 249. trois arrivent chez les Hurons ; ce qu'ils eurent à souffrir dans leur voyage, 290. 291. leur conduite parmi ce Peuple, 298. estoient une nouvelle persécution qui s'apaise d'abord, 300. pourquoi ils diffèrent le Baptême de quelques Chefs des Hurons, 301. 302. Ils portent un peu trop loin leurs précautions, 303. ceux du Canada sont calomniés en France : leur justification, 398. *Et suiv.*  
*Voyez*, Missionnaires.

**J**ogues ( le P. ) Jésuite, se constitué prisonnier, 365. refuse de s'évader, 369. profite de sa captivité pour faire connoître le vrai Dieu aux Iroquois ; conversion merveilleuse, 375. procure un grand nombre d'autres conversions, 376. 377. avis qu'il donne au Gouverneur Général, 381. on fait d'inutiles effort

pour le délivrer, 382. Il apprend qu'on a résolu sa mort, 383. un Officier Hollandois s'offre à le tirer des mains des Iroquois ; il accepte l'offre, 385. son évafion, 386. Il arrive en Angleterre, 388. Il passe en France ; demande une Dispense pour dire la Messe avec ses mains mutilées ; réponse du Pape, 389. son caractère ; il retourne en Canada ; nouvelles qu'il y apprend, 390. fait deux voyages aux Iroquois, 418. est abandonné par ses Conducteurs, 426. de qu'elle maniere il est reçu, 427. ce qui avoit indisposé les Iroquois contre lui, 427. sa mort, 429. son Meurtrier se convertit, 430.

**J**ongleurs ; leur fourberie, 224. réflexion à ce sujet, 226. leurs efforts pour empêcher les progrès de la Foi, 295.

**I**roquois en guerre contre d'autres Sauvages, 220. *Et suiv.* sont défaits, 229. un de leurs Partis est attaqué & se défend bien, 234. 235. un de leurs Forts est attaqué inutilement, 240. entreprennent de détruire la Colonie Françoisé, 244. trompent les Hurons par une paix simulée, 312. recommencent la guerre, 313. Insultent les trois Rivières, 315. continuent la guerre, 326. premier Chrétien de cette Nation,

Ton Histoire, 326. *& suiv.*  
 défaite d'un de leurs Partis,  
 347. plusieurs prisonniers  
 de ceste Nation ont baptis-  
 fés à la mort, 348. leur  
 adresse pour détacher les  
 François des Hurons, 349.  
 Ils traitent de mauvaïse foi  
 avec les François, 350.  
 351. surprennent plusieurs  
 Hurons & quelques Fran-  
 çois, 363. de quelle ma-  
 niere ils lès traitent, 367.  
*& suiv.* refusent de ren-  
 dre les prisonniers Fran-  
 çois aux Hollandoyz qui les  
 reclamoient, 372. 373 dé-  
 truisent un Village Huron,  
 379. semblent se prêter de  
 bonne grâce à la paix, 409.  
 on leur donne une Audien-  
 ce publique; ce qui s'y pas-  
 se, 410. *& suiv.* réponse  
 du Gouverneur Général,  
 413. suivie de la paix, 414.  
 qu'ils ratifient de nouveau,  
 417. les hostilités recom-  
 mencent entr'eux & les  
 Hurons, 419. étenduë &  
 situation de leur Païs; ori-  
 gine de leur nom, 420. et  
 que chaque Canton a de  
 particulier, 421. des Ar-  
 bres fruitiers, 422. des  
 Animaux & des Diamans,  
 423. attaquent un Vi lage  
 Huron, 425. ce qui les  
 avoit indisposés contre le  
 P. Jogues, 427. 428.  
 Isles d'Orleans, d'Anticosty  
 & du Saguenay, 16. de  
 Montreal, 17. de Sable,  
 169. de Sainte Croix,  
 172.

## K

**K** Ertk, Amiral Anglois  
 sa mauvaïse foi, 268.

## L

**L**ac Champlain; Lac du  
 S; Sacrement, 227.  
 Lalleman (le P. Jérôme)  
 Jésuite; aventure singulie-  
 re de ce Missionnaire, 333.  
*& suiv.*  
 Laudonniere (M de) arrive  
 en Floride, 56. fait recon-  
 noître les environs de la  
 Riviere de May, 57. refuse  
 d'accompagner Saturiova à  
 la guerre, 66. ce qui se pas-  
 se entre lui & Saturiova,  
 au sujet des Prisonniers que  
 ce dernier avoit fait, 69.  
 70. comment il profite de  
 l'idée des Sauvages sur un  
 tonnerre extraordinaire,  
 72. sa fermeté au sujet d'une  
 sédition à la Caroline, 74.  
 fait la paix entre les Sauva-  
 ges, 83. Il se précautionne  
 & se fortifie, 83. 84. en-  
 voye du secours à Outina,  
 85. conseil qu'on lui don-  
 ne & qu'il est forcé de sui-  
 vre; quelles en furent les  
 suites, 88. 89. Chefs d'ac-  
 cusation contre ce Com-  
 mandant, 92. 93. veut re-  
 passer en France, 94. ce  
 qui lui arrive après la prise  
 de son Fort, 123. arrive  
 en France, 125.



## M

- M** Alecites ; Coutume extravagante de ces Sauvages, 209.
- Mambertou, un des Chefs de Sauvages Acadiens ; son Histoire, 199. est baptisé, 200. sa dernière maladie, 201. embarras où se trouvent les Missionnaires à son sujet, 202. sa mort édifiante, 202. 203.
- Masse (le P. Ennemond) Jésuite ; sa mort, 416.
- Mâtures ; observations sur les mâtures, 207.
- May, Rivière de ce nom en Floride ; beauté du Pays qu'elle arrose, 57. 58.
- Merveilles opérées chez les Hurons, & leurs effets, 297.
- Menendez (D. Pedro) Commandant d'un Escadre Espagnole ; son caractère, 95. occasion de son voyage, 96. à quelles conditions il traite avec le Roy d'Espagne, 97. son départ ; état de ses forces, 99. sa Flotte est dispersée, 101. délibère sur ce qu'il doit faire, 102. découvre la Floride, 103. apprend des nouvelles des François, 103. donne à la Rivière des Dauphins le nom de S. Augustin, 104. se résout à attaquer les Vaisseaux François, 105. ce qui se passe entre eux & lui, *ibid.* attaque les Vaisseaux François, qui lui échappent, & il se retire dans la Rivière de S. Augustin, 108. en prend possession, 110. fait un discours à ses Officiers, 112. son plan pour l'attaque de la Caroline, 113. ses Troupes se mutinent ; sa résolution, 115. marche vers la Caroline, 116. ce que son Armée a à souffrir pendant cette marche, *ibid.* consulte ses Officiers sur ce qu'il doit faire, 117. réponse de quelques-uns, *ibid.* est d'avis d'attaquer la Caroline, 118. son avis est approuvé, & il se dispose à l'attaquer, *ibid.* Il s'en empare par surprise, 119. sa conduite envers trois Navires François mouillés devant la Caroline, 122. 123. retourne à S. Augustin, 127. y est reçu en triomphe, *ibid.* apprend de mauvaises nouvelles de sa Flotte, 128. comment il traite M. de Ribaut & sa Troupe, 135. *Œ suiv.*
- Michel (Jacques) François, Calviniste, auteur de l'entreprise des Anglois contre Quebec, 266. meurt phrénétique, 267. 268.
- Mission (première) fixe parmi les Hurons, 291. sa situation, 332. état de celle des Trois-Rivières, 342. de Tadoussac, 343. des environs du Golphe, *ibid.* fruit de la Grace dans la Mission, 378. ferveur des Missions Algonquines, 396.
- Missionnaires (les) quittent le Port-Royal, & se transportent à Pentagôt, 205.

DES MATIERES 451

succès de leurs premiers travaux , 279. premiers Missionnaires ; leur caractère , 281. ce qui les porte à établir le centre de leurs Missions chez les Hurons , 288. leur conduite , 298. se rendent en grand nombre chez les Hurons , 310. font diverses courses , 314. leurs souffrances , 335. leurs occupations , 336. leur maniere d'instruire , 338. font une excursion chez les Saulteurs , 361. 362.

*Voyez*, Jésuites.

Montagnez, Sauvages du Canada ; réception qu'on leur fit dans leur Village , après une victoire , 231.

Montmagny (M. de) est Gouverneur de la Nouvelle France , 309. triste situation où il se trouve , 352. tâche de faire la paix avec les Iroquois , 406. ce qui se passe entre lui & les Hurons , 407. donne Audience aux Iroquois , 410. leur fait sa réponse , 413. paix ratifiée par les Cantons , 414. est rappelé , 437. son caractère & celui de son successeur , 438.

Montmorency ( le Maréchal de ) Viceroy de la Nouvelle France , 243.

Montréal ( Isle de ) 17. origine de son nom , 20. on projette d'y faire un établissement , 352. il s'exécute en partie , 353. Tradition sur les anciens Habitans de cette Isle , 354.

Monts ( M. de ) entre dans les droits du Commandeur de Chatte ; passe en Acadie , 173. s'établit à Sainte Croix , 179. incommodités qu'on y souffre , 180. transporte sa Colonie au Port-Royal , 180. perd son Privilège exclusif , 183. ses fautes & malheurs , 186. il se releve un peu , 187.

N

Nation neutre en Canada , détruite par les Iroquois dans la suite ; on y établit une Mission , 377. fruits de la Grace dans cette Nation , 378.

Negres , au Nord de l'Amérique , 27.

Neue ( le P. Anne de ) Jésuite , sa mort , 416.

Nouvelle France ; on donne ce nom au Canada . 232.

*Voyez*, Canada.

O

Orléans, Isle qui porte ce nom , 16.

Ottigny ( d' ) fait de nouvelles découvertes dans la Floride , 84. fait remporter une victoire à Outina , 86.

Outina , secouru par M. de Laudonniere , 85. remporte une victoire par le moyen des François , 86.

P

Peltrie ( M<sup>e</sup>. de la ) son courage , 322.



Pentagoët, Riviere; sa description, & du Païs qu'elle arrose, 206. observations sur les Bois de ce Païs, 207. Coutume extravagante des Sauvages de ce canton, 209.

Port-Royal, ainsi nommé par M. de Monts; description de ce Port, 181. concédé à M. de Pourtincourt, 183.

Prisonniers François & Hurons; de quelle maniere ils sont traités par les Iroquois, 367. sont abandonnés à la fureur d'un Parti qu'on rencontre, 368. sontournés dans trois Villages successivement, 370. leur pieté & leur ferveur, 371. on leur donne la vie, excepté à trois Chefs, 372.

Pygmées. au Nord de l'Amérique, 27. *& suiv.*

## Q

Quebec, sa fondation, 188. son état en 1610, 219. & en 1622, 245. on le fortifie, 246. est sommé de se rendre aux Anglois, 258. est sommé de nouveau, 261. à quelles conditions la Place est renduë, 262. la plupart des Habitans restent dans le Païs, 264. Quelques-uns sont d'avis de ne point demander sa restitution, 269. on y fonde un College, 305. premier effet de cette fondation, 306. on y établit un

Séminaire pour les Enfants des Sauvages, 310. conduite édifianste des Habitans, 318.

## R

Recollets (PP.) arrivent à Quebec, 237. un de leurs Freres rend un grand service à la Colonie, 241. mort tragique de l'un d'eux, 248. sont exclus du Canada, 277.

Réflexions sur les conversions des Sauvages, 339. *& suiv.*

Religion, son progrès parmi les Sauvages du Canada, 305. & pendant la paix, 426

Religionnaires exclus du Canada, 279.

Ribaut (Jean de) Chef de l'entreprise pour établir une Colonie Française & Calviniste en Floride, 38. prend possession de la Floride Française, 39. ses découvertes, *ibid.* Il bâtit un Fort, 40. retourné en France, 48. revient en Floride, 91. motifs de son voyage, 92. dangers que court sa Flotte avant que d'arriver en Floride, 93. réception & propositions que les Sauvages lui font, 94. avis qu'il propose dans un Conseil de guerre, 109. s'entête quoiqu'il soit seul de son avis, *ibid.* s'embarque pour aller chercher les Espagnols, 110. fait naufrage, 129. suite de cette malheureuse avanture, & sa mort

DES MATIERES 453

- selon nos Historiens, 129.  
 & *suiv.* récit des Historiens Espagnols sur le même sujet, 135. & *suiv.*
- Ribaut (Jacques de) sa mauvaise conduite, 124.
- Richelieu, Fort auquel on donne ce nom, 357.
- Riviere de S. Laurent, 15.  
 de Sainte Croix, ou de Jacques Cartier, 17.
- Riviere de May; beauté du Pais qu'elle arrose, 57. 58.  
 des Dauphins ou de S. Augustin, 104. de S. Jean, 182. de Pentagoët, 206.
- Roberval (M. de) est nommé Viceroy du Canada. 31. son premier voyage en ce Pais, 32. son second voyage, 32. son dernier voyage, 33. lui & son frere y périrent, 34.
- Roche (le Marquis de la) tente d'établir le Canada dont il avoit été nommé Viceroy, 167. sa Commission, *ibid.* son entreprise échouë, 169. aborde à l'Isle de Sable, *ibid.* fautes qu'il fit, 170.
- S
- Sable (Isle de) sa description, 169.
- Saguenay, Riviere du Canada, 16.
- Sainte Croix (Riviere de) ou de Jacques Cartier, 17.
- Sainte Croix, petite Isle, établissement qu'on y forme, 179. incommodités qu'on y souffre, 180.
- Saint Jean (Riviere de) sa description, 182.
- Saint Laurent, nom du Golphe & du Fleuve de Canada; origine de ce nom, 15.  
 des environs de ce Golphe; Mission qui y est établie, 343. 344.
- Saint Nicolas (Port de) sa description, 15.
- Saint Sauveur, nom d'une Colonie Françoisse, 208. les Anglois s'en rendent les maîtres, 211.
- Saint Vincent (Jean de) Capitaine Espagnol dans les Troupes de Menendez; sa conduite séditieuse, 116.
- San Mattheo; nom donné au Fort de la Caroline par Menendez, 126. Incendie qui y arrive, 128. est attaqué par le Chevalier de Gourgues, 153. préparatifs pour l'attaque, 157. on marche vers la Place, 158. sa prise, 159. butin qu'on y fit, 160.
- Sallatras, Arbre qui vient dans la Floride, 45.
- Saturiova, propose à M. de Laudonniere de l'accompagner à la guerre, & il est refusé, 66. victoire qu'il remporte, 68. ce qui se passe entre lui & M. de Laudonniere au sujet des prisonniers faits par le premier, 69.
- Saulteurs, Nation Sauvage du Canada, invitent quelques Jésuites à se transporter chez eux, 361.
- Sauvages de l'Acadie; leurs Mœurs & Coutumes, 193. mauvaise conduite de quel-



T A B L E

- 454  
 ques François à leur égard, 196. Imagination plaisante d'un de ces Sauvages, 204.  
 Sauvages de la Floride. *Voyez* Floridiens.  
 Sauvages du Canada, en guerre contre les Iroquois, s'allient avec les François, 221. leur peu de précaution, 224. fourberies de leurs Jongleurs, 224. *Et suiv.* rencontrent leurs ennemis, 228. Ils en viennent aux mains; remportent la victoire, 229. leur cruauté, 230. une autre de leurs expéditions contre les Iroquois, 232. *Et suiv.* une troisième sans succès, 237. 240. maniere dont il faut se conduire avec eux, 239. sont mécontents des Anglois, & regrettent les François, 279. difficultés qu'on rencontre pour leur conversion, 292. *Et suiv.* 295. 296. différens caracteres des Nations Sauvages, 304. Séminaire établi à Quebec pour leurs Enfants, 310. réflexions sur les conversions des Sauvages, 339. *Et suiv.* autres sur leurs Harangues, 361.  
 Séminaire (Projet d'un) pour les Enfants des Sauvages, 310.  
 Soissons (le Comte de) se met à la tête des affaires du Canada, 236.  
 Sokokis (les) tâchent de rompre la paix, 417.  
 Sylleri; établissement de cette Habitation, 317. 318.
- T
- T Adouffac; Mission établie en ce lieu, 343.  
 Terre Neuve (Isle de) sa découverte, 4.  
 Tonnerre extraordinaire, & ses effets, 71.  
 Tradition sur les anciens Habitans de l'Isle de Mont-real, 354.  
 Trois Rivieres; Mission établie en ce lieu, 342. 343.
- V
- V Entadour (le Duc de) Viceroy de la Nouvelle France, 247.  
 Verazani, son premier voyage, 6. son second voyage, 7. son premier débarquement, 8. périt dans un troisième voyage, sans qu'on sçache comment, 11.  
 Ursulines; leur établissement à Quebec, 320. réception qu'on leur fait, 322. leur ferveur, 323. leurs premiers travaux, 324.

*Fin de la Table du premier Volume.*

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

